



**RED
DRESS
I N K**



Ariella Papa
**Manhattan
et moi**

Manhattan et moi

Ariella Papa

Prologue

Finale­ment, j'au­rais mieux fait de m'offrir ma dépres­sion nerveuse plus tôt ! Comme ça, main­te­nant, j'en se­rais débarras­sée. Bon, j'admets qu'au lycée, cela au­rait été un peu trop théâtral. Mais à l'université... j'au­rais très bien pu me laisser aller. Après tout, des tas d'autres filles se sont offert un petit break, et ça n'a pas prêté à consé­quence. Au contraire ! C'était considéré comme cool ! J'au­rais été la reine des potins pendant un temps, et je se­rais peut-être même devenue une réfé­rence, qui sait ? Au lieu de ça, j'ai laissé passer le bon moment. Bêtement. En perdant mon temps à papoter, à soutenir morale­ment les copines qui déprimaient parce qu'elles n'obtenaient aucun résultat con­cluant avec leur régime amaigrissant. Bref, j'ai loupé le coche et main­te­nant il est trop tard. Car désormais, je n'ai pas le choix : je dois tenir bon.

Aussi je projette aujourd'hui d'écrire un article et de le soumettre au rédacteur en chef du magazine pour lequel je travaille. Cela dit, bosser pour *Bicyclette Boy* n'était pas exactement ce que j'avais en tête durant les quatre années et demie d'études passées à essayer de ne pas craquer. Mais il faut bien un début à tout, non ? Un bon point dans mon CV. Et un super sujet de conversation pour ma mère ! Il faut la voir raconter avec fierté à ses copines — qui s'en fichent royalement — que sa chère fille vient juste de rédiger un article passionnant sur les courroies de fixation des casques de protection pour cyclistes.

C'est exact. J'en suis l'auteur. Mais heureusement, je n'ai pas fait que cela. Il y a quelques mois, j'ai écrit l'histoire d'un type, la trentaine, qui gamin était tombé de vélo. Après son accident, il avait été incapable de se remettre en selle. Puis, des années après, il est devenu chirurgien, mais il avait toujours une cruelle sensation de manque. Jusqu'à ce qu'un beau matin, il comprenne que rafistoler des coronaires lui apportait moins de satisfaction que de coller une rustine sur un pneu de vélo crevé ! La révélation ! Il s'était alors fait violence, et avait regagné sur son vélo. Et depuis, il pédalait, libre, heureux. L'air frais qui glissait sur son visage l'apaisait. Il réapprenait à vivre, loin de l'atmosphère aseptisée des blocs opératoires. Sur les petites routes, il rencontrait des gens de la même race que lui : le cycliste viscéral.

J'avais écrit tout ça du point de vue du héros et honnêtement, c'était vraiment nul. Mais en adéquation avec la tendance du moment : vélo, écolo, moins de métro, plus de dodo... Bref, j'ai proposé mon histoire à mes chefs. Qui m'ont promis de se pencher sur la

question pour le prochain numéro.

Evidemment, mon chef-d'œuvre est tombé aux oubliettes.

Il faut dire que j'ai mal choisi mon moment. En effet, à cette époque, l'un des principaux annonceurs du magazine, un producteur d'eau minérale, s'est trouvé dans le collimateur des services de santé publique. Tout ça parce qu'un type de Dearcreek, dans le Montana, l'un de nos lecteurs évidemment, est tombé gravement malade après une randonnée de douze miles. Il a clamé haut et fort que l'eau de sa bouteille avait un drôle de goût et qu'elle lui avait causé d'affreux embarras gastriques. Le pire, c'est que le cycliste disait vrai ! Cette eau était carrément imbuvable. Dieu merci, les médias n'ont pas eu vent de l'affaire, mais vous imaginez le stress général.

Pour me consoler, je me dis que les stagiaires m'adorent : ils me trouvent super cool. Tout ça parce que je m'occupe des fournitures de bureau. Et surtout parce que je commande les déjeuners. Du coup, ils me submergent de Post-it de remerciements. Je n'ai pas à me plaindre. La preuve : une des stagiaires a un an et trois mois de plus que moi, et elle tuerait père et mère pour être à ma place !

Pourtant, je ne suis qu'une modeste assistante, depuis maintenant sept mois. Ce qui m'a attirée, au début, c'est que ce magazine fait partie de Prescott Nelson Inc., un grand groupe de presse, dont le siège est sur Times Square, que d'aucuns considèrent comme le nombril du monde. Au départ, j'avais postulé à la rédaction du magazine féministe *Les souris en colère*. Mais le DRH m'a certifié que *Bicyclette Boy* était ce qu'il y avait de mieux. Donc, adieu *Les souris* ! Mais ma déception a été vite oubliée, parce que j'ai vu des pubs dans les dernières pages des *Souris en colère* pour des annonceurs, disons, peu recommandables. Parce que très, très conservateurs, si vous voyez ce que je veux dire...

Enfin, cette histoire d'article m'a vraiment bouleversée. Je l'ai racontée à tous mes amis. Et aussi à tous les types rencontrés par hasard dans des bars, et qui ont bien voulu m'écouter. Tous se sont montrés très compatissants. Mais la vérité, c'est que mon projet n'a pas échoué à cause de cette sombre affaire d'eau minérale... Non, mon article a été mis au rebut parce que mes patrons l'ont trouvé mauvais, point barre.

Le soir où le scandale de l'eau en bouteille a finalement éclaté - enfin, quand je dis scandale, j'exagère, mais on est à New York, n'est-ce pas, où tout est surdimensionné -, bref, ce soir-là, je me suis épanchée sur l'épaule d'un type vraiment pas mal. Le style décontracté, bien dans sa peau. En plus, il était producteur de musique, ou découvreur de nouveaux talents, je n'ai pas très bien saisi, mais en tout cas, il avait un job super cool. Tout en m'attendrissant à coups de vodka collins, ma boisson favorite depuis trois mois (j'ai renoncé au gin-tonic. Trop connoté étudiante), il faisait plein d'allusions sur un groupe anglais de trip-hop, qui d'après lui allait faire un malheur. Ça avait l'air passionnant, mais j'avoue qu'au bout d'un moment, je ne l'écoutais plus du tout. Je sais que ça paraît dingue, mais j'étais complètement subjuguée par la touffe de poils noire qui dépassait de l'échancrure de son T-shirt. Une sorte de fascination qui m'a fait penser que j'étais devenue adulte, car il y a encore quelques années, ce genre de détail m'aurait vraiment dégoûtée ! Il s'appelait Zeke. Nous atteignons le point d'orgue d'une plaisante ébriété quand Tabitha, la copine qui m'héberge à Manhattan, s'est immiscée entre nous et

a annoncé : « on rentre. » Dépitée, j'ai bien été obligée de la suivre, non sans regrets. A cause de Zeke.

Je sais, c'est fou de fantasmer sur un type à ce stade de notre relation. Il est vrai que je ne le connaissais que depuis quelques minutes. Réfléchir aux prénoms de nos futurs enfants était donc prématuré.

Mais j'ai une excuse : je suis pressée, parce que mon plan pour mettre New York à mes pieds ne se déroule pas comme prévu. J'attribue cet échec à l'absence de partenaire de choc. J'ai besoin d'un mec solide, qui me soutiendrait, voire m'entreprendrait... et qui m'accompagnerait à toutes les soirées en vogue. Bien sûr, il rêverait de devenir metteur en scène. Et dont je parlerais avec fierté dans mon éditorial pour un magazine sur Internet. Bref, un homme qui, comme moi, serait sur le point de percer.

Mais je ne pouvais pas découvrir ce soir-là si Zeke était cet homme providentiel, parce que Tabitha voulait rentrer. Pendant que ma tête dodelinait contre le dossier de la banquette du taxi, la sienne reposait sur mon épaule. De sa bouche entrouverte s'échappaient de légers ronflements. Tout en me laissant bercer par le ronronnement du taxi, je m'interrogeais : faudrait-il que je porte Tabitha jusqu'au sixième étage ? Remarquez, si elle était vraiment dans le cirage, j'avais une chance d'investir son lit parce qu'elle, elle tomberait sûrement raide endormie dans les toilettes...

Je m'abstins d'échanger des plaisanteries avec le chauffeur, Yaleek, comme l'indiquait sa plaque sur le tableau de bord, pour m'abîmer dans mes rêves : Zeke avait promis que nous sortirions un soir. Pour déguster des sushis arrosés de saké. Bien sûr, c'était maladroit de ma part de lui montrer que cela me faisait vraiment, vraiment plaisir. Mauvaise tactique. Tant pis. Il me faisait miroiter la vie telle que je la rêvais et mes yeux devaient briller comme devant un gros gâteau à la crème. Dans un élan peut-être trop ostensiblement enthousiaste, j'avais pris son numéro de téléphone, mais sans lui donner le mien. Bonne tactique, là. Qui rattrapait le reste. J'étais sur un petit nuage. La grande vie allait commencer. Enfin. D'abord, je m'approprierais le lit de Tabitha et ensuite, sur ma lancée, rien ne m'arrêterait. En un temps record, je serais à la tête du magazine. Sûre et certaine.

Septembre

Voulez-vous vraiment savoir ce qui s'est passé avec Zeke ? Tabitha, elle, en meurt d'envie. Alors voilà : j'ai rencontré Zeke jeudi. Puis j'ai passé le week-end avec Tabitha. A ne rien faire si ce n'est essayer de me débarrasser d'une bonne gueule de bois et de regarder *La vallée des poupées*. Mais elle tient à tout prix à s'assurer que, en un espace de temps aussi réduit, je n'ai pas dérogé aux règles du Rendez-Vous-Selon-Tabitha.

— Tab, je t'ai déjà dit que j'avais suivi les règles ! Je ne lui ai pas donné mon numéro de téléphone. J'ai fait en sorte d'être désirée, je l'ai fait languir... Bon sang ! Tu n'as rien écouté, Tab !

— Primo, je suis Tabitha et non pas Tab ! Et je ne suis pas non plus une obsédée des calories. Ceci pour mémoire.

Ah ? Parfait. Mais pourquoi cette précision-là, maintenant ? Le rapport avec Zeke ?

— Secundo, je t'ai attentivement écoutée, poursuit Tabitha. Il semblerait que tu n'aies pas fait d'erreur. Mais sait-on jamais... Une fois de retour chez toi, dans le New Jersey, ne seras-tu pas tentée - en bonne petite banlieusarde - de ne plus respecter les consignes ?

Et zut ! je n'y couperai pas. Jamais je n'échapperai au modèle de la banlieusarde ratée. Tout ça parce que je suis obligée d'emprunter chaque jour le Lincoln Tunnel pour rentrer chez papa-maman. Ce tunnel sépare plus sûrement l'Etat de New York de celui du New Jersey que le Mur coupait Berlin en deux. La ville qui ne dort jamais d'un côté, la province assoupie de l'autre. Les gens *in* et les *ploucs* ! Ces trajets quotidiens font de ma pauvre petite personne une étrangère. Si seulement j'avais trouvé à me loger dans Manhattan, j'aurais pu être vraiment fière de moi.

— Ecoute, Tabitha, même quand je dors dans le New Jersey, je garde tes leçons bien présentes à l'esprit. Tu m'as dit d'attendre trois jours avant de le rappeler et j'ai attendu plus que ça ! Pour rien à mon avis, parce que Zeke me semble avoir dépassé l'âge de ces petits jeux de gamins. Me faire désirer, tu parles !

— Pourquoi ne jouerait-il plus à ça ? Parce que tu crois qu'il sort de Harvard ou de Yale ? Mais tu n'en sais rien ! En fait, tu ne sais rien de lui ! Il t'a simplement impressionnée parce qu'il sait manger avec des baguettes ! Il te prend pour une féministe pur sucre parce que tu lui as demandé son numéro de téléphone sans lui donner le tien. Donc il voit en toi une nana libérée, avide de sexe et sans inhibitions. A la minute où tu l'appelleras, il commencera à astiquer ses colliers de métal et à cirer les lanières de ses fouets. L'ennui, c'est que tu es du genre premier rendez-vous romantique et position du missionnaire...

Elle avait dévidé sa tirade d'une traite. Stupéfiant. Comment faisait-elle ?

— Tabitha, quand reprends-tu ta respiration ?

— Pas le temps. Oh, bon sang !

— Quoi ?

— Ma chef... La Grande C... Elle passe dans le couloir et... Mauvais signe : elle porte son tailleur Prada. Elle a sûrement un rendez-vous important aujourd'hui.

— Ah bon ? Je croyais qu'elle mettait son Prada quand elle voulait cacher ses kilos superflus.

— Non. Dans ces cas-là, c'est le tailleur Chanel sombre. Bon, il faut que je te laisse. Surtout n'oublie pas : tu ne rappelles pas ton producteur avant demain !

Quand je replace le combiné sur son socle, je me rends compte que Lorraine, ma chef à moi, est plantée devant mon bureau. C'est une femme qui prétend détester New York mais qui me demande sans arrêt quel est le dernier endroit à la mode. C'est flatteur. J'aimerais être aussi branchée qu'elle le croit.

Elle me tend la liste des noms à rentrer dans la grille informatique. C'est comme ça que

je gagne le mirobolant salaire de 18 dollars 50 l'heure. Quand je pense qu'il y a des gens qui passent leur temps dans des boîtes à frites pour le quart de ce qu'on me paye... Les pauvres ! Moi, je me contente de taper les noms des auteurs qui signeront les articles du mois à venir. Par exemple : qui va parler du dernier vélo mis sur le marché, qui fera l'étude comparative des selles les plus performantes. Et le pompon, au cas où nos lecteurs descendraient de temps à autre de leur bécane pour s'intéresser à autre chose : le nom de celui qui se chargera de la collation des derniers bouquins parus contenant des scènes marquantes à bicyclette.

Faire avaler tous ces noms à mon PC est à mourir d'ennui mais dans la mesure où je dispose de toute une semaine pour ça, je fais traîner en longueur. Alors que je pourrais exécuter cette tâche en deux temps trois mouvements et que je ne suis chargée de rien d'autre. Il n'y a que l'Internet qui m'occupe autant... Et je passe aussi des heures à fixer l'économiseur d'écran. Je ne me suis même pas donné la peine de changer celui qui vient avec Windows. Je suis néanmoins lucide : je pourrais consacrer tout ce temps à quelque chose de positif. Ecrire, par exemple. Rédiger des articles en free-lance, essayer de contacter d'autres magazines pour me faire embaucher, et employer ainsi efficacement mes capacités. Après tout, je peux téléphoner où je veux et ce à discrétion. Alors je me demande pourquoi je reste là à contempler les icônes Windows... Bah, peu importe. Je suis à New York, non ? Et c'est tout ce qui compte.

Au cours des dix-huit dernières années, pour moi, ce n'est pas le 1er janvier qui avait valeur de symbole, mais septembre. Ce mois a toujours été synonyme de changement. J'attendais la rentrée avec impatience. A cause des nouveaux vêtements, des nouveaux cours, de la nouvelle année... J'étais persuadée que quelque chose de neuf et de merveilleux arriverait, que les ennuis et les déconvenues de l'année précédente s'effaceraient comme par magie.

Je bosse ici depuis février : mon diplôme en poche, j'ai quitté le nid familial. L'hiver avait été clément. Tellement clément que je me suis dit que l'été ne finirait jamais et que le temps des vacances perdurerait jusqu'au moment où célébrité, carrière de rêve et fortune seraient à portée de main. Et puis voilà. L'embauche à la rédaction d'un magazine dédié au vélo.

Au panier, les rêves de gloire.

Me voici maintenant à la mi-septembre, et je galère toujours dans ce boulot de 9 heures à 17 heures. J'ai l'impression d'être un hamster qui fait tourner sa roue sans jamais en sortir. Je n'ai même pas pu échapper aux promotions de la rentrée scolaire ni aux diktats de la mode de cette saison. A cause de ma sœur Monica : étudiante professionnelle, elle est repartie dans une université du Massachusetts, mais cette fois section adultes. A ce train-là, un jour, elle s'inscrira à l'université du Troisième Age... Moi, en tout cas, mon voyage s'arrête ici. A la station New York. Je suis dans la place et je compte bien y rester. Parce que j'adore cette ville, son image, son ambiance, et aussi le fait de travailler pour Prescott Nelson. Les voisins de mes parents (ils ont tous leur maison, mais moi aussi, je finirai par avoir la mienne !), sont soufflés que j'aie quitté le New Jersey pour la grande métropole. Il faut dire qu'ils en sont encore à s'émerveiller quand ils voient un portier

sous le dais d'un immeuble...

Je suis ravie, donc, mais pour être sincère, uniquement quand je pense à ce qui est super à New York. Parce que quand je me regarde droit dans les yeux dans un miroir, je suis bien obligée de reconnaître que ma vie a sombré dans une routine débilante. Les semaines se suivent et se ressemblent, les ascenseurs sont constamment bondés de gens probablement ravis de faire partie de Prescott Nelson... même si ça ne se voit pas à leur figure déconfite et qu'en fait ils ne sont que des employés comme les autres... Tout comme moi et mes camarades d'école, ils sont impressionnés par le nom de la société et la certitude que gravir tous les échelons ne dépend que de leur volonté et leur talent. Fantasmés ?

Non, je ne dois pas laisser ce genre de pensées négatives faire leur chemin dans mon esprit.

Heureusement, pour m'aider à tenir bon, il y a Tabitha. Bien qu'elle soit ma collègue, elle est devenue, fait rarissime dans cette jungle qu'est le monde du travail, mon amie. Pour ne rien gâter, elle habite New York et est la référence du mode branché ! Nous avons fait connaissance le tout premier jour, après que j'ai débarqué dans l'immeuble de Prescott Nelson Inc., toute fière de moi, dans ce que j'appelle mon tailleur à la Jackie O. Un tailleur style rétro mais très chic.

Tabitha est une grande bringue originaire du Texas. Pour la décrire, je dirais : « robuste, sculpturale, un vrai Rubens ». Non qu'elle soit grosse. Calvin Klein jugerait que si, mais il place la barre vraiment trop bas. De toute façon, Tabitha s'en fiche. Elle n'a pas la moindre intention de modifier son apparence.

Le plus étrange, c'est tous ces types qui sont attirés par Tabitha en dépit de ses... mensurations. Bon, la plupart sont des étrangers : hommes d'affaires italiens, joueurs de foot argentins, et même une fois un roi du pétrole koweïtien. Dès qu'un étranger la voit, il flashe sur elle. Et elle, elle assure qu'ils font d'excellents petits amis parce que s'ils ont les moyens d'être à New York, ils ont les moyens de l'assumer, elle...

Il faut dire que Tabitha dépense une fortune en fringues. Je me demande comment elle se débrouille, étant donné qu'elle touche le même salaire que moi et paye un loyer dans Manhattan.

— J'ai simplement des priorités, m'assure-t-elle, sibylline, quand je refuse d'aller faire les magasins avec elle pour cause de compte à sec.

Peut-être touche-t-elle les dividendes d'un trust familial ? D'un puits de pétrole ? D'un ranch ? Quoi qu'il en soit, elle déteste courir les boutiques seule et pour me convaincre de l'accompagner, me fait miroiter la perspective de cadeaux, dont elle fera l'emplette, m'assure-t-elle, même si je ne viens pas. Elle est généreuse. Mais pas très lucide : comment peut-elle s'imaginer me prêter des fringues alors qu'elle fait du XXL au moins ? Malgré tout, elle est excessivement gentille... et un peu intéressée : elle tient à ce que les amies qui l'accompagnent dans les endroits branchés soient en parfaite adéquation avec le style du moment. Moi, ce que je voulais, c'était avoir de la classe. D'où mon tailleur à la Jackie O. Hélas, mon ambition a avorté dans l'œuf.

Ce qui est très gratifiant, dans cette amitié avec Tabitha, c'est que je profite des avantages de son job. Elle est assistante d'édition chez *NY By Night*, l'un des fleurons que NOUS possédons aussi, chez Prescott Nelson. Donc, *NY By Night* vaut à Tabitha toutes sortes d'invitations. A des premières de films, des vernissages, des inaugurations de clubs ou des soirées à thème, des manifestations caritatives de super standing où se retrouve tout le gratin qui n'y pointerait même pas le bout du nez s'il n'était assuré d'une large couverture médiatique et de la présence d'une nuée de photographes.

Le boss de Tabitha s'appelle Diana Milana. C'est elle, la Grande C. Vous imaginez de quel mot « C » est la première lettre... Diana voudrait être sur tous les fronts, vivre au rythme fou de « la ville qui ne dort jamais ». Mais il y a trop de pression. Plusieurs raouts le même soir. Alors Diana est obligée de déléguer. Et devinez qui elle appelle à la rescousse ? Tabitha ! Et moi, bien sûr, qui ne rate pas une occasion ! Il nous arrive d'y passer la nuit entière, consacrant exactement une heure et quinze minutes à chaque événement. Tabitha paie toutes les courses en taxi, aux frais de la boîte, évidemment. Si d'aventure elle rencontre l'étranger de ses rêves au cours d'une de ces expéditions, elle me renvoie à la maison en taxi, payé par Prescott Nelson. Sympa, hein ?

Je vendrais mon âme pour un job comme celui de Tabitha. Tous les petits à-côtés dont je bénéficie grâce à ma copine me permettent de tenir psychologiquement le coup. Sans ça, je me demande comment je supporterais de dormir sous le même toit que mes parents, dans leur maison du New Jersey, du dimanche soir au jeudi. Les week-ends commencent ce jour-là. Je m'installe alors chez Tabitha. Et me prépare aux trois nuits de folie à venir, qui sont l'essence de ma vie. Nous suivons un rituel : le jeudi à l'heure du déjeuner, nous nous faisons les ongles tout en nous préparant mentalement à une nuit de débauche. Le vendredi, nous réparons les dégâts de la veille avec force siestes et bains avant de repartir au combat. Ensuite, nous naviguons au radar jusqu'au dimanche fin de matinée, où Tabitha prépare du café à réveiller un mort tout en me lisant la rubrique « mode » du *New York Times*. Dans la soirée, je réintègre la maison familiale du New Jersey, où je regarde *60 Minutes* en bâillant et en me demandant comment je survivrai au lundi déprimant dont le spectre se profile d'heure en heure.

Le lundi, tout le monde rase les murs, chez Prescott Nelson. Coma généralisé. L'occasion idéale pour présenter ses excuses quand on a fait une ânerie la semaine précédente. On grommelle quelques paroles de repentir, et le tour est joué. Personne ne relève et on repart du bon pied.

Par chance, demain, j'aurai de quoi me distraire. Grâce à la serviette en papier sur laquelle Zeke a griffonné son numéro de téléphone... — Oh, ce prénom en lettres majuscules, et ces petits chiffres alignés, quel plaisir de les contempler ! Tiens, il y a un « 7 » avec une barre en travers. Comme le font les Européens. Ma grand-mère italienne l'écrivait comme ça. C'est si romantique et exotique. Je brûle de décrocher le téléphone mais j'ai peur de paraître au bord du désespoir. Une nana qui appelle un dimanche soir passe à coup sûr pour une pauvre fille esseulée. Mais si je ne téléphone pas, il va peut-être penser que je joue avec lui ? Non. Il ne doit pas être mesquin.

Le problème, c'est que si j'attends mardi, je ne saurai pas où l'appeler. Au bureau ? Il

sera sûrement trop occupé pour m'accorder une minute. Il ne me laissera même pas le temps de lui donner mon propre numéro. Or, il en aura besoin pour me joindre quand il aura une petite place dans son planning d'enfer. Pire, s'il ne me recontacte pas, je me dirai que finalement, il me trouve nulle. Et si j'appelle chez lui, je tomberai sur le répondeur et Zeke ne comprendra pas que j'aie téléphoné à son domicile aux heures où il est au boulot. Alors ?

Reste la solution du texto. Mais dans la mesure où il ne connaît pas mon numéro, il ne rappellera pas l'inconnu dont le numéro va bêtement s'afficher sur l'écran. Pire, il rappellera, s'imaginant peut-être que c'est un client, et tombera des nues quand il découvrira qu'il ne s'agit que de la fille rencontrée au bar jeudi dernier... Sa bonne humeur en pâtira et il coupera court.

Voyons, voyons... Lui parler directement ne m'enchanté pas du tout. Je pourrais laisser un message, à condition qu'il le trouve très vite. Donc, à l'heure du déjeuner, à son bureau. Il l'écouterà dès son retour, en début d'après-midi. Evidemment, s'il se contente d'un sandwich, les pieds posés sur le bureau, il décrochera. Et alors ? Je raccrocherai ! Clac !

Idiot. Il possède certainement l'un de ces appareils qui font apparaître le numéro du correspondant. Il appuiera alors sur la touche « rappel » et m'aura en ligne. Et lorsque, contrainte et forcée, je me serai présentée, il se dira que je ne suis pas sortie de l'adolescence puisque je m'amuse encore à téléphoner pour raccrocher immédiatement en gloussant !

Mes alternatives se réduisent à vue d'œil. Le moins mauvais serait que je le joigne ce soir. Chez lui.

Je me racle la gorge tout en posant une main tremblante sur le combiné, avant de regretter de m'être éclairci la voix. Des intonations rauques, graves, auraient été parfaites. Sexy et suggestives. Dommage que je ne fume ni ne boive. Enfin, pas assez pour avoir le timbre de Kim Carnes. Quand on m'entend sans me voir, on pense que je suis à peine postpubère, que je dois porter des soutiens-gorge bonnets 75 A et des culottes en coton.

Les doigts crispés sur ce téléphone magique qui va peut-être décider de mon avenir, je passe en revue les entrées en matière possibles.

« Hello, Zeke, ici Eve. Je ressens un besoin pressant de sushis et j'ai donc pensé à ta proposition de l'autre soir »

Mmm. Et s'il a tout oublié de cet « autre soir » et a fortiori de cette proposition ? Et puis, est-ce que ça sonne sexy ? Trop allusif ? Il risque de traduire que je compare son pénis à une lamelle de poisson cru.

Nouvel essai : « Zeke, ici Eve. Je n'ai pas cessé de penser à ton superbe torse viril... Rappelle-moi... » Non. Exagéré. Et décalé : je veux être aimée pour la beauté de mon âme, pas en tant qu'objet sexuel. Avouer que son torse m'émoustille ferait de moi le déversoir de ses fantasmes les moins avouables.

Voyons ça : « Zeke, ici Eve. Nous avons fait connaissance ce week-end. Rappelez-moi, je vous en prie ».

Lamentable ! Pire que si j'avouais que je n'ai pas eu un seul rendez-vous en trois mois, que ma vie sexuelle se résume à un zéro pointé et que j'étais sur le point d'envoyer une annonce au *Village Voice*, rubrique « rencontres et plus si affinités ».

Cherchons... Que donnerait : « Zeke, salut, ici Eve... Le week-end dernier... Vous vous rappelez ? Je voulais savoir si ça baignait pour vous depuis. Passez-moi un coup de fil à l'occasion... »

Ouais, pas mal. Je note mon petit speech bien lisiblement, vérifie mon intonation, m'assure qu'elle est d'une totale neutralité, et je tape les numéros sur le clavier. Trois sonneries, au cours desquelles j'ai le temps de me ravager un ongle jusqu'au sang, puis j'entends : « Vous êtes bien chez Heather et Zeke qui sont momentanément absents, mais vous pouvez laisser un message. Allez-y, c'est à vous ! »

Biiiiip...

Je raccroche, le pouls en débandade. Quoi ? Une... une femme a enregistré le message ? Une femme prénommée Heather ? D'ailleurs, qu'est-ce que c'est que ce prénom ridicule, Heather. A-t-on idée...

— Encore un coup pour rien, remarque Tabitha, que je viens de rejoindre dehors pour une pause cigarette.

— Quand je pense que j'avais commencé à m'entraîner à manger avec des baguettes...

— Ne sois pas défaitiste. Cette... quoi ? Ah, oui, Heather... n'est peut-être que sa coloc, une fille avec laquelle il partage son appart.

— Non. Le message traduit la notion de couple. « chez Heather et Zeke ». Tu trouves que ça fait platonique, toi ?

— Arrête de gamberger, Eve. Si tu veux en avoir le cœur net, appelle-le à son bureau. Ne mentionne pas ce coup de fil chez lui, en priant pour qu'il n'ait pas d'identificateur d'appel et quand tu l'auras en ligne, sois vigilante : ne lui donne que le numéro de ton bureau. Surtout pas celui de chez tes parents, parce qu'avec le code, il comprendrait que tu es du New Jersey.

J'acquiesce en silence mais encore sous le choc, et je décide d'attendre une journée de plus.

Et le lendemain matin, me répétant comme un mantra : « pourvu que ce soit un répondeur, pourvu que ce soit un répondeur... », parce que mon courage se réduit comme peau de chagrin de seconde en seconde, je l'appelle...

— Ici Zeke.

Eh merde !

— Euh... Zeke ?

— Oui.

— Euh... c'est moi, Eve. De ce week-end.

— Eve ? Oh, bonjour ! J'espérais bien que tu téléphonerais !

Quoi ? Ai-je bien compris ? A-t-il vraiment dit qu'il « espérait » ? Bon sang, je suis si

étonnée que j'en tremble. Dans mon estomac, des trucs métalliques se mettent à s'entrechoquer.

— Je voulais t'appeler hier, Zeke, mais tu sais comment c'est, le lundi. Délirant. Pas eu une minute à moi.

Je vois Tabitha m'applaudir en silence.

— Oh, oui, je connais ça. Je crois que je ne suis pas resté assis à mon bureau plus de dix secondes. J'étais à droite et à gauche à essayer de faire bosser correctement tous ces petits nouveaux... Des gars nuls. Du genre qui débarquent droit de Long Island ou du New Jersey, si tu vois ce que je veux dire...

— Je... je vois. Des ploucs.

— Exactement !

Il a un grand rire, franc, viril. Allons, je me suis rongé les sangs pour rien. Heather doit être sa sœur. Quand Zeke et moi serons au zénith de nos carrières et déciderons de faire le grand plongeon, je demanderai à son adorable frangine Heather d'être mon témoin à l'église.

— Bon, Eve, qu'est-ce que tu décides ? On sort ?

— J'aimerais beaucoup, oui.

— Demain ?

Tabitha va être furax si j'accepte. Demain, c'est trop tôt pour se faire désirer. Il faut que je lui demande conseil et... Flûte ! On appelle Zeke sur une autre ligne.

— Demain ? répète-t-il alors que je perçois le déclic d'un deuxième appareil décroché.

Pas le temps de finasser. Je dis oui et il précise qu'il rappellera plus tard pour me faire savoir où et à quelle heure.

Je ne dispose que d'une nanoseconde pour lui donner le numéro de mon bureau.

J'arrive au restaurant cinq minutes en retard. Parfumée, brushée, épilée à la cire aux endroits stratégiques, selon les recommandations de Tabitha, qui dit toujours : « On ne sait jamais, on n'est jamais trop prévoyante »...

L'endroit est exactement comme je l'imaginai : très tendance, bondé de gens tout aussi « tendance ». Je suis impressionnée mais le cache soigneusement. Bon, où est Zeke ? Pas au bar. Nom d'un chien ! S'il arrive plus en retard que moi, il va croire que je suis arrivée en avance. A moins qu'il ne soit déjà assis ? J'avise une serveuse en kimono. Je lui demande s'il y a une autre salle et avec force gestes, elle me montre le fond du bar. Là s'ouvre une pièce qui est le restaurant même, où l'on doit entrer déchaussé selon la tradition japonaise. Mon Dieu ! Quelle bonne idée j'ai eue d'aller chez le pédicure... Mes orteils n'ont pas un seul bout de peau morte. Alléluia.

Zeke est agenouillé devant une table basse. Il se lève et vient à ma rencontre. Le vert de sa chemise met en valeur celui de ses yeux. Mais je n'ai pas le temps de me noyer dedans. Je suis trop occupée à retirer mes souliers. Je suis un peu déstabilisée par le fait de

marcher sur cette moquette en paille de riz qui me chatouille la plante des pieds.

— Salut, dis-je enfin en tombant à genoux au ras de la table.

— Tu es superbe, Eve.

Ouah ! Je crois que je vais rougir.

— Merci, Zeke. Tu n'es pas mal non plus.

Il tend le bras par-dessus la table et me prend le menton entre deux doigts. Je ne m'attendais pas à un contact physique aussi rapide.

— J'ai déjà passé commande pour le premier round, Eve. Ensuite, à toi de me dire ce que tu voudras.

Il remplit à ras bord mon verre de saké. Je comprends qu'il s'agit là du « premier round ». Et effectivement, l'alcool me fait l'effet d'un coup de gong. Le signal d'un réchauffement de ma température interne à la vitesse grand V. Mais je m'empresse de préciser, après avoir bu cul sec :

— J'ai un seuil de tolérance très, très élevé. C'est pour ça que je n'étais pas la reine des boums de la fraternité, à la fac. Je tenais trop bien l'alcool. Pas facile de me faire céder.

Il a l'air sceptique, et en même temps vaguement déstabilisé.

— Tu as pourtant le souffle court, commente-t-il.

— Pas à cause du saké. Un peu de timidité, peut-être... ? Parle-moi de ton job, Zeke.

Les hommes adorent parler de leur boulot. Et Zeke ne s'en prive pas. Il raconte tout en détail. Les célébrités que gère sa boîte, son impressionnante collection de CD, qu'il obtient bien sûr tous avant leur commercialisation.

— J'ai un changeur de disques automatique. Il peut en prendre trente. Je suis fou de musique. Et puis ça m'aide à m'endormir.

— Tu vis seul ?

— Non. Je partage mon appartement avec l'ex-petite amie de l'un de mes copains. Une vraie garce.

Je déteste que l'on traite les femmes de « garces », même quand elles en sont. Et puis, c'est démodé en plus d'être dégradant. Le saké amoindrissant ma capacité d'indignation, je m'apprête à asséner en douceur la leçon de féminisme numéro un à Zeke quand les sushis arrivent. Instantanément, j'oublie l'outrage fait à mes consœurs : les sushis sont si jolis, si colorés... Un vrai plaisir pour les yeux. Zeke a bien choisi. Et je trouve qu'un homme capable de passer une commande aussi parfaite est très sexy.

— A toi l'honneur, dit-il en me présentant le plateau.

Je m'exécute sans rechigner, puis reprends mon interrogatoire.

— D'où es-tu originaire, Zeke ?

Il y a un moment de flottement. Puis :

— Eh bien... J'ai vécu en Californie, dans le Maryland... Et maintenant, je suis sur la 12e Rue Ouest.

Trop évasive, la réponse. Je parie qu'il vient de Long Island.

— Et toi, Eve ?

Je déglutis avec peine.

— J'habite avec une collègue de travail sur l'Upper East Side. Je sais, c'est moche. C'est pour ça que nous cherchons un autre appartement.

Même la tête sur le billot, je n'avouerais pas que je vis dans le New Jersey, *avec mes parents*.

Pendant un moment, je me consacre avec délectation aux sushis. Jusqu'à ce que je me rende compte que Zeke me fixe. Vite, j'essuie mes lèvres. Les baguettes, ça n'est pas l'idéal pour se nourrir avec élégance.

— Je t'en prie, Eve, continue à manger. C'est un plaisir de te regarder. Le va-et-vient de ta langue, c'est si érotique que...

— Peut-être ferais-tu mieux de manger aussi.

— Oh, Eve... j'aurais l'impression de me masturber.

Je manque m'étouffer. Je tousse. Suis à deux doigts de recracher mon morceau de sushi. La serveuse m'apporte de l'eau et Zeke me tape gentiment dans le dos. Finalement, je me reprends et me recompose une expression sereine. Mais j'ai du mal à croire ce que mes oreilles ont entendu.

— Eve, je ne voulais pas te choquer ! Vraiment. Je suis désolé. Mais je n'y peux rien : je suis quelqu'un de très, très sexuel. Pardonne-moi et détends-toi.

— Je suis détendue.

Je ponctue mon affirmation en tendant mon verre. Du saké, vite !

Le repas se poursuit. Quand Zeke n'émet pas de commentaire de nature sexuelle sur ma façon de mastiquer, il fait des allusions assez surprenantes. Comme à une résidence secondaire qu'il posséderait, un collège top-niveau qu'il aurait fréquenté, un livre qu'il serait en train d'écrire, des amis qui travailleraient dans la production cinématographique... Trop beau pour être vrai, tout ça, me dis-je. D'autant plus qu'il a tendance à parler de lui à la troisième personne. Par exemple : « Zeke pense que chaque femme mérite d'être placée sur un piédestal. »

Des images me passent par l'esprit. Une femme attachée sur son piédestal, et Zeke se livrant à ses pulsions sexuelles débridées sur cette pauvre créature pieds et poings liés. Et bâillonnée en plus.

Néanmoins, le dîner achevé, j'accepte de l'accompagner chez Veniero. Sans doute le saké est-il pour quelque chose dans cette docilité. Une fois dans le bar, nous faisons descendre l'eau de feu japonaise avec force rasades de grappa. Jusqu'au moment où je mets le holà, quand il essaie de me faire sucer la grappa sur ses doigts.

— Eve, pour l'homme que je suis, le plaisir de la femme passe avant le mien.

Une expression extatique se peint sur ses traits quand il précise :

— Il vaut mieux qu'une femme ait du plaisir que de la souffrance.

— Eh bien, Zeke, voilà une admirable idéologie...

Il frémit de ravissement.

— C'est vrai ? Tu es d'accord avec moi ? Oh... ça fait si longtemps que je n'ai pu satisfaire mes besoins sensuels, atteindre la plénitude... Mais ce soir, je sens que quelque chose va se passer... La bête gronde en moi. Un instinct animal me guide...

Il tend la main, plonge ses doigts dans mes cheveux et... et gronde ! Exactement comme il l'avait dit ! Du coin de l'œil, je vois le groupe de vieux Italiens, à la table à côté, nous regarder d'un air effaré. Peut-être viendront-ils à mon secours ? A moins que tout cela ne soit qu'un effet dévastateur de l'excès de saké conjugué à celui de la grappa ? Mais non, tout cela est bien réel !

— Parlons de toi, Eve. Sexuellement. Quels sont les trucs que tu aimes ? Je veux te connaître à fond.

— Eh bien... je... je suis une femme assez complexe et ce serait trop long de...

— J'ai toute la nuit, coupe-t-il.

Avant de rectifier :

— *Nous* avons toute la nuit.

Je veux sortir d'ici ! Retrouver mon lit ! Oh, Mon Dieu, que ne donnerais-je pas pour avoir un chèque-taxi ! Mais il n'y a qu'à Tabitha que Prescott Nelson en donne...

— Ecoute, Zeke, tout ça va un peu trop vite pour moi. L'excès d'émotion, d'excitation m'épuise. Je me sens consumée de l'intérieur, si tu vois ce que je veux dire. Et puis, demain, j'ai une dure journée. Il faut mettre les gros titres au point, les éditoriaux... Bref, tout ce qu'exige un magazine pour être un *grand* magazine...

Quand je pense que j'ai subi la torture d'une épilation du maillot en prévision de cette soirée...

— Oh, Eve, je comprends, oui, oui. Je vais appeler un taxi.

Nous sortons du Veniero et — ô miracle — un taxi stationne juste sur le trottoir. Je pose la main sur la poignée quand Zeke me plaque contre la portière et m'embrasse à me couper le souffle. Je voulais lui effleurer la joue du bout des lèvres en lui souhaitant bonne nuit et voilà qu'il me fait fondre !

Est-ce la faute du saké ? Ou bien celle du pelvis de Zeke qui s'est mis à osciller contre le mien en pleine 11e Rue Est ? Je ne sais pas. Ma seule certitude, c'est que je ne suis pas très fière de ce qui s'est passé ensuite...

— Raconte ! ordonne Tabitha, le lendemain matin, quand je l'appelle du bureau.

Je suis obligée d'écarter le combiné de mon oreille. Sa voix de stentor n'améliore pas l'état de ce qui devrait occasionnellement me servir de cervelle. Hier soir, surtout.

— Eh bien... Je dirai simplement que c'est une bonne chose qu'il y ait des bars à jus de fruits ouverts à 9 heures du matin...

Six dollars pour une orange pressée... et ça ne guérit même pas ma gueule de bois.

— Nom d'un chien, Eve, c'était vraiment l'extase ? Vite, passe sur les sushis et viens-en à l'essentiel ! Est-ce qu'il était aussi impressionnant qu'il le prétendait ?

Au moins, Tabitha ne passe pas par quatre chemins, comme toujours... Moi, je suis incapable d'être aussi directe.

— Alors, voyons... Nous sommes allés chez lui en taxi... Le chauffeur s'appelait Numbi. Un garçon très discret. Dommage, parce que j'aurais bien aimé bavarder avec lui mais...

— Eve ! S'il te plaît, droit au but !

— Bon. On est donc allés chez Zeke et...

— Où ça ?

— Où ça quoi ?

— Où habite-t-il ?

— Quelque part entre le quartier des usines de conditionnement de viande et West Village. Il a un appart sympa, qu'il partage avec une fille qu'il traite de garce, mais qui n'était pas là et...

— Une coloc, hein ? Combien de chambres ?

— C'est la première chose que j'ai vérifiée. Deux.

— Bien joué. Tu avais encore un peu de lucidité. Donc une fois que tu as été rassurée, tu as entrepris de le déshabiller.

— Pas exactement. Je suis allée aux toilettes. A cause du saké... Bref, j'ai fait ce que j'avais à faire.

— Certaines contingences sont incontournables...

— N'est-ce pas ? Après, je reviens dans le salon. Les lumières sont tamisées, le machin-chose qui charge trente CD en même temps est en marche, j'entends une chanson du genre : « Faites l'amour à la femme de vos rêves », et je le vois, lui, sur le canapé, en caleçon Calvin Klein, tu sais, celui avec une longue ouverture devant... Une ouverture qui béait, par laquelle Guignol se frayait un chemin...

— Oh ! là, là... Juste la tête, ou tout entier ?

— Euh... Disons que ce que j'en apercevais avait atteint une croissance suffisante pour être d'ores et déjà emballé. Mais... ce n'était pas ce que je regardais.

— Hein ? Et pourquoi donc ?

— Des poils. Il a des poils partout. Même sur les épaules.

— Grands dieux ! C'est incroyable !

— N'est-ce pas ? Tabitha, je me rends compte que tu as branché le haut-parleur. A ta place, je le couperais, sinon la Grande C va débouler dans ton bureau et...

— Oh, bon sang ! Ecoute, mieux vaut que je raccroche et que j'aille vérifier si nous avons le champ libre. Je te rappelle dans deux minutes. Il faut que tu me racontes la suite !

Les deux minutes annoncées se muent en deux heures, si bien que je finis par abandonner mon poste de guet pour aller aux toilettes. J'en sors juste quand je tombe sur mon boss, Herb Reynolds, responsable éditorial du magazine. Un homme honnête aux idées arrêtées, qui pense que vaincre à vélo une pente raide apporte la sérénité. Il est convaincu que l'activité physique est le sel de la vie, qu'elle forme des caractères bien trempés, ce dont les Etats Unis ont besoin pour rester au premier plan des nations. Je le trouve un tantinet ridicule et intimidant mais avoir de bonnes relations avec lui peut se révéler utile. Evidemment, pour le persuader de publier mon histoire du toubib-cycliste, il faudrait que je me fende de davantage que des sourires et des paroles aimables. Que je lui cire carrément les pompes. Je suis son assistante mais son bureau se situe à des kilomètres du mien, en angle du bâtiment, avec vue panoramique. Nos postes téléphoniques ne sont même pas connectés l'un à l'autre. Mes seuls contacts avec lui se limitent à lui organiser ses randonnées à bécane ou à lui faire signer une feuille de frais. Dans quel cas, je fais le long voyage jusqu'au fond du couloir et je frappe à sa porte.

— Salut, Eve. Justement, je m'apprêtais à venir vous voir.

Je n'en crois pas mes oreilles : le grand chef a-t-il tout à coup compris qu'il a dans son équipe un écrivain au talent époustouflant, en l'occurrence moi ? Oh, Mon Dieu... je vais franchir le pas, enfin... Le monde s'ouvre à mes ambitions et...

— Pourriez-vous jeter un coup d'œil à mon emploi du temps et m'organiser un rendez-vous avec Lacey Matthews ?

Il me tend la carte de la dénommée Lacey.

— Qui est-ce ? je demande en regardant le bristol comme s'il s'agissait d'un serpent très nerveux.

— Un auteur free-lance. Nous voulons ajouter quelques éléments féminins à l'équipe.

— Oh, très bien, je réponds tout en me retenant de ne pas déchiqueter la carte.

— Et puis, chargez-vous donc d'une tâche supplémentaire, voulez-vous ? Récupérez la totalité des articles parus ces derniers mois et ensuite faites-en sept piles bien distinctes et de taille égale.

— Super. Vraiment super. Je m'en charge immédiatement.

D'ordinaire, quand je reçois un coup pareil, du genre à m'anéantir, je me réfugie dans les toilettes et je me fais des grimaces dans le miroir. Me voir laide à faire peur me remonte le moral. Je me dis que je suis trop moche pour être prise au sérieux. Que c'est pour ça qu'Herb reçoit une parfaite inconnue pour lui proposer un poste d'auteur. Le poste de mes rêves ! Mais, non, me voilà sur la touche, et les grimaces n'y font rien. Mon moral est déjà tellement bas que je ne vois pas l'utilité d'en rajouter. Alors je regagne mon bureau, où le voyant de la boîte vocale clignote. Un message de Tabitha, qui s'excuse de n'avoir pu rappeler plus tôt et me donne rendez-vous au Nook, la cafétéria de Prescott Nelson, dans vingt minutes : elle veut absolument entendre la suite de mon histoire avec Zeke.

Naturellement, quand j'arrive à la cafétéria, Tabitha n'est pas là. Je me plante devant

l'entrée et subis les avances du garde de la sécurité. Il préfère Tabitha, mais faute de mieux, il se contente de la petite Eve et s'enquiert des talents cachés de mon mari (je lui ai fait croire que j'en avais un pour qu'il me fiche la paix, sans résultat). Son beeper sonne à point nommé pour me débarrasser de lui. Il consulte son message puis inspecte les alentours d'un regard d'aigle.

- Bien. Tout est clean, conclut-il. Il n'y a que vous.
- Et je ne représente pas un réel danger, n'est-ce pas ?
- Non. Du moins, je l'espère, parce que le grand manitou va descendre.

Mes yeux s'arrondissent comme des soucoupes : le garde parle-t-il de Prescott Nelson soi-même ? Le dieu qui occupe un bureau de la taille d'un hall de gare avec terrasse privative au dernier étage ? Celui qui d'un seul mot pourrait faire basculer mon destin ?

Oui. Le voici qui apparaît, escorté d'un assistant et de quelques gardes du corps. Il claudique un peu parce qu'un jour il s'est comporté en véritable héros : il a sauvé trois personnes lors d'une expédition en VTT dans la montagne. Mais ce léger handicap est compensé par l'auréole de sainteté qui plane au-dessus de sa vénérable tête. Il est vraiment pas mal pour un type qui a plus de soixante-dix ans.

Alors qu'il s'avance, quelque chose d'extraordinaire se produit : nos yeux se croisent. Je lui souris et il me rend mon sourire ! Je suis encore sous le coup de l'émotion quand les portes de l'ascenseur se referment sur lui et sa petite troupe pour les conduire jusqu'au ciel. Tabitha sort à cet instant de l'autre cabine.

- Eh bien, on peut dire que tu es radieuse, Eve. Ton Zeke t'a vraiment fait du bien !
- Il n'y est pour rien. Ce n'est pas lui qui me fait cet effet mais... lui.
- Hein ? De qui parles-tu ?

Je lui raconte et constate que ses lèvres se mettent à trembler. D'émotion parce que le grand chef ne l'a pas vue dans son ensemble Hermès, ou parce que la perspective d'avalier les tortellini en salade de la cafétéria lui font toujours cet effet ?

- Tu es sûre que c'est à toi qu'il a souri, Eve ?
- Oh, oui ! Et crois-moi, s'il avait trente ans de moins, j'aurais trouvé ça magique. Le prince charmant qui sourit au crapaud.
- Tu déformes le conte de fées. Reviens donc à la réalité et allons déjeuner. J'ai un boulot monstre. La Grande C m'a demandé d'imprimer un million de documents pour un repas d'affaires. Tu parles... Elle va s'envoyer en l'air au Marriot tout l'après-midi.

- C'est peut-être parce qu'elle sait choisir ses amants qu'elle est montée si haut...
- Peut-être. Quoi qu'il en soit, je suis contente pour toi. Et crois-moi, ça me coûte de te le dire, parce qu'il n'y a pas plus fan de Prescott que moi.

Bon. Maintenant, à moi de faire plaisir à Tabitha en continuant mon histoire.

— Le primate velu... J'en étais au moment où je l'ai trouvé sur le canapé, avec la musique sirupeuse qui sortait de son lecteur de CD dernier cri.

- C'est ça.

— Ouais. Donc, j'avais eu la main un peu lourde sur le saké et je ne me sentais pas au mieux de ma forme. Quand j'ai vu King Kong, je lui ai dit « salut », puis je suis restée pétrifiée. Après tout, la situation avait de quoi déstabiliser la plus cool des nanas... Un type à demi nu aussi poilu qu'un fox-terrier... ça désarçonne. Mais il est quand même pas mal foutu, et il commande les plats les plus subtils dans un restau à sushis... Plein de circonstances atténuantes, donc. La musique change... Une chanson de Barry White s'élève... alors je m'approche du sofa, je m'assieds juste au bord, au ras de ses pieds et il en pose un sur mes genoux... et commence à me caresser du bout des orteils. Ce n'était pas mal, je dois le reconnaître. Je ferme les yeux et l'instant suivant, je me retrouve par terre, propulsée par un mâle en folie... C'était du parquet. Bien dur. Bien froid. Je me plains et très gentiment il récupère un plaid sur le canapé et le glisse sous mon dos.

— Comme c'est mignon...

— Mmm. Il recommence à m'embrasser. Il embrasse bien. Vraiment. Je l'enlace, mais mes doigts se perdent dans une fourrure drue... celle de son dos. Pendant ce temps, il m'enlève quelques vêtements.

— Donc, tu ne regrettes pas la séance d'épilation...

— Hmm, non. Bon. Le préservatif apparaît.

— D'où le sort-il ?

— Il se lève et va le chercher dans une autre pièce. Moi, pendant ce temps, j'essaie de bloquer ces vagues qui déferlent dans mon estomac. Le saké... Bref, j'espère qu'il va enfiler le truc discrètement, avant de me rejoindre... Il revient et nous reprenons nos petits jeux.

— Et les poils ? Ils ne te gênent plus ?

— Non, en fait, ils me font l'effet de la couverture en peluche d'un siège, tu sais, comme dans les voitures... c'est confortable.

— Je vois. Enfin, j'imagine. Continue.

— Zeke n'a aucune inhibition, je m'en rends compte. Il entreprend tout ce qui m'intéresse... mais ne va pas au bout. Et... avant que j'aie le temps dire « Ouf ! », c'est déjà fini ! C'était si rapide que je n'en reviens pas. Et lui, il me regarde et me susurre : « c'était beau, hein ? ».

— Et ça ne l'était pas.

— Pas à mon goût. Et puis, cette autosatisfaction, pouah... Il a passé la nuit à me répéter des trucs du même genre. Sur le coup, j'ai répondu : « Ah bon ? » parce que je doutais encore que ce soit fini.

— Oh ! là, là... Qu'est-ce qu'il a dit ?

— On était dans la pénombre mais j'ai quand même distingué son expression. Tabitha, cet homme était crucifié. L'idée qu'il ait pu n'être pas à la hauteur l'a fichu en l'air. Mais j'espérais qu'il ne se sentirait pas meurtri au point de décider que tout était fini entre nous... Malheureusement, je crois lui avoir porté une estocade. Au matin, nous nous sommes rhabillés à la vitesse grand V, au point que j'en ai oublié mon soutien-gorge chez

lui. Il faut préciser que ma forme n'était pas au zénith. Dormir sur du parquet, ce n'est pas la panacée. Donc, on s'est rhabillés et on a quitté son appartement. On s'est séparés sur le trottoir. Il a dit qu'il était très en retard et...

- Il t'a embrassée pour te dire au revoir ?
- Juste un petit baiser sur la joue. En fait, il m'a à peine effleuré l'oreille.
- C'est tout ? Pas un mot tendre ? Rien ?
- Je lui ai suggéré de m'appeler...
- Tu as envie qu'il le fasse ?
- Je n'en suis pas sûre.

Sur le moment, effectivement, je ne l'étais pas, mais maintenant, c'est très clair : je ne veux pas qu'il me rappelle. Une relation-impasse ne m'intéresse pas. Et puis, un type qui prend son pied en me regardant manger, ça me fait tout drôle... N'empêche, chaque fois que le téléphone sonne, je décroche en me préparant à lancer : « Salut, Zeke ! ». Mais ce n'est jamais lui au bout de la ligne.

Et une semaine plus tard, statu quo. Une nouvelle fois, le téléphone sonne et je décroche. Pour entendre Roseanne, ma vieille copine de lycée. Elle me questionne et je lui raconte mon histoire avec Zeke. Je sais que Roseanne sera très compréhensive parce qu'elle est la reine des rencontres qui tournent en eau de boudin. Elle a l'art de tomber sur des mecs nuls.

Et ma piteuse romance la fait rire.

- Quand même, il a un bon job. Moi, je ne me trouve que des magasiniers.

Roseanne vit à Hartford, dans le Connecticut, et travaille pour une société de courtage depuis un an.

- Et le boulot, Roseanne, ça marche ?
- Pour être franche, c'est à mourir d'ennui.
- La finance...
- Oui, du coup j'ai repensé à notre conversation de la dernière fois, tu t'en souviens ?

Non. Mais elle si, manifestement. Les Irlandais n'oublient jamais rien. Le bon comme le mauvais.

- De quoi parles-tu, Roseanne ?
- Eh bien, mais de m'installer avec toi ! On avait projeté de partager un appartement !
- Mais je n'ai pas du tout l'intention de déménager à Hartford !
- Qu'est-ce que tu racontes, bécasse ? Il n'est pas question que tu viennes à Hartford mais que moi je m'installe à New York.
- Quoi ? Tu as trouvé un job ici ?
- Non, mais je suis bonne dans ma spécialité. Je devrais donc trouver une place sans trop de problèmes. Et en plus j'ai quelques économies.

— Les loyers coûtent les yeux de la tête, ici.

Je ne sais pas pourquoi, je ne me sens pas enthousiaste. Ni persuadée d'avoir parlé de cohabiter avec Roseanne. J'ai dû envisager ça un soir où j'avais trop bu. J'adore Roseanne, vraiment. Mais elle a quand même la mentalité du Connecticut, et pour ne rien arranger, elle travaille dans la finance.

— Oh ! je sais à quoi m'attendre. Et comme tu rêves de quitter enfin pour de bon la maison de tes parents...

Ah, ça, c'est un argument massue. Quitter définitivement mon lit de jeune fille, dire ciao à mes chers parents, voilà qui fait monter d'un cran mon enthousiasme défaillant.

— Quand penses-tu venir ici ?

— Dans deux semaines.

J'avale mon cappuccino de travers.

— Deux... deux semaines ?

— Je compte chercher un emploi et un logement en même temps. De façon à ce que nous nous installions chez nous début novembre.

Mon Dieu... On est presque en octobre...

— Ce n'est pas aussi simple, Roseanne. Il faut prévoir plus de temps.

Le ton de Roseanne se fait plein de reproches quand elle lance :

— Evie, tu voulais faire le grand saut ce soir-là, quand nous avons fait tous ces projets. Tu disais préférer mourir plutôt que finir dans le New Jersey... Et tu ne comprenais pas que je sois moins pressée que toi, que je m'accommode de ma vie à Hartford... Eh bien, ça y est, je suis moi aussi prête pour le grand saut. Je veux profiter des premières de films, de pièces de théâtre, côtoyer les célébrités dans des cocktails... La totale, quoi.

— Roseanne, il faut rester réaliste...

— Surtout pas ! Si je ne me décide pas maintenant, je ne me déciderai jamais. Et puis, ma présence te fera du bien. Ce sera comme mettre du carburant de Formule 1 dans un moteur de Coccinelle.

Hein ? Quoi ? Moi, une minable Coccinelle ? Non, mais que croit Roseanne, elle qui n'est même pas capable de prononcer un gros mot ? Elle pense qu'elle va s'approprier NY ? Elle, la brave fille de la campagne ?

— Alors, Evie, tu es partante ?

Finalement, oui. Roseanne est marrante. C'est une fêtarde confirmée et même si ses goûts en matière d'hommes laissent un peu à désirer, c'est une excellente nature. Et puis, il faudrait que je sois folle pour laisser passer l'opportunité de m'établir définitivement à New York. J'en ai assez de ces allers et retours qui me prennent un temps fou. Non que je n'aime pas mes parents. Ils possèdent une villa de quatre chambres, deux salle de bains, une salle d'eau, un garage pour trois voitures. Papa a une entreprise de plomberie et maman travaille à mi-temps dans une agence de voyages. Non, vraiment, je ne peux pas dire que je ne les aime pas. Et Dieu sait que je le regrette. Si seulement je les détestais !

Ils sont tellement banlieusards... Maman, qui bénéficierait si elle le voulait de prix canons sur n'importe quelle destination dans le monde, se borne à chercher des vols bradés sur la Floride. Leur plus grande préoccupation, c'est que mon job ne me rapporte pas assez pour que je fasse des économies qui s'accumuleraient sur un livret de caisse d'épargne. Il m'arrive de me désoler parce que mon enfance a été heureuse. Mais je n'étais pas faite pour le style de vie auquel elle me préparait. Suivre le chemin de mes parents, pas question. Etre du New Jersey est une marque que je ressens comme d'infamie. Le jour où je serai définitivement installée à New York, jamais je ne révélerai à quiconque d'où je viens. Mes racines, je les effacerai de ma mémoire. Oui, c'est ça. Je deviendrai une sans-racines, et non pas une déracinée. Comme certains sont apatrides. Pas expatriés.

— Comment s'est passée ta journée ? s'enquiert maman au cours du dîner, exactement comme elle l'a fait hier, le jour d'avant et le fera demain.

Ma mère tient à ce que la cellule familiale demeure une et indivisible. Donc nous prenons nos repas tous ensemble. De la sorte, quand de l'école je suis passée au lycée, je n'ai pas senti l'ombre d'un changement dans mon existence. Mes parents, avec une obstination frisant la névrose, m'ont invariablement demandé comment s'était passée ma journée. Ils espèrent sans doute retrouver leurs propres souvenirs de jeunesse. Par le biais de leurs enfants, les parents essaient de ne pas vieillir. L'ennui, c'est que mes réponses les frustrant et pour cause : comment leur raconter les soirées torrides, les fiestas trop arrosées entre copains disjonctés ? Ce monde qui était le mien leur aurait semblé aussi étranger que la planète Mars. Ils viennent d'une autre époque.

Et comme à cette époque, tous les soirs, je m'installe religieusement au salon où papa zappe d'une chaîne à l'autre pendant que maman me demande de l'aider à finir les mots croisés du *Bergen Record*. Je vais me coucher quand la tête de Jay Leno s'affiche sur l'écran, mais je ne m'endors pas. C'est dans ces moments-là que je ne conçois plus le moindre doute : il faut que je m'en aille. L'ennui, c'est que je ne m'apprête pas à le faire dans les meilleures conditions. Je vais me retrouver scotchée avec Roseanne. Or, je déteste m'engager officiellement. Au lycée, avouer que je visais le journalisme m'a pris un temps fou. J'ai continué à suivre des cours de commerce pour satisfaire mes parents, sans révéler que je ne m'investirais pas dans les affaires ou la finance. Je me suis bornée à attendre que mon entourage s'en rende compte au vu de mes piteux résultats d'examens dans ces matières.

En plus, je suis très secrète. Or, vivre avec Roseanne va me donner l'impression d'être un insecte examiné au microscope par un entomologiste. Roseanne va m'observer, et peut-être rapporter mes faits et gestes à toute la bande du lycée, là-bas dans le New Jersey. Après tout, elle aura matière à étonnement, voire émerveillement, et évidemment ressentira des frissons d'excitation : quand on travaille dans la finance, une amie qui fait carrière chez Prescott Nelson, ça en impose.

Mais le plus dur sera peut-être de mettre Tabitha au courant. Elle raffole des têtes nouvelles et l'arrivée de Roseanne l'enchantera. Ce qui m'ennuie, c'est que je lui ai parlé d'elle, persuadée que jamais elle ne la rencontrerait. Et j'ai bien dû exagérer un peu, enjoliver nos virées entre copines pour me rendre intéressante. La réalité ne résistera pas

à la fiction et c'est moi qui en pâtirai : Tabitha autant que Roseanne remettront en question l'excellente impression qu'elles avaient jusque-là de moi quand elles auront compris que mes souvenirs d'adolescence et mes expériences frôlent souvent la mythomanie...

Mais je m'inquiète pour rien. A y bien réfléchir, je crois n'avoir fait que mentionner Roseanne en passant.

Par prudence, et aussi, soyons honnête, vague crainte, j'attends une semaine avant de lâcher le nom de Roseanne. Un test. Pour m'assurer que Tabitha ne bouge pas un cil, que Roseanne n'évoque rien en elle.

Et je reçois la réponse en pleine figure.

— Tu parles de cette fille qui a fait une pipe à un mec dans les toilettes d'un bar ?

Zut. Tabitha n'a rien oublié. Nous nous trouvons chez une nana qui a publié un recueil de poèmes. Une amie de la Grande C. Je viens de lâcher mon ballon d'essai alors que nous sommes déjà plus que pompettes. Un type odieux fait du plat à Tabitha en lui vantant les charmes du sexe oral, mais il comprend vite qu'il n'a aucune chance, même si nous nous donnons à cœur joie dans la consommation de je ne sais pas quel alcool d'au moins 45°.

— Elle va vraiment quitter son patelin pour s'installer ici ?

— Oui. Tu sais, elle est super. Tu vas l'adorer.

Tabitha ne semble pas convaincue. Elle reprend du pâté truffé puis secoue la tête.

— Le buffet est nul, assure-t-elle en arrachant une énorme bouchée à sa tartine. Je me demande ce qu'en pensera la Grande C.

— Elle va venir ?

— Oui, elle va consacrer cinq minutes de son précieux temps à cet événement, après sa manucure et son cours de yoga.

— Elle a un faible pour les poétesses un peu « bohème », n'est-ce pas ?

— Je crois que ce n'est que le mot « poète » qui l'attendrit, remarque Tabitha en cherchant l'héroïne du jour du regard.

Notre hôtesse, entourée d'une cour d'invités qui font de leur mieux pour paraître fascinés par ses projets de livre, semble déjà bien partie.

— Avec des nénés en aussi piteux état, elle n'aurait pas dû faire l'impasse sur le soutien-gorge, note Tabitha. Viens, allons nous abreuver : mon verre est vide.

Le barman, Luis, un Espagnol tout mignon qui dévore Tabitha des yeux, me prépare un Kettle One.

— Alors, cette Rosebud...

— Roseanne.

— C'est pareil. Bon, que fait-elle exactement ? De la finance, c'est ça ? Passionnant.

Pendant qu'elle me parle, je vois le type fana de sexe oral se rapprocher dangereusement de moi. Apparemment, il a changé de cible et se presse contre mon dos.

Mais non. Ce n'est pas moi qu'il vise. Il est là simplement pour Tabitha. Il ne veut pas la lâcher et se sert de moi comme bouclier, pour se protéger des foudres de la Vénus texane. Je me tourne vers lui.

— Vous savez, elle ne vous adressera pas la parole, mon pauvre ami.

Dépité, il tourne les talons en soupirant. Il a compris, cette fois, en assistant au manège de Tabitha qui englue Luis d'œillades et de sourires chargés de sens. Une discussion s'installe entre eux, faite de mots en espagnols mâtinés d'anglais et de gestes. J'entends Tab lui souffler « Fabuleux ! ». Puis, comme plusieurs personnes commandent des boissons, elle laisse œuvrer le beau Luis, se retourne vers moi et remet le sujet « Roseanne » sur le tapis.

— Où Rowena et toi avez l'intention d'habiter ?

— Roseanne. Je n'en sais rien.

— Vous devriez essayer Wall Street.

— Cesse de ricaner et consacre-toi à ton bel hidalgo.

— Il est trop occupé à servir.

— Il est là pour ça. En revanche, la Grande C manque toujours à l'appel. Il faudrait aller voir la reine de la soirée pour la prier de l'excuser. Ce n'est pas maintenant qu'elle va se pointer : il est plus de 2 heures du matin et elle a un petit déjeuner d'affaires à 8 heures. Il lui faudra être pimpante et ce n'est pas en se couchant à l'aube qu'elle réussira ce prodige.

Tabitha critique toujours la Grande C mais au fond d'elle, elle l'admire, je le sais. Et je le lui dis, tout en lui faisant remarquer que, quand même, la Grande C ne sera jamais pour elle une aussi bonne copine que moi.

— Toi, si tu essaies de me prendre par les sentiments, c'est que tu veux un chèque-taxi...

Très futée, Tabitha.

— Eh bien... Je pensais que nous finirions la soirée ensemble, mais j'avais oublié que le jeudi était ta Soirée Matador.

Tabitha et Luis échangent des regards entendus.

— Allez, trinquons encore une fois, me dit-elle quand il nous tend deux verres remplis d'un liquide jaune qui a un goût de citron, enfin d'une goutte de citron noyée dans de la vodka.

— Tabitha, quoi qu'il advienne, nous irons toujours danser ! dis-je en portant en toast.

— Bof ! Nous n'y allons plus très souvent.

Ses yeux procèdent un zoom rapide sur l'assemblée. Désinhibés par l'alcool, les hommes se montrent aussi gracieusement empressés que des chiens en rut. Les couples de la soirée se sont déjà formés.

— Mon Dieu, quel bazar...

Tabitha serait-elle écoeurée ? Je me sens bizarre, tout à coup, aussi je propose sans réfléchir :

— Voudrais-tu habiter avec Roseanne et moi ?

— Non.

La repartie a fusé. Evidemment. Jamais Tab n'admettra avoir envie de partager l'appartement de deux filles de province.

— Dommage. Mais ce sera sympa, tu verras. Ça fera un autre point de chute.

— Je l'espère.

Elle me plaque un papier dans la main.

— Tiens. Le coupon-taxi.

Je l'embrasse sur la joue.

— Tu es la meilleure des amies.

— Allez, file. Il faut que je garde ce petit latin au chaud avant qu'il ne fasse d'autres projets pour la fin de soirée... Et ne m'en veux pas pour mes réflexions sur Rosemary.

— Roseanne.

— Si tu veux.

Je dis au revoir à Luis, appelle un taxi et décide de mettre à profit les quinze minutes d'attente pour aller voir la reine de la soirée et lui donner le bonjour de la Grande C. Comme ça, Tabitha peut s'occuper de son étalon espagnol. Mais auparavant, je fais un détour par les toilettes où, par chance, je tombe justement sur la star de l'alexandrin.

— Vous ne devriez pas avoir à faire la queue, je m'exclame. Après tout, vous êtes la vedette de la soirée.

Oh ! là, là, quel minable cirage de pompes... Mais ça marche. Elle rit.

— Etes-vous une artiste, vous aussi ? me demande-t-elle.

Je n'hésite pas.

— Oui. Un écrivain. Je travaille parfois en free-lance pour le magazine de Diana Milana. Je sais qu'elle est votre amie et qu'elle devait venir mais elle a été débordée et vous prie de ne pas lui en vouloir.

— Ah, Diana... Une fille formidable. Ce doit être tellement agréable et gratifiant de travailler pour elle...

— Oh, oui. C'est vraiment quelqu'un. Comment était-elle, à l'école ?

— Nous ne sommes pas allées à l'école ensemble. Nous avons fait connaissance par l'intermédiaire de son ex-mari. Une longue histoire. Diana n'a quasiment pas fait d'études. Elle s'est hissée jusqu'en haut à la force du poignet, grâce à son seul talent. Elle a commencé comme simple assistante, dans une feuille de chou. Je me demande ce qui lui a permis d'arriver là où elle est...

Tiens, tiens... Plus question de talent, de force du poignet mais une drôle d'insinuation...

La porte des toilettes s'ouvre, livrant passage à trois personnes. En même temps. Les réjouissances ont dû être échevelées, là-dedans. Me trouvant devant la poétesse, je pose la main sur la poignée. Et sens que l'on me tapote l'épaule. Je me retourne. Le visage de la poétesse touche quasiment le mien.

— Nous pourrions entrer ensemble, si ça vous dit, me souffle-t-elle.

— Oh, je... je suis très flattée mais non, merci. Voyez-vous, j'ai depuis longtemps dépassé le stade des expériences entre femmes...

Elle me sourit. Ma répartie ne l'a pas vexée. Qu'est-ce que je suis diplomate !

— Pas de problème. Passez une bonne nuit et n'oubliez pas d'emporter mon recueil en partant.

Sur le chemin du retour, j'échange quelques propos sympathiques avec Dwight, le chauffeur. C'est un vrai amoureux du volant et de la ville. Il conduit vite et bien et sait se placer sur les files à partir desquelles on a la plus belle vue sur Manhattan, par exemple à l'entrée du Lincoln Tunnel. New York à 3 h 30 du matin... quel spectacle magique ! Tout s'y passe encore, et tout va s'y passer demain. Il n'y a qu'ici qu'une femme sans diplôme peut devenir la Grande C et porter des vêtements griffés. Cette idée tourne encore dans ma tête alors que je gravis l'escalier. Mes pas sont incertains à cause des brumes de l'alcool. Plus que des brumes, à vrai dire. Une vraie purée de pois londonienne. Sacrés cocktails à la vodka... Ils me terrassent et me jettent tout habillée sur le dessus-de-lit.

Et le lendemain matin, c'est une volée de cloches qui résonne dans ma tête. Oh, bon sang... Je me vois double dans le miroir quand j'essaie de me maquiller. Mais j'arrive quand même au bureau avant tout le monde. Alors que je suis censée être là à 9 heures et qu'il est 9 h 30. Donc, je suis en avance. Super. Quand on veut réussir, il faut payer de sa personne. Evidemment, se battre pour arriver au sommet doit mieux fonctionner si l'on est fin prêt dès l'aube. La fortune n'appartient-elle pas à ceux qui se lèvent tôt ? Mais la nuit est si riche de rencontres intéressantes, déterminantes aussi...

Il faut que j'essaie de tout gérer. Des nuits profitables du jeudi au dimanche avec Tabitha, et une pêche d'enfer au boulot dans la journée pour enfin grignoter quelques miettes du gros gâteau de la réussite.

Pour commencer, je dois m'occuper de me loger au cœur même de la ville qui ne dort jamais. Bien que ce soit mal vu de la direction, j'adresse un mail à tous les employés de la boîte. Tant pis pour les interdictions. Moi, je me sers du système interne pour la bonne cause. Pas, comme certains, pour faire circuler des photos cochonnes et la liste des raisons qui font que l'homme qui n'a pas eu sa pipe du week-end est mal luné le lundi matin...

« Salut à tous,

Il faut que je quitte le nid familial et la perspective de devenir SDF ne me tente guère. Alors si quelqu'un connaît quelque chose de correct à louer en ville, qu'il me le fasse savoir et sauve de la sorte une pauvre créature de la menace du ruisseau. Merci !

Eve »

Je reçois en retour quelques réflexions sur le parcours du combattant qu'est la quête d'un logement dans New York, ainsi qu'un mail rigolo émanant d'Adam, du service marketing :

« Eve,

Si tu restes auprès de moi pour l'éternité dans notre jardin d'Eden, je te promets de ne pas être tout nu,

Adam »

Dans la mesure où les annonces des journaux sont déjà vieilles d'un jour (honte à moi qui travaille dans un magazine et pourtant méprise le support papier pour me jeter sur les informations toutes fraîches de l'Internet), je clique sur la rubrique « Agences immobilières ». Je parcours quelques annonces et manque tomber de ma chaise : 500 dollars par mois plus 15% de commission à l'agence pour un studio, qui doit n'être qu'un cagibi sans fenêtre ? Non, mais je rêve !

Pas du tout. Combien de fois mon épaule a-t-elle servi à épancher les gros chagrins de malheureux qui se sont lancés dans cette aventure avant moi... J'aurais dû m'en souvenir d'emblée. Bon. Pas de défaitisme. L'important, c'est de me focaliser sur les quartiers avoisinants. Ensuite, ne pas oublier que le fait d'avoir une colocataire aide.

Mais plus on s'éloigne de Manhattan, plus les loyers sont bas. Compte tenu de mes moyens, et même ajoutés à ceux de Roseanne, je m'aperçois que pour le prix d'un studio à Manhattan, j'aurais un palais à Brooklyn... ou à Jersey City ! Mais pas question de revenir à la case départ. Finis les transits par le Tunnel et le Pont.

Ce sera Manhattan ou la mort !

Voyons, voyons... Cet appartement parfait pour des étudiants, dit l'annonce, sur University Place, dans le Village. Une super affaire, précise le libellé. 1550 dollars, et pas de commission. Ouverture à la visite : demain. Vite, j'appelle. Et ça sonne dans le vide pendant une éternité. Jusqu'à ce que finalement une femme décroche.

— Bonjour ! Je m'appelle Eve Vitali et je suis étudiante à l'université de New York. Comme j'ai cours en fin de matinée, je me demandais s'il me serait possible de visiter tout de suite l'appartement et...

— Désolé, ma cocotte, mais il est déjà loué.

— Mais dans l'annonce, il est dit que les visites ne commenceront que demain...

— Je sais, mais quelque chose d'extraordinaire s'est passé : quelqu'un a été mis au courant je ne sais comment pour l'appartement et est arrivé avec neuf mois de loyer en liquide...

— Oh... Et vous avez donc signé avec cette personne.

— Evidemment. Qu'au riez-vous fait à ma place ?

Eh bien, madame, j'aurais donné l'appartement à Eve Vitali parce qu'elle est aux abois...

Mais je ne le dis pas, naturellement.

— Contactez donc le gérant de l'immeuble, mademoiselle. Je crois qu'il connaît d'autres locations.

Elle me donne le nom d'un gars et son numéro de téléphone. J'appelle et on me répond qu'avant toute chose, je dois envoyer un chèque de 30 dollars, et 30 de plus si une autre personne envisage de louer avec moi, pour l'ouverture d'un dossier. Ensuite, il faudra que j'aille au bureau de la société, dans le Lower East Side, pour remplir ce dossier. Si tout marche normalement, je serai mise en liste d'attente et avec un peu... beaucoup... de chance... si les dieux sont avec moi, je finirai peut-être par obtenir un appartement.

Je dis au type que je vais réfléchir.

Deuxième appel et cette fois, ça semble trop beau pour être vrai. Deux chambres-salon pour 1450 et pas de commission ! Mais en grattant un peu, j'apprends que le deux chambres-salon n'était qu'un appât, que le numéro de téléphone correspond à celui d'une de ces boîtes qui vous envoient tous les trente jours une liste de locations moyennant 200 dollars d'abonnement mensuel.

Deux mille personnes doivent recevoir la même liste à la même seconde. Et elle n'est remise à jour que tous les trente-six du mois.

Prescott Nelson compte parmi ses annonceurs une agence immobilière qui consent un rabais de cinq pour cent sur la commission aux membres du personnel. Je laisse donc tomber l'Internet et contacte une prénommée Judy qui a la délicatesse de ne pas s'esclaffer quand je lui annonce la somme dont je dispose. Le marché va à la baisse, m'explique-t-elle gentiment. Dans, mettons dix-huit mois, deux ans au grand maximum, je trouverai chaussure à mon pied.

Au bord de la dépression, je rejoins Tabitha chez Lord and Taylor. Pendant que je patiente devant la cabine d'essayage dans laquelle elle change de vêtements plus vite qu'au théâtre, elle me lance :

— Sois réaliste, Eve. Nous sommes à New York !

Elle en est à la lingerie fine. Semble-t-il, Luis et elle ont un problème de communication que des dessous olé-olé régleront comme par enchantement.

— Il y a des gens prêts à tuer pour se loger décentement, poursuit-elle. Si j'étais toi, je consulterais la notice nécrologique du journal et je me précipiterais à l'adresse du défunt. En espérant que celui qui l'a occis n'aura pas déjà occupé les lieux.

— Il me semble plus simple de faire la tournée des agences.

— Oui ? Et tu te retrouveras avec un appart que tu ne pourras pas payer. Hé merde ! Ces trucs-là sont fabriqués par des gens qui n'ont jamais vu une vraie femme !

Un soutien-gorge vole par-dessus le rideau de la cabine et atterrit à mes pieds.

— Eve, essaie de mettre la main sur une de ces petites choses à ma taille.

Et voilà ! Au lieu de m'aider à résoudre mon problème, Tab m'oblige à lui dégouter un soutien-gorge aux dimensions astronomiques ! Ce n'est vraiment pas sympa. Néanmoins, je m'exécute avec le concours d'une vendeuse, qui finit par exhumer du fond d'un tiroir le soutif idoine, de couleur rouge alors que Tab le voulait noir. Tant pis. Elle s'accommode de la couleur et va payer les cent-vingt dollars que coûte ce double bonnet de dentelle renforcée.

Et il y a aussi la cargaison de petites... enfin, « petites » est un euphémisme... culottes que la caissière enfourne dans un sac.

— Que vas-tu faire avec toute cette lingerie, Tabitha ?

— La lessive, ce n'est pas mon truc. Je soulève plus facilement le couvercle d'une poubelle que celui d'une machine à laver. Dis-moi, Eve, ce soir, Luis sera au buffet d'une soirée organisée par une boîte de pub. Tu m'accompagnes ? Tu sais que je n'aime pas sortir seule.

Nous marchons le long d'un immeuble en réfection sur Times Square, sous les sifflets admiratifs des ouvriers, qui nous crèvent presque les tympons quand Tabitha leur montre ce que recèle son sac de chez Lord et Taylor.

— Alors tu es vraiment décidée à quitter le nid familial, me dit-elle quand nous sommes assez éloignées pour que les sifflets s'apaisent. Victor va en avoir une attaque.

— Tabitha, je n'aime pas plaisanter sur la santé de mes parents. Et puis, si l'un des deux doit mal réagir, ce sera Janet, qui a une sacrée tendance à tout dramatiser.

— As-tu bien préparé ton annonce ?

— Je compte simplement faire appel à leur bon sens.

— Ils n'en auront aucun. Ils vont s'effondrer.

— Je crains que oui, mais tant pis. Il faut que je coupe le cordon ombilical.

Nous avons rejoint l'immeuble de Prescott Nelson. Après un rapide échange de baisers sur la joue, nous nous engouffrons chacune dans notre ascenseur respectif.

En fin de journée, je rentre à la maison tout en préparant mes arguments. Je n'ai encore rien dit de la proposition de Roseanne. Je lâcherai ma bombe d'un seul coup, qui je l'espère ne leur sera pas fatale. Exercer sur mes parents une bonne pression psychologique me réussit généralement mieux qu'une approche par à-coups. Néanmoins, j'attends la fin du dîner. Au cours duquel maman s'est émue de ma présence, fait si rare et donc frustrant pour une mère toujours heureuse de se mettre aux fourneaux pour son enfant. Ce soir, elle s'est essayée à la cuisine cajun sans trop de succès. Alors que nous mangeons un plat si épicé qu'il nous arrache des larmes, la discussion porte sur ma sœur Monica, l'éternelle étudiante, et il me semble que le moment de faire éclater mon obus est tout proche. Maman débarrasse la table, sans un commentaire pour le poulet carbonisé que mon père a déchiqueté en mille morceaux avant de finalement l'abandonner à son sort, dans la poubelle.

Je vois là un signe favorable. D'ordinaire, ma mère se met dans tous ses états quand il y a davantage dans l'assiette après le repas qu'avant, alors qu'aujourd'hui, elle ne bouge pas

un cil.

Alors je me lance. Mais sur une voie de contournement.

— Maman, papa, Roseanne va... euh... déménager. Ça vous embêterait si elle restait quelque temps avec nous ?

— Pas du tout, ma chérie, assure ma mère. Nous l'aimons beaucoup. Comment va son travail ?

Ma mère considère Roseanne comme l'archétype de la fille brillante. Elle continue ses études tout en gagnant très correctement sa vie. Moi, je rame pour gagner la mienne et j'ai renoncé à la fac.

— A vrai dire, maman, Roseanne n'est pas très satisfaite de son job. Elle aimerait quelque chose de mieux.

Je choisis mes mots avec soin. L'enclenchement du détonateur en dépend.

— Ah ! Elle est bien, cette petite, approuve mon père.

— Elle vient passer le week-end ? s'enquiert maman.

— Celui-ci, oui. Mais elle restera un peu plus longtemps. Jusqu'à ce qu'elle ait trouvé un logement à New York.

Dans une sorte de conversation télépathique, mes parents échangent des regards. Je sais que quand maman parlera, ce sera en leur nom à tous les deux. Leur couple fonctionne à la perfection !

— Chérie, nous serons ravis de la recevoir. Nous savons combien tu dois te sentir seule, maintenant que tu n'es plus à l'université. Tu as besoin d'amis. Mais n'oublie quand même pas une chose : notre maison n'est pas un hôtel. Nous avons eu suffisamment d'étudiants sous notre toit avec Monica...

Son premier diplôme en poche, celui de philosophie, ma sœur avait installé une sorte de kolkhoze dans le foyer familial, dont le sous-sol abritait alors sept de ses condisciples. Cela dura deux semaines, jusqu'au jour où, ma mère ayant fait du pain perdu arrosé de sirop d'érable industriel pour tout le troupeau, l'une des charmantes copines de Monica avait hurlé qu'elle en avait assez de vivre comme une indigente. Le chauffeur de son père était venu du Connecticut la chercher en limousine. Tout ça à cause de sirop acheté au supermarché et non à prix d'or chez un producteur dans le Vermont. Les idéaux de Monica sur les charmes de la vie communautaire et l'égalité pour tous en avaient pris un coup.

— Roseanne ne ressemble en rien aux copines pseudo-intello et pseudo-hippies de Monica, maman. Elle ne va pas critiquer quoi que ce soit et encore moins s'imposer. Elle ne restera que le temps que nous ayons trouvé un appartement.

Et merde ! Je n'aurais pas dû dire « nous ». Pas à ce stade de la mise au point du tir.

— Eve, que devons-nous comprendre ? Que tu aimerais habiter dans cette ville répugnante remplie de gens répugnants ?

La voix de ma mère avait perdu sa fermeté.

— Maman, je ne vais pas vivre avec des gens répugnants mais avec Roseanne.

Des personnages parfaitement répugnants, j'en rencontrerai, j'en fréquenterai, et ce plus souvent que je le voudrai. Mais cela, je m'abstiens de le préciser. Après tout, je ne mens pas : je n'habiterai pas avec eux, n'est-ce pas ?

— Mais quel besoin as-tu de partir là-bas, Evie ? Ton père et moi te donnons tout ce que tu souhaites, nous ne te demandons pas de participer aux dépenses, nous ne t'embêtons pas, je te fais la cuisine, et je... je...

Maintenant, ma mère frôle l'hystérie. Elle se tourne vers mon père, quémendant son secours. A lui de prendre le relais.

Il allume sa troisième cigarette. Il a fumé les deux précédentes entre les plats.

— Tu veux t'en aller alors que tu es comme en vacances, ici ? Tu es aussi bien que sur la Riviera et...

Il cherche ses mots, et je comprends maintenant pourquoi d'ordinaire c'est toujours maman qui argumente : il ne lui serait jamais venu à l'esprit de comparer le New Jersey avec la Riviera. Je me tourne vers mon père, prête à lui rétorquer qu'en fait de Riviera, ce qu'il a vu, c'est Epcot, le parc d'attractions Disney, en Floride, mais je me ravise à temps. Un conflit ouvert n'est pas la solution. En revanche, prendre mes parents par les sentiments est bien plus subtil.

Je m'approche d'eux, noue mes doigts aux leurs, les fixe, larmes aux yeux, et murmure, trémolos dans la voix :

— Vous êtes super, tous les deux. Vous m'avez effectivement toujours tout donné. Des parents comme vous, c'est le rêve. Pour Monica et moi, vous vous êtes saignés aux quatre veines. Papa, tu as commencé à travailler à seize ans, et toi, maman, tu as merveilleusement élevé deux gamines braillardes. Alors j'estime qu'il est temps que vous vous reposiez un peu. Et que vous soyez fiers de moi. Il faut que je m'assume financièrement ! C'est très important pour moi, pour que je me sente enfin adulte.

Je m'interromps, le temps de respirer, puis je reprends :

— Je vous promets de louer l'appartement le plus sûr qui soit. Je serai prudente. Tout ce qu'il me faut, c'est votre amour et votre soutien. Et votre aide.

Bon sang, quel mélo... J'ai tellement joué la carte du larmoyant que je me demande si je n'en ai pas trop fait. Mais non. Ils sont émus. Maman éclate en sanglots, papa déglutit avec peine, les yeux humides. Une super scène de film muet. Mais l'important, c'est que ça a marché.

Maman me prend dans ses bras, papa pose sa main sur mon épaule.

— Chérie, bien sûr que nous t'aiderons, assure-t-il. Nous sommes tellement fiers de toi...

Une belle famille. Nous formons une très, très belle famille, digne de figurer dans une anthologie.

Quelques baisers, et puis je grimpe au premier téléphone à Roseanne, pour lui

annoncer que tout est réglé. Et ensuite, je m'enferme dans la salle de bains pour me faire des grimaces devant le miroir. Comme chaque fois que je me trouve nulle.

Octobre

Pour remercier mes parents, je consacre tout le vendredi à nettoyer la maison en prévision de la venue de Roseanne, décevant Tabitha qui comptait sur moi pour l'accompagner au vernissage d'une galerie dans West Village. Elle n'a pas apprécié non plus ma proposition de lui refiler un billet de vingt dollars pour chaque mec valable qu'elle réussirait à brancher. Et m'a raccroché au nez.

Roseanne arrive le samedi matin à 11 heures dans son quatre-quatre Ryder de location. Quand je la vois, je lui trouve une drôle d'allure, quelque chose entre Reese Witherspoon et une chanteuse de country. Blonde comme elle l'est, elle devrait se garder de cet excès de maquillage, de rouge à lèvres surtout, compte tenu de l'heure.

- Hé, Evie, tu as coupé tes cheveux ! C'est super ! Ça fait...
- Citadine, hein ?
- Ce doit être ça.

Mes parents l'aident à sortir ses affaires et à s'installer. En fin d'après-midi, ma mère nous convie à déguster le risotto spécialement préparé pour l'occasion. Et à propos duquel elle attend avec anxiété que Roseanne énonce un verdict : mon amie est une cuisinière hors pair. Avec un minifour, un toaster et une seule plaque électrique, elle peut vous concocter un dîner gastronomique. Elle a fait mon bonheur ainsi que celui de toute notre bande de copines quand nous étions internes.

- Madame Vitali, votre risotto est excellent.
- Oh, merci, Roseanne. Mais je n'arrive jamais à le faire aussi bon qu'au restaurant.
- Le secret, c'est d'ajouter quelques raisins secs en fin de cuisson. Ça en fait un plat très sexy.

Mon père avale de travers. Le mot « sexe » n'est jamais prononcé dans cette maison. La dernière fois où il a été entendu, c'est lorsque Monica préparait son diplôme de sociologie. Elle sortait avec un gars aux tendances anarchisantes qu'elle trouvait sexy.

Bredouillant quelques excuses, mon père quitte la salle à manger. Il faut qu'il aille au garage jeter un coup d'œil à la tondeuse à gazon, dit-il.

Roseanne et moi aidons maman à débarrasser puis montons à l'étage finir de ranger ses affaires dans ma chambre, désormais la nôtre. J'avais prévu qu'une fois tout en place, nous ferions un saut en ville pour y retrouver Tabitha et donner ainsi à Roseanne un avant-goût de la vie nocturne new-yorkaise, mais le rangement nous a complètement lessivées. J'appelle Tabitha pour lui annoncer que nous lui faisons faux bond.

- De nouveau ? s'écrie-t-elle.

— Tabitha, nous sommes crevées.

— Je croyais que ta copine était une coureuse de marathon ou un truc de ce genre...

Mon Dieu... J'en ai vraiment trop dit sur Roseanne.

— Appelle Adrian, Tabitha.

— Je n'ai pas envie de passer la soirée avec une bande d'homos !

— Comment ça ? Est-ce que Luis... ?

— Pas envie de parler d'une histoire aussi personnelle, OK ? Mais toi, dis-moi comment tu peux rester un week-end dans tes terres retirées du New Jersey !

— Ecoute, retrouvons-nous demain pour un brunch. Ça te va ?

Maugréant toujours, elle finit par accepter et nous nous donnons rendez-vous à 13 heures sur Spring.

Je rejoins Roseanne qui est absorbée dans le difficile exercice qui consiste à se vernir les ongles en rose fuchsia. Une couleur « out » depuis une éternité, ne manquera pas de noter Tab.

Le lendemain matin, nous arrivons au restaurant et commandons immédiatement des œufs mimosas. Ils sont super, ici. Bien entendu, Tabitha est en retard, mais Rosie s'en fiche. Elle est ravie. Une vraie gosse dans un magasin de jouets.

— Ouah, c'est génial, s'exclame-t-elle en regardant autour d'elle.

— C'est vrai, l'endroit est chouette. Plein de photographes de mode viennent y faire poser les mannequins.

Effectivement, le coin est « in », et peuplé de gens assez bien élevés pour ne pas lancer de coups d'œil critiques à Roseanne, la seule femme qui ne soit pas habillée en noir.

— Ta copine Tabitha est comme ça, Evie ? Comme ces créatures de rêve ?

— Oui. Très glamour...

— Oh... J'ai peur qu'elle soit un peu trop snob pour moi...

— Mais non. Elle est très sympa, mais pas du tout du genre des filles qui étaient à l'école avec nous.

— Mmm. Est-ce qu'on pourrait aller faire un tour chez FAO Schwartz ? J'ai toujours rêvé d'entrer dans le plus grand magasin de jouets du monde.

Je m'en doutais. Mais je fais comme si je n'avais rien entendu. Quarante-cinq minutes s'écoulent et toujours pas de Tabitha. Je sais que lorsqu'elle doit rencontrer quelqu'un de nouveau, elle essaie toujours de l'impressionner. Donc, elle passe une éternité à se préparer.

— Commande donc d'autres œufs mimosa, suggère Roseanne après avoir consulté sa montre. Dis donc, ta copine n'a jamais entendu dire qu'au-delà d'une demi-heure, un retard devenait de la grossièreté ?

— Il faut du temps pour arriver de l'Upper East Side jusqu'ici.

— Et alors ? Elle savait où nous avions rendez-vous. Elle aurait dû prévoir la durée du

trajet.

Je me crispe. Les auspices tournent au vinaigre. Heureusement, Tab fait son apparition à cet instant-là. Tout de noir vêtue, bien sûr. D'où sort-elle cette veste de cuir ? Je ne la lui ai jamais vue. Elle s'approche de notre table et tend très civilement la main à Roseanne en déclinant son identité. Ce formalisme achève de me mettre mal à l'aise. Nous n'avons rien de trois amies prêtes à passer un bon moment.

Tabitha s'assied mais ne retire pas ses lunettes aux verres fumés. J'imagine bien la couleur des yeux qui se cachent derrière. Très contrastée par rapport au noir de la tenue. Rouge.

— Nuit de folie ? je lui demande en me forçant à sourire.

— Avec Ahmed, oui.

— Et Luis ?

— Pas question d'aller plus loin avec un homme qui travaille comme serveur. Tu aurais dû voir le restaurant où il m'a invitée, hier soir... Un bouge. Qu'il trouvait super et... Une minute, je vous prie.

Elle venait de lever la main pour arrêter l'hôtesse qui, carnet en main, allait prendre la commande.

— Sois sympa, Tabitha, décide-toi, nous sommes affamées.

— Vous auriez dû commencer sans moi.

Je cache la petite assiette qui a contenu mes œufs sous ma main.

— Nous avons préféré t'attendre.

— Ah?

Tabitha s'adosse confortablement à son siège et allume une cigarette d'un geste négligent. Elle tire une longue bouffée et la souffle droit sur Rosie qui se recule.

Enfin, la cigarette réduite à un filtre noirâtre écrasé dans le cendrier, Tabitha se décide à consulter la carte. Rosie la prend de vitesse et commande une omelette avec des légumes grillés. Tabitha fronce les sourcils, rallume une cigarette. Rosie se lève et part aux toilettes.

— Elle va dégueuler ? demande Tabitha.

— Bon sang, qu'est-ce que tu as ?

L'agacement me donne envie de fumer. Je pique dans le paquet de Tabitha.

— Quelle dégaine..., dit-elle, le regard rivé sur la porte des toilettes derrière laquelle Roseanne a disparu. Le top de la classe, vraiment.

— Oh, Tab, s'il te plaît... Comporte-toi en adulte ! Tu nous fais un caprice, là.

— Bon, d'accord. Je vais faire ami-ami avec ta petite camarade d'école... Ah, vous revoilà, Roseanne ! Alors ? Racontez-moi. Dans quelle branche êtes-vous ?

— La finance. Je suis sortie major de ma promotion et je travaillais pour une petite firme de Hartford.

— Et vous cherchez un job à New York ?

La serveuse pose l'omelette et les légumes devant Tabitha.

— Non, non. Pas pour moi. Pour mademoiselle.

L'assiette est déplacée. Tabitha reporte son attention sur Roseanne.

— Vous avez pris des contacts ?

— J'ai envoyé quelques lettres avec mon CV et j'ai deux entretiens prévus pour ce week-end. Je me suis également mise en relation avec une agence de chasseurs de tête.

Tabitha affiche un petit sourire suffisant.

— Quel courage vous avez, Roseanne... Vous lancer comme ça, sans la moindre promesse d'embauche... Sur un marché difficile, saturé...

— Oh, je crois qu'il suffit d'être motivée.

— Possible. Mais moi, je crois qu'il faut connaître la bonne personne. Eve, tu te rappelles Johann, de la Deutsche Bank ? Si ça ne donne rien d'ici à quelques jours pour Roseanne, fais-le-moi savoir et je passerai un coup de fil à mon ami.

Tabitha serait brusquement prête à aider Rosie ? Bizarre.

— Oh, merci, répond cette dernière d'un ton éperdu de reconnaissance. J'ai tellement hâte de faire mon trou et de m'installer...

Tabitha se met à rire puis à son tour gagne les toilettes. Rosie attend qu'elle soit hors de portée de voix pour me demander :

— Elle est toujours comme ça ?

— Elle a besoin de temps. La familiarité, ce n'est pas son truc. Mais elle ne cherchait pas à se montrer désagréable.

— Ah ? Il m'a pourtant semblé que...

Rosie s'interrompt : Tabitha est de retour. La serveuse a posé la note sur une soucoupe en même temps que les gaufres au chocolat.

— C'est pour moi, assure Rosie en tendant la main.

Mais Tab la prend de vitesse. Celui qui paie est celui qui détient le pouvoir, là est l'un de ses grands principes. Elle laisse donc une petite liasse de billets, qui doit inclure un généreux pourboire, lequel lui garantira un accueil plein de componction à son prochain passage.

Nous nous préparons à entamer la phase II : le shopping. Mais quand Roseanne aperçoit un acteur de seconde zone, qui joue dans une obscure série télé, l'émotion est si forte qu'elle hyperventile.

— Oh, Mon Dieu... Une vedette... J'ai vu une vedette... répète-t-elle, bouleversée au point que nous devons la ramener dans le restaurant, l'asseoir et lui faire boire de l'eau.

Pendant qu'elle se remet peu à peu, Tabitha fume tout en tapant sans discontinuer du bout de son escarpin italien sur le carrelage. Une longue, longue période d'acclimatation va être nécessaire, je m'en rends compte. Il me faudra de la patience. Et de la mémoire.

Après tout, moi aussi, au début, je défailtais quand je tombais sur le gars qui joue le portier muet dans une pub pour un désinfectant de salle de bains...

Il est 19 h 30 quand Rosie et moi rentrons à la maison. Juste à temps pour regarder *60 Minutes* avec les parents. Ma mère nous a gardé des restes de son poulet à la thaïlandaise. Nous les avalons, et Rosie a l'élégance de ne pas émettre de suggestions quant à la façon de préparer cette pauvre volaille.

Une femme se présente à mon bureau pendant que je suis au téléphone avec Rosie à éplucher les annonces immobilières. Sûrement cette Lacey Matthews, je parie. Tout un continuant à discuter avec Rosie, j'examine la visiteuse. Celle qui risque de briser mes rêves. Elle a trente ans, c'est flagrant, et pourtant elle s'habille au rayon « Jeunes ».

— Rappelle-moi quand tu auras vu l'appart sur Columbus, Rosie.

Puis à celle que j'appelle déjà « l'indésirable » :

— Que puis-je pour vous ?

— Je suis Lacey Matthews.

Voilà. Dans le mille. Et je sais déjà que je ne vais pas aimer cette nana. Alors je ne fais aucun effort d'amabilité, ce qui est contraire à ma nature profonde.

— Vous avez rendez-vous avec Herb, n'est-ce pas ?

— Oui.

Elle sourit, dévoilant ses dents parfaites d'une incroyable blancheur. Eh bien, le dentiste de cette demoiselle doit passer de jolies vacances au soleil, grâce à elle...

Contre sa poitrine, elle serre un grand sac. Pas un sac normal. Plutôt du genre dans lequel on met un animal de petite taille quand on prend l'avion. Intriguée, je lui demande ce qu'il y a dedans.

— Oh, c'est Maxie ! Il est tellement petit... Trop petit pour que je le laisse à la maison avec les autres !

Je vois alors la tête d'un minuscule chien dépasser du sac. Une race que je n'aime pas beaucoup, qui se comporte davantage comme un chat que comme un chien, avec ses petites griffes qui raclent la paroi en plastique.

— Avec les autres, dites-vous ? Pourquoi ? Vous avez des enfants ?

— Non, non ! Pas encore.

Evidemment. Elle doit attendre le parfait reproducteur. Celui dont le pedigree s'accordera avec le sien. Et de toute façon, elle n'a pas la morphologie d'une mère. Une femme doit avoir des hanches pour porter des enfants. Celle-là, elle est fichue comme une adolescente. La veinarde...

Non. Elle n'a pas de chance ! Aucun homme ne voudra d'elle ! Elle sera obligée d'en passer par l'insémination artificielle, grâce au sperme d'un de ses copains homosexuels. Tandis que moi... J'ai sur elle l'avantage de l'âge : je suis beaucoup, beaucoup plus jeune. Et j'ai des hanches.

Hélas.

Je m'oblige à couper court à ces digressions mentales et ramène mes pensées sur Herb. Le traître. Il a l'art de fixer des rendez-vous sans m'en avertir et surtout de se trouver Dieu sait où à l'heure de ces rendez-vous. Souvent, il arrive en sueur après une course à vélo d'une quinzaine de kilomètres et reçoit les gens qu'il a conviés en haletant. Dans ces moments-là, je regrette de n'avoir pas assez d'audace pour lui proposer du déodorant. Mais s'il n'en fait pas usage, peut-être est-ce parce que le parfum inhiberait ses capacités créatives... J'aimerais qu'il surgisse environné de cette odeur de transpiration qui m'indispose tant. Juste pour voir la tête que ferait Lacey. Je l'ai conduite dans le bureau d'Herb et elle est tranquillement assise, écoutant d'un air béat le fond sonore de cithare dont raffole Herb. Que je vais devoir chercher désespérément dans tous les étages.

Je le trouve deux niveaux plus bas, en grande discussion avec Jarvis Mitchell, l'une des huiles de la boîte. Jarvis s'occupe de l'un des magazines de sport du groupe.

— Navrée de vous interrompre, dis-je en hésitant — le regard qu'il m'a lancé m'a glacée — Lacey Matthews est dans votre bureau.

— Hein ? Lacey... qui ? demande Herb, décontenancé.

— Matthews, l'amie de Mike Greaney, précise Jarvis. Elle pourrait écrire pour nous.

Mike Greaney est un autre grand ponté.

— Ah, oui, d'accord. Je viens, Eve.

Je décoche un beau sourire à Jarvis mais il tourne les talons. Apparemment, il ne m'a même pas remarquée. Herb me suit dans l'ascenseur.

— J'ai laissé Mlle Matthews en compagnie de Maxie, dis-je perfidement.

Je sais que Herb n'apprécie guère les chiens. Que Lacey ait amené le sien lui vaudra d'emblée un mauvais point... J'abandonne Herb sur le seuil de son bureau après lui avoir ouvert la porte. Mais j'ai eu le temps, avant de me retirer, d'apercevoir le sourire extasié de la maîtresse de Maxie.

De retour dans mes murs, plusieurs messages m'attendent. Un de Tabitha, qui ricane.

« Aaahh... Devine qui est à la une du *Times*, ce week-end ? Va savoir... C'est peut-être l'un de tes anciens petits amis ? Tu as tort d'abuser des cocktails... Ça t'empêche de reconnaître ce beau gars. »

J'efface immédiatement. Je ne tiens pas à ce que quelqu'un d'autre que moi entende ce genre d'ineptie.

Puis j'appuie de nouveau sur le bouton de mise en marche.

« Evie ? Ici Zeke. Cela fait un moment que nous ne nous sommes pas vus, n'est-ce pas ? J'avais quitté la ville mais me revoilà ! Que dirais-tu d'aller grignoter quelques tapas ? Rappelle-moi. »

Il a pris l'accent espagnol. J'envoie son message rejoindre aux oubliettes celui de

Tabitha, puis écoute le troisième.

« Evie ? Où es-tu ? Je n'en peux plus de poireauter dans Bryant Park entre deux entretiens pour le boulot et deux visites d'appartements ! Viens me rejoindre le plus tôt possible, parce que les nouvelles sont plutôt bonnes. Je serai dans un bar qui s'appelle le Bar on A. Et tu sais pourquoi ? Parce qu'il se trouve sur l'avenue A. Marrant, non ? Rendez-vous à 18 h 30. »

A peine ai-je coupé le magnétophone que mon téléphone sonne. C'est Tabitha, qui me propose d'aller dîner avec elle et Adrian dans Chelsea ce soir.

— Impossible : je dois retrouver Rosie pour visiter un appartement. A moins que... A quelle heure proposes-tu qu'on se voie ?

— Pas avant 20 heures.

— Dans ce cas, Rosie et moi pourrions venir.

— Oui. File-lui un Valium, au cas où Régis Philbin traverserait la rue devant elle...

Je hausse les épaules, mais ne réponds rien. A quoi bon ? défendre Rosie ne ferait qu'exacerber la verve acide de Tab.

En fin d'après-midi, je retrouve Rosie. Immédiatement, la rougeur de son teint m'alarme. On dirait qu'elle a arpenté un trottoir en plein soleil pendant des heures. En fait, elle est dans ce bar depuis 16 h 15...

— Aurais-tu bu, par hasard ? je lui demande en scrutant son visage.

— Non, non. Pas du tout.

— Ah ! Me voilà rassurée. Comment s'est passé l'entretien pour le job ?

— A l'eau. Pas d'atomes crochus entre le recruteur et moi. Mais l'agent immobilier est là. En train de parler à quelqu'un à une autre table. Comme je suis là depuis longtemps, le barman me considère comme une habituée. Il m'a offert un gin-tonic.

J'en commande un aussitôt. Avec Rosie, je retrouve mes réflexes... Les mauvais, ceux qui sont si peu new-yorkais... Ceux que j'avais à l'époque du lycée, dans le New Jersey.

— Ça te dirait d'aller dîner avec Tabitha et Adrian, Rosie ? Dans un restau mexicain.

— Si tu veux.

— Nous n'y sommes pas obligées, tu sais.

— Eh bien... Je m'inquiète un peu question budget. J'ai dans l'idée que je ne vais pas trouver un emploi si vite que ça. Et je n'ai pas vu un seul appartement à moins de 1600 dollars par mois. Plus les commissions. Alors je me dis qu'il faut être économe.

— Rosie, ça ne fait que deux semaines que tu cherches. Un délai tout à fait normal, tant pour une embauche qu'un logement. D'autant plus que...

L'agent immobilier m'interrompt. Elle se présente : Kate. D'une voix rauque, elle fait l'article du quartier, si sûr, où élever sa fille est une sinécure, où les SDF semblent tous sortis d'un conte de fées et les dealers d'un film de Walt Disney tellement ils sont sympas... Elle parle si vite et si longtemps que lorsque nous arrivons à l'appartement, je

suis complètement sonnée. Aussi je ne comprends pas tout de suite pourquoi elle nous vante les charmes d'une douche dans la cuisine. C'est Rosie qui pose la question.

— La douche... elle n'est pas dans la salle de bains ?

Non, manifestement pas. La salle de bains est un réduit aussi crasseux qu'un poulailler, et dépourvue, en sus de la douche, de lavabo. Mais on va en installer un, explique Kate, enthousiaste.

Il n'y a que les sols qui soient séduisants. Du joli parquet. Heureusement, parce que je serai obligée de dormir à même les lames : la largeur de la chambre ne me permettra jamais d'y installer mon lit double. Pour 1300 dollars, prix d'amis fait par Kate, plus 2300 dollars de commission, c'est un cadeau, n'est-ce pas ? Je regarde Rosie. Son expression est impénétrable. Moi, en tout cas, je dois afficher mon refus de vivre dans ce bouge.

J'attends, mais Rosie garde un silence obstiné.

— L'appartement est très bien, Kate, dis-je enfin, mais nous avons besoin de réfléchir.

— Voulez-vous verser des arrhes ? Evidemment, il me faut un chèque de banque en garantie et aussi que quelqu'un se porte caution : vous êtes si jeunes, toutes les deux...

— Nous allons en discuter et nous vous téléphonerons demain.

Kate fronce les sourcils, vivante image de la désapprobation.

— Comme vous voudrez. Mais n'oubliez pas que des appartements de cette qualité sont rarissimes dans New York et qu'ils partent comme des petits pains.

Je ne me laisse pas intimider. Je prends ma Rosie muette par le bras et nous regagnons la rue, puis Tompkins Square Park, où j'essaie de me persuader que les dealers qui nous tournent autour ne sont que l'effet de mon imagination.

— Alors, Rosie ? Parle-moi, bon sang !

Elle semble sur le point de pleurer.

— Je me ferais couper un bras plutôt que de prendre une douche dans la cuisine, lâche-t-elle enfin.

Le sujet de l'appartement est donc clos. Et mon moral soudain dans les chaussettes, comme celui de Rosie. L'idée de me retrouver seule avec elle pour dîner achève de me déprimer, aussi je l'invite au restaurant où nous attendent Tabitha et Adrian.

Ils sont au Mexicain, 8^oAvenue. L'endroit est très branché. En façade, il y a une immense baie d'où on peut repérer tous les beaux mecs qui se baladent sur le trottoir. Evidemment, au bout d'un moment, la nana assise là est aussi frustrée qu'un gosse qu'on aurait bâillonné dans un magasin où les bonbons sont gratuits. C'est ça, le quartier de Chelsea. On y subit le supplice de Tantale. Ces éphèbes habillés comme des dieux, qui promènent des chiens de race en laisse griffée Hermès, gardent leur précieux pénis pour leur usage personnel. Si vous n'en avez pas un, vous n'avez aucune chance d'attirer leur attention.

Adrian vit à Chelsea. Il fait partie de ces types qui vous font saliver... et ensuite vous dessécher d'attendre une chose qui n'arrivera jamais. Il travaille chez Prescott Nelson,

pour *Little Nell*, le magazine destiné aux enfants, avec des bandes dessinées. Il est graphiste, un artiste de talent. Un temps, Tabitha et lui ont essayé d'entrer à MTV.

Nous passons commande puis j'entraîne Tab aux toilettes. Il faut que je lui raconte les déconvenues de Rosie. Je déballe en vrac toutes les mauvaises nouvelles mais Tabitha semble plus intéressée par la couleur de son nouveau rouge à lèvres MAC que par mon histoire. Penchée vers le miroir, elle se fait des sourires.

— Tu m'écoutes, Tabitha ? Rosie est complètement déboussolée. Pour essayer de lui rendre sa joie de vivre, je l'ai même amenée au Life Café, et elle n'a pas réagi !

— Tu veux dire qu'elle n'a pas hyperventilé ?

Bon sang, quelle peau de vache ! Non contente de se moquer, elle a sorti un crayon de khôl de son sac et se noircit les paupières.

— Est-ce que j'en mets trop, à ton avis, Eve ?

— Non, pas si tu comptes décrocher le rôle de Cléopâtre dans un théâtre off-Broadway.

— J'aurais tellement aimé qu'il me dise où il s'est procuré cet eye-liner en tube...

— Hein ? Qui ça ?

— Kevin. Le champion du maquillage. Ce salaud trouve les cosmétiques les plus fabuleux je ne sais où... Il refuse de le dire à quiconque, et encore moins d'en vendre.

Je tourne les talons, ulcérée, et rejoins notre table. Je suis étonnée de découvrir Adrian et Rosie en train de rire aux éclats. Il y a un grand verre de margarita vide devant mon amie.

— Ce que je veux dire, c'est que mon passé ne m'a pas préparée à vivre dans un palace aussi sélect, dit Rosie. Vous imaginez ça ? La douche dans la cuisine ?

— J'imagine, oui, intervient Tabitha en s'asseyant, l'air pincé : la complicité qui semble unir Adrian et Rosie lui déplaît visiblement. Pour elle, Adrian est un dieu. Dont elle a seule le droit d'approcher le piédestal.

Le repas se déroule néanmoins dans une bonne ambiance, surtout animée par Rosie et Adrian. Je laisse encore une fois passer le moment où je devrais dire non à un autre verre et ma lucidité s'en ressent quand arrive la note : non contente de ne pas payer pour Rosie, je ne réagis pas quand elle règle pour tout le monde. Adrian suggère alors une virée dans un club gay du coin, mais je refuse catégoriquement.

— Tu frôles le sadisme ! Tu nous mets devant des hommes à tomber à genoux et il ne nous reste que nos yeux pour pleurer... Non, Adrian. Si nous devons sortir, que ce soit dans une boîte de l'Upper East Side, où nous aurons une chance avec les représentants du sexe masculin.

A force de rire, Rosie ne contient plus son envie de faire pipi et elle court aux toilettes.

— Quelle fille adorable, fait Adrian en la suivant du regard. Nous devrions lui donner un coup de main pour trouver du boulot.

Tabitha lui décoche un coup d'œil meurtrier. Lorsque Rosie revient, elle s'enquiert :

— Alors ? Quelles sont les prochaines festivités ?

— En ce qui me concerne, un trajet en bus, dis-je. Je me lève tôt, demain.

— Moi aussi, dit Tabitha.

— Mais toi, tu peux faire la grasse matinée, non, Rosie ? demande Adrian.

— Oh, hélas, oui.

— Dans ce cas, reste avec moi. Je vais te faire découvrir « New York by night ».

Tabitha me donne un coup de pied dans la cheville. Je retiens à grand-peine un cri de douleur.

— Merci, Adrian, c'est gentil, lance Rosie, mais je ne veux pas qu'Evie rentre seule.

— Tu as raison ! clame Tabitha. Il est effectivement hors de question qu'Eve rentre seule.

Perfidement, j'attends qu'elle me donne un chèque-taxi. Après tout, si je persuade Rosie de renoncer à l'invitation d'Adrian, je lui rends service...

Mais elle n'est pas d'humeur généreuse. En fait, elle est d'une humeur de chien.

Rosie et moi prenons donc à nos frais un taxi jusqu'à Port Authority puis un autobus jusqu'à la maison. Pendant tout le trajet, elle me rebat les oreilles de Chelsea.

— C'est dans ce quartier que nous devrions habiter, Evie. Tous ces types... Oh ! là, là... Ils sont si bien fichus, si bien habillés... et leurs chiens... des merveilles de concours... Exactement le genre que j'aime !

Elle plaisante, là, ou quoi ? Non, j'ai bien peur que non. Et je m'apprête à lui révéler la terrible vérité quand elle enchaîne :

— Et Adrian ? Il est tellement charmant, gentil... Pourquoi ne m'as-tu jamais parlé de lui ? Il ne t'intéresse pas ? Si c'est le cas, je tenterais bien ma chance... Sauf s'il y a quelque chose entre Tab et lui, bien sûr...

D'accord, Adrian n'est pas l'homosexuel-type, mais quand même. Il y a des détails qui auraient dû alerter Rosie !

Il faut la dire la cruelle vérité. J'appréhende sa réaction : elle a subi tant de déconvenues ces jours derniers... Mais à ma grande surprise, elle prend plutôt bien ma mise au point. Elle éclate même de rire, événement rare depuis les débuts de sa quête conjointe d'un appartement et d'un emploi.

*

**

Le mardi matin, nous avons notre réunion hebdomadaire. Ma tête ne va pas trop bien. Fichus margaritas. Je ferais mieux de ne pas y toucher en milieu de semaine, parce que ces réunions sont menées par les chefs comme s'il s'agissait de l'événement le plus important depuis l'inauguration de la bande annonce lumineuse de Times Square. Pourtant, l'ordre du jour ne porte que sur une vidéo de promotion envoyée par l'un de nos

annonceurs, qui attend de nous que nous rendions célèbre sa nouvelle marque de vélos. Le monde ne s'arrêtera pas de tourner pour ça, non ?

Eh bien, si, dirait-on en voyant les mines des membres du staff réunis autour de la table. Ils commentent avec gravité l'habileté du cameraman qui a su capter l'harmonie du mouvement de la roue, de la souplesse du guidon, de la beauté ergonomique à couper le souffle de la selle... Tous son babas d'admiration. Sauf Lorraine et moi. Et Herb, qui a déjà vu le spot et se pavane d'un air suffisant comme s'il avait inventé la bicyclette et l'eau chaude accessoirement. J'échange un regard entendu avec Lorraine. Elle s'occupe de toute la partie commerciale de l'opération. Les budgets, c'est son affaire. Et elle les expose poste par poste, fréquemment interrompue par de lamentables boutades émanant d'Herb, qui déclenchent une hilarité aussi feinte que servile chez les sous-fifres.

La réunion se conclut sur la lecture à haute voix de passages d'articles pondus par les scribouillards. Non que ça change quoi que ce soit puisque ces articles sont déjà sous presse pour l'édition de ce mois-ci. Mais Herb insiste pour que ses auteurs fassent savourer à leurs confrères et collègues quelques morceaux choisis de leur prose vélocipédique (Ouh, le vilain barbarisme... tant pis. Je le trouve chouette).

Je rejoins enfin mon bureau, les bras chargés de cartons contenant les restes du petit déjeuner offert par la direction lors de la réunion, ce qui signifie que toute la journée vont défiler dans mon bureau tous ceux qui ont un petit creux. A l'occasion, ils dévideront un petit speech qu'ils croiront plein d'humour sur l'intérêt de faire du vélo pour brûler des calories.

Je suis en train d'envoyer un e-mail à Tabitha quand Brian, l'esclave en CDD de ce semestre, me demande si j'ai besoin d'un coup de main. Comme tous les temporaires, il cherche à passer pour irremplaçable. A le voir agir, on dirait que sans lui la boîte ne tournerait pas, qu'il est le seul à bosser, que les permanents se la coulent tellement douce que c'en est une honte. Et dire qu'il va me falloir supporter ce type jusqu'à Noël... Mais qu'importe puisque son remplaçant sera son clone mental ?

— Non, merci, Brian, ça ira.

— Tu es sûre ?

Brian est persuadé qu'à force de cirer des pompes et de se répandre en commentaires honteusement élogieux sur *Bicycle Boy*, on lui fera signer un contrat d'embauche définitive. Quelle naïveté...

Il jette un coup d'œil sur mon moniteur, sur lequel je plaque immédiatement la main.

— Hé, Brian, c'est personnel.

Il va s'asseoir à son bureau fait de bric et de broc, le genre de non-meuble que Prescott Nelson réserve aux CDD, la mine sombre. Il fouille dans ses papiers pendant quelques minutes puis revient. Zut ! Je consultais une super recette de gombo sur le Net ! Je coupe immédiatement la liaison.

— Il faut que je te dise, Eve : je projette d'écrire un article.

— C'est super, dis-je, alors que je suis agacée qu'il juge l'écriture d'un article simple

comme bonjour. Je me vexe.

— Et toi, Eve, tu n'as jamais songé à écrire quelque chose ?

— Oh, tu sais, le vélo ne m'inspire guère.

— Peut-être, mais le fait d'être chez Prescott Nelson t'offre des opportunités fabuleuses. Saisis-les donc ! A moins que tu n'aies envie de rester réceptionniste toute ta vie ?

— Quoi ?

J'ai sursauté, le souffle coupé. Moi, réceptionniste ? Alors que je dispose d'un vrai bureau dans un box cloisonné ? La réceptionniste n'a droit qu'à un recoin sinistre à côté des ascenseurs !

— Je suis assistante, Brian ! Ça fait une sacrée différence !

J'ai dû crier, parce que Brian bat en retraite, aussi vite que s'il avait le feu quelque part. Réceptionniste... Non, mais, ça va bien, dans sa tête ? Outrée, je téléphone à Tabitha. Que je suis installée dans un compartiment similaire, assise derrière un meuble similaire. Un vrai bureau avec des tiroirs. Pas une planche sur des tréteaux comme Brian.

— Ecoute, Eve, si tu as l'air d'être une réceptionniste, alors moi aussi. Or, je n'en suis certainement pas une, nom d'un chien !

— Mais il a dit que...

— Eve, ne te laisse pas démonter ! Ces temporaires se prennent tous pour des génies et se croient capables de diriger la boîte !

— Mais, Tabitha, nous aussi.

— Parce que c'est vrai.

— Mmm. Quoi qu'il en soit, un point reste à éclaircir : est-ce plus respectable d'être assistante que réceptionniste ?

— Devine...

Je n'ai pas le temps de réfléchir : on m'appelle sur une autre ligne.

— Ici Eve Vitali !

— Eve ? Hello ! Ici Zeke.

Oh, oh... Mauvais timing.

— Zeke, tu tombes mal.

— Veux-tu que je rappelle plus tard ?

— Non, je te mets en attente quelques secondes... Tabitha ? J'ai Zeke sur l'autre poste.

— L'homme-singe est de retour ?

— On dirait. Hé, merci de m'avoir si bien remonté le moral pour l'affaire de la réceptionniste. Je te laisse : je reprends Zeke.

Deux clics, une lumière qui vire de nouveau au vert sur le tableau de commande, et la voix de Zeke qui chuchote dans mon oreille :

— Eve... Tu m'as tellement manqué...

— Je t'ai... Vraiment ?

— Oui. Il m'a fallu aller à Los Angeles pour voir ce que donnait un nouveau groupe de trip-hop.

En un éclair, j'oublie ma détresse morale : je ne suis plus une réceptionniste mais l'un des éléments moteur de chez Prescott Nelson. C'est pour ça qu'un type aussi fabuleux que Zeke s'intéresse à moi. Pensez donc, un producteur de son envergure n'en aurait rien à faire, d'une petite réceptionniste...

— Et alors ? Comment ça s'est passé, Zeke ?

— Quoi ? A L.A. ? Bof... C'est bon de rentrer à la maison. Quand pourrai-je te voir ?

Je me mets d'accord avec Zeke pour un rendez-vous dans un restaurant jamaïcain. J'aime bien la nourriture exotique. Je la trouve sexy et excitante. Et Tabitha partage ce point de vue. Elle me donne donc sa bénédiction. Quant à Roseanne, je ne peux pas dire qu'elle soit enchantée à l'idée de passer une soirée avec mes parents devant *La chasse au trésor*. Mais, en bonne copine, elle confirmera que je suis débordée et que je vais rester coincée au bureau pendant des heures.

Ma journée finie, je vais donc retrouver Zeke.

Sa chemise me fait cligner des yeux. Noire et blanche, coupée dans une étoffe un peu brillante, je me demande en la voyant si je n'ai pas déjà trop bu alors que je n'ai pas encore touché une seule goutte d'alcool.

Il m'embrasse passionnément, pas le genre de baiser qu'échangent des petits amis tout au plaisir de se retrouver, non. Un baiser de folie, qui évoque le sexe, l'intimité dans un lit, et les gestes les plus osés.

— C'est bon de te retrouver, lâche-t-il, après s'être détaché de moi et avoir repris son souffle. Tu es belle.

— Merci, dis-je en m'asseyant.

Immédiatement, une serveuse place deux gigantesques verres de bière jamaïcaine devant nous.

— J'ai déjà passé la commande, me dit Zeke. Pour le dîner. J'ai choisi pour toi. J'espère que cela ne t'ennuie pas ?

Avant que j'aie le temps de répondre, il me prend les mains et les renifle.

— Oooh... Que tu sens bon, Eve...

J'ai l'impression de rapetisser sur ma chaise. Tout le monde doit nous observer ! Je balaye la salle d'un regard de bête traquée.

— Qu'est-ce que tu as ? s'enquiert Zeke. Tu consacres ton attention à tout le monde... or, je veux que tu ne voies que moi.

Je récupère mes mains et les cache sous la nappe. Mais il me fixe avec une intensité sans ambiguïté. Je me sens nue, scrutée sous tous les angles par les autres clients du restaurant.

— Je n'en peux plus d'attendre, Eve.

— Euh... Moi non plus. J'ai faim.

Je cherche la serveuse des yeux et lui fais comprendre d'une mimique qu'il est temps de penser à nous. A moi, plus exactement. Ce poulet aux piments et autres épices que m'a commandé Zeke va me sauver.

Pas d'un ulcère d'estomac, en tout cas. La sauce est tellement forte qu'elle décaperait une quadruple épaisseur de peinture sur un mur en une seule application.

Je picore pendant que Zeke me parle du livre qu'il est en train d'écrire. La passionnante histoire d'une mère célibataire d'origine afro-américano-coréenne de trente-cinq ans.

— Ce sera poétique, précise-t-il après un moment d'intense réflexion.

— Très intéressant, vraiment. Mais j'aurais cru que tu choisirais un sujet qui t'est familier.

Il paraît tellement sidéré que je comprends ma bévue : je suis la première personne qui ose émettre un avis sur son grandiose projet. Un avis qu'il juge manifestement réducteur.

— Eve, reprend-il d'un ton patient, comme quand on a affaire à un enfant borné, il faut que je me laisse aller. Cette femme, mon héroïne, je la connais, elle vit en moi. Je suis un artiste. J'ai une sensibilité débridée. Je suis capable de transcender n'importe quoi.

J'approuve d'un hochement de tête et nous continuons notre repas, dans un calme qui m'effraie. Celui avant la tempête ? Zeke ne fait plus aucune allusion au sexe. Et petit à petit, comme par un système de vases communicants, c'est moi qui me mets à songer à de torrides étreintes. Au point de me trémousser sur mon siège.

— Eve?

— Oui?

Bon sang, mais j'ai couiné !

— Eve, je crois que ça ne marchera pas entre nous.

Allons, j'ai mal compris, n'est-ce pas ?

— Tu ne t'intéresses pas assez à mon travail, Eve.

— Ton métier de producteur ? Mais je...

— Non, pas ça. Mon côté artistique, mes dons d'écrivain.

— Oh... Tu parles de ce livre...

— Oui. Ecrire est ce qu'il y a de plus important pour moi et il est désormais clair que tu ne seras jamais capable de cerner cette partie de ma personnalité, cette essence de mon âme. Tu ne me soutiendras pas, c'est évident.

Ce qui me semble évident, c'est que ce soir, côté sexe, ceinture. Et la prochaine occasion, si celle-ci est à l'eau, quand se présentera-t-elle ?

— Zeke, peut-être prends-tu tout ça un peu trop au sérieux et...

— Voilà ! Voilà ! Tu ne comprends rien de rien !

Il ponctue son exclamation d'un grand coup sur la table de son poing fermé. Les autres clients sursautent, la serveuse accourt.

— La note. Apportez-moi la note, rugit Zeke.

Il lâche quelques billets, refuse les miens, sort du restaurant à grandes enjambées et saute dans un taxi après m'avoir plaqué un baiser sur la joue. Comme à une vieille copine. Ou à sa grand-mère.

Il ne me reste plus qu'à regagner le New Jersey.

A la maison, je trouve mes parents et Rosie devant la télé. Evidemment, Rosie comprend que mon rendez-vous a tourné au vinaigre mais mes parents sont ravis que mes patrons m'aient libérée plus tôt que prévu.

Je me réfugie dans ma chambre et lorsque Rosie y pénètre, je feins un sommeil profond. Dans ma tête, je repasse en boucle le film de la soirée. Il y manque la fin. La pellicule a cédé juste avant la scène cruciale. Le fantôme qui s'appelait Zeke s'est évaporé.

Peut-être, si nous avons mangé italien, aurais-je eu une oreille plus attentive, une intelligence acérée, des réparties éblouissantes ? Oui, parce que en principe, les spaghetti me métamorphosent en créature brillantissime...

Je tais l'histoire de Zeke à Roseanne pendant plusieurs jours. Elle a assez de problèmes comme ça, avec sa recherche d'un job et d'un appartement pour en prime récupérer les miens. Je la sens sur le fil du rasoir, aussi j'évite tous les sujets à risque. Donc, par ordre d'importance, sa quête d'un emploi, d'un logement, d'un amoureux et mes naufrages sentimentaux. Si elle a du nouveau, elle m'en informera. J'attendrai qu'elle fasse le premier pas. Mais c'est dommage que je n'ose pas lui suggérer de mettre à la poubelle ce rouge à lèvres écarlate et cet ensemble en Lycra affreux... Un petit changement de look l'aiderait sûrement, lors de ses futurs entretiens d'embauche.

La personne qu'elle va rencontrer ce soir s'en contrefiche, de son allure, parce qu'il s'agit encore d'un agent immobilier. J'ai trouvé son annonce sur le Net et nous nous rendons à l'adresse indiquée. La malheureuse Rosie a perdu tout son punch. Elle garde désormais un mutisme total face à ces orateurs hors pair que sont les membres de la confrérie des escrocs-loueurs de taudis. Celui qui se présente à nous se prénomme Craig, et il commence à nous faire son dithyrambique article.

— L'appartement est ab-so-lu-ment charmant. Mignon comme tout.

OK. Je traduis. « Mignon » en langage d'agent immobilier signifie « petit ». Ça colle avec le « RDC » de l'annonce, que les profanes ne décodent pas alors qu'il faut comprendre « Repas Dans Cuisine ». Un mètre carré avec une table en hauteur et deux tabourets et des placards si bas qu'on s'assomme en se redressant. Pendant tout le trajet jusqu'à l'immeuble où se cache la merveille des merveilles, Craig vante son produit et se lamente sur le coût des commissions qui sabote le marché.

Nous passons devant un beau bâtiment fin de siècle. Evidemment. L'appartement ne

pouvait se trouver là-dedans. Mais... mais... dans ce superbe brown-stone, juste après, si !

— N'oubliez pas que les peintures seront refaites avant que vous emménagiez, prévient Craig, faisant du sur-place sur le trottoir alors que je brûle d'entrer, de pousser cette noble porte de chêne à double battant et heurtoir de cuivre, de gravir l'escalier qui me conduira enfin chez moi...

Gravir un escalier ? Que nenni. En descendre un, oui. Car Craig nous montre une porte en sous-sol, à deux mètres en dessous du niveau de la rue. Quoi ? Les mots me manquent pour lui dire son fait. Et puis, il y a Rosie, qui nous suit la tête basse, vibrante image de la détresse. Jusqu'ici, c'est elle qui s'est coltiné la recherche de l'appartement. Aujourd'hui, j'y ai enfin mis du mien. Je dois donc jouer le jeu, ne serait-ce que par égard pour elle.

Nous entrons donc dans une sorte de cave à la suite de Craig. Là-dedans a été aménagé le plus petit logement que j'aie jamais vu. A croire qu'il a été conçu pour les nains de Blanche Neige, mais deux seulement, pas sept. Du seuil, on peut embrasser du regard la totalité de la superficie habitable, cabinet de toilette compris, c'est tout dire. Il n'y a pas de chambre. Juste une pièce avec un lit abattable. Et une odeur de moisi presque palpable. Pas de fenêtre, bien entendu, seulement un soupirail fermé de barreaux voilé de toiles d'araignées. Craig nous assure qu'on emporterait le morceau pour 1 400 dollars par mois en discutant un peu.

Mais Rosie ne veut pas discuter. Elle veut crier. Hurler. Que jamais elle n'habitera dans ce trou à rats. Elle pointe l'index sur le soupirail. On aperçoit les chaussures en mouvement des passants.

— Mademoiselle, vous ne semblez pas vous rendre compte que vous êtes à New York ! réplique Craig d'un ton supérieur.

— Allez vous faire foutre !

Je vacille. Jamais je n'ai entendu Rosie proférer une telle grossièreté. Elle est furieuse. Et j'estime qu'il s'agit là d'un progrès car je l'ai crue sur le point de devenir catatonique.

Elle jaillit hors de l'antre, fait quelques pas sur le trottoir et s'appuie au mur de la si jolie maison. Je la rejoins sans même saluer Craig et me mets à rire. Rosie aussi est secouée. Courbée en deux, elle a plaqué les mains sur sa poitrine pour contenir son hilarité et... et... Mon Dieu, mais elle ne rit pas ! Elle sanglote !

— Roseanne... Ma Rosie... arrête, je t'en prie...

Je ne sais pas quoi faire. Les gens nous regardent, mais je m'en fiche. Tout ce qui compte, c'est de reconforter cette chic fille qui pleure ses illusions perdues.

— Deux mille dollars, Evie... J'ai claqué deux mille dollars en trois semaines. Je suis presque fauchée, et sans boulot, sans maison...

— Deux mille... Ouah ! Comment as-tu fait pour dépenser autant ?

— Petit bout par petit bout. Des verres dans ces bars, des déjeuners et des dîners au restau... Des bricoles. A part ça, une jupe à trois sous. C'est dingue. Si j'additionne toutes ces notes pour des cocktails et des saletés de plats exotiques, j'arrive à deux mille dollars.

Un temps, pour renifler et se moucher, puis :

— Si j'avais un travail, je m'en moquerais. Mais que va-t-il se passer si mon compte en banque se retrouve à zéro avant que j'aie un job ?

— Rosie, tu vas le trouver, ce job.

Je feins une assurance que je suis à cent lieues d'éprouver.

— Rien n'a marché. J'en suis à envisager de faire passer mon CV à Prescott Nelson.

— Excellente idée. Tu aurais même dû commencer par là. Après tout, un jour ou l'autre, tout le monde finit par bosser pour Prescott, dans cette ville. Allez, viens, allons boire un verre.

Je la prends par le bras et nous nous dirigeons vers le Village, où nous trouvons un bar bien sombre, un endroit où personne ne remarquera les traînées de mascara sous les yeux rouges de Rosie. Nous nous installons à une table dans un recoin et je paie les consommations. Comme Rosie continue à se lamenter, je lui signale qu'il y a un beau mec en train de la fixer. Instantanément, le regard mouillé se sèche, balaie la salle et s'arrête sur celui qui a lancé un hameçon de sourire. Un type qui est manifestement demandeur et pas gay, à New York, c'est denrée rare. Hors de question de laisser passer celui-là. Même si, alors qu'il s'approche de notre table, nous nous rendons compte qu'il est avec un copain. Un copain à la limite de l'obésité. Et si mon sixième sens ne me trompe pas, celui-là, c'est moi qu'il veut ferrer.

Le duo se présente. Le beau gars, c'est Brad. Le moche, Paul. Ils nous offrent à boire après s'être assis avec nous.

Brad parle de son boulot. Il est dans la pub. Et il boit sec, mais nous aussi. C'est d'ailleurs un fait exceptionnel, je le jure, croix de bois, croix de fer. En tout cas, la douce euphorie qui s'empare de nous m'amène à accepter un baiser du gros Paul. Quant à Rosie, c'est une carte professionnelle de Brad qu'elle reçoit. Elle la met dans son sac et nous partons car il est tard. J'ai adroitement fui Paul mais Brad a donné rendez-vous à Rosie jeudi. Impeccable, parce que moi, ce soir-là, je suis prise. J'accompagne Tabitha aux Oscars de la Mode.

Nous retrouvons notre autobus habituel, mais ce n'est pas une Roseanne morose, dépourvue de tonus, qui s'assoit sur le siège de plastique moulé. Un sourire béat éclaire son visage. Chouette. Je me sens toute ragaillardie de voir ma Rosie contente.

— Je l'ai trouvé ! hurle Rosie au téléphone, que je regrette d'avoir décroché parce que Herb se trouve justement à côté de moi.

— C'est-à-dire ?

J'ai posé la question du ton le plus professionnel qui soit. Pour tromper Herb.

— Un appartement du tonnerre ! A Chelsea, sur la 7e Avenue. Le cousin de la propriétaire me l'a fait visiter et m'a dit que la dame se déciderait demain : nous sommes au moins trente sur le coup.

— Combien ?

— 1400.

— C'est tout ?

J'ai l'impression qu'une autre que moi vient de s'exprimer. Parce que Eve Vitali n'aurait jamais estimé 1400 dollars une broutille.

— Mme Yakimoto n'est pas un requin. Le seul problème, c'est qu'il n'y a qu'une chambre. Mais il y a un lit dans une alcôve. L'important, c'est le séjour, hein ? Et il est immense. Oh, Eve, jamais je n'aurais cru trouver un appartement comme ça !

— Alors accroche-toi. Si tu as le numéro de cette Mme Machin, appelle et tanne-la. Tu es très bonne à ce jeu, Rosie. Tu vas emporter le morceau !

— Fais-le, toi. Tu es bien meilleure que moi.

Elle me donne le numéro, je raccroche et souris à Herb, espérant qu'il n'a pas prêté attention à mes paroles. Mais il me demande :

— Vous cherchez à vous loger, hein ?

— Oui.

— Difficile, en ce moment, à ce qu'on m'a dit. Eve, pourriez-vous vous occuper d'expédier ça pour moi ?

Il me tend une enveloppe en papier kraft bourrée de je ne sais quoi. Chez Prescott Nelson, il y a un préposé au courrier. Ceux qui veulent en envoyer sont censés le déposer dans le panier à cet effet et l'employé se charge de tout. Mais Herb doit estimer comme une perte de temps cette humble démarche qui consiste à suivre le couloir jusqu'à la boîte aux lettres. Moi, cela ne me gêne pas d'y aller. Chez Prescott Nelson, personne ne se préoccupe de savoir qui envoie quoi, alors ma mère me confie tous les colis qu'elle adresse à ma sœur, qui les reçoit aux frais de la princesse.

Je pose l'enveloppe d'Herb sur mon bureau. Le sigle de la société a été tamponné. Mais peut-être la femme d'Herb envoie-t-elle des recettes de cuisine à une copine. N'empêche, qu'il m'ait chargée de cette tâche me gonfle d'orgueil. Je me sens vraiment l'assistante du chef.

Apparemment satisfait, il quitte mon bureau et je me rue sur le téléphone. Cette Mme Yakimoto habite Long Island. Un gosse répond. Six ans tout au plus. Il appelle sa mère en hurlant. Une femme prend l'appareil et j'écoute, anxieuse : aura-t-elle un accent à couper au couteau qui rendra la conversation ardue, voire impossible ? Non. Elle n'a que de légères inflexions étrangères. Ouf !

Elle m'explique qu'elle n'a encore rien décidé, surtout concernant Rosie et moi, parce qu'elle n'envisageait pas de louer l'appartement à deux personnes. Et puis, des candidats lui ont offert six mois de loyer d'avance... Je développe des trésors de charme et de persuasion, lui assure qu'elle ne trouvera pas de locataires capables d'aimer et d'entretenir son appartement comme Rosie et moi le ferons. Pendant ce temps, une cacophonie de cris résonne en fond.

— Ce sont vos enfants que j'entends, madame Yakimoto ?

— Oui. J'en ai quatre.

Je m'extasie. Lui jure que c'est mon rêve d'avoir quatre petits, que j'adore les enfants bien éveillés qui poussent des cris de joie...

— Bon. Je vais parler de tout ça à mon mari, et je vous tiendrai au courant, mademoiselle Vitali.

Je raccroche et réfléchis. Voyons, quelle est la tactique à employer pour convaincre Mme Yakimoto ? Une idée me vient à l'esprit. Adrian ! Je l'appelle.

— Aurais-tu en stock des jouets *Little Nell* dont tu ne ferais rien ?

— Des tonnes. Pourquoi ? Tu régresses ?

— Non. J'en ai besoin. Une sorte de pot-de-vin.

— Viens te servir. Te voir me fera plaisir.

C'est toujours un plaisir de rendre visite à Adrian. Il remarque des choses qu'aucun autre homme ne noterait. Je comprends qu'il ait tapé dans l'œil de Rosie. Il me fait immédiatement part de son approbation : mon nouveau rouge à lèvres est très sexy. Très New York.

A mon arrivée, il a déjà préparé des cartons pleins de jouets, ainsi que des T-shirts au logo de la marque. Je les rapporte au bureau, joins au colis un petit mot gentil à l'intention de la mère de famille nombreuse, répétant par écrit ce que je lui ai dit oralement, puis je ferme les emballages. Après avoir inscrit l'adresse de Mme Yakimoto, je les dépose dans la boîte d'expédition en même temps que l'enveloppe d'Herb. Lorsque je regagne mon box, Tabitha est là. Je lui parle de l'appartement. Elle fait la moue. La perspective que j'habite si près d'Adrian et de la pâtisserie Krispy Creme la contrarie. J'omets de mentionner l'aide requise auprès d'Adrian.

Puis je change de sujet : la soirée des Oscars de la Mode fait partie de ceux susceptibles de la dérider.

Elle veut savoir comment je m'habillerai. Eh bien, mais je porterai mon pull noir Babe, sur une jupe bon marché achetée à Soho. Quelle importance ? Nous ne ferons que partie du public collé sur des rangées de chaises. Pire, puisque nous n'avons pas de places réservées, nous serons au dernier rang. Seule la Grande C a eu une invitation en bonne et due forme.

Ce détail ravive sa mauvaise humeur et elle remet la location de l'appartement sur le tapis.

— Eve, tu as tort de faire confiance à Rosebud pour dénicher la perle rare.

— Roseanne. Tu as tort, je lui fais confiance.

— Comment vous débrouillerez-vous si elle ne trouve pas un job ?

— Cela ne fait que trois semaines qu'elle cherche, Tabitha.

— Et qu'est-ce qu'elle va se dégotter ? Un emploi de prof d'aérobic ? donner des leçons particulières de marathon ?

Je tapote nerveusement du bout des doigts le plateau de mon bureau, comptant

mentalement jusqu'à dix avant de répondre :

— Rappelle-moi demain pour me dire ce que tu veux faire ce week-end, d'accord ?

— Mmm. On pourrait essayer de montrer quelques têtes célèbres à Rosemarie. Ça la rendra dingue. Je connais un club privé où nous pourrions entrer. C'est rempli d'anciennes stars du muet.

— Comme tu voudras, dis-je avant de raccrocher.

Quand j'ai Tabitha en ligne, ce n'est jamais moi qui raccroche la première. Jamais. Mais cette fois, j'en ai eu marre de son agressivité.

Le soir, à la maison, j'informe mes parents de la fabuleuse découverte de Rosie : un appartement de rêve. Ils sont contents, aussi je ne regrette pas mon exagération. Mais même heureux, Papa y va de son couplet sur « tous ces Chinois qui nous envahissent ». Je lui fais remarquer que, vu son patronyme, Mme Yakimoto est d'origine japonaise. Il ne relève pas. Mais si ma sœur Monica avait été là, nous aurions eu droit à un cours approfondi sur le « politiquement correct ».

Lorsque nous sommes seules dans ma chambre, Rosie me décrit en détail notre futur havre de bonheur. Tellement d'espace vital, et seulement deux autres locataires dans l'immeuble : un à l'étage au-dessus et un à celui du dessous. Quant à nous, nous disposons de l'étage entier. Une aubaine incroyable. Trop beau pour être vrai...

Le lendemain matin à la première heure, j'appelle Mme Yakimoto. Un autre gamin décroche. Neuf ans à peu près, celui-là.

— Maman ! C'est la dame des jouets ! La dame des jouets ! je l'entends crier.

Il aurait dit la « Mère Noël », je n'aurais pas été plus heureuse. Quelques secondes plus tard, sa mère est en ligne.

— Eve ? fait-elle d'une voix où perce la lassitude.

— Bonjour, madame Yakimoto.

— Merci pour les cadeaux. Les gosses sont ravis. Ils veulent que je loue l'appartement à « la dame aux jouets ».

— Eh bien, pourquoi pas ?

— Le problème, c'est que mon mari n'aime guère l'idée de louer à deux femmes.

Monica, au secours ! Un cours sur la discrimination sexuelle !

— Madame Yakimoto, mon amie et moi gagnons notre vie, et de surcroît, mon père a une entreprise de plomberie. Nous ne vous demanderons donc jamais de contribuer à l'entretien.

— Mais vous êtes si jeunes ! Nous avons sur les rangs une foule de personnes qui nous semblent plus... plus...

— Je comprends. Mais nous, nous adorons l'appartement. ..

Mon Dieu... Je ne l'ai même pas vu...

— ... et nous serons parfaitement en mesure de payer le loyer.

— Mais votre amie, Roseanne, elle n'a pas d'emploi.

Hé merde ! Pourquoi l'avoir dit ?

— C'était vrai mais ça ne l'est plus, madame Yakimoto. Elle vient d'être embauchée chez... chez...

Le trou. Chez qui ? Vite...

— Dans un magazine.

— Oh, alors ce doit être très, très récent... Communiquez-moi votre dernier bulletin de salaire et une attestation d'emploi pour Roseanne. Faxez-les au bureau de mon mari.

— Sans faute, madame Yakimoto.

Quelques salutations, puis un gentil au revoir. Une nanoseconde plus tard, j'ai Rosie en ligne.

— Qu'est-ce que nous allons faire ? gémit-elle.

— Ecoute, ne t'affole pas. J'ai une idée. A plus.

J'appelle Tabitha.

— Oui ? dit-elle dans un souffle.

Elle fume. Et elle est encore de mauvais poil. Je la caresse dans le sens de ce poil, lui assurant qu'elle est l'amie que j'aime le plus, qu'elle passe bien avant Roseanne (mon nez doit s'allonger...)... mais que j'ai besoin de me loger, alors si elle voulait bien se faire passer pour le boss de Rosie, eh bien, je quitterais enfin le New Jersey.

— Je tape la lettre et je te la communique par fax. Tu n'auras plus qu'à signer et me la renvoyer.

Elle acquiesce sans enthousiasme. Je prends un papier à en-tête de *NY By Night* et commence à m'activer sur le clavier.

« Pour faire valoir auprès de qui de droit.

» Roseanne Sullivan a été embauchée en tant qu'assistante éditoriale au magazine NY By Night, et ce à compter du 1er novembre. Son salaire annuel de base est de 38 000 dollars et sera réévalué en fin d'année.

» Je suis à la disposition de toute personne souhaitant obtenir davantage de détails.

» Cordialement,

Tabitha Milton,

Vice-Présidente du Département Création de NY By Night »

J'envoie le fax puis je rappelle Roseanne, lui décrit son faux nouveau job et lui enjoins d'être très sympa avec Tabitha désormais.

Une heure plus tard, Mme Yakimoto tente de joindre Tabitha, mais tombe sur la boîte vocale de Lorraine. Je préviens Tab, qui finalement trouve toute cette affaire marrante, et elle rappelle Mme Yakimoto de mon bureau, haut-parleur branché pour que je ne perde rien de l'imposture.

— Madame Yakimoto ? Je suis Tabitha Milton. Vous vouliez que je vous parle de notre

nouvelle recrue, Roseanne Sullivan ?

— Oui. Elle va vraiment être payée 38000 dollars par an ?

— Absolument. Et elle aura une prime de fin d'année, mais elle ne le sait pas encore, glousse Tab.

— Oh, vraiment ? Extraordinaire quand on pense qu'elle est si jeune... Et Eve Vitali, la connaissez-vous ?

— Vaguement. Elle travaille pour un autre magazine du groupe. Je sais qu'elle est très talentueuse. Un excellent auteur.

Pour un peu j'applaudirais et décernerais un Oscar à Tab.

— Eh bien, madame Milton, je vous suis très reconnaissante de m'avoir fourni tous ces renseignements. Merci beaucoup.

— Je vous en prie. A votre disposition, madame Yakimoto. Et retenez la candidature Vitali-Sullivan. Nous tenons à ce que nos meilleurs éléments vivent dans les meilleures conditions.

Clic. Je me tourne vers Tabitha.

— Bravo ! Gloria Swanson, à côté de toi, c'est de la gnognote. Tabitha, tu as droit à ma reconnaissance éternelle. Pour commencer, ce soir, je t'offre à boire. Tu pourras commander le cocktail le plus cher et le plus délirant.

Tabitha me regarde de haut.

— Il y aura des hommes pour ça, ma chère. Mais merci quand même. Reste maintenant à espérer que cette Kawasaki vous donnera l'appartement.

Elle se dirige vers la porte.

— A ce soir. Pour une petite virée.

— Euh... et Roseanne ?

— Elle peut venir. A condition qu'elle porte un parfum un peu moins agressif que d'habitude.

Ouais ! Extra ! Tabitha est en train de changer d'opinion concernant Rosie. Elle commence à l'aimer. Enfin, disons, à moins la détester...

En fin d'après-midi, après avoir parlé à Rosie, qui n'en revient pas encore de la grandeur d'âme et de la générosité de Tab, j'appelle Mme Yakimoto. Qui me dit qu'elle a parlé avec la chef de Rosie, mais que, non, elle n'a pas encore pris sa décision. Elle part en famille pour le week-end et me donnera sa réponse lundi.

— Je n'ai plus qu'à souhaiter que votre décision penche en notre faveur, madame Yakimoto.

— Mademoiselle Vitali, on peut vraiment dire que quand vous mordez quelque chose, vous ne le lâchez pas. Vous êtes née sous le signe du fox-terrier, n'est-ce pas ?

La brave dame fait un sacré nœud avec les signes astrologiques chinois, c'est évident. Mais l'analogie est correcte.

Le bar dans lequel nous entrons est bien entendu aussi sombre qu'une galerie de mine et son atmosphère aussi étouffante. Entre Tabitha et Rosie, une trêve semble avoir été tacitement conclue, mais je sens bien qu'il ne s'agit pas d'un armistice. Un coup de feu tiré par inadvertance peut rouvrir les hostilités à tout moment.

Tab choisit une table stratégiquement située, de façon à voir tous les arrivants et qui donne sur la salle des VIP. Evidemment, elle est divinement habillée et attire tous les regards des types accoudés au bar. Moi, je lui ai emprunté de quoi être chic, sexy et « in ». Quant à Rosie, elle m'étonne : sa robe suggestive mais élégante, son maquillage minimaliste, son parfum à la fragrance délicate... Quand, comment et avec qui les a-t-elle choisis ? Deviendrait-elle new-yorkaise plus vite que prévu ?

Je pique une cigarette dans le paquet de Dunhill de Tabitha. Je suis une fumeuse mondaine. Pour le glamour et l'allure décontractée. Donc je souffle sans vergogne ma fumée au nez de mes interlocutrices et de mes voisins. Rosie persiste à plisser le nez et à refuser de goûter à ce plaisir défendu qui un jour prochain nous vaudra des amendes et l'opprobre général, comme en Californie.

— Pourquoi n'allons-nous pas dans cette salle ? s'enquiert Rosie en montrant le fief des VIP.

— Nous irons. Mais d'abord, nous allons analyser la situation, lui répond Tab.

— Analyser ? Analyser quoi ?

— Eh bien, pour commencer, il faut savoir qui est là-dedans et... Oh, zut, ne te retourne pas, Roseanne.

A la seconde même, la tête de Rosie pivote sur son cou selon un angle qui me rappelle celui de l'héroïne de L'exorciste. Cent quatre-vingts-degrés.

— Roseanne ! gronde Tab.

— Quoi ? Il y a une personnalité ?

— Un designer italien. Giacomo je-ne-sais-plus-quoi.

Avoir oublié le nom de cet homme met Tab en rage. Elle se fait un devoir de mémoriser le nom de toute personne à placer sur le dessus du panier. Pour elle, un trou de mémoire est une faute professionnelle.

Le Giacomo en question se dirige vers la salle VIP. Il passe devant notre table. Tabitha exhale d'un air négligeant une nuée de nicotine et de goudron. L'homme la reçoit en pleine figure. Il regarde Tab qui lui sourit d'un air mutin. Mais il ne s'arrête pas.

Néanmoins, Tab ne paraît pas déçue. Elle a ferré le poisson et elle le sait. Maintenant, il ne s'agit plus que d'attendre, patiemment, sans bouger. Le trophée tombera de lui-même dans son filet.

Et effectivement, quelques instants plus tard, on nous apporte une tournée de verres offerte par l'un des consommateurs de la salle VIP. Rosie est prête à se lever et à aller boire avec le généreux donateur, mais Tab la retient par la manche.

— Trop tôt. Et cette fois-ci, pour l'amour du ciel, ne te retourne pas !

Du coin de l'œil, j'observe le designer italien. Il dévore Tabitha des yeux. Et elle, elle sirote le contenu de son verre comme si elle avait toute la nuit devant elle. Puis elle se lève et marche comme au ralenti jusqu'aux toilettes, ondulant des hanches. Elle ressort, impeccablement maquillée. Le signal. Elle a fourbi ses armes dans l'intimité des lavabos

et est prête à s'en servir. Je me mets donc debout à mon tour et Rosie fait de même. Enfin, disons plutôt qu'elle jaillit de son siège aussi vivement que si les ressorts s'en étaient détendus d'un seul coup.

Nous entrons dans le saint des saints. Ma caméra vidéo interne scanne l'intérieur de la salle. La seule personne vraiment « in », c'est l'Italien. Tous les autres sont des hommes d'affaires ou des industriels en costard. Pas le genre à embarquer des top models. D'ailleurs, des top models, il n'y en a pas. La voie est donc libre et pavée de roses pour Tabitha, qui a l'art de se mettre en valeur au milieu d'une foule. Telle la figure de proue d'une goélette, elle fend l'assemblée et s'accoude au bar. A l'Italien, elle n'a montré que son dos et sa chute de reins. En mon for intérieur, je rends hommage à son habileté tactique. Elle passe commande quand le beau transalpin s'approche. De moi. Sans doute parce que j'ai commis l'erreur de croiser son regard.

— Est-ce la vostra amica ? me demande-t-il en me montrant Tab d'un mouvement du menton. Se è, dites-lui che j'adore son petto...

Petto ? Euh... petit... petit quoi ? Je tape sur l'épaule de Tabitha, ayant décidé qu'il s'agissait de son petit nez.

— Hé ! Il dit qu'il aime ton petit nez.

Mais l'Italien secoue vigoureusement la tête puis a un geste très explicite. Ses mains s'arrondissent à hauteur de sa poitrine.

Petto. Poitrine. Seins. Flûte, je ne vais pas traduire ça à Tabitha.

Mais elle se retourne, sourit au flatteur, qui lui fait comprendre qu'elle sera la bienvenue à sa table, qu'il partage avec d'autres gars du genre créateurs dans un domaine quelconque. Déjà, Rosie se met en branle quand Tabitha, d'un coup d'oeil plus explicite qu'un ordre militaire, lui intime de ne pas bouger. Rosie bat donc en retraite. Moi, j'étais restée bien sagement plantée devant le bar, pressentant ce qui allait se passer. Le général Tab veut faire une conquête en solo. Que la troupe reste à l'arrière.

La moitié de la troupe en question, c'est-à-dire Rosie, a tôt fait de trouver de la compagnie. Un type seul, un guitariste surnommé « Q », son nom de scène, l'aborde. Il jouait en duo avec une nana qui l'a largué en plein milieu d'une tournée. Il me parle à moi aussi, citant le nom de la fille, une étoile montante, paraît-il. Déjà éteinte, à mon avis. En fait, elle est là. Dans la salle. Il la montre du doigt. Une Asiatique très séduisante.

— Oh, mais j'ai vu sa photo au Virgin Megastore ! s'écrie Rosie.

Il n'y a vraiment qu'elle pour remarquer la photo d'une inconnue au milieu de cent autres placardées au rayon CD du Virgin.

— Bon, faut que j'y aille, dit le guitariste.

Il s'éloigne après nous avoir serré la main, comme un politicien après un meeting électoral.

— Dommage, fait Rosie en le suivant du regard. J'aurais bien aimé qu'il me demande mon numéro de téléphone. Pas toi ?

— Tu as vraiment envie de revoir un type qui s'appelle Q ?

— Pourquoi pas ?

Incroyable !

— Rosie, si tu veux revoir ce superbe spécimen, va donc donner ton numéro à son ex-partenaire. Elle le lui communiquera.

L'Asiatique est toujours là, elle.

— Oh, Evie, tu plaisantes ? Jamais je n'oserais faire une chose pareille !

— Mais si. C'est très simple. Tu vas trouver la fille, tu lui remets un bout de papier sur lequel tu as noté ton numéro et tu la pries de le faire passer à son gratteur de guitare. Elle sera enchantée de te rendre ce service.

Rosie se penche vers moi et m'embrasse sur la joue.

— Evie, c'est pour ça que je t'aime : parce que tu as toujours la solution à tout.

Je me sens subitement anéantie, et très solidaire de Tabitha : Rosie est vraiment tarte. Elle prend la moindre boutade au pied de la lettre et la notion de ridicule lui est tout à fait étrangère. Je la vois griffonner sur un carnet que lui a prêté le barman, en arracher la page puis se diriger vers miss Suzie Wong. Tabitha, qui revient vers moi, me cache la vue. Zut.

— Tu t'ennuies, Eve ?

— Un peu.

Elle me tend un chèque-taxi.

— La Grande C m'en donne de moins en moins. Quand tu auras emménagé en ville, ce sera plus simple pour te déplacer.

— Mmm. Alors ? Et Giacomo ?

— Guère d'atomes crochus. Mais ça ne fait rien, parce qu'il va me procurer des cartons pour les Oscars de la Mode.

Je lève mon verre.

— Félicitations. Tu manoeuvres comme un chef.

— Merci. Mais toi aussi. Ta petite imposture pour l'appart m'a sacrément impressionnée.

— J'aimerais tant... Nous nous amuserions tant si j'étais en ville...

J'en ai des larmes dans la voix. Et Tabitha est visiblement très émue elle aussi. Les margaritas rendent mélancoliques. Comme les violons russes. Surtout quand on les fait descendre à coups de kettle-one, neuf doses de vodka pour une de vermouth... Il me semble en avoir avalé une demi-douzaine. Mais je peux me tromper. Peu importe. L'état de ma tête demain matin me fournira le chiffre exact.

Lundi matin. Je pose la main sur le téléphone pour appeler Mme Yakimoto quand il se met à sonner.

— Salut, Eve. C'est Tabitha. Alors ? Qu'est-ce que tu vas mettre pour les Oscars de la

Mode ?

— Eh bien... ce que je portais l'autre soir devrait...

— Non. J'ai ce qu'il te faut, une robe très classe, BCBG mais sexy quand même.

Exactement le genre de truc que tu aimes.

— Je ne...

— Stop, c'est réglé, Eve. Parce que nous ne ferons pas qu'assister à l'événement : nous y participerons aussi. J'ai les cartons pour le cocktail. Ce qui signifie des rencontres avec le gratin des maisons de couture et des rédactions des journaux de mode !

— Génial ! OK pour le prêt de la robe.

Affaire réglée. J'appelle donc Mme Yakimoto, lui demande si son week-end s'est bien passé. Elle répond évasivement puis va droit au cœur du sujet.

— Je suis désolée, mademoiselle Vitali mais, vraiment, mon mari ne veut pas louer à deux personnes.

Je me mords le dessus de la main. Bon sang, je le veux, cet appartement ! Même si je n'ai pas encore vu à quoi il ressemble.

— Vous comprenez, continue Mme Yakimoto, mon mari se demande ce qui se passera si vous vous disputez. Aucune de vous deux, seule, ne pourra payer le loyer. Si ça n'avait tenu qu'à moi, je vous aurais dit oui, mais mon mari...

Je l'interromps et entreprends de la travailler au corps. Je cherche les arguments qui feront mouche, qui toucheront le cerveau comme le cœur. Je parle, je parle... et conclus en mentionnant les enfants, qui seraient si heureux d'avoir de nouveaux jouets... Je sens la volonté de mon interlocutrice faiblir. Et j'entends enfin les mots tant désirés.

— Eh bien, c'est d'accord ! Mais j'espère ne pas regretter ma décision, mademoiselle Vitali.

Je raccroche, me mets debout et danse une petite gigue. Ça y est, c'est fait ! Vite, j'appelle Roseanne. Quel dommage d'être coincée dans ce bureau. J'aurais bien aimé fêter ça avec elle. Nous avons un appartement dans Manhattan... quel coup de force !

Le jeudi, Tabitha vient s'habiller dans mon bureau pour la soirée. Elle ne veut pas que la Grande C voie sa tenue.

— Elle aura la surprise sur place, dit-elle, non sans arrière-pensée.

Elle m'a apporté la robe. Je l'enfile avec peine tant elle est moulante. D'autant que nous sommes serrées comme des sardines dans mon box : deux nanas ajustent leurs collants, remontent leurs fermetures Eclair, se vernissent les ongles, se brossent les cheveux et se maquillent dans quelques mètres carrés, cela tient de la performance.

— Tabitha, cette robe... Je ne suis pas sûre de me sentir bien dedans...

BCBG, avait-elle dit ? Un sacré mensonge. Ou alors, Tab est aveugle.

— C'est parfait, dit-elle en me tournant autour — dans la mesure du possible compte

tenu du manque d'espace. Mais il faut que tu enlèves ton soutien-gorge. Ça fait des marques sous le tissu.

- Mais je ne veux pas avoir les seins tout aplatis !
- Ils ne le seront pas. Ils sont toujours très bien, tes seins.

Je les examine sous le Lycra noir qui me colle tellement à la peau que j'ai du mal à respirer. Guère convaincant, cet examen...

En revanche, celui auquel je me livre sur Tabitha l'est. Sa robe gris argent, coupée dans une sorte de lamé arachnéen, est bluffante. Je compare nos reflets dans la glace du cabinet de toilette. Tabitha est dotée d'une impressionnante corpulence, mais elle remplit divinement l'espace. Pas étonnant que tous les hommes la remarquent. Et qu'ils délaissent les sylphides pour ses formes voluptueuses.

Quelques raccords de maquillage, un dernier coup de brosse à cheveux et nous voilà parties, direction la 7e Avenue.

Je n'ai jamais vu autant de célébrités qu'aux Oscars de la mode. J'en ai la tête qui tourne. D'autant qu'elles font des apparitions éclair, juste histoire de se montrer. Ne restent toute la soirée que des industriels et des hommes d'affaires. Bien sûr, la télévision est là. Si par hasard je me trouvais dans le champ de la caméra, ne serait-ce qu'une demi-seconde, ma mère en ferait des bonds de joie...

Après les présentations des nouvelles tendances et les remises de récompenses, commence la fameuse soirée privée. Dire que Tab a obtenu des cartons d'invitation ! C'est ainsi que nous nous rendons, avec Giacomo, dans un club dont je n'avais jamais entendu parler. Ne connaissant personne et n'ayant été abordée par aucun top model mâle, je reste accrochée aux basques de Tabitha et Giacomo. Ils vont au bar et je les suis. Nous venons de commander un cocktail à base de vodka et de jus de mûres quand Tabitha me semble prête à défaillir. Elle suffoque presque. On dirait Rosie, l'autre jour, aux Gardens.

- Qu'est-ce qu'il y a, Tabitha ? Ça ne va pas ?
- C'est... c'est lui..., souffle-t-elle.
- Qui donc ?
- Kevin...

Oh, le styliste, auteur du livre de chevet de Tabitha ? Je comprends mieux...

- Viens, Eve.

Elle me prend la main et fonce vers le type qui discute avec une actrice de série télé. Il ne peut faire autrement que se détourner de cette demoiselle pour regarder Tabitha qui halète tout près de lui.

- Salut ! Je suis Tabitha.

Il nous sourit. A toutes les deux.

- Salut. Moi, c'est Kevin.
- Moi, c'est Eve.

— Vous avez de jolis sourcils, Eve.

Il nous serre la main. Puis reprend sa conversation avec l'actrice. Tabitha bat en retraite mais son visage affiche une expression extasiée. Elle récupère son Giacomo mais ses yeux demeurent rivés sur le vénéré Kevin. Moi, je me retrouve avec un assistant de production quelconque, un dénommé Moose, qui me raconte je ne sais quoi sans me regarder dans les yeux. Il fixe mes seins.

Je m'ennuie à mourir, aussi suis-je enchantée quand Tabitha m'annonce que nous partons. Mais lorsqu'elle me précise que je vais rentrer seule, accompagnée par le chauffeur de Giacomo, parce que ce dernier et elle sont attendus à une soirée privée, je proteste : je veux y aller aussi ! Tabitha demeure sourde à mes plaintes. Il ne me reste plus qu'à considérer le côté positif de l'affaire : je suis débarrassée de Moose.

Au bureau, le lendemain, Tabitha ne se manifeste qu'à midi. A la lenteur et l'imprécision de sa démarche, je comprends que les brumes de la fête n'ont pas encore évacué son cerveau.

— Tu te rends compte, Eve, que tu as désormais rencontré mes deux idoles ? Prescott Nelson et Kevin ? J'en suis presque jalouse. Ils ont été sensibles à ton charme, c'était flagrant.

— Tabitha, ils ne m'ont même pas remarquée. Mais je te remercie de m'avoir permis d'approcher ces deux monstres sacrés.

Elle ne perçoit pas le sarcasme. Tant mieux. Elle aurait pu se vexer.

— Tu as passé une soirée géniale, n'est-ce pas, Eve ?

Je ne démens pas. Mais à mon retour chez mes parents, j'étais si sobre et si déprimée que j'ai longuement bavardé avec Rosie. Elle avait dîné tôt avec Brad, lequel lui avait décrit par le menu pendant qu'elle bâillait d'ennui sa dernière campagne publicitaire pour un dentifrice anti-tartre. A son retour à la maison, alors qu'elle prévoyait de faire un footing, ma mère l'a coincée dans la cuisine pour lui parler de sa recette de velouté aux champignons.

— Oh, ma pauvre...

— Pas grave. Parce que dans quatre jours, nous serons installées dans notre appartement, Evie. Et nous serons alors de vrais New-Yorkaises.

C'est vrai. Alléluia !

Il faut que je passe à la banque déposer le chèque que m'a donné Rosie. Ses doigts tremblaient un peu quand elle me l'a tendu : apparemment, une fois ce chèque encaissé par Mme Yakimoto, il ne lui restera plus que trois cents malheureux dollars sur son compte. Je comprends qu'elle s'inquiète, parce que moi-même, je suis rongée d'angoisse : Mme Yakimoto a brusquement décidé que le loyer passait à 1500 dollars, et je n'ai pas pipé mot, trop contente de signer le bail. Je n'ai pas parlé de ce petit détail à Rosie. Mais je commence à être inquiète : Rosie n'a toujours pas de travail. Comment nous

débrouillerons-nous le mois prochain ?

Allons, pas de défaitisme, je me répète comme en mantra tout en revenant au bureau. Tout va s'arranger très bientôt, c'est certain. J'ai un appartement, Kevin a trouvé que j'avais de jolis sourcils, je vais enfin me faire une place au soleil chez Prescott Nelson en tant qu'auteur... Je me ferai un nom à la télé... Papa et maman seront fiers de moi. Je porterai fièrement le beau patronyme de Vitali et...

Tout à mes rêves, je suis arrivée au bureau sans m'en rendre compte et dans le couloir, je découvre soudain Lorraine en face de moi.

Elle a l'air embarrassée.

— Eve, je suis désolée, mais Lacey Matthews a eu le poste.

Ah bon ? Tant pis. Un autre sera créé pour moi, parfaitement dans mes cordes un peu plus tard et...

— Eve!

— Mmm ?

— Herb a invité Lacey à déjeuner.

Grand bien lui fasse ! Je refuse de me laisser démoraliser. Ce n'est pas maintenant que tout commence enfin que je...

— Lacey a installé Max dans ton bureau.

— Max?

— Le chien.

Le déjeuner s'éternise, car à 17 heures, Eve Vitali, qui se fera un nom à la télé — sûr et certain —, est encore à quatre pattes, à éponger les petits oublis du clebs...

Novembre

Le samedi matin, Roseanne me laisse le plaisir d'arriver la première devant la porte de notre appartement tant convoité. Oui, *notre* appartement... Enfin.

Sur le palier, je retiens ma respiration, puis je tourne la clé dans la serrure, les doigts tremblants.

A force de gamberger, je m'étais imaginé un palace, mais c'est dans un appartement de taille moyenne que je pénètre. N'importe où ailleurs, le loyer en serait moitié moins cher. Mais nous sommes à New York, n'est-ce pas ? Voici donc mon chez-moi. Je rectifie : notre chez-nous, à Rosie et à moi. Que j'ai pu obtenir grâce aux économies de mon amie.

Elle disait vrai, les sols sont superbes, la vue magnifique, la cuisine bien équipée, avec un four tout neuf, la salle de bains très bien aménagée.

Mes parents viennent de nous rejoindre. Ils n'avaient aucune raison de se précipiter, et puis ils sont chargés de cartons, valises, objets divers... Papa a appelé à l'aide l'un de ses

amis.

— Alors, maman ? qu'est-ce que tu en dis ?

— Poussiéreux, fait-elle en plissant le nez.

Mon père garde le silence.

— Où dois-je poser ça ? demande Phil, son ami.

Il a charrié tout un ballot de vêtements. Je lui montre la chambre, qui a de vastes penderies. Cette pièce est grande. Et Rosie me l'a réservée. Elle, elle s'installera dans l'alcôve à côté de la cuisine. Il s'agit d'un recoin profond avec une mezzanine sur laquelle il y a un lit. En bas, il y a assez de place pour un bureau et un fauteuil.

Ma mère a apporté son super aspirateur qu'elle actionne sans perdre une minute. Mon père laisse son copain Phil se charger des gros cartons, pendant qu'il fume sur la plateforme de l'escalier de secours, qui fera office de balcon. Deux heures plus tard, tout est en ordre. Nous nous régaloons alors de sandwiches sur le pouce.

— Tu viendras quand même pour Thanksgiving ? s'enquiert ma mère d'une voix plaintive.

— Maman, voyons, je ne suis pas partie vivre en Alaska ! Je ne suis qu'à une heure de la maison !

— Bien. Mais n'oublie jamais que tu y seras toujours la bienvenue. Que c'est chez toi.

En fin d'après-midi, épuisées mais heureuses, Rosie et moi savourons enfin notre succès : nous sommes à New York ! Ça se fête ! Un coup de fil à Tabitha pour lui donner rendez-vous chez Petre McManus, un pub irlandais où le juke-box fonctionne à plein tube. Le genre d'endroit que ne doit guère aimer Tabitha. Trop ringard... Moi, je le trouve sympa, tant pis pour la jet-set.

Contrairement à ce que j'imaginai, Tab ne fait pas la fine bouche. Elle n'est pas assez en forme pour critiquer. Des problèmes avec son Giacomo, apparemment. A mon grand étonnement, elle va mettre des pièces dans le juke-box. Intriguée, je me demande quels titres elle va choisir. Des chansons mélancoliques en adéquation avec son humeur morose ?

Eh bien, pas du tout. Marvin Gaye, les Stones, Aretha Franklin, Blondie... Des trucs qui bougent.

Et nous dansons. Rosie aussi, ce qui fait rire les types accoudés au comptoir : elle s'agite comme au bon vieux temps du disco. Nous nous effondrons finalement sur nos chaises, mortes de fatigue mais ravies, après un dernier tour de piste sur l'air de *Michelle ma belle*, des Beatles.

Ce soir, nous nous offrons notre soirée à nous. Sans nous soucier de faire des rencontres, de séduire. Ici, les consommateurs ont tous la quarantaine et ne sont pas du genre craquants. De braves types qui ne nous importunent pas. Et devant lesquels nous avons osé nous montrer mal fagotées, sans maquillage. Même Tabitha. Et finalement, la soirée aura été très agréable, me dis-je en réintégrant le nid avec Roseanne.

Devinez qui me réveille le lendemain, à 11 heures du matin, ce que je juge beaucoup trop tôt pour un dimanche ?

— Evie ! Evie, lève-toi et viens voir ! J'ai trouvé quelque chose...

Roseanne ! Elle me traîne jusqu'à la cuisine. M'explique qu'elle a ouvert le four, où elle avait l'intention de cuire un gâteau au fromage. Et qu'elle a vu... « ça, dessous ».

Des petits cônes noirs. En grand nombre.

— Des crottes de rats ! s'écrie Rosie, le teint virant au vert.

Mon Dieu... Ma mère, à qui d'ordinaire rien n'échappe, n'a pas glissé la serpillière sous le four, sinon elle aurait hurlé.

— Je ne veux pas habiter avec des rats ! gémit Rosie. Nous allons téléphoner à...

— Stop. Du sang-froid. Nous n'allons téléphoner à personne. Seulement acheter du poison et des tapettes, des grosses, pas celles pour les souris. Et ensuite, nous profiterons de notre première journée chez nous.

Malgré son écœurement, Rosie finit par se ranger à mon avis. Nous prenons un copieux petit déjeuner dans la kitchenette. Enfin, disons que je prends un copieux petit déjeuner. Rosie l'a préparé, mais n'y touche guère, révoltée à l'idée qu'une armada de rats va traverser la pièce sous ses yeux d'un moment à l'autre.

Puis nous allons faire des courses. Au K-Mark du coin, nous remplissons un Caddie de produits de première nécessité, mais surtout de poisons anti-rongeurs, au point que la caissière nous demande si nous avons l'intention d'assassiner quelqu'un.

De retour à l'appartement, nous rangeons nos achats, plaçons le poison aux endroits stratégiques, puis Rosie propose d'aller rendre une petite visite de courtoisie aux voisins. Il faut que nous nous présentions, assure-t-elle.

A l'étage en dessous du nôtre, habite une femme seule, Marie. Elle travaille dans une boîte de relations publiques. Devant sa mine circonspecte, nous comprenons qu'elle se demande si nous allons faire le bazar dans l'immeuble. Elle nous pose des questions, semble rassurée que nous ne soyons pas étudiantes, puis nous regarde de biais, tentant de deviner notre relation : amies... ou amantes ? Elle ne tardera pas à le découvrir, quand elle verra tous les beaux mecs qui vont défiler chez nous !

Comme personne ne répond chez le voisin du dessus, nous regagnons nos pénates et Roseanne se lance dans la confection d'un poulet à l'ananas. Mon Dieu, si elle compte cuisiner comme ça tous les jours, dans un mois, j'aurai pris dix kilos ! Elle aussi, d'ailleurs.

La soirée se déroule calmement, devant la télévision. Rosie se désole qu'il n'y ait pas de David Letterman Show le dimanche. Depuis l'adolescence, elle est amoureuse du présentateur vedette, au point d'enregistrer toutes ses émissions et de se les passer en continu des heures durant. Mais elle a aussi besoin de Letterman frais. Celui en conserve-vidéo la frustre.

Nous allons enfin nous coucher. Rosie, j'imagine, s'endort en songeant à son cher David.

Le lundi matin, j'ai moins de mal à me lever que je ne le craignais. Pour la première fois depuis que je travaille, ce premier jour exécré ne s'annonce pas sous de trop mauvais auspices. Je prends alors une grande décision : je n'irai plus au bureau la tête basse et le dos rond le lundi. Au contraire, je me dirai qu'une semaine commence et qu'elle sera enrichissante, gratifiante. A partir d'aujourd'hui, ma vie sera différente. Pour célébrer mon nouvel état d'esprit, dû à ma nouvelle existence new-yorkaise, je vais aller trouver mes chefs et leur reparler de ma nouvelle, celle du cardiologue-cycliste.

Marcher jusqu'au building de Prescott Nelson ne me prend que trente-cinq minutes. Le double de temps qu'il me fallait pour rejoindre le bureau en sortant de Penn Station. Mais auparavant, j'avais passé quarante-cinq minutes en bus et en train. Maintenant, mes longues foulées suffisent à m'amener à pied d'œuvre. Formidable. Et amusant, parce que je vois les mêmes personnes sur le trajet, je passe devant les mêmes devantures, mais en sens contraire : ceux que je doublais, je les croise, puisque je viens de la direction opposée à la gare. Ils ont tous l'air morose. Dans la rue, dans l'ascenseur, ils sont désabusés, cela saute aux yeux. Mais pas moi ! Moi, je souris. Aux murs. Aux gens. Et on me renvoie des regards hostiles. Si seulement je parvenais à me persuader qu'au cours des heures suivantes je m'épanouirais dans mon boulot, je serais au septième ciel...

Comme Lacey Matthews, dont c'est le premier jour. Elle m'attendait dans mon bureau. Elle est resplendissante. Mais son intonation est sévère quand elle me lance :

- Je n'ai pas d'ordinateur, Eve !
- En principe, on va en installer un dans la journée.
- J'ai été embauchée en tant qu'auteur. Il me faut un ordinateur.

Je serre les dents. J'ai envie de lui rétorquer que les nanas dans son genre, embauchées par piston, qui se triment avec un clebs mal élevé, n'ont qu'à la fermer et me laisser bosser, parce que moi j'ai un vrai travail à assumer.

Evidemment, je m'en abstiens. Ce genre de repartie ne collerait pas avec ma nouvelle personnalité zen.

- Je m'occupe de cet ordinateur, lui dis-je posément.

Mais manifestement, je dois aussi m'occuper de diverses autres choses, dont Lacey me donne la liste. *Quoi ?* Des stylos d'une marque de luxe ? Et un agenda en papier vélin relié cuir ? Non mais, pour qui se prend-elle ?

Je ne sais pas. En revanche, je sais pour quoi elle me prend, *moi* : pour son larbin ! Alors pour lui mettre des bâtons dans les roues, et lui faire perdre un peu de son si précieux temps, j'envoie un mail général.

« Salut à tous.

Je vais faire une descente dans la salle des fournitures. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, faites-le-moi savoir avant la fin de la journée.

Merci,
Eve »

Je reçois immédiatement dix-huit demandes de blocs de Post-it, et de la part d'Adam :

« Eve,
Pourrais-je avoir une pomme ?
Adam »

Je ris. Adam est l'un de mes préférés, dans la boîte. Il m'amuse, avec cette idée selon laquelle, à cause de nos prénoms respectifs, nous sommes liés par le destin. Il m'a souvent invitée à sortir, mais j'ai toujours refusé : à mon avis, il est malsain de fréquenter un collègue en dehors du boulot.

Vers 13 heures, je ne suis pas mécontente de fuir le bureau et je rejoins Tabitha pour le déjeuner. Elle m'écoute d'un air distrait parler de Lacey Matthews et des rats sous le four.

— Je crois que je devrais m'installer à Rome, lance-t-elle tout à coup d'une voix morne.

— Et pourquoi ça ? Qu'auraient les Romains de mieux à t'apporter que les types d'ici ?

— Giacomo est tellement exceptionnel...

— Tabitha, tu ne vas pas te laisser embobiner par ce type ! A cause de lui, tu oublierais tes rêves, à savoir vivre à New York et ne plus en bouger tant que tu n'auras pas construit quelque chose de formidable, ou bien eu droit à un article dans Vanity Fair ! Allons, Tabitha, reprends-toi ! Qu'est-ce qui te déstabilise à ce point ?

— Giacomo ne me rappelle jamais tout de suite. Je me demande s'il n'a pas une petite amie à Rome. Pour en avoir le cœur net, j'ai consulté le dossier que nous avons sur lui. Ça n'a servi à rien. Je n'ai trouvé aucun indice sur sa vie privée.

— Tu sais, c'est un artiste...

Ça, Tab pouvait le comprendre : un artiste, c'est une créature qui ne fonctionne pas comme tout le monde. C'est quelqu'un qui a des préoccupations différentes, des réactions inattendues, un comportement mystérieux...

— Tu as raison. N'empêche, il ne m'a pas donné signe de vie depuis son départ, il y a une semaine.

— Sept ridicules petits jours...

— Mmm. Parmi lesquels j'ai passé un week-end pourri à me lamenter. J'ai horreur de fiche en l'air un week-end. Pour le prochain, je vais m'organiser. J'appellerai Nicole.

Nicole est une responsable de castings vicieuse qui croit que Tabitha occupe un poste au top de la hiérarchie de *NY By Night*. C'est aussi une malade du téléphone portable, en ligne en permanence, de préférence dans les bars ou au restaurant, avec les pontes de Miramax ou des copains riches à milliards. Evidemment, Tab s' imagine que c'est vrai, tout

comme l'autre la prend pour une huile de chez Prescott Nelson. Quoi qu'il en soit, Nicole est tout le temps invitée à des soirées et Tab se verrait bien faire partie de sa bande lors du prochain week-end. Dans le lot de milliardaires ou de producteurs de chez Miramax, elle trouverait bien à remplacer Giacomo.

— Oh, oh, voilà qui pourrait me faire renoncer à Rome au profit de New York, me chuchote soudain Tab en me montrant du menton un homme brun habillé très mode, vraiment mignon, debout devant le buffet de crudités.

— Tabitha, ne me dis pas que tu ne le connais pas. C'est Robert King, l'une des nouvelles recrues de Prescott Nelson. Il a été embauché pour redonner du punch à nos magazines. C'est une sorte de gourou du marketing.

— Ah bon ? Mais c'est un gamin !

— Pas tant que ça. Il a la trentaine mais cultive le jeunisme.

— Dommage. Je les aime plus mûrs. Mais il est quand même craquant.

Profitant du changement d'humeur de Tab, je remets sur le tapis un sujet qui me tient à cœur :

— As-tu appelé Johann, ton copain le banquier ?

— Ecoute, il est inutile de rabâcher, parce que, oui, j'ai essayé de le contacter, mais il n'était pas dans son bureau. J'ai demandé à sa secrétaire qu'il me rappelle, mais s'il ne le fait pas, je m'en tiendrai là. Pas question que je me prosterne devant le roi de la finance pour rendre service à ta chère Rosalie.

— Roseanne. Et tu sais quoi, Tabitha : il vaut mieux avoir Rosie pour amie que cette Nicole.

— Ne mélange pas tout. Nicole est une simple relation utile. Pas une amie.

Sur ces mots, nous regagnons nos bureaux. Lacey est de nouveau plantée dans mon box.

— On n'a pas livré l'ordinateur ! piaille-t-elle. Je suis là, assise à ne rien faire, à coûter de l'argent à la compagnie... C'est infernal !

Je lui adresse un regard empreint de compassion feinte. Pauvre âme en détresse... Elle n'a donc pas de coups de fil personnels à passer, ou une envie de feuilleter d'anciens numéros de *Bicyclette Boy* ?

— Je vais aller déjeuner avec Herb, poursuit-elle. Vous croyez que l'ordinateur sera là à mon retour ?

— Eh bien, je ne suis vraiment pas en mesure de le dire. Il faut espérer... et prier.

Elle soupire bruyamment, ramasse son sac et va rejoindre Herb, qui va l'emmenner dans un restaurant, un vrai, avec des nappes jusqu'au sol et des serveurs en veux-tu, en voilà.

Débarrassée de la chouchou du patron, je descends dans les entrailles du bâtiment. Là se trouvent les salles d'emballage, d'expédition, de stockage et des fournitures. J'aime bien les mecs qui travaillent là. De chics types, dont les cadres comme Tabitha ignorent jusqu'à l'existence. C'est en comparant leur condition à la mienne que je me dis que

l'échelle qui conduit au sommet commence bien bas. Au propre comme au figuré. L'ambiance qui règne entre tous ces besogneux est très cordiale, beaucoup plus relax que dans les étages. Comme s'ils formaient une sorte de société secrète dédiée à la joie de vivre, dont le leader serait Roger. Originaire des Caraïbes, c'est un rasta qui m'appelle toujours « chérie ». Je lui montre ma liste de fournitures. Il remplit un carton qu'il me tend après que j'ai refusé qu'il envoie quelqu'un à mon étage pour la livraison.

— Ce sera tout, chérie ?

— Oh, j'oubliais. Des stylos. Les plus simples.

Lacey sera enchantée...

Mon colis contre la poitrine, je reprends l'ascenseur, qui fait une halte à hauteur du hall, pour livrer passage à un homme. Un homme délicieusement parfumé dont je n'aperçois que les jambes parce que je coince mon carton avec le menton, en baissant la tête. Il essaie d'engager la conversation parce que, bien entendu, la cabine s'arrête à tous les étages sans que quiconque ait appuyé sur le bouton.

Ce maudit carton m'empêche de voir à quoi ressemble l'homme odorant qui m'offre son aide. La galanterie est denrée rare de nos jours. Je suis émue. Et désabusée. Les types galants sont toujours laids comme des poux. Les beaux n'ont pas besoin de se perdre en amabilités pour intéresser les femmes...

— Vous me rappelez que j'ai besoin de Post-it, me dit-il alors que les portes coulissent enfin à mon étage.

Alors que je franchis maladroitement le seuil de la cabine, il remet droit le carton qui perdait son équilibre.

— Vous auriez tout de même pu accepter un coup de main ! Ah, ces femmes libérées...

Dans le couloir, je réussis, maintenant qu'il a bien stabilisé le colis, à relever la tête. Je découvre son visage souriant. Robert King, le gourou du marketing !

Et ce sourire m'est destiné. Ouah ! Après Prescott et Kevin, j'ai fait la connaissance de King. Décidément, mon carnet d'adresses s'enrichit de jour en jour.

De retour dans mon bureau, je consulte les messages. Tiens, ma sœur a appelé. Dans la mesure où la boîte ne rechigne pas à payer les coups de fil longue distance, je la rappelle.

— Oui ?

Monica a l'art de l'ellipse. Mais moi aussi.

— Salut, M.

— Oh, c'est toi ? Dis-moi, que se passe-t-il ? Maman est-elle en train de perdre la tête, ou quoi ? Quand lui as-tu parlé pour la dernière fois ?

— Monica, j'habitais à la maison il y a deux jours encore.

Ma sœur se fiche comme d'une guigne de mon appartement. Elle ne me pose aucune question et se lance dans une longue explication à propos de l'état nerveux de notre mère, qui se ronge d'angoisse à cause du voisinage à haut risque qui est désormais le mien. Ensuite, elle se plaint du désintérêt de maman pour ses chères études.

Pendant ce temps, je tapote sur le clavier de mon ordinateur. Une conversation avec Monica ne requiert guère que quelques grognements et un « Oh ! » ou un « Ah ? » de loin en loin.

— ... et je suis amoureuse.

Cette déclaration produit un déclic dans ma tête.

— Qu'est-ce que tu viens de dire, Monica ?

— Que je suis amoureuse.

— Par exemple... Il est étudiant ?

— Non. Chanteur. Il a quarante-trois ans.

— Ce n'est pas un peu vieux ?

— Juger un être en fonction de l'âge est une forme de discrimination ! tonne ma sœur.

— Mais... quand même... il n'a que sept ans de moins que papa...

— Et quinze de plus que moi. Et alors ?

— Alors, si tu veux que papa fasse une attaque et maman une dépression, c'est gagné d'avance. Alors permets-moi de te donner un bon conseil : tant que tu n'auras pas la bague au doigt ou ne seras pas enceinte, épargne nos parents. Ne leur parle pas de ta vie amoureuse. Parce que tout ce qu'ils vont entendre, c'est le mot « sexe » même si tu ne le prononces pas. Couche avec qui tu voudras, M, mais garde-le pour toi !

— Pfff... Tu entretiens un mensonge permanent entre les parents et toi... Moi non. Et puis, Chuck pourrait être le bon.

— Tu épouserai un chanteur quadragénaire ? Toi ? Allons donc !

— Pourquoi ne l'épouserai-je pas ? Il chante de merveilleuses ballades des années soixante, du folk... Les paroles sont super... Changer la société, voir le monde en couleurs, avec des fleurs, de l'amour... Nous avons perdu tous nos idéaux de vie, Eve. Il nous faut des troubadours, dans cette génération MTV !

Oh ! là, là... Maintenant qu'elle a commencé sa harangue, rien ne l'arrêtera.

Excepté l'irruption de Lacey, qui semble ne pas remarquer que je suis au téléphone et m'interpelle. Je coupe donc net Monica au beau milieu d'une tirade sur les options politiques généreuses de Chuck, en totale adéquation avec les siennes.

— Eve, l'ordinateur ! Il est 16 h 30 et il n'est toujours pas là !

— Effectivement, c'est un peu tard. Demain, peut-être... ?

— Demain, je ne revivrai pas une journée semblable à celle-ci, où je n'ai rien fait d'utile pour la productivité de la compagnie !

Décidément, Lacey n'a rien compris. Les premiers jours, dans une nouvelle entreprise, on les emploie à humer l'air, à se familiariser avec l'ambiance, à soupeser l'importance d'untel ou untel. On ne fait pas grand-chose à part observer, écouter, et rêver aux promotions futures. Tiens, c'est curieux, on dirait que je décris ma propre activité.

— Eve, soyez gentille, passez encore un coup de fil aux approvisionnements pour

essayer d'accélérer les choses.

Je feins la capitulation, formant sur mon clavier le numéro de Tabitha. Elle reconnaîtra mon numéro d'appel quand il s'affichera sur son poste.

— Ici Eve Vitali !

J'ai aboyé.

— Je vous ai demandé à plusieurs reprises aujourd'hui un ordinateur pour Mlle Matthews et rien n'est arrivé !

— Tu parles de la chouchou au chien ? entends-je.

Heureusement que je n'ai pas branché le haut-parleur par mégarde...

— C'est cela, oui, Lacey Matthews. Personne n'est venu installer cet ordinateur ! Nom de nom, ce n'est pas normal !

— Elle est devant toi, Eve ?

— Exactement ! Elle n'a pas pu travailler de la journée ! A cause de votre incurie, nous avons un épouvantable gâchis de talent !

— Oh, la vache !

— Mlle Matthews ne peut définitivement pas écrire sans ordinateur !

— Eh bien, qu'elle aille se faire cuire un œuf.

— Je pense que c'est effectivement la solution, mais auparavant j'aimerais parler à votre supérieur et... Il est déjà parti ?

— Pourquoi penser qu'il s'agit d'un mec, hein ? Sexisme, ma petite... Sexisme...

— Mlle Matthews a trop de conscience professionnelle pour comprendre que l'on quitte le bureau avant 17 heures.

Je vois le visage de Lacey s'illuminer d'un sourire qui, de radieux, se fait éblouissant. Vite, des lunettes de soleil... pour cacher mes larmes de rire !

— Que suggérez-vous ? je reprends d'un ton hargneux.

— Que Mlle Matthews fasse faire sa promenade-pipi à son chien dans Central Park...

— Je suis satisfaite que vous compreniez l'extrême urgence qu'il y a à fournir cet ordinateur à notre nouvel auteur !

— ... et qu'elle pense à emporter de petits sacs de plastique au cas où toutou ferait la grosse commission...

— Pouvez-vous me donner votre nom ? Que je sache qui remercier demain quand à la première heure l'ordinateur sera là ?

— Zeke.

— Ah, Luis ? Très bien.

— Sale rosse !

— Vous aussi. Merci beaucoup.

Je raccroche. Lacey semble très impressionnée, reconnaissante aussi.

— Vous avez compris ? Tout sera réglé demain. Mercredi au plus tard. Mais avec un peu de chance...

Je suspens ma phrase et prends un air entendu : par ma porte ouverte, je vois l'un des techniciens du service informatique avancer dans le couloir, poussant un chariot sur lequel trône un ordinateur. Herb m'a doublée. Mais l'important, c'est qu'elle ne l'apprenne jamais.

— ... avec un peu de chance, disais-je, vous pourriez avoir votre engin tout de suite, c'est ce que m'a laissé entendre Luis, qui a dû prendre peur. Et voilà le résultat !

De mon index tendu, je montre la porte. Lacey se retourne, pousse un cri de joie, bat des mains, sous les yeux du technicien sidéré. Il installe le bazar alors qu'elle papillonne autour de lui. Il se retire après avoir effectué tous les branchements, et elle me regarde, l'air de nouveau navrée.

— Et les autres fournitures ?

— Il vous faudra attendre au moins deux jours.

Une semaine, si c'est en mon pouvoir.

— Il est 17 heures, Lacey, dis-je en ramassant mon sac. Passez une bonne soirée.

— Oh, vous aussi, Eve !

Vœu pieux. Le lundi soir, c'est toujours humeur sombre et ennui.

Mais pas quand on partage un appartement avec Roseanne, me dis-je en rentrant : une délicieuse odeur de cuisine embaume l'atmosphère. Rosie est allongée sur le lit, en pyjama, devant le *Jerry Springer Show*. Un instant, je me dis qu'elle est restée prostrée comme ça toute la journée, puis je raisonne : si elle nous a mitonné quelque chose, elle a nécessairement quitté son lit à un moment ou à un autre.

— Alors ? Bonne journée, Rosie ?

Elle s'étire.

— Bof... télé, côtes de porc aux mangues, purée à l'ail, et inscription dans un club de gym sur la 8e Avenue. Ils m'ont fait un super tarif pour deux.

— Comment ça, pour deux ?

— Eh bien, toi et moi. 70 dollars chacune au lieu de 100 pour une seule personne.

Bon sang ! Elle aurait quand même pu me demander mon avis ! En ce moment, je ne roule pas sur l'or. C'est ce que je lui répons.

— Allons, Eve, il faut s'entretenir. Nous préparons aujourd'hui les femmes que nous serons demain ! Etre en bonne forme à notre âge est une garantie pour l'avenir et...

— Hé ! Qu'est-ce que tu racontes ? On dirait que tu récites un speech publicitaire ! Je ne veux pas claquer mon argent dans un club de sport où je ne mettrai jamais les pieds. Je préfère le dépenser au restau ou dans des bars sympas.

— C'est à cause de ça que tu dois entretenir ta forme, répète-t-elle obstinément.

— Foutaises. Et puis, 70 dollars, c'est cher. Je te croyais fauchée. Où vas-tu trouver

cette somme ?

— J'ai un job.

Sous le choc, je m'assieds au bord du lit. Mais elle se lève prestement et va dans la cuisine. Je la suis. Elle débouche une bouteille de vin.

— Je vois qu'en effet nous avons quelque chose à fêter.

— Oui, Evie. L'entretien de notre forme.

— Arrête ! Parle-moi de ton job ! Qu'as-tu trouvé ?

— Bof... Un poste dans une firme vieille comme le monde...

— Mais... mais comment as-tu fait ?

— J'ai répondu à une petite annonce.

— Et alors ? Tu ne sembles pas excitée ! Je n'y comprends rien. Qu'est-ce qui ne va pas ? Le salaire est trop bas ?

— Oh, non. En fait, jamais je n'aurais espéré obtenir autant. Je ne savais pas qu'à New York, on pouvait toucher ça. Mais ce qui me chiffonne, c'est la perspective de rester assise des journées entières à jongler avec des chiffres. Je ne suis pas sûre d'en avoir envie... Je rêvais d'un boulot plus passionnant. Comme le tien.

— Rosie, le mien ne me fascine pas du tout. Au niveau où j'en suis, en tout cas.

— Oui, mais ça va changer, ce que tu fais actuellement n'est qu'un tremplin. Alors que moi, je vais m'engluer dans les placements, les trucs de Bourse... Quand j'étais en fac, j'avais d'autres ambitions.

— Moi aussi, Rosie. Mon avenir n'était pas planifié dans ma tête. Je pensais pouvoir choisir ma voie, le moment venu. Mais ça ne se passe pas comme ça. Depuis que je suis chez Prescott Nelson, ma vie est d'une platitude, d'un ennui... L'important, c'est de gagner sa vie, non ? Et c'est ce que tu vas faire. Tu devrais sauter de joie.

— Ouais. C'est effectivement ce que je devrais faire.

— Le salaire... Combien ?

— 45 000.

— Bon sang ! Ce n'est pas rien !

Ce nombre me sidère. Et Rosie qui fait la fine bouche ! C'est à n'y rien comprendre.

Nous dînons, puis je fais la vaisselle. Rosie et moi avons toujours fonctionné comme ça : elle cuisine et je nettoie. Lorsque j'ai fini, il n'est que 20 heures. Nous décidons d'aller marcher un peu dans le Village. Une heure trente plus tard, lasses d'arpenter les trottoirs au milieu de la foule, nous sonnons chez Adrian. Il nous accueille gentiment et nous offre un verre. Son ami Cliff est là. Je ne sais pas s'il y a quelque chose entre eux, en tout cas, Cliff semble beaucoup apprécier Adrian. Il nous parle de Tabitha.

— Elle est sortie avec M. Frankfurter.

— Johann ? Le banquier ?

— Oui. Elle m'a appelé un peu après 8 heures. Elle pensait que vous seriez peut-être

chez moi, les filles. Je ne sais pas pourquoi elle voulait vous joindre. Pour vous parler de l'invitation de Frankfurter, peut-être, dans l'idée que vous seriez mortes d'envie d'être à sa place. Pensez donc, le roi de la finance l'a invitée !

Nous passons un moment charmant à papoter avec Adrian et son ami, puis nous prenons congé.

— Allez, ciao, les filles. Mes amitiés aux souris.

— Ce sont des rats ! corrige Rosie.

Une fois devant notre immeuble, je lève les yeux vers nos fenêtres. Et si un voleur s'introduisait dans l'appartement par l'escalier de secours ? Je tiens à mes petites affaires. Elles sont désormais toutes entre ces murs.

Je m'avance vers la porte cochère quand Rosie pose la main sur mon bras.

— Evie, il y a un truc que je trouve bizarre : tous les gens, à New York, s'embrassent. Je t'ai même vue embrasser le barman, l'autre soir. C'est dingue. Toi et moi, on ne s'embrasse jamais. Pourquoi ?

Elle a raison. New York crée d'étranges traditions. Pour une mystérieuse raison, les poignées de main, c'est ringard, semble-t-il. Je n'avais pas remarqué cette manie des baisers sur les joues. Rosie est dans le vrai, ces embrassades permanentes sont bizarres.

Songeuse, j'ouvre notre porte. Rosie entre la première, allume le téléviseur pour le *David Letterman Show*, mais avant de s'allonger sur le lit pour savourer la délicieuse présence cathodique de son idole, elle va jeter un coup d'oeil sous le four. Pas de petit animal gris et replet à longue queue.

A la première coupure publicitaire, j'abandonne David Letterman à Rosie et vais me coucher. Il est 23 h 20.

A 3 h 30, la sonnerie du téléphone me réveille. Hagarde, je décroche et entends la voix de Tabitha. Une voix rendue pâteuse par un excès d'alcool.

— Salut ! Je voulais te dire que j'ai passé la soirée avec Johann. Cuisine allemande qui te tient au corps et vin du Rhin. J'en ai profité pour lui refile le CV de Rosalinde. Il n'a besoin de personne à la banque mais il verra s'il peut faire quelque chose. Alors après ça, ne me dis plus que je ne suis pas sympa avec ta copine.

— Entendu, Tabitha. Et merci.

— Pas de quoi. Dodo, maintenant. Mais avant, je vais réfléchir à l'importance que j'accorde à Johann. Après tout, mon cœur appartient à Giacomo, n'est-ce pas ?

— C'est ça, Tabitha, réfléchis. Et bonne nuit.

Au cours des jours suivants, coachée par une Rosie très persuasive, je mène une vie saine pour avoir un corps sain : gymnastique au club en fin d'après-midi, jogging tôt le matin, sommeil de plomb parce que je suis morte de fatigue... Jusqu'au moment où j'en ai marre. Le vendredi soir, j'accepte l'offre de Joe et d'Adam, mes collègues, d'aller prendre un verre quelque part. J'appelle successivement Tabitha et Rosie pour leur proposer de se joindre à nous.

Mais Tabitha refuse. Elle est déjà prise. Par Johann. Il va l'amener dans un endroit super chic et super cher, très à la mode. Elle me racontera demain, promet-elle. Je pressens des détails croustillants.

Rosie non plus n'est pas libre. Trop de travail. Elle ne peut pas laisser ses dossiers en suspens. Tant de dévotion me donne envie de ricaner. L'idée de faire des heures supplémentaires un vendredi soir lui passera vite. En fait, si elle lui passait tout de suite, cela m'arrangerait : je sors avec deux mecs. J'ai besoin d'une copine.

— Rosie, c'est vendredi. On s'amuse, le vendredi, on ne bosse pas.

— Je gagne de l'argent, Eve. C'est mon but. En dépenser, non.

— Allez, je t'offrirai une ou deux consommations. Compte tenu de ce que nous avons claqué pour le club de gym, ce sera négligeable.

— Non, Evie.

— Nous avons deux charmants cavaliers... Tu ne veux pas rencontrer deux beaux mecs ?

— A propos de rencontre, je suis tombée sur Pete Twist.

Oh, mince ! Pete Twist ? Qui partageait un studio avec Todd, sur le même palier que Rosie et moi quand nous étions en fac ?

— Il est à New York, maintenant. Tu ne le savais pas, Evie ?

— Non. Quand le verrai-je ?

— Toi, je ne sais pas, mais moi je le retrouverai plus tard, après la gym.

Maintenant je comprends. Elle va faire quelques heures supplémentaires, oui, mais ensuite, elle ira retrouver notre ancien copain de fac.

— Et Todd ? Que devient-il ?

— Il travaille pour une fabrique de vêtements, à Atlanta, qui l'envoie aux quatre coins du monde. En Inde, à Hong-Kong. Il supervise toutes les usines de la boîte.

— Oh... Tu lui as parlé ?

— Oui. J'ai pas mal de temps libre, au bureau.

— Tu ne me l'avais pas dit. A-t-il demandé de mes nouvelles ?

C'est bizarre, mais je ressens un drôle de petit pincement au cœur. Todd... était amoureux de moi... Je ne voulais pas de lui. De peur de perdre un copain. Parce que les copains, ils sont rares et précieux. On veut les garder. Les petits amis, on en trouve à la pelle. Ils font trois petits tours et puis s'en vont. Surtout ceux de nos dix-huit ans. Alors j'ai mis Todd dans un compartiment bien à part de mon cœur... et Rosie vient de me le faire ouvrir.

— Oui, Evie, il a demandé de tes nouvelles, mais de manière détournée. Il n'osait pas, le pauvre. Je crois qu'il se meurt toujours d'amour pour toi. Je lui ai fait comprendre que c'était sans espoir.

— Oh, Rosie !

— Allez, je plaisante. Mais je suis sûre qu'il est encore fou d'Eve Vitali.

Quelques instants plus tard, après avoir raccroché, je songe que ça doit être vraiment agréable de se savoir aimée... Avoir un admirateur secret vous remonte forcément le moral : on se sent forte, prête à conquérir le monde.

Régénérée, je vais retrouver Joe et Adam. J'ai seulement accepté de prendre un verre. Je ne veux pas de vrais rendez-vous avec des collègues de travail. C'est malsain. Mais ma détermination s'évapore quand ils m'annoncent qu'un de leurs amis a organisé une soirée pour fêter son départ à l'étranger. Je me retrouve dans un taxi coincée entre Joe, le latino super sexy qui se presse suggestivement contre moi, et le séduisant Adam qui essaie de prendre ma main. Je respire enfin quand le taxi nous dépose à l'adresse indiquée. Ouf. Ces deux types sont craquants. Mais nous bossons ensemble, bon sang ! Alors, un peu de retenue, s'il vous plaît !

La soirée bat son plein quand nous arrivons. Minuit approche lorsque Tabitha débarque, passablement ivre. Décidément, la ville est bien petite... L'hôte dit au revoir à tout le monde dix fois de suite, en les embrassant sur les deux joues. Entre chaque série d'embrassades, nous dansons comme des fous jusqu'à l'heure des adieux. Je m'éclipse discrètement en entraînant Tabitha. Je ne veux pas que Joe et Adam nous raccompagnent.

Tab veut à tout prix aller au Krispy Kreme, un bar ouvert toute la nuit. Je tiens bon, parce que j'ai sommeil mais surtout parce que je m'en veux tout à coup : la semaine est terminée et je n'ai pas parlé de ma nouvelle à mes patrons. J'ai encore laissé passer les jours sans rien faire de concret. Sans doute parce que *Bicyclette Boy* ne me motive pas du tout. Si seulement je pouvais avoir mon propre magazine... Là, oui, je serais capable de franchir des montagnes.

Je fais part de ma brillante idée à Tabitha après avoir exigé du conducteur qu'il nous conduise chez elle et non au Krispy Kreme.

— Réfléchis, Tabitha. Un journal à nous, voilà un rêve à transformer en réalité. Du talent, nous l'avons. Du courage, ça va venir. Il faut juste des capitaux. Et nous les trouverons !

Je me rends compte que je parle dans le vide, qu'elle s'est endormie. Le chauffeur s'arrête devant chez elle. Par chance, je parviens à la réveiller suffisamment pour qu'elle gravisse seule ses six étages.

Puis je rentre à l'appartement, où j'arrive en même temps que Rosie. Une Rosie qui se bat avec la clé. Manifestement, elle n'a pas les yeux en face des trous. Excès de fatigue... et d'autre chose servi avec des glaçons et du soda. Elle est tellement instable sur ses jambes que je la pousse vers mon lit : j'ai peur qu'elle tombe du sien, sur la mezzanine.

— Evie, je... je veux que... tu me dises..., bredouille-t-elle, alors que je remonte la couette sous son menton.

— Mmm ?

— Je n'ai pas eu... tort de donner un... un... baiser à la new-yorkaise à Pete ?

— Mais non, mais non.

— Ah. Bien.

Je m'éloigne quand elle me rappelle.

— Evie ? Peux-tu placer une cuvette à côté du lit ? Au cas où ?

— Pas de problème.

Avant de m'endormir, je me jure d'entreprendre Herb à propos de ma nouvelle dès lundi.

Je ne me résous à envoyer un mail à Herb que le mercredi suivant.

« Bonjour, Herb,

Si vous avez une minute, pourriez-vous me recevoir ? C'est urgent.

Merci,

Eve »

A partir du moment où j'ai envoyé ces quelques lignes si importantes, je consulte ma messagerie tous les quarts d'heure. Et n'y vois affichée une réponse qu'en fin d'après-midi, le jeudi.

« Eve, faites un saut jusqu'à mon bureau quand vous voudrez,

Herb. »

Me voilà assise face à Herb, qui hoche la tête d'un air pénétré en m'écoutant faire l'article de la marchandise que je veux lui vendre : moi.

Je lui parle de mon diplôme de journalisme, tapote du doigt la copie de ma nouvelle, le chirurgien-cycliste, tout en racontant succinctement l'histoire. Sans que Herb laisse transparaître ses sentiments. Lui, qui est si loquace lors des réunions générales, est à présent fermé comme une huître. Il me fixe sans mot dire, au point que je finis par me demander si je n'ai pas un bouton sur le nez. Je vérifie. Non. Ouf.

Puis, mon exposé fini, j'attends.

— Eh bien, Eve... j'apprécie beaucoup l'intérêt que vous portez à notre magazine. J'apprécie également votre envie d'écrire pour *Bicyclette Boy*.

Ah. Jusque-là, tout va bien. Pourtant, je ne sais pas pourquoi, je suis sûre que ça ne va pas durer. Il va y avoir un « mais ».

— Mais...

Et voilà.

— ... nous venons d'engager Lacey Matthews.

Il me regarde, espérant sans doute que je vais me lever, dire au revoir, merci et sans rancune.

Je ne bouge pas. Et je garde le silence. Le duel des regards dure d'innombrables secondes. Jusqu'à ce que, n'y tenant plus, je demande :

— Et moi, alors ?

— Eh bien, je n'ai guère de... Vous êtes parmi nous depuis combien de temps, Eve ?

— Neuf mois. Le temps de faire un bébé.

Pourquoi ai-je dit ça ? Comme blague, on fait mieux.

— Neuf mois, Eve ? Il serait donc temps que je vous augmente...

Ah, ça, ce n'est pas mal. Un progrès. Mais mon statut d'auteur ? Il n'en pipe pas mot, mais me propose d'assister désormais aux réunions de rédaction qui ont lieu tous les mercredis. Et d'y apporter mes suggestions, voire quelques lignes jetées sur un bloc. Il les lira, me promet-il, à l'occasion. Quand il aura un moment au milieu de son emploi du temps d'enfer.

Ouais. Tu parles. Mais j'ai obtenu une augmentation. C'est déjà ça.

Deux heures plus tard, je suis chez Bloomingdale's, rayon lingerie comme d'habitude, avec Tabitha. Je lui raconte toute l'histoire.

— ... et quand j'ai dit à Herb que je savais à quelle heure commençaient les réunions de rédaction, il a eu l'air de tomber des nues. Que je sois au courant l'a scié. Il ne sait même pas que c'est moi qui remplis les cases de son planning !

— Ça ne m'étonne pas. La Grande C n'a pas non plus la moindre idée du mal que je me donne à organiser ses journées. Jusqu'au moindre détail, comme le nombre de tranches de tomate que doit contenir son sandwich de midi. J'appelle le type du Déli' tous les jours pour être sûre qu'il ne se trompera pas. C'est fou, non ? Une vraie mère poule. Six mois encore et je vais craquer. Il faudra que je laisse tomber ce boulot, sinon je ne pourrai plus décrocher un téléphone sans faire une crise de nerfs. Hé, qu'est-ce que tu penses de celle-là ?

Elle tient à bout de bras une culotte de dentelle crème.

— Elle est très chouette, mais tu dois en avoir un million comme celle-là. Je pensais que nous étions venues chercher des vêtements. Pas des sous-vêtements.

— Effectivement. J'ai remarqué un petit haut qui t'irait très bien. Viens.

Nous changeons de rayon et peu après nous nous retrouvons chacune dans une cabine, moi essayant une ravissante robe de coupe rétro avec un bustier et Tab un énième pantalon noir.

— Eve, c'est une bonne chose qu'il t'admette dans le saint des saints, la réunion de rédaction. Mais ne te fais pas d'illusion, tu y entendras les mêmes inepties que lors des réunions de ton service. Fais-moi voir cette robe.

— Non. Je suis trop engoncée dedans.

Je m'accroche au rideau qu'elle veut tirer pour me regarder. En hâte, je renfile mes propres vêtements et je sors de la cabine.

— Il t'a dit qu'il lirait ce que tu lui soumettras ? Très bien, Eve. Prends-le à son propre

piège, mets-lui la pression : écris un truc et ne le lâche plus jusqu'à ce qu'il l'ait lu. Comment me va ce pantalon ?

— Exactement comme tous ceux que tu as dans ta penderie. Tu as raison, pour Herb. J'ai enfin osé foncer, il faut que je continue. Non, ce n'est pas d'une robe habillée dont j'ai besoin, c'est de fringues pour tous les jours. Et je n'ai plus le temps d'essayer autre chose, il faut que je retourne au bureau.

Je contemple la robe sur son cintre. Vraiment, elle est exquise. Je sens qu'une soustraction ne va pas tarder à s'effectuer sur mon compte en banque. Pour une robe dont je n'ai absolument pas besoin.

— De combien Herb t'augmente-t-il ? me demande Tab alors que nous sortons de l'ascenseur à mon étage.

Elle a acheté le pantalon noir, cinq culottes, un soutien-gorge sans bretelles et moi, évidemment, la robe.

— Oh, je pense que je vais avoir 20 dollars l'heure. Juste de quoi m'aider à payer tout ce que tu me pousses à acheter. Zut, je n'ai pas pensé... Je n'ai pas de soutien-gorge sans bretelles pour aller avec cette robe à bustier. Montre-moi celui que tu viens d'acheter.

Tabitha le sort du sac et me le tends. J'éclate de rire en voyant la dimension des bonnets. Un seul suffirait à me couvrir la tête. Et pour le prouver, je m'en coiffe, hilare. A l'instant où la porte de l'ascenseur coulisse, révélant Robert King et un groupe de mecs en costard.

Je recule d'un pas, les joues brûlantes. Tabitha fait disparaître le soutien-gorge.

— Je pense que le rouge convient très bien à vos cheveux noirs, remarque King en souriant.

— Euh... Merci.

Que dire d'autre, face à tout ce que Prescott Nelson Inc. compte de pontes ?

— Vous avez ce genre de chose-là, aux fournitures ? continue-t-il.

— Non. Il s'agit d'une commande spéciale.

— Oh. Très bien.

Il s'éloigne après m'avoir décoché un clin d'œil, suivi du troupeau de chefs de service qui me jettent des regards amusés.

Ce Robert King, tout de même, quel mec charmant...

Le mercredi, grâce à la réunion de rédaction, je prends toute la mesure du sens de l'expression « perdre son temps ». Une heure se passe à discuter du danger à laisser des enfants de sexe différent prendre leur bain ensemble, puis du temps à San Francisco en novembre. Je réfrène des bâillements jusqu'au moment où on aborde enfin la rédaction des articles. Gary, l'un des journalistes, a écrit un article sur une piste dans le Montana. Il la juge super pour de longues randonnées en VTT. Lacey intervient pour stigmatiser son mauvais choix des mots. Il rétorque qu'il y a un vocabulaire spécifique au cyclisme et à partir de là, ça s'envenime. Ils se disputent, chacun campant sur ses positions : Lacey

faisant dans la littérature et Gary insistant sur le fait que le jargon propre aux fous du vélo n'a rien à voir avec du Shakespeare. Finalement, Herb intervient, séparant les duellistes à coups de sourires lénifiants et de phrases apaisantes. Puis, avec une habileté qui me stupéfie, il réussit à taquiner Gary, sans pour autant donner gain de cause à Lacey. Cette dernière doit avoir l'impression que son cher Herb s'est moqué de Gary parce que l'écrivain sérieux, c'est elle, mais en attendant, l'article du vétéran du journal part tout droit à la mise en pages.

A un moment, j'ai été tentée d'intervenir, mais j'ai renoncé : je ne suis pas cycliste. Je me demande d'ailleurs ce que je fiche dans ce journal.

Il faut que je me trouve un autre job. Voilà la seule réflexion qui me vient à l'esprit au terme de deux heures trente d'une réunion à pleurer d'ennui.

Le soir, je raconte tout ça à Roseanne pendant qu'elle fait la cuisine. Son énergie me laisse baba. Elle bosse de 8 à 19 heures, déjeune sur place, et sera coincée au bureau mercredi prochain, la veille de Thanksgiving. Malgré tout, elle trouve en elle assez de tonus pour aller à la gym et courir le matin. Et comme si cela ne suffisait pas, elle fait les courses et cuisine.

Pendant qu'elle coupe des pommes de terre en fines lamelles, ma mère téléphone. Elle appelle un jour sur deux, persuadée que je serai là et non pas en vadrouille dans la cité de tous les dangers. Même quand elle a le répondeur, elle est persuadée que je suis dans la pièce et que j'ai oublié de débrancher la machine. Alors elle insiste et sur la bande j'entends dix fois de suite : « Evie ? Evie ? C'est maman. Décroche, Evie ? Evie ? ». Remarquez, elle n'a pas tort : parfois, je suis bien là. Et n'ai pas envie de répondre. Mais ce soir, j'y suis bien obligée : Rosie ne comprendrait pas que je ne veuille pas parler à ma mère.

- Je peux compter sur toi pour le dîner de Thanksgiving, n'est-ce pas, Evie ?
- Maman, je t'ai déjà dit que oui !
- Monica sera là aussi. Avec... comment s'appelle-t-il ?
- Chuck.
- Ah, oui. Quel nom ridicule... Monica a l'art de tomber sur des gens bizarres. Ne pourrais-tu la raisonner, Evie ?
- Personne ne peut raisonner Monica, Maman.
- C'est vrai. Ah, qu'il est difficile de bien élever des enfants... Enfin, vous serez là toutes les deux et c'est l'essentiel. Mais, Roseanne, l'as-tu invitée comme je te l'avais demandé ?
- Oui, maman.
- Et elle viendra ?
- Je ne sais pas, maman. Elle te rappellera pour te le dire.
- Oh. Elle n'est pas là ?

— Non.

— A l'heure qu'il est... Oh, Mon Dieu. Enfin... qu'elle me tienne au courant de ce qu'elle compte faire, parce qu'il faut que je cuisine en conséquence. Tu comprends, une personne de plus, ça change tout et...

— Maman ! Il faut que je te quitte : la baignoire va déborder.

Je raccroche, sourde aux protestations maternelles. Puis je me tourne vers Rosie.

— Tu as entendu. Elle t'invite à dîner pour Thanksgiving.

Normalement, Rosie devrait refuser. Elle a une famille, dans le Connecticut. C'est avec elle qu'elle devrait passer ce jour de fête. Mais non. Elle opine vigoureusement puis se rue sur son livre de cuisine pour y trouver des recettes nouvelles, des plats époustouflants qui laisseront ma mère bouche bée d'admiration quand elle soulèvera le couvercle des Tupperware qu'elle aura apportés. Car à terme, mise à part la dinde carbonisée cuite par ma mère, le repas se composera essentiellement des préparations de mon amie.

— Alors ? Qu'est-ce que tu fais pour Thanksgiving ? s'enquiert Tabitha le dimanche soir.

— Comme d'habitude. Je vais chez mes parents. Roseanne va nous préparer un festin.

— Oh. Roseanne sera chez toi ?

Elle semble contrariée.

— Oui. Pourquoi cette question ?

— Oh, pour rien. Je demandais juste comme ça.

Elle raccroche, et je reste le téléphone muet à la main, mal à l'aise. Les périodes de fêtes sont tristes pour beaucoup de gens. Tabitha a sa famille à des milliers de kilomètres, au Texas. Que j'aie mes parents si proches, dans ce New Jersey tant décrié, doit lui donner le cafard. Si je n'avais pas dit que Rosie venait chez moi et assumait les neuf-dixièmes du repas, je suis sûre que Tabitha se serait débrouillée pour que je l'invite.

Le samedi soir, Tabitha veut aller danser. Rosie et moi sommes rentrées tôt de Jersey City. Peut-être parce que quelque part, ça me tracassait de savoir Tab seule comme une âme en peine. Le fait est que je lui ai téléphoné dès que nous avons regagné l'appartement. Ragaillardie par mon appel, elle suggère cette sortie en boîte, dans un club privé où elle va se faire passer - vieux truc qui curieusement marche encore - pour une productrice de MTV. En principe, il lui suffit d'être convaincante au téléphone et ensuite que nous soyons super habillées quand nous montrerons patte blanche au portier pour qu'une place de choix nous soit réservée, près de la piste. La table des VIP. Où la direction nous fera servir gracieusement à boire.

Effectivement, à peine sommes-nous installées qu'un serveur empressé nous apporte moult cocktails aux frais de la princesse. Tabitha fait trop souvent remplir son verre, me dis-je au bout d'un moment. D'humeur grincheuse, elle refuse d'aller danser, précisant qu'elle a besoin de carburant pour se mettre en mouvement. Mais Rosie n'a besoin de rien. Juste de bonne musique, et elle profite de celle que déverse généreusement la sono : nous sommes obligées de crier pour communiquer. Finalement, Tab estime être assez en

forme pour s'élaner sur la piste. En un clin d'œil, habilement, elle fait le vide autour d'elle. Le vide de nanas. Parce que les mecs, elle s'arrange pour les avoir en cercle autour de sa sculpturale silhouette habitée par le rythme. Je note qu'elle se débarrasse de Rosie d'un coup de coude droit à l'estomac. Mon amie se réfugie sur son siège et je la rejoins, désolée.

- Quelle sale vache ! s'écrie Rosie en se massant l'abdomen. Je ne la supporte plus !
- Rosie, sois sympa. Elle est encore sous le choc après ce Thanksgiving solitaire... Et puis, elle a essayé de te trouver un job.
- Quel honneur elle m'a fait là, cette... cette...
- Allez, arrête, et reviens danser.

Brave Rosie, qui se remet debout et repart sur la piste. Mais à bonne distance de Tabitha, parfaitement à son aise. Yeux mi-clos, elle feint de s'abîmer dans la musique, quand tout à coup, je la vois arrondir les sourcils, et fixer quelque chose d'un air incrédule. Je suis son regard. Deux super canons, des mannequins, c'est évident, se sont approprié notre banquette et nos poufs, sur lesquels elles étendent leurs jambes qui n'en finissent pas. Mais le pire, c'est qu'elles se sont vautrées sur la veste de Tabitha, qui l'avait posée sur la banquette.

Un instant, je crains le scandale. Puis je me rassure : la pseudo-productrice de MTV n'osera pas faire un esclandre. Ce serait mauvais pour son image de marque.

Erreur, erreur... Même si elle en a des armoires pleines, Tabitha tient à ses vêtements comme à la prunelle de ses yeux. Elle se précipite sur les top models, libère nos tabourets en balayant d'une bourrade les mollets qui s'achèvent sur des pieds chaussés d'escarpins à talons aiguille de quinze centimètres. Et hurle :

- Levez vos fesses de ma veste !

Battements de cils des demoiselles, moues méprisantes, puis :

- Pouffiasse !

Celle qui a lancé ça doit mesurer un mètre quatre-vingts et peser, au jugé parce qu'elle est assise, ce qui rend l'évaluation difficile, à peu près cinquante kilos. Si elle se lève, la Walkyrie Tabitha n'en fera qu'une bouchée.

- Barrez-vous de là ! ordonne-t-elle.

- Oh, ces pompes... Tu les as achetées au supermarché ? Ou chez Sears, ma grosse ?

Tab adore ses escarpins italiens. L'insulte lui fait manifestement l'effet d'une gifle. Un affront pareil, MTV ou pas, elle ne peut le laisser passer.

Elle se jette sur les mannequins et s'ensuit une mêlée confuse où les verres se fracassent sur le sol, où résonnent des coups sourds, ceux-ci pour la plupart décochés par Rosie qui est venue prêter main-forte à Tabitha... jusqu'au moment où le responsable du club vient à la rescousse, secondé par le videur. En deux temps trois mouvements, les mannequins sont flanquées à la porte et la productrice de MTV et ses assistantes chouchoutées. Les deux belligérantes reprennent leur souffle et leurs forces peu à peu.

Mol, ça va. Je suis restée prudemment à l'écart. La bagarre, ce n'est pas mon truc. Je suis plutôt timorée. Mais je suis assez satisfaite qu'il y ait eu ce pugilat : il va rapprocher Rosie et Tabitha. Une aubaine !

Décembre

Le 1er décembre, un sapin de Noël trône dans le hall d'entrée du building de Prescott Nelson Inc. C'est le signe du début des festivités, que couronnera la fête organisée pour toute la boîte. Oui, je dis bien « toute », car l'intégralité du personnel y est conviée. Enfin, les anciens, comme moi, ceux qui ont plus de six mois de présence. C'est super. J'ai hâte que ce jour arrive, mais je me colle des pense-bêtes dans le cerveau : « ne pas trop boire », « ne pas donner de rendez-vous à mes collègues masculins », « ne flirter avec personne », « ne pas danser comme une dingue même si la musique est géniale. »

Tabitha pense que la fête sera nulle, qu'aucune des personnes qui sont intéressantes chez Prescott Nelson, c'est-à-dire ceux qui travaillent dans les autres magazines que *Bicyclette Boy*, ne viendront. A commencer par elle. Mais elle se ravise quand elle apprend que la fête aura lieu à l'Hammerstein Ball Room et se prend à rêver que le comité d'organisation ait commandé des tonnes de sushis pour le buffet. Comme les restaurants qu'elle fréquente lui ont fait présent de somptueuses caisses de vin, elle se met tout à coup à apprécier cette période d'avant Noël. A cause des cadeaux. Et daigne dire oui à l'invitation de nos chefs.

— Qu'est-ce que tu vas mettre, Eve ?

— Ça m'étonnait que tu ne m'aies pas encore posé la question...

— Mets ta robe rouge !

— Jamais de la vie ! Trop ajustée, trop décolletée, trop courte, d'une couleur trop agressive... Trop tout, quoi. Après l'avoir achetée sur un coup de tête, à cause de toi, bien entendu, je l'ai fourrée au fond d'une armoire chez mes parents.

— Eh bien tu vas l'en sortir et la porter !

Je n'ai pas le temps de répliquer : Tabitha s'en va et Lacey entre au même instant. Elle semble au bord des larmes.

— Eve, est-ce vrai, ce que j'ai entendu dire ? Que l'on n'était pas invité à la fête si on avait moins de six mois de présence dans la compagnie ?

— Il me semble que oui, je réponds avec un certain plaisir, sachant qu'elle n'est là que depuis un mois.

— Ooooh... Mon Dieu...

Elle cherche un Kleenex dans sa poche quand mon téléphone sonne. Je la regarde avant de décrocher.

— Je reviendrai plus tard, souffle-t-elle avant de se retirer, la tête basse.

Je décroche et entends la voix de ma sœur Monica.

— Evie ? Je voulais te dire que j'aimerais bien faire l'impasse sur le repas de Noël en famille, cette année...

— Monica, ce n'est pas chic. On t'a attendue en vain, pour Thanksgiving. Tout le monde brûlait de rencontrer Chuck et tu nous as fait faux bond au dernier moment. Ne recommence pas à Noël. Les parents en seraient malades.

Pendant de longues minutes, je m'acharne à la convaincre et y parviens. Ouf ! Elle arrivera le dix-neuf, précise-t-elle.

— Ah, je ne serai pas là. C'est le jour de la fête de la boîte.

Elle pousse un sifflement admiratif.

— La fête de Noël de Prescott Nelson ? J'ai lu ça dans le journal. Tu ne pourrais pas m'avoir un carton ?

Non. Mais pour Lacey, si, comme je le découvre après avoir dit au revoir à ma sœur : Herb en personne me charge de procurer un bristol à sa protégée.

La soirée approchant, ma mère décide de venir en ville m'apporter la fameuse robe et aussi un châle au cas où il ferait frais. Par la même occasion, elle va aussi me donner du papier toilette, des serviettes et une boîte d'élastiques. Comme quand j'étais une petite étudiante irresponsable. Je suis étonnée qu'elle ait quitté le New Jersey pour s'aventurer dans la cité de tous les dangers, mais je ne tarde pas à découvrir que la robe rouge n'est que la deuxième raison qui l'amène ici. La première, c'est qu'elle a rendez-vous chez un médecin. Check-up de routine, me dit-elle. Je lui propose de venir la chercher à Penn Station. Elle va chez le toubib à 10 h 30. Nous pourrons donc prendre le petit déjeuner ensemble quelque part. Je choisis un salon de thé sur la 8e Avenue. Pendant que nous nous régalons de bagels et autres beignets fourrés, ma mère me pose une foule de questions sur la soirée de Prescott Nelson. Apparemment, ce sera l'événement du mois. Les journaux en parlent comme d'une réception ultrachic et ma mère est très fière que sa fille en soit l'une des stars.

Rosie aussi est ravie pour moi. Elle me le dit lorsque je la retrouve à l'appartement, occupée à écrire des cartes de Noël qu'elle a elle-même décorées, dessinant au crayon feutre sapins, lutins et paysages enneigés. Quoi qu'elle fasse, Rosie le fait bien et à fond. Comme la gymnastique, par exemple. Trop prise par son travail, elle a loupé trois séances et se lamente en examinant l'intérieur de son bras, qu'elle trouve flasque. J'essaie de la persuader que les muscles ne fondent pas en quelques jours, rien n'y fait : elle monte sur sa machine à ramer et s'exerce pendant près d'une heure. Un vrai forçat. Je suis admirative.

Comme elle l'est quand je déballe ma robe.

— Tu vas étinceler ! Extra, vraiment. Mon Dieu, qu'est-ce que j'aimerais aller à cette soirée, Evie... Tu es sûre que tu ne peux pas m'avoir une invitation ?

— Je croyais que tu allais à la soirée de ta boîte.

— Pouah... Dans un bar près de Seaport ? Très peu pour moi. La famille Kirsch est du

genre radin. Essaie donc ta robe !

Je m'enferme dans la salle de bains et me glisse péniblement dans le fourreau écarlate. Puis je me regarde dans le miroir. Il faut un ventre parfaitement plat pour porter ce genre de truc. Or moi, j'ai des rondeurs. Depuis toujours. Je me rappelle, au lycée, le jour où Rosie et moi avons surpris la conversation de quatre garçons de notre classe. Ils commentaient les « avantages » de nanas et ont conclu que la mieux fichue, c'était moi parce que j'avais « un vrai cul ». Moi, j'aurais dit « gros ». Mais... et s'il était exact que les hommes aiment les femmes bien en chair ? Si ces sylphides de magazines n'étaient que la concrétisation du rêve de stylistes, et non pas de celui de l'homme de la rue ? Bonne question. Dont j'aurai la réponse lors de la soirée, parce que cette robe, je vais la mettre. Et je verrai bien si les mecs s'agglutinent autour de moi.

L'enveloppe tant convoitée est sur mon bureau. Adressée à l'assistante du service. C'est moi, les amis ! Mes collègues ont dû la renifler et comprendre ce qu'elle contenait car ils se bousculent à ma porte toute la matinée. Avant d'ouvrir l'enveloppe contenant les bostons, je fais durer le plaisir, scrutant leurs expressions anxieuses, avides. Je jouis de mon pouvoir.

Je déchire enfin le rabat et en sors de superbes cartes grand format ornées d'un hologramme représentant le visage de Prescott Nelson. Et en dessous, la date, 15 décembre, et l'endroit. Lorsque je relève les yeux, j'aperçois un troupeau de gens dans le couloir. Le suspense est à son comble, mais c'est Lorraine qui le lèvera. C'est à elle qu'échoit le privilège de distribuer les sésames. Mon quart d'heure de pouvoir est arrivé à son terme. Je dois maintenant passer le flambeau à ma chef, qui va faire des heureux et quelques désespérés : les juniors.

Je sors de mon bureau et me rends dans le sien, où je lui remets l'enveloppe. Quand je reviens dans mon box, je me rends compte que je n'intéresse plus personne.

Le grand soir arrive enfin. Tabitha, Rosie et moi arrivons en taxi. Oui, j'ai réussi à arracher un boston pour Rosie, qui est aux anges. Lorraine s'est montrée très chic : elle a été tellement sollicitée ! Pourtant, elle m'a donné un carton pour mon amie. Qui ouvre des yeux ronds en entrant dans la salle : toutes ces dorures, ces lustres de cristal, ces plafonds à six mètres et ces immenses baies cintrées ouvertes sur l'Hudson, vraiment, c'est splendide. Même la New-Yorkaise blasée que je suis devenue doit en convenir.

Et puis, le rêve de Tabitha s'est réalisé : le buffet recèle toutes les variétés possibles et imaginables de sushis. Mais nous avons décidé de ne rien manger pendant la première heure. Nous allons occuper notre temps à nous montrer et faire des rencontres. Rosie porte un tailleur noir passe-partout, Tab un ensemble de cocktail de soie brune agrémenté d'un boa jeté sur l'épaule, le genre de détail qui, lorsque l'on est aussi grande qu'elle, vous donne l'allure d'un drag-queen. Moi, je porte ma fameuse robe rouge mais je ne suis pas très à l'aise. Joe et Adam nous repèrent très vite et foncent sur nous. Deux copains les accompagnent : Anthony et Kristen, sa petite amie. Tous les quatre nous semblent déjà bien partis. Ils ont bu trop tôt et trop vite, mais je les comprends : pour se désinhiber. J'en aurais bien besoin aussi, mais je m'interdis ce genre d'écart dans un endroit où gravitent mes patrons. Enfin, je me l'interdisais... parce que tout à coup, j'ai l'impression que sans

béquille du genre vodka-tonic, je ne tiendrai pas le coup. Alors je me rue vers le bar. Rosie me suit, un peu inquiète.

— Ça va, Evie ? Je pensais que tu serais en super forme, ce soir. Que ce genre de soirée était devenue la routine pour toi. Après tout, c'est parce que tu m'as tellement parlé d'événements comme celui-là que j'ai tout lâché pour venir à New York.

— J'ai un mauvais pressentiment, Rosie. Et tu sais que je crois à ce genre de choses.

— Oh, arrête. Tu n'es pas extralucide, que je sache. Oublie ce qui te turlupine et admire le buffet ! Tu as déjà vu autant de sushis ? Bon sang, je n'en crois pas mes yeux... Allez, prenons encore un verre et allons retrouver les autres.

Doigts crispés autour de mon nouveau verre, je fends la foule en sens inverse à la suite de Rosie. Lorsque nous rejoignons le groupe, Kristen manque à l'appel. Elle a accompagné à un autre bar un type du service Développement Médias. Tab me souffle à l'oreille que Rosie s'est trouvé un galant : Anthony, qui lui allume sa cigarette, un sourire extatique sur les lèvres.

Je me dis que ça pourrait marcher, pour elle, car elle ne fait pas partie de Prescott Nelson. Elle peut flirter avec qui elle veut sans que cela prête à conséquences.

L'idée de ne pas pouvoir draguer tous ces mecs simplement parce que nous bossons dans la même boîte me déprime. Même lorsque je me rends compte que Robert King est à deux pas et me sourit, je reste cloîtrée dans ma coquille. Au point que Tabitha me sermonne.

— Mais enfin, ne fais pas cette tête ! King allait venir vers toi, et tu lui as tourné le dos ! Qu'est-ce qui te prend, Eve ?

Oui, qu'est-ce que j'ai ? Je pourrais être aimable, charmante, sans pour autant flirter, bon sang !

Je cherche King du regard. Mais il a disparu. Les types à son niveau dans la hiérarchie ne font qu'une brève apparition puis s'éclipsent. Ils viennent par politesse, saluent tout le monde en quelques minutes, et puis pouf ! plus personne. Jamais ils ne perdraient leur précieux temps avec une petite assistante comme moi.

Heureusement, Adrian vient à ma rescousse et, en quelques phrases, chasse ma morosité. En revanche, la gaieté de Rosie semble fondre comme neige au soleil : il y a quelques instants seulement, elle s'émerveillait d'être là, Anthony faisait le beau devant elle... Pourquoi ce soudain coup de blues ? Je le lui demande.

— Tous ces super mecs... C'est effarant. Chaque fois que j'en vois un qui me retourne le cœur, il se révèle gay. Ce n'est pas juste ! Les types les plus craquants de cette ville sont tous homos ! Regarde-les ! Mais regarde-les donc ! Ils dansent ensemble. Que penseraient les gens si on faisait pareil ?

— Que nous sommes lesbiennes, Rosie.

Un verre de plus et le spleen de Rosie se dissout dans l'alcool. Par solidarité avec mon amie, je me fais un devoir d'avaler une autre vodka-soda. Oups ! Ma vue commence à se troubler. Et mes talons hauts me paraissent tout à coup bien instables. Jamais je ne

pourrai danser...

Mais Joe ne semble pas de cet avis. Il m'enlace par la taille et m'entraîne sur la piste où les gens s'agitent sur un rythme latino-américain. Jamais ne n'aurais imaginé que Joe soit aussi bon danseur. C'est Travolta dans *Saturday Night Fever* ! Il ferait croire à n'importe quel manche qu'elle a des ailes aux pieds.

Lorsque, la danse finie, je rejoins Tabitha et Rosie, elles me regardent bouche bée.

— Ouah... On aurait cru une scène de film..., s'extasie Tabitha.

— Et ta robe... Tellement latino, ajoute Rosie.

— Ouais. Je ne croyais pas que tu pourrais bouger les hanches comme ça, ma belle, lance Adrian.

Je suis contente. Le compliment me touche.

— Bon, si on allait faire un petit tour là où ça se passe ? suggère Joe.

Bien que, lors des réceptions, aucune salle ne soit réservée aux huiles de chez Prescott Nelson, celles-ci ont l'habitude de se regrouper en un même lieu. Ici, c'est dans une vaste pièce sur la droite du palier du premier étage. Nous nous y rendons tous les quatre d'un même pas, excités à l'idée de transgresser une règle non écrite : les petits poissons ne se mêlent pas aux gros.

Nous franchissons le seuil et découvrons toutes les têtes pensantes de la compagnie. La Grande C est là, et nous aperçoit. Elle vient vers nous, embrasse Tabitha qui en a la larme à l'œil, puis nous regarde, Rosie et moi. Tab nous présente. Nous avons droit à une énergique poignée de main. La Grande C est vraiment super. Chic, belle, et aimable. Enfin, plus ou moins, parce qu'avant de nous quitter, elle lance à Tabitha qu'elle compte sur elle pour je ne sais quel boulot, demain. Histoire de lui rappeler qu'elle est sous ses ordres... et que même lors d'une soirée, on ne doit oublier ni le travail ni la hiérarchie.

— Quel culot, commente Rosie quand la chef s'est éloignée, elle ne sera probablement pas au bureau avant midi...

— Faux, corrige Tab. Diana se pointera à 8 heures tapantes, histoire de bien montrer à tout le monde qu'elle est une superwoman.

Elle s'interrompt quand Herb s'approche, escortant comme de bien entendu sa chère Lacey Matthews. Il me félicite pour mes talents de danseuse. Zut de zut. J'aurais vraiment préféré qu'il n'assiste pas à mes tortillements de postérieur. Le rouge aux joues, je m'esquive, direction le bar. Où je tombe sur Rob King. Il a un verre à la main et, quand il me découvre, semble ravi. Moi aussi. Je lui souris en Cinémascope. Il rafle une coupe sur le plateau d'un serveur qui passe et me la tend d'autorité, puis garnit son assiette de sushis. Il ne dit plus un mot pendant de longues secondes, le temps d'empiler au moins vingt-cinq sortes différentes de lamelles de poissons embrochées sur des piques de bois.

— C'est pour vous, dit-il en me collant l'assiette dans la main.

Je suis mal à l'aise, avec un verre dans une main et cette montagne de sushis en équilibre précaire sur un rond de carton dans l'autre. Et il s'en rend compte. Il m'entraîne alors vers un canapé dans un coin reculé. Tiens, tiens... il y a plein de canapés, dans ce

secteur discret. La lumière y est tamisée. Et tant de couples sont installés dessus et pressés les uns contre les autres que j'ai l'impression de voir des sushis grandeur nature. Je fais comme si je ne reconnaissais aucun visage. Ce qui n'est pas difficile, car je ne connais personne.

King me fait asseoir dans un angle, puis s'installe à côté de moi. Enfin, à côté, façon de parler : il se pose pratiquement sur mes genoux.

Il prend un sushi sur mon assiette et le porte à mes lèvres.

— Vous n'avez pas l'intention de me donner la becquée, quand même ? je lui demande après avoir avalé la bouchée.

— Eh bien... chère petite Eve... J'y songeais... Y verriez-vous un inconvénient ?

J'essaie de me concentrer sur la question... Y verrais-je un inconvénient ? Non. Je décide que non.

La sonnerie d'un téléphone me déchire les tympans. Oh, Mon Dieu... ma pauvre tête... J'ai si mal que je n'arrive pas à ouvrir les yeux. A tâtons, je cherche la saleté d'appareil et je décroche. Ma langue... de quoi est-elle faite ? De carton mouillé ? Impossible de prononcer autre chose que « a...ô » !

— Bonjour, mademoiselle Vitali !

Hein ? Qui crie donc comme ça ? Qui ose me réveiller en fanfare ? Je me redresse sur le lit et ouvre les yeux. Par exemple ! Je suis en soutien-gorge et petite culotte ! Pourquoi n'ai-je pas mis mon pyjama et... Ça alors... ces draps... ce ne sont pas les miens...

— Eve?

J'ai un moment de flottement. Puis l'impression que je vais couler, avant d'émerger enfin.

— Que... qui est à l'appareil ? Rob ? C'est cela ?

— Qui espérais-tu ? Prescott Nelson en personne ?

Mon Dieu... Il me tutoie... Qu'est-ce que ça veut dire ?

Nous... nous sommes devenus intimes à ce point ?

— Je... je... Où es-tu, Rob ? Et où suis-je ?

— Réponse à la question numéro un : je suis au bureau. Réponse à la numéro deux : tu es chez moi. Et il est 10 h 30.

— Quoi ? Mais je devrais être au bureau moi aussi.

Comme on peut réagir bizarrement parfois... Au lieu d'avoir le souffle coupé parce que je comprends maintenant que je me trouve dans le lit de Rob King, je suffoque à l'idée d'arriver en retard au boulot !

— Ne t'en fais pas, Eve, personne n'arrivera à l'heure, aujourd'hui. Je vais te faire livrer un petit déjeuner.

— Non ! Je viens travailler !

— Comme tu voudras. A plus.

Il raccroche et je jaillis hors du lit. Pour le regretter instantanément : les cloches dans ma tête m'arrachent un gémissement. Me pencher pour ramasser ma robe sur la moquette aussi. Mais je m'habille avec courage et cours à la salle de bains. Oh, inquiétant, ça : je me rappelle où elle se trouve. Donc, j'y suis déjà entrée. Cette gigantesque baignoire à bouillonnement... Y ai-je fait trempette avec Rob ? Non. Je n'en ai pas l'impression. Ouf.

Un instant. Pourquoi « Ouf » ? Je n'ai aucune raison de me sentir soulagée. J'étais dans la chambre de Rob King. Dans son lit. En sous-vêtements, d'accord, mais qu'est-ce que ça change ? On peut faire beaucoup, beaucoup de choses en gardant ses sous-vêtements. Des choses à ne surtout pas faire avec l'un de ses boss...

Mais... et si je ne les avais pas faites, hein ? Après tout, Rob m'a peut-être charitablement hébergée parce que j'avais abusé des sushis et souffrais d'une indigestion... ce serait mieux que si j'avais eu la main lourde sur la vodka...

Mais l'abus de sushis ne donne pas la gueule de bois.

Bon sang ! Moi qui m'étais juré de ne commettre aucun impair à la soirée de la boîte... Mes souvenirs sont flous, mais je me revois encore en train de danser comme une folle, et aussi embrasser goulûment Rob dans l'ascenseur... Ensuite... Eh bien, ensuite, écran vide. Disque dur en rade. Mon Dieu, Mon Dieu !

Il faut que je file d'ici. Que je passe chez moi me changer et ensuite que je fonce au bureau. Où tout le monde ricanera sur mon passage... Oui, partir d'ici. Mais où suis-je ? Je ne sais pas où habite Rob. Son appartement est splendide, c'est sûr. Il ne doit pas se trouver dans le Bronx.

Ma robe rouge pétard plutôt défraîchie sur le dos, je sors sur le palier, appelle l'ascenseur et gagne le rez-de-chaussée. Il n'y a que dix étages, mais mon estomac semble descendre plus vite que la cabine. Quand les portes coulissent, je passe en coup de vent devant la loge du concierge. A aucun prix je ne veux que cet homme me salue : il était là, hier soir, quand Rob m'a portée dans ses bras jusqu'à l'ascenseur...

Tiens, tiens, quelques bribes de souvenirs me reviennent. Et finalement, j'aimerais mieux que ce ne soit pas le cas.

O chance inouïe, un taxi frôle le trottoir à la seconde où je surgis de l'immeuble. Je lève la main, il s'arrête et je m'engouffre à l'intérieur.

— Alors, ma petite dame ? On va à une soirée ?

— Non, j'en reviens. Où sommes-nous ?

Le chauffeur me regarde d'un air goguenard.

— Entre West End et la 86e Rue.

Un beau quartier, évidemment. A quinze minutes de chez moi, mais qui oblige le taxi à passer devant l'immeuble de Prescott Nelson. Je me recroqueville sur la banquette et ne me redresse que lorsque la voiture s'arrête devant ma porte.

Je rejoins mon étage à une vitesse qui me vaudrait une médaille aux Jeux olympiques.

J'ouvre la porte en une nanoseconde et la referme derrière moi en poussant un gros soupir de soulagement.

Sauvée ! Reste à résister à l'envie de me coucher dans MON lit et de dormir jusqu'à demain...

Une bonne douche me remettra sur pied. Je me débarrasse de la robe rouge, des sous-vêtements, et entre dans la salle de bains.

Je hurle : une femme est là ! Debout devant le miroir et... Par exemple ! Rosie ?

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Et toi, alors ? Il est presque 11 heures. J'ai appelé mon patron pour dire que j'étais malade.

Elle me détaille, puis étrécit les yeux.

— Tu n'as pas de traces suspectes... Ta nuit avec le beau Rob s'est bien passée, alors ?

— Oh, Rosie, je t'en prie, ne retourne pas le couteau dans la plaie... Tu crois qu'on nous a remarqués, quand on est partis, Rob et moi ?

— Mais non. Personne n'a fait attention à votre petit manège, à part Tabitha et moi. Sois tranquille.

Rassurée (merci, Rosie. Une amie, c'est précieux), trente minutes plus tard, je m'insinue dans mon bureau chez Prescott Nelson avec la discrétion d'une petite souris. Dans les couloirs, c'était le désert. Il n'y avait que Brian, le travailleur temporaire. Qui m'a gratifiée d'un salut narquois et demandé qui était le type avec lequel je suis partie hier soir. Rosie, tu as eu tort. Il n'y a pas que Tab et toi qui m'avez vue avec Rob...

Je me cale derrière mon bureau, comptant sur le dossier haut de mon fauteuil pour me maintenir en position assise, et commence à écouter mes messages.

« Eve, c'est Tabitha. Tu n'as pas été très sage hier soir... Il est 3 heures du matin. Je te laisse ce message au bureau parce que chez toi, ça ne répond pas. Rappelle-moi dès que tu arriveras au boulot »

J'efface et passe au suivant.

« Eve, ici Lorraine. L'un de mes chiens est malade. J'imagine que ce sera le grand vide à la boîte aujourd'hui, alors je reste chez moi pour m'occuper de mon toutou. Vous avez mon numéro en cas de besoin »

Effacement.

« Eve, c'est Tabitha. Il est 10 heures ! Où es-tu, bon sang ? Moi, je suis au bureau. Appelle-moi ! »

Allez, on efface ça aussi.

« Eve, c'est maman. Ma chérie, j'ai essayé de te joindre plusieurs fois cette nuit. Tu sors en semaine, maintenant ? Ce n'est pas raisonnable. Tu viens à la maison ce week-end, n'est-ce pas ? Ta sœur sera là. Rappelle-moi, parce que je me ronge d'inquiétude »

A la corbeille.

« Mademoiselle Vitali, j'envisage de déclencher des recherches pour vous retrouver... et je commencerai par faire inspecter tous les ascenseurs, car j'ai cru comprendre que vous aimiez beaucoup certaines activités auxquelles on peut se livrer dedans... Appelez-moi quand vous serez dans la maison. Poste 3364 »

Rob... Dont la voix a des inflexions tendres et sensuelles... La mémoire me fait défaut mais la sienne, apparemment pas : il se souvient manifestement de notre nuit, et elle a dû être chaude.

Je conserve le message, et écoute le suivant.

« C'est Monica ! Maman me rend dingue à cause de toi. Elle se fait un sang d'encre. Elle m'a tannée pour que je t'appelle. D'après ce que j'ai compris, tu es allée à une soirée hier et elle est persuadée que c'était à Sodome ou à Gomorrhe... Elle veut que nous venions à la maison ce week-end mais en ce qui me concerne, non, merci, j'en ai ma claque des parents pour le moment. Rappelle-moi »

J'efface. Moi aussi, j'en ai ma claque. De Monica.

Voyons la suite.

« Evie, c'est Rosie. Un type a appelé. Rob King. Je crois que c'est le mec qui t'a embarquée hier soir, mais je ne l'ai pas compris sur le moment : j'ai fait l'idiot, quand il a téléphoné, parce que je croyais que c'était ton patron et qu'il était furax que tu ne sois pas encore au bureau. Il a demandé que tu le rappelles. Tu n'auras qu'à lui dire que tu habites avec une gourde... »

C'était le dernier message et il m'arrache un sourire, qui se mue en grimace parce que le simple fait de relever les commissures des lèvres me donne un méga mal de crâne.

J'avale deux aspirines quand mon téléphone sonne. Rob ? Non, Tabitha. Complètement tourneboulée parce que, comme prévu, la Grande C était au bureau depuis 8 heures du matin alors qu'elle n'est arrivée qu'à midi. Nous discutons de tout et de rien. Dans les étages, c'est le calme plat : tout le personnel cuve en silence. De temps à autre, je vois s'afficher le 3364, le numéro du poste de Rob King. Ouah ! Il essaie de me joindre. Mais je ne décroche pas. Et lui, il ne laisse pas de message. Ce petit manège dure jusqu'à 16 h 30. Là, je range mes affaires et quitte la boîte en vitesse, toute contente de moi : je suis arrivée à échapper à Rob King. Non que je n'aie pas envie de lui parler. Oh, bon sang, j'en meurs d'envie... Mais, non, je n'aurai pas une histoire avec un type de chez Prescott Nelson. Ce qui s'est passé hier soir ne se reproduira pas. Rob et moi, ce sera bonjour, bonsoir, devant l'ascenseur, fermons la parenthèse.

Je rentre à l'appartement et passe une soirée tranquille avec Rosie, à manger de la

crème fouettée qu'héroïquement elle a faite alors qu'un étau lui serre la tête. Ensuite, au lit, l'estomac bien lesté d'aspirine.

Avant de m'endormir, je me fais une promesse : je ne boirai plus jamais.

Le lendemain matin à 11 heures, on carillonne à la porte. Monica est sur le palier, un sac de voyage à la main. Elle a choisi, explique-t-elle, ce beau samedi pour venir en ville (ah bon ? Il fait beau ? Je suis encore tellement mal en point que je n'ai même pas jeté un coup d'œil par la fenêtre). En fait, Monica compte bien passer quelques jours à New York, chez nous.

Je tique. Non que je n'aime pas ma sœur. Monica n'a jamais été l'aînée-type, celle qui écrase la petite de son autorité. Elle était plutôt cool. Et un peu spéciale. Au lycée, elle remportait toujours le titre de « La nana la plus originale ». Elle préférait les manifestations politiques, écologiques, sociologiques et plein d'autres trucs finissant en « ique » aux matchs de foot et aux soirées dansantes. Au siècle dernier, elle aurait été une suffragette, c'est sûr. Mais elle a quand même trouvé des causes à défendre. Elle a le cœur à gauche toute, et a baptisé ses chats Sacco et Vanzetti. Mon père en a eu un ulcère. Moi, je l'ai déçue : elle espérait que je suivrais sa voie au lieu de consacrer ma vie à des futilités. Mais ce dont elle ne se rend pas compte, c'est que moi, je bosse, je sais qu'un sou, c'est un sou, et aussi que le monde est une jungle. Monica, elle, ne sort pas du milieu étudiantin. Elle est tout le temps déconnectée de la réalité. Carrément à côté de la plaque, même. Allons, ce n'est pas grave, parce que c'est une chic fille, souvent déprimée car ses illusions prennent sans arrêt des coups. Il faut se montrer patient avec elle, c'est tout. Comme maintenant, où elle a l'air vraiment paumée : elle a voulu venir à pied de Penn Station et s'est égarée en route. Alors que la gare est à seulement un kilomètre de l'appartement !

Rosie lui fait les honneurs de notre palazzo, qu'elle admire sans réserve tout en mentionnant de temps à autre son cher Chuck qui lui manque. Puis Rosie lui demande ce qu'elle aimerait faire aujourd'hui : shopping ? Musées ? Théâtre ?

Monica répond que tout lui plairait, que dans cette ville, elle est une touriste.

— Eh bien, on va réfléchir en prenant le petit déjeuner, conclut Rosie.

La table est déjà garnie d'œufs brouillés, de toasts beurrés, fromage, jambon, yaourts... et Monica se crispe. Elle reste debout derrière sa chaise, la mine torturée.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Je... je ne mange plus rien qui soit d'origine animale. C'est Chuck qui m'a convertie.

— Tu es devenue végétarienne ?

— Plus que ça : végétalienne.

— Bon sang, Monica... comment comptes-tu t'en tirer à Noël, à la maison ?

— Je ne mangerai que les pâtes.

— Maman en sera malade. Et papa fera une crise de nerfs. Quant à tante Sadie, elle prendra comme une insulte personnelle le fait que tu refuses sa salade de calamars.

Monica soupire, la tête baissée, et ne retrouve un peu le moral que lorsque Rosie lui apporte une corbeille de fruits. Sainte Roseanne qui sort les malheureux du pétrin... Je suis navrée pour ma sœur. Elle a toujours eu un excellent coup de fourchette. Ce Chuck va me l'esquinter, avec ses idées idiotes. Pourtant, tout en croquant une pomme, Monica vante les qualités de ce type, que je vais adorer, assure-t-elle. Mais elle m'avait déjà dit la même chose à propos de son apôtre du marxisme, et de son missionnaire fanatique.... Vous aurez compris, comme je vous le disais un peu plus tôt, qu'avec Monica, il faut être patient.

Mais je ne vais quand même pas baisser les armes trop facilement : elle ne veut plus avaler quoi que ce soit d'origine animale ? Tant pis pour elle. Il faudra qu'elle me supporte pendant que je badigeonne mes pancakes de beurre, que je savoure mes œufs au bacon, avec du cheddar fondu dessus et que je bois mon verre de lait...

Ce petit déjeuner m'a revigorée, je le constate en repoussant ma chaise. Je me sens prête à piloter ma frangine dans un New York apprêté pour les fêtes de fin d'année. Elle aura droit au gigantesque sapin de Times Square, aux vitrines animées de chez Sak's, aux pères Noël qui secouent leur clochette devant tous les grands magasins et au coin des rues... mais pas à la patinoire de Central Park où elle voudrait aller ! Je déteste ces gosses qui vous frôlent à toute vitesse pour vous faire tomber. Et il se trouve qu'avec moi, ça ne loupe jamais, et ça fait drôlement mal.

Qu'est-ce que je viens de dire, là ? Que Monica n'aurait pas droit à la patinoire ? Au temps pour moi. Parce qu'elle a demandé à Rosie, que l'idée a emballée, et maintenant, me voilà scotchée à la barrière, tremblant sur mes patins, pendant que ma sœur et ma copine virevoltent allègrement sur la glace. Bon, au moins, je suis seule pour un moment. Ça me laisse le temps de penser à Rob King. A ses baisers. Mmm...

Non. Je dois oublier ses baisers. Un type comme lui n'est pas pour moi. C'est une sorte de dieu descendu sur terre l'espace d'une nuit mais qui a depuis réintégré son Olympe. Il faut, question petits amis, que je révise mes ambitions à la baisse. Et de toute façon, il fait partie de Prescott Nelson.

Le cauchemar de la séance de patinage arrive enfin à son terme : Rosie et Monica reviennent vers moi, excitées, rouges de plaisir et bien décidées à poursuivre ces expériences fascinantes que l'on ne peut vivre qu'à New York. Où aller ensuite ? me demandent-elles. Je suggère d'avalier quelques sandwiches au stand de la patinoire, puis de nous offrir ensuite une petite visite chez Tiffany's.

J'éprouve une étrange sensation lorsque j'entre chez ce joaillier : celle d'être une intruse. Il y a des gardes à la porte, et il faut attendre qu'ils aient laissé sortir plusieurs clients pour entrer. Histoire de n'avoir qu'un nombre limité de personnes à l'intérieur. Ils vous jaugent d'un regard acéré, tentant de deviner si vous serez de celles qui dépensent sans compter ou de simples visiteuses. Je donnerais bien dix ans de ma vie pour ressortir un jour de là chargée de petits écrins bleus...

Une fois dans le sanctuaire, je passe lentement d'un comptoir à l'autre. Emmerveillée, et seule : Rosie bavarde avec un type qui a l'air d'un Texan et Monica s'est éloignée. J'ai peur

que dans cet antre de la consommation futile, à rencontre de tous ses principes, ma sœur soit horrifiée. Mais non. Je la retrouve plantée devant la vitrine des bagues de fiançailles. Et elle semble décontractée. Heureuse, même. Pas possible. On m'aurait donc changé ma Monica ?

Ensemble, nous nous dirigeons vers le rayon des bijoux en argent. L'or et les pierres précieuses, ce n'est pas pour nous. En revanche, acheter un petit pendentif en métal blanc de 70 dollars à Tabitha pour Noël est dans mes moyens. Je suis déjà à la caisse, carte de crédit en main, quand la vraie Monica réapparaît.

— Eve, je ne peux pas croire que tu jettes autant d'argent par la fenêtre pour une copine ! Si tu tiens à claquer autant, envoie un chèque à une organisation caritative, bon sang !

— Si ça peut te rassurer, je ne compte pas dépenser autant pour toi, dis-je en payant le pendentif.

La caissière glisse l'écrin dans la petite pochette bleue de Tiffany's. Je la garderai pour moi, cette adorable pochette.

— Et maintenant ? s'enquiert Rosie en nous rejoignant, apparemment lasse du Texan.

— Si on allait visiter la cathédrale saint Patrick ? suggère Monica, qui explique immédiatement ensuite que le catholicisme, très peu pour elle, qu'elle est devenue athée mais que notre grand-mère vénérait saint Patrick et qu'il faut mettre un cierge à sa mémoire. A celle de mamie et à celle du saint homme patron de l'Irlande.

Une fois dans l'église, nous nous séparons. Je me retire dans un coin discret et je prie. Quelque part en moi demeure une foi que je juge naïve mais qui se refuse à s'éteindre. Je prie, non pas comme on dit à quelqu'un d'un ton léger : « Je prierai pour toi », quand un truc va de travers, mais de tout mon cœur, de toute mon âme. Pour mes parents, ma famille, mes amis. Et Monica. Qu'elle rencontre mieux que cet allumé de Chuck. Je prie un peu aussi pour mon compte personnel. Que Rob King me rappelle...

— Je ne te savais pas aussi dévote, me lance Monica quand nous sortons sur le parvis de la cathédrale.

Puis son attention se détourne de moi pour se porter sur les femmes qui passent sur le trottoir.

— Regarde-moi ça... Elles portent des manteaux de fourrure ! Comment tiendront-elles le coup en plein hiver, après la révolution, quand on leur aura confisqué leurs pelures ?

Je ne relève pas. Je ne veux même pas discuter de cette hypothétique révolution.

— Si on dînait à l'appart ? propose Rosie, qui elle aussi est restée de glace quand ma sœur a parlé du grand chambardement style 1917 en Russie. On achète quelques bricoles et on les mange à la maison ?

Idée adoptée. Nous nous arrêtons chez un traiteur. Alors qu'elle fait son choix parmi des dizaines de sortes de pâtes fraîches, Rosie annonce qu'elle a invité le Texan à dîner demain soir. Finalement, il lui a plu, ce géant aux bottes à bouts ferrés. Il s'appelle Tyler

et Rosie est sûre que Tabitha sera ravie de rencontrer quelqu'un de son coin. Car elle sera de la partie, elle aussi.

Chargées de paquets recelant de quoi nourrir une petite armée — Roseanne voit toujours les choses en grand —, nous ressortons sur l'avenue.

— On ne va quand même pas marcher jusque chez vous ? demande ma sœur d'un ton geignard.

— Mais si. L'appartement n'est qu'à vingt-huit blocs d'ici. Quelques avenues à traverser, et on y sera. C'est plat, Monica.

— Mais il gèle ! Et j'ai mal aux pieds ! Ça fait des heures que nous marchons !

— Tu parlais des nanas en manteau de fourrure, mais que feras-tu, toi, quand il y aura la révolution ? Les chauffeurs de taxi seront les premiers à se mettre en grève !

Voilà qui cloue le bec de ma sœur. Elle marche en silence jusqu'à l'appartement. Où Tabitha nous rejoint et partage notre dîner. Puis elle veut sortir. Alors nous allons au Dusk, un bar sur la 24e Avenue dont le barman, un Anglais, nous appelle toutes « Petit cœur », et nous offre notre troisième consommation. Monica paraît contente. En revanche, Rosie s'énerve un peu : elle a du mal à organiser la soirée du lendemain. Tabitha n'est pas très enthousiaste, surtout depuis qu'on lui a parlé de Tyler, le Texan.

— Je n'ai pas la moindre envie de fréquenter des péquenauds de chez moi.

Nous comprenons pourquoi : avant de quitter l'appartement, Rosie avait allumé la télé. Le feuilleton *COPS* passait. C'était l'histoire d'une équipe de flics du Texas qui se baladait dans des coins vraiment minables. Nous avons demandé à Tabitha si elle venait d'un endroit comme ça et la question ne l'a pas fait rire. Quant à la réponse, silence total.

Alors que nous nous accoudons au bar après un quatrième verre, je surveille Monica du coin de l'œil. Elle danse, sur une musique trip-hop démente. C'est bon signe. Elle commence à être pompette, et semble nettement plus détendue. Mais elle n'oublie pas pour autant son Chuck, qu'elle appelle du taxiphone avec la carte de maman. Quand elle raccroche, elle a les larmes aux yeux et des trémolos dans la voix lorsqu'elle nous annonce que son chéri lui manque affreusement, qu'elle est malade de chagrin (Mon œil... de vodka, oui !) et qu'elle aimerait rentrer. J'envisage un court instant de lui confier la clé puis me ravise : j'ai la désagréable impression que si je ne l'accompagne pas, Monica va s'en aller et que je ne la reverrai jamais. Je sais, ça a l'air idiot, mais quand j'ai trop bu, j'ai tendance à dramatiser. Je préviens donc Tabitha et Rosie de mon départ, leur disant de ne pas s'en faire et de continuer leur soirée au bar. Mais Rosie veut venir avec moi. Il faut qu'elle dorme pour être super belle demain soir, me dit-elle. Tabitha, elle, va rester : dans une semaine, elle va à Paris, et compte sur le barman anglais pour lui refilet des tuyaux sur la vie nocturne de la ville. Apparemment, le fait qu'il vienne de Londres lui a échappé.

De retour à l'appartement, Monica s'enferme dans les toilettes pour y rejeter en paix tous les légumes qu'elle a avalés au dîner, puis le calme s'installe dans les chambres. Jusqu'au lendemain matin, où nous comptons mettre à profit ce dimanche pour nous débarrasser de la corvée des achats de Noël. Rosie ne nous accompagne pas. Elle s'occupe du dîner qu'elle passera en définitive en tête à tête avec son Texan, Tabitha ayant déclaré

forfait. C'est donc normal que nous laissons Rosie tranquille. C'est elle qui a capturé le cow-boy. Qu'elle profite de sa prise sans avoir trois nanas dans les pattes.

Je pars donc à la chasse aux trésors avec ma sœur.

Le Village est parfait pour les petits cadeaux sympas. Une ceinture avec une boucle marrante pour Adrian, un livre de cuisine et une chemise noire super sexy pour Rosie... Je m'associe avec Monica pour gâter les parents : des billets pour plusieurs spectacles de Broadway les raviront. Chuck aura droit, de la part de sa chère et tendre, à un bouquin sur l'architecture de Frank Lloyd Wright et un chandail. Ce qui me fait tiquer.

— Tu es sûre que tu ne dépenses pas trop pour ce type, Monica ? Tu vas faire de lui un consommateur...

Elle ne relève pas le sarcasme. Au contraire. Son regard se mouille.

— Il m'a tant donné, moralement et intellectuellement, Evie... Jamais je ne pourrai le rembourser.

Ouais. Moralement et intellectuellement, ça ne coûte pas cher. Alors que le bouquin et le pull...

Avec une dévotion qui me sidère, Monica continue à chercher d'autres trucs pour son cher et tendre. Mais elle s'occupe aussi de moi, me pose des questions sur mon mode de vie. Elle a — entre autres — un diplôme de quelque chose en rapport avec la santé publique. Alors que je n'avais que quatorze ans, elle me donnait déjà des cours sur le bon usage des préservatifs. Et elle remet ça aujourd'hui :

— Est-ce que tu es bien vigilante, Evie ? Es-tu sûre des garçons que tu fréquentes ?

C'est une façon détournée de me demander avec combien de mecs j'ai couché. Ouh, la vilaine curieuse... L'ennui, c'est que sa question me fait penser à Rob King. Zut. J'étais arrivée à le chasser de mon esprit pendant au moins dix bonnes minutes.

— Monica, ta sollicitude me touche, mais elle est superflue, dis-je pompeusement. Je sais très bien veiller sur moi-même.

— Quand même, je...

— Ne t'y mets pas toi aussi : j'ai déjà maman sur le dos. Elle s'angoisse tellement. En fait, son inquiétude frôle la névrose. Et la tienne aussi.

Super. J'ai de nouveau réussi à clouer le bec à Monica. Je suis particulièrement bonne, aujourd'hui. En prime, avoir fait taire ma sœur me vaut un retour à pied à l'appartement en toute tranquillité : comme elle boude, elle ne se plaint pas de devoir marcher. En chemin, je jette un coup d'œil dans quelques boutiques où je m'achète deux ou trois bricoles sympas puis nous regagnons l'appartement.

Qu'est-ce que ça sent bon, là-dedans ! me dis-je en ouvrant la porte. Apparemment, pour son Tyler, Rosie s'est surpassée en cuisine. Et déguste maintenant le dessert avec le cow-boy dans sa chambre, si je me fie aux sons qui s'échappent de derrière sa porte. Brave petite. Elle a sa juste récompense.

La bouche pincée, Monica m'annonce qu'elle veut rentrer chez les parents. Tout de

suite. Par exemple ! La suffragette, la femme libre serait donc choquée par des grincements de matelas et des soupirs appuyés ? Je ne le lui demande pas. Pour éviter une dispute, mais surtout parce que je suis soulagée qu'elle ait décidé de filer. Je m'empresse de lui proposer de l'accompagner jusqu'à Penn Station, où je la laisse sur le quai après lui avoir plaqué un gros baiser sur la joue. Je ne suis peut-être pas un modèle de sœur, mais je suis une sœur affectueuse et démonstrative. Ce qui fait finalement de moi une excellente sœur...

Le mercredi, Herb étant absent, la réunion éditoriale est annulée. Noël approche, alors les gens ont tendance à disparaître. Moi pas. Et je me dis que c'est un tort, que je suis dans cette boîte depuis trop longtemps. Il faudrait que je bouge. Que je me bouge. Mais pas aujourd'hui : je suis débordée. C'est un défilé, dans mon bureau. A cause des cookies de Rosie. J'en ai apporté un carton entier et ils ont un succès d'enfer. Tout le monde vient se servir par poignées.

C'est pour surmonter son chagrin que Rosie a fait de la pâtisserie : son Tyler doit s'absenter pendant six semaines. Pour une fois qu'elle avait trouvé chaussure à son pied... Elle est sûre de le revoir mais six semaines, c'est long. Surtout quand on est tombée amoureuse. D'après Rosie, Tyler aussi est accro. Je croise les doigts pour que le beau rêve ne parte pas en fumée.

Pour remonter le moral de ma copine, je l'emmène manger chez Veselka, le restaurant ukrainien sur la 2e Avenue. Après deux assiettes de patates douces gratinées, elle semble reprendre du poil de la bête.

Le lendemain, le bureau, de nouveau. La boîte ressemble de plus en plus au désert de Gobi. Tabitha ne sait plus où donner de la tête pour organiser son voyage à Paris et n'a donc plus une seconde à m'accorder, la Grande C est partie en croisière, Lorraine s'occupe toujours de son chien, Herb est en vacances... Il ne me reste que l'Internet... et le téléphone, qui sonne enfin.

— Eve Vitali ? Ici Sherman Mussey, l'assistant de Rob King. Rob veut que vous sachiez qu'il a jeté un œil sur votre proposition et la trouve excellente.

— Hein ? Quelle proposition ?

— Celle que vous lui avez faite. Il souhaiterait dîner avec vous pour en discuter. Vers 21 heures.

— C'est une blague ?

— Je vous demande pardon ?

— Ma proposition, vous l'avez lue ?

— Euh... Non. Mais Rob est très enthousiaste et... Une minute. Vous êtes bien Eve Vitali ?

— Oui. Et j'aimerais parler à Rob King.

— Navré, mais il est occupé. Il ne répond pas au téléphone.

— Il a une boîte vocale ?

- Elle est saturée.
- Un e-mail, alors ?
- Idem. Enfin, non, mais il ne le consulte pas.

Là-dessus, l'assistant me donne le nom d'un restaurant et m'informe qu'il me fera envoyer une voiture à 20 h 45. Je décline l'offre. Enfin, la voiture. Pas l'invitation au restaurant. Pour faire ça, il faudrait que je sois complètement idiot. J'ai passé la nuit avec lui et c'était une erreur, d'accord. Mais là, ce qu'il souhaite, c'est me parler de mon histoire du toubib-cycliste, que j'ai trouvé le courage de lui envoyer par e-mail. C'est le boss qui m'invite, n'est-ce pas ? Pas l'amant d'une nuit. Nous discuterons boulot. Une chance que je ne peux pas laisser passer, après tout...

Sur des charbons ardents, je m'acharne sur le téléphone jusqu'à ce que j'aie enfin Tab en ligne et lui raconte tout. Elle siffle d'admiration puis me dit qu'elle n'en revient pas : j'ai vraiment refusé la voiture ? Une limousine ? Je suis cinglée ! Elle propose de venir espionner dans un coin sombre du restaurant en compagnie de Roseanne. Une opération commando destinée à me protéger, assure-t-elle. Je lui dis non. Je n'ai pas besoin de gardes du corps. En revanche, si elle pouvait me maquiller...

Nous nous retrouvons à l'appartement. J'ai enfilé un pantalon noir et un chemisier gris en soie, genre vareuse chinoise, aussi léger qu'une plume, doux au toucher. Tab me fait des yeux de top model, avec du mascara qui allonge les cils, et me dessine des lèvres de star. Fin prête, j'appelle un taxi et quinze minutes plus tard, je suis dans le vestibule du restaurant choisi par Rob. Ou par l'assistant. Un établissement rupin tendance, où l'on mange russe. La nana de la réception m'annonce que mon hôte n'est pas encore arrivé et me propose de l'attendre au bar. Flûte. Je déteste être en avance. Ça fait ringard. Mais ma montre indique 21 h 15. Donc, malgré un quart d'heure de retard, on est encore ringard.

Je m'installe au bar, commande un cocktail, puis un autre dix minutes plus tard. Toujours pas de Rob King. Mais sous mon nez, la carte des boissons, avec les tarifs. Bon sang ! Ma carte de crédit sera rejetée si je dois payer moi-même ces deux verres ! Je calcule à combien se montera la note avec les pourboires quand Rob apparaît. Souriant. Irrésistible. Élégant. Eh bien... J'avais presque oublié qu'il avait tant d'allure... Sans bredouiller le moindre mot d'excuse pour m'avoir fait poireauter, il m'embrasse sur la joue. Je sens son parfum. Je me souviens parfaitement de ce parfum. C'est même le seul détail de cette nuit avec lui qui soit resté gravé dans ma mémoire.

Il me prend par la main et me guide vers une table ronde dressée pour deux. Après avoir négligemment jeté quelques billets sur ma note de bar. Ouf !

A peine assise, j'attaque d'emblée.

— Alors ? Vous vouliez discuter de ma nouvelle ?

— Oui, mademoiselle Vitali. Votre idée d'installer des jeux vidéo dans les ascenseurs de la compagnie est bonne.

Oh... C'était donc ça ? J'ai lancé cette idée fumeuse pour rigoler et il l'a prise au sérieux ? Mais ma nouvelle, mon toubib-cycliste, alors ?

— ... hélas, poursuit-il, nous ne pourrions l'adopter. Question de budget. Néanmoins, nous apprécions les initiatives de la part de nos collaborateurs. Surtout quand, comme vous l'avez fait dans le taxi, après la soirée, ils se livrent sincèrement.

Je blêmis.

— Vous vous êtes plainte d'être sous-employée, mademoiselle Vitali, de vous ennuyer au bureau... J'en avais déduit que vous aviez assez de temps libre pour répondre au téléphone... Mais apparemment, vous avez consacré ce temps libre à m'éviter soigneusement.

Oh, ces yeux qui pétillent, ce sourire en coin...

La serveuse vient prendre la commande mais Rob demande la carte des vins, me la tend et me prie de choisir. Je pointe le doigt sur un rouge hors de prix. Pas le plus cher, mais quand même avec deux zéros après le premier chiffre. Rob hoche la tête. Une excellente année, dit-il. Ce vin a du corps, est rond en bouche, titille la langue... Mon Dieu, ces commentaires... Un flash me traverse l'esprit. Le dîner avec Zeke. Vite, vite, je l'efface.

Rob me regarde. Il attend une réponse. Non à propos du vin mais de mes dérobades quand il m'a appelée.

— Eh bien, je... je ne savais pas trop de quoi il retournait, dis-je, me sentant pitoyable.

Parce que, vraiment, je n'en sais rien. Cette fameuse nuit, après la soirée, est passée à la trappe de ma mémoire.

— Pas une seule fois, vous n'avez repensé aux moments que nous avons passés ensemble, mademoiselle Vitali ?

« Mademoiselle ». Pas « Eve ». Et plus de tutoiement. Mais il s'exprime sur une intonation gentiment moqueuse qui me rassure un peu. Et il me sourit de toutes ses dents, des dents superbes que je fixe avec ravissement. Jusqu'au moment où je lui demande s'il a porté un appareil dentaire quand il était gosse. Là, il éclate de rire.

— Non. Je dois tout au bon lait maternel. J'ai été nourri au sein.

Que faire, sinon rire aussi ? Mais je suis malgré tout mal à l'aise. Il faut que je sache. Il le faut.

— Monsieur King...

— Rob.

— Rob, cette nuit-là... Euh...

— Oui, Eve ?

— Avons-nous... Vous et moi... Je veux dire...

Il lève les yeux au ciel.

— Vous ne vous souvenez de rien, hein ?

— Je... j'avoue que non.

— Ça ne m'étonne pas. Dans la mesure où vous êtes entrée dans la penderie au lieu de la salle de bains, puis quand je vous en ai sortie, vous vous êtes déshabillée, enfin,

seulement la robe, puis couchée comme si vous étiez chez vous. Tranquillement. Il ne me restait plus qu'à vous border et à aller dormir dans la chambre d'amis.

— Oh...

— Est-ce que ce genre d'incident vous arrive souvent, Eve?

— Non, grands dieux, non ! Enfin, si c'était le cas, je le saurais... du moins, je l'espère. Le fait est que lorsque je me suis réveillée dans ce lit étranger, j'étais traumatisée. Puis quand j'ai compris où je me trouvais, ça a été l'affolement.

— Pourquoi donc ?

— Réfléchissez : j'étais dans l'appartement de l'un des dirigeants de ma boîte, moi, une petite assistante de rien du tout... Je ne vois pas ce que cela pourrait me rapporter de positif.

— C'est à ça que nous travaillons en cet instant, mademoiselle Vitali. Vous n'avez conservé aucun souvenir de la soirée, mais moi si. Pas seulement de l'histoire de la penderie : j'ai bien écouté vos projets. Vous rêvez de monter votre propre magazine, n'est-ce pas ?

— Je vous en ai parlé ? Par exemple ! J'en rêve tout le temps mais en principe je garde ça pour moi.

— C'est dommage, parce que j'ai trouvé l'idée intéressante.

— Pfff... Une idée en l'air. Je n'ai pas un sou de capital ni d'expérience. Je m'étais imaginée que chez Prescott Nelson je mettrais un pied à l'étrier, mais je me rends compte que j'y perds mon temps. Cela dit sans vouloir vous vexer.

— Pourquoi me vexerais-je ?

— Eh bien, parce que vous êtes l'un des pontes de chez Prescott Nelson, tiens, pardi ! Vous faites partie d'un décor, en quelque sorte.

— D'un décor ?

— Oui. Vous êtes jeune. Et la compagnie est censée être jeune, décontractée, dynamique... On vous a embauché et placé en première ligne parce que vous représentez parfaitement l'image recherchée. Mais derrière l'image, il y a toujours le business. Toutes les grandes boîtes font ça. Elles essaient de se donner une façade.

— On se sert donc de moi, d'après vous. De quelle manière ?

— On vous met en avant, comme je l'ai dit. Vous devenez l'emblème d'une société qui bouge, tournée vers l'avenir, mais en fait, derrière cette belle illusion de jeunesse et de dynamisme, rien n'a changé. Tout fonctionne exactement comme avant. Ce sont les anciens qui décident.

— Je ne suis pas d'accord, Eve. J'ai travaillé dur pour en arriver là où j'en suis. Vous devriez faire pareil, montrer les dents, vous battre. Pourquoi n'avoir pas dit à vos supérieurs que vous n'étiez pas satisfaite de vos attributions ? Que vous crevez d'ennui dans votre petit bureau devant un ordinateur bête et discipliné ?

Je m'abstiens de lui avouer que cet ordinateur est mon meilleur copain de jeux et

d'évasion.

— J'ai abandonné après quelques essais infructueux. Puis je me suis retranchée dans mon coin. Tanner ses supérieurs, à la longue, ne sert strictement à rien. Si ce n'est à se faire prendre en grippe.

— Mais le résultat, c'est que la compagnie perd de l'argent à ne pas employer vos talents. Moi, j'en suis conscient, et c'est en grande partie à cause de ça que nous sommes là ce soir : je veux découvrir ce que vous avez vraiment dans le ventre et ensuite je ferai un rapport à la direction. J'expliquerai comment, grâce à des personnes comme vous, la boîte pourrait mieux marcher... et pourquoi certains autres salariés sont un handicap.

Ah ! Je comprends tout à coup quelle est sa réelle fonction chez Prescott Nelson !

— Votre job, c'est de virer les gens, c'est ça ?

Un nettoyeur, voilà ce qu'est Rob King ! Il remplit des charrettes d'employés jugés bons pour la casse.

— Eve, mon job consiste à optimiser les ressources humaines. Peut-être le trouvez-vous moche mais ne perdez pas de vue que si ce n'était pas moi qui me chargeais de la sale besogne, ce serait de toute façon quelqu'un d'autre.

Un silence s'installe. Long. Pesant. Nous mangeons nos desserts sans nous regarder. Rob ne relève les yeux de son assiette que pour demander deux cafés à la serveuse.

Ce dîner en tête à tête me paraît si intéressant que mon verre est toujours à moitié plein. Je n'ai pas envie de boire. A quoi bon essayer d'être gaie ? Etre moi-même est amplement suffisant. Et puis, en dépit de son métier, Rob King me plaît vraiment.

Il n'est que 23 h 30 quand nous nous levons de table. Rob me demande ce que je souhaite faire.

— La nuit commence à peine, Eve.

— Oui, mais je ne veux pas être en retard au bureau demain. Vous savez, je ne l'ai été que le lendemain de la soirée. D'ordinaire, je suis toujours à l'heure. Même les jours où j'ai eu un réveil difficile et le trajet à faire depuis le New Jersey.

Bon sang, qu'est-ce qui me prend ? Voilà que je lui avoue d'où je viens ! Ce type a l'art d'amener les gens à se confier !

Je m'attends à des ricanements. Mais non. Il sourit gentiment.

— Vous êtes du New Jersey ? Moi, de Philadelphie. Cherry Hill, pour être exact. Un bled.

— Peut-être, mais c'est quand même plus chic que Jersey City.

Il hausse les épaules.

— Du pareil au même. Vous habitez Chelsea, maintenant ?

— Comment savez-vous ça ?

— J'ai mon réseau d'espions.

— Je pensais que ce genre d'information était confidentielle.

— C'est le cas. Mais arrêtons de parler boulot et passons à autre chose.

Je suis d'accord. Ce que je voudrais, c'est qu'il m'invite chez lui. Je cherche une façon habilement détournée d'aborder le sujet.

— Comment est votre portier ?

Il a l'air éberlué.

— Très bien, me semble-t-il. Mais pourquoi me demandez-vous ça ?

Parce que je voudrais me rappeler ce qui est arrivé cette nuit-là ! Aller chez lui ferait jaillir les souvenirs ! Ce que Rob m'a raconté ne me satisfait pas. Cette histoire de penderie... Et de chambre d'amis pour lui... Mmm.

Dommmage que je ne puisse organiser dans l'instant une conférence avec Tab et Rosie. Elles me conseilleraient sur la marche à suivre pour arriver à mes fins sans avoir l'air de faire du rentre-dedans à tous les types. Parce que chercher à se faire inviter chez un mec, c'est casse-gueule garanti.

Surtout quand le mec est une belle prise, genre capitaine de l'équipe de foot du lycée.

— C'était juste une question comme ça, dis-je, évasive.

— Ah.

D'un claquement de doigts, il demande la note, puis se lève, passe derrière moi et tire très galamment ma chaise pour que je me lève à mon tour.

— Je vais vous raccompagner chez vous, Eve. Ce n'est pas loin. Nous pouvons marcher, si ça vous tente.

Ça me tente, oui. Mais c'était vers chez lui que j'aurais préféré me diriger.

Sur le trottoir, alors que nous longeons le bâtiment de Prescott Nelson, Rob me précise :

— Nous ne ferons rien que nous regretterions, Eve. Je suis votre patron. Enfin, l'un de vos patrons...

Hé oui. Quel dommage...

Après quelques pas, il se tourne vers moi, me regarde intensément et m'enlace par la taille. Ce n'est pas un geste de patron, ça. Pourtant, nous continuons notre chemin d'un petit train tranquille, bavardant de choses et d'autres, et il ne retire pas son bras, comme s'il ne se rendait même pas compte qu'il l'avait mis là... Nous arrivons devant chez moi. J'envisage un instant de l'inviter à prendre un dernier verre... Mais je me ravise. Je ne me rappelle plus quand Rosie ou moi avons fait le ménage.

— Eve, je dois partir pour Los Angeles, et j'y resterai pour le nouvel an. Le bureau de Californie a besoin de moi.

Tu parles. Une actrice de la télé l'attend probablement...

— J'aurais tellement préféré passer les fêtes avec mes parents... Mais je prends l'avion vendredi matin.

Et moi, je vais rester pendue au téléphone à espérer un appel de L.A. jusqu'à la fonte

des neiges... Zut de zut.

— A bientôt, Eve...

Il me prend le menton entre deux doigts et pose ses lèvres sur les miennes. C'est un baiser tendre et sensuel qui me laisse rêveuse. Je grimpe les six étages jusqu'à l'appartement dans un état second.

Tab et Rosie sont vautrées sur le canapé. Avec un bel ensemble, elles me demandent :

— Alors ? Pourquoi ne l'as-tu pas fait monter ?

Et Tab ajoute :

— Il t'a donné une promotion après t'avoir embrassée ?

Incroyable ! Elles m'espionnaient par la fenêtre, ces garces ! Dire que j'avais quitté papa-maman pour être enfin libre, et voilà le résultat : mes copines ont pris le relais...

Le jeudi, Tabitha m'entraîne sur la 5e Avenue pour un shopping d'urgence. Elle a besoin de quelques bricoles avant de partir pour Paris. Comme si elle n'allait rien trouver là-bas... Bizarre. Et ruineux, parce qu'elle s'en va avec d'ores et déjà un supplément de bagages.

— Si je comprends bien, me dit-elle tout en examinant les articles exposés dans la vitrine d'une lingerie, des têtes vont tomber, chez Prescott Nelson.

— On dirait, oui.

— Tu sais que tu pourrais faire oeuvre utile ? Etre proche du bourreau te permettrait d'en savoir pas mal. Qui, quand, pourquoi... et ce avant l'annonce officielle.

— Non. Je ne veux pas jouer les agents secrets pour le profit de cette bande de noceurs qui est à la tête de la boîte. Si certains d'entre eux sont virés, c'est leur problème. Et puis, il n'y a rien entre Rob et moi.

— Il va te téléphoner.

— Je n'y compte pas, Tabitha.

— Roseanne, elle, se ronge à attendre les appels de son Texan.

— C'est un chouette type. J'espère que ça va marcher entre eux. A propos de Texas, tu ne rentres pas chez toi pour Noël, Tabitha ? Comment ta famille prend-elle ça ?

— Personne ne s'apercevra de mon absence.

J'imagine la famille de Tab. Des gens riches comme dans Dallas, si distants qu'ils confient leurs enfants à des nurses et oublient leur existence quand ils sont adultes... Je regarde ma copine à la dérobée. Elle ne semble pas si indifférente qu'elle le prétend à l'insensibilité de ses parents. Du coup, je lui propose :

— Tu veux venir à l'appart, ce soir ? Je te donnerai tes cadeaux de Noël.

— Merci, mais non, je suis prise. Mais moi aussi, j'ai quelque chose pour toi.

Nous rentrons au bureau sans plus mentionner les fêtes ni la famille. Dans ma boîte vocale, pas de message de Rob King. Bon, tant pis. Haut les cœurs ! Demain, je pars pour le New Jersey et même si Monica a décidé de passer Noël à la maison, je suis contente de

rentrer chez moi.

Au moment où je m'apprête à quitter le bureau, Tab m'appelle. Réflexion faite, dit-elle, elle s'est arrangée pour venir à l'appartement ce soir.

Je l'annonce à Rosie dès mon retour. Evidemment ma colocataire est en train de cuisiner. Côtes d'agneau en portefeuille et riz sauvage. J'ai l'impression de vivre dans un restaurant trois étoiles. Tabitha aussi, peut-être : je la soupçonne d'avoir modifié ses plans pour profiter du repas préparé par Rosie. Nous allons nous absenter quelques jours et en comparaison avec les plats de Roseanne, ce qu'elle mangera en ville lui paraîtra bien fade.

— J'ai des petits cadeaux pour Tabitha, dis-je.

— Moi aussi.

Ah, ça, c'est sympa. Finalement, le courant passe entre mes deux amies.

Tab arrive, un gâteau au chocolat de sa confection dans les mains. Immangeable, découvrons-nous au dessert. Ça me réconforte. Ma mère et moi ne sommes pas les seules à louper les recettes les plus simples. Nous jetons le reste de la pâtisserie, en fait quasiment le gâteau entier, puis passons dans le salon pour y échanger nos présents. Tabitha offre à Rosie une super poêle qui doit coûter la peau des fesses pour les pancakes. Rosie est émue aux larmes, puis un peu déconcertée quand Tab lui tend une boîte de maquillage MAC. Elle en examine les couleurs et reprend contenance. Apparemment, Tab a bien choisi : que des couleurs flash ! Rose fuchsia, vert fluo, rouge carmin...

Vient mon tour. De la part de Tab, je reçois une chemise de nuit en soie avec robe de chambre assortie. Une merveille ! Et de Rosie, une écharpe en laine qu'elle a tricotée et des boucles d'oreilles de chez Tiffany's. Chouette ! Je vais pouvoir les ranger dans la pochette bleue que j'ai gardée, celle qui contenait le pendentif que je donne à Tab. Elle est ravie. Rosie aussi quand elle découvre le livre de cuisine et le chemisier que j'ai choisis pour elle.

L'heure est à l'émotion. Nous nous étreignons, nous embrassons, et échangeons plein de vœux pour la nouvelle année puisque Tab ne sera pas avec nous. Ce soir, nous sommes aussi soudées que les Trois Mousquetaires.

Tab partie, la vaisselle faite, Rosie et moi nous mettons au lit. Mais je ne m'endors pas tout de suite. Je me revois enfant, quand je procédais à un compte à rebours à partir de Thanksgiving... Aujourd'hui, Noël est dans vingt-cinq jours... Vingt-quatre... Vingt-trois... Je ne fais plus ça, désormais. Et quelque part, je le regrette. Une part de mon innocence a disparu. Je ne fais plus attention à la date, je me borne à lancer aux gens que je croise dans les couloirs de la boîte ou aux vendeuses dans les magasins, aux serveurs dans les bars ou les restaurants : « Joyeux Noël ! ». Mais le cœur n'y est plus. La formule est devenue automatique. Pourtant, je suis sûre que je serai triste quand partout, en janvier, on enlèvera tous les sapins décorés.

— Vous avez un admirateur ! me lance Lorraine quand j'entre dans mon bureau.

Un superbe bouquet trône à côté de mon ordinateur. Lorraine ne bouge pas pendant

dix minutes. Elle attend manifestement que j'ouvre la petite enveloppe, lise la carte qu'elle contient et lui donne le nom de cet admirateur qui a claqué une petite fortune pour ces fleurs. Mais, stoïque, je laisse l'enveloppe agrafée au papier jusqu'à ce que ma chef se lasse d'attendre et s'en aille. Là, je déchiquette l'enveloppe, les mains moites de transpiration, le cœur au bord de la fibrillation.

Et je lis :

« Vous me manquez. Passez de bonnes vacances,
R. »

C'est gentil, mais j'aurais préféré un coup de fil. Parce que ces fleurs, je ne vais pas les laisser mourir au bureau. Je vais me retrouver dans le train ce soir avec ce bouquet dans les bras et ensuite, j'aurai droit à une avalanche de questions de la part de toute ma famille.

J'appelle le siège de Prescott Nelson à L.A. Je voudrais remercier Rob. Ces fleurs me fournissent un super prétexte pour l'appeler. Mais Sherman, son assistant, me répond qu'il n'est pas dans son bureau. En fait, il ne me confirme même pas que Rob est à L.A. Je raccroche au moment où apparaît Herb. Il me demande si j'ai bien envoyé ses cartes de vœux puis me tend une petite boîte. Un cadeau ? Eh bien...

Fébrile, j'ouvre la boîte et en sors un ornement pour sapin de Noël comme on en faisait dans les années cinquante, une étoile en plastique doré. Mon enthousiasme retombe vite, mais pas pour longtemps, heureusement, et c'est ça la magie de Noël : tout le monde est de bonne humeur.

Dans le train, je rends tous les passagers dingues avec mon bouquet. Les wagons sont bondés de gens qui charrient des paquets enrubannés, et moi je n'arrange rien avec ma jungle portable. Je pousse un « Ouf ! » de soulagement quand je débarque sur le quai de la gare de Jersey City. Monica m'attend. Elle a sa tête des mauvais jours, mais je fais comme si je n'avais rien remarqué.

— Qu'est-ce que c'est que ces fleurs que tu trimballes ?

— Euh... Un cadeau d'un de nos annonceurs. Personne n'en voulait, au journal, et j'ai pensé que maman serait contente de décorer la table avec.

— Elle ferait mieux de les filer à l'église ! Tu ne vas pas me croire si je te dis que les parents veulent qu'on aille tous à la messe ! Ils n'ont aucun respect pour mes convictions ! Je suis athée, nom d'un chien, et...

— Monica, est-ce que pour une fois tu ne pourrais pas mettre tes convictions dans ta poche, qu'on passe des fêtes de Noël agréables ? Ça ne te coûtera pas grand-chose d'aller à la messe de minuit, quand même !

Bec cloué une fois de plus et silence obstiné pendant le reste de la journée. Quand Monica boude, elle fait ça à fond. Elle ne se déride qu'en toute fin d'après-midi, quand je lui tends la main en lui disant :

— Paix !

Elle serre ma main entre les siennes et me sourit. Enfin. Mais j'aurais bien aimé passer la journée à bavarder avec ma sœur, comme autrefois, lorsque nous étions gosses, au lieu de m'abrutir devant les émissions télévisées spéciales Noël.

Le matin de Noël, les quatre adultes qui composent désormais la famille Vitali se comportent comme au bon vieux temps où il y avait deux grandes personnes et deux enfants. Nous feignons la stupéfaction en découvrant ce que le Père Noël a déposé pour nous devant la cheminée, où nous avons pris soin de placer nos souliers. Au bout d'un moment, ma stupéfaction est réelle : une fois de plus, le Père Noël a été très généreux avec Monica et m'a plus ou moins oubliée. Mes parents sont bizarres. Depuis toujours, ils estiment que l'aînée a droit à davantage que la cadette et... Un instant. Qu'est-ce que papa apporte, là ? Cette boîte, qu'il me tend, en son nom et celui de maman et Monica ? Les mains tremblantes, je l'ouvre. Un ordinateur portable ! Le dernier modèle ! Oh, Mon Dieu... Sur la carte jointe, signée de tous les trois, je lis :

« Pour mettre en conserve toutes tes pensées et réflexions. Joyeux Noël.

Papa, maman et Monica. »

Alors ça, c'est vraiment adorable ! Je commence à les remercier, émue aux larmes, quand le téléphone sonne. Papa décroche puis m'appelle. Je prends le combiné et entends une voix mâle.

— Joyeux Noël.

— Rob ?!

— Comment allez-vous, mademoiselle Vitali ? Le Père Noël vous a-t-il comblée ?

— Oh, oui ! Je viens de recevoir un portable, et on m'a envoyé des fleurs vendredi ! Mais que faites-vous debout de si bonne heure ? Si je calcule bien, il est 7 h 30, à L.A.

— Je suis allé courir. Il fait beau. Et j'avoue que je préférerais qu'il neige.

— Quand rentrez-vous ?

— Pas avant le 3 janvier. Pourrons-nous dîner ensemble ce soir-là, Eve ?

— Avec plaisir.

J'aperçois ma mère dans la cuisine. Elle tend l'oreille, c'est manifeste. Comme Monica dans le salon et mon père dans le vestibule. Alors je dis au revoir à Rob et je raccroche. Evidemment, le supplice de l'interrogatoire ne se fait pas attendre :

— Qui était-ce ?

— Un collègue de travail.

— Un garçon, donc, traduit ma mère.

Pas un garçon. Un homme. Un vrai. Mais je ne me donne pas la peine de le préciser,

parce que si je lance le sujet, ma mère va m'expliquer en long en large et en travers les risques qu'encourent les filles avec les garçons, qui sont entreprenants, ne pensent qu'à une seule chose, etc.

Je monte dans ma chambre, mon ordinateur chéri dans les bras et je ferme la porte.

Retour au bercail. C'est-à-dire Manhattan. Dans mon esprit, même si les fêtes se sont super bien passées chez mes parents, ma maison est ici. C'est vrai que j'ai eu tendance à l'oublier durant ce séjour dans le New Jersey. Retrouver Rosie et notre appartement m'a fait vraiment plaisir. J'aurais aimé qu'elle vienne chez moi pour Noël mais comme elle avait passé Thanksgiving dans ma famille, elle a trouvé normal d'aller dans la sienne pour Noël. L'ennui, c'est que sa famille est coupée en deux pour cause de divorce. Alors elle s'est partagée entre sa mère, qui a un nouveau petit ami complètement nul, et son père, qui se plaint tout le temps. De son ex-femme, surtout. Laquelle geint aussi sur l'épaule de sa fille des misères que lui fait son ex-mari. Une dure épreuve pour Rosie.

— Il est chouette, ton ordinateur, Evie. Super puissant.

— Ouais. On va pouvoir se connecter à tous les sites pornos du Net !

— Ça peut attendre. L'urgence, c'est d'organiser notre réveillon du jour de l'An.

Comme les trois quarts des gens, nous essayons de mettre sur pied LA soirée de l'année. Nous faisons des plans, que nous changeons d'une minute à l'autre. C'est épuisant. Quoi qu'il en soit, ce qui est sûr, c'est que nous allons recevoir. Chez nous. Reste à établir la liste des invités. Tâche qui m'incombe, pendant que Rosie s'occupera de nourrir tous nos invités. Déjà, elle a imaginé toute une kyrielle d'amuse-gueules pour l'apéritif.

Mais avant d'en arriver au 31, il reste trois jours de boulot. Je vais au bureau, où je me retrouve quasiment seule. Du coup, les locaux me semblent immenses et un peu inquiétants. Pour un peu, je m'enfermerais à clé dans mon box. Si seulement la porte avait une clé.

J'en sors à peine, passant mon temps à m'amuser avec l'Internet, à lire les annonces pour les soldes qui commenceront le 2 janvier, et à téléphoner aux copains pour les inviter à notre soirée. En tête de liste se trouvent déjà Monica et son Chuck. Ma sœur s'est arrangée pour que j'invite son petit ami le marxiste-hippie. Et je n'ai pas su dire non. Nicole, la vieille copine de Tabitha, viendra aussi. Si personne ne lui propose rien de mieux, a-t-elle élégamment précisé. Pete sera de la partie, avec Todd qui est de passage en ville. Je trouve que c'est un bon début pour une liste encore en gestation.

Monica vient le lendemain matin à mon bureau avec son Chuck, qui tenait absolument à visiter les locaux d'un « grand magazine ». *Bicyclette Boy* correspond parfaitement à cette définition, n'est-ce pas ? Bref, il s'extasie sur tout et me parle comme s'il me connaissait depuis toujours. Il fait de grands gestes de la main gauche quand il s'exprime. De la droite, il ne peut pas : elle tient la poignée d'un étui de guitare. Je me demande s'il compte aller en jouer dans le métro et faire la quête.

— Evie, est-ce que Chuck et moi, on pourrait dormir sur ton canapé ? me demande Monica au bout d'un moment.

Quel culot ! Elle ne pourrait pas se trouver un type capable de payer une chambre d'hôtel ? En plus, son copain et elle feront la fine bouche quand Rosie préparera le petit déjeuner parce qu'ils sont *végétaliens*...

Malgré tout, je ne peux pas refuser. Et je ris obligeamment quand Chuck précise que ce sera marrant qu'il y ait deux autres nanas dans l'appartement, parce que Monica et lui n'ont pas l'habitude d'être chaperonnés... Ils dorment dans le même lit, me précise-t-il avec un clin d'œil. Pauvre cloche.

Le 31 au matin, alors que Monica et Chuck sont partis se balader, Rosie et moi commençons à briquer l'appartement. Auparavant, Rosie a glissé un mot sous les portes de nos voisins pour les prévenir de la soirée, et nous excuser par avance pour le bruit... Nous avons même ajouté que, comme ils ne pourront sûrement pas fermer l'œil de la nuit, ils feraient aussi bien de participer à notre fête. S'ils viennent tous, ça fera pas mal de monde. D'autant que Rosie a spécifié que chacun pouvait venir accompagné. Ça me semble un peu kamikaze. Après tout, c'est notre premier réveillon chez nous, il faut qu'il y

ait une ambiance d'enfer !

Il est à peine 9 heures quand Pete et Todd arrivent. Et moi qui sors tout juste de la douche ! Rosie, elle, se sèche les cheveux et me demande de m'occuper d'eux le temps qu'elle finisse son brushing. Bon. Je m'habillerai plus tard. De toute façon, que je sois en caleçon et T-shirt n'a aucune importance : Todd ne verra jamais en moi autre chose que sa vieille copine de lycée.

Il regarde une photo d'Adrian, Rosie et moi posée sur le buffet.

— Qui est-ce ?

Il montre Adrian du doigt.

— Un de nos copains. Il est gay.

— Foutaises.

— Comment ça, foutaises ?

— Je connais ce genre de type. Je te parie qu'il n'est pas gay. Il le fait croire, comme des tas d'autres. Juste pour que des nanas s'installent dans Chelsea et ne se méfient pas des mecs. Elles se baladent à moitié nues, confiantes, et les types se rincent l'œil. Jamais elles ne feraient ça dans d'autres quartiers. Elles se croient tranquilles alors que tout autour d'elles grouille une meute de faux gays qui se régalent.

Voilà qui me trouble. Et si Todd disait vrai... ? Je chasse cette pensée. Rosie arrive, fin prête. Elle est super, avec son pantalon noir et le chemisier que je lui ai offert. Maintenant qu'elle a pris le relais auprès de nos premiers invités, je peux aller me préparer. Me métamorphoser en créature de rêve. Je me suis décidée pour la robe noire que je portais lors des Oscars de la Mode. Elle est probablement trop chic pour une soirée à la maison, mais après tout, c'est le Jour de l'An !

Le temps que je ressorte de ma chambre, pomponnée, parfumée, maquillée et craquante dans ma super robe, des copains d'Adrian, dont Anthony, sont arrivés. La soirée peut vraiment commencer. Adrian se charge de la musique, mettant un CD de Marvin Gaye. Le groupe a apporté des bouteilles et la cuisine commence à ressembler à la boutique d'un caviste en excédent de stock. Rosie a garni la table basse d'amuse-gueules et maintenant, elle regarde tous ces mecs d'un air de regret : ils sont si beaux... et si gays ! Quel gâchis...

Kristen, la copine d'Anthony, se pointe avec trois nanas juste avant Monica et Chuck. Oh, non ! Il trimballe sa guitare ! Il doit confondre notre soirée de réveillon avec le meeting hippie de l'île de Wight.

A 23 heures, l'appartement est bondé. Nous sommes au moins trente. Adrian a installé des lumières psychédéliques, des flashes colorés qui clignotent au rythme de la musique. On se croirait dans un club branché, c'est extra. Sauf que le bruit est effarant. J'espère que les voisins qui ne sont pas venus n'essaient pas de dormir. Si parmi eux, il y a des couche-tôt, ils vont appeler les flics.

Adrian s'approche de moi et m'embrasse sur la joue.

— Super party, Eve. Bravo. Où est ton petit ami, celui que tu as branché à la soirée de

Noël ? J'aurais voulu te demander des détails avant mais j'ai été pas mal pris. J'ai l'impression que mon histoire de cœur tient la route, ce coup-ci.

— C'est vrai ? je suis contente pour toi, Adrian.

— Merci. Et la tienne ? Où est le beau brun ?

— A L.A. jusqu'au 3 janvier. Mais ce n'est pas grave : il y a ici plein de beaux hommes qui vont m'embrasser à minuit...

Pendant que je parle à Adrian, je le vois arrondir les yeux en fixant la porte d'entrée. Je me retourne, et qui est-ce que je découvre sur le seuil ? Tabitha ! Mais qu'est-ce qu'elle fait là ? Je me précipite vers elle.

— Pour une surprise... Tu devais passer le réveillon à Paris !

— Mal du pays, ma chérie. J'ai changé mon billet et me voilà.

— Pile à l'heure !

Quelqu'un a allumé mon petit téléviseur. L'écran affiche l'énorme horloge de Times Square. On entend la foule scander le compte à rebours. A zéro, un hurlement inouï s'élève. Nous ouvrons la fenêtre. Times Square n'est qu'à quelques blocs d'ici. Nous nous jetons tous dans les bras les uns des autres et nous nous embrassons, en nous souhaitant une bonne année... Ces effusions m'émeuvent tellement que je dois aller aux toilettes. Je me fraie un passage jusqu'au couloir et arrive à la porte tant convoitée. Elle s'ouvre sur Todd. D'un coup d'œil, je mesure son état. Ebriété très, très avancée, ça ne fait aucun doute.

— J'ai manqué l'heure H, hein, Eve ?

— Oui, mais tu vas te rattraper...

Je pose mes lèvres sur sa joue et à ma grande surprise, il fait dévier les siennes vers ma bouche. En plus, il me prend par la taille et me presse contre lui. Je ne peux pas faire autrement que de l'enlacer aussi. Bon sang, qu'est-ce qu'il est musclé... Je ne m'en étais jamais rendu compte. Je l'ai toujours vu habillé et je ne l'ai jamais touché. Privilège des vieux copains... Les nanas ne posent pas les mains sur eux... Mais celles qu'il pose sur moi sont chaudes, suggestives, et je me sens émoustillée. Vite, vite, je me contiens. C'est Todd, là, contre moi. Pas un macho.

Je me libère et pousse la porte.

— Il y a assez de place pour deux, me souffle-t-il à l'oreille.

Exact. La preuve, Adrian qui, entre-temps et sans que je m'en aperçoive, s'était faufilé dans le réduit, s'apprête à en ressortir.

— Todd, tu es un pervers, lance-t-il en sortant de cet endroit dans lequel d'ordinaire on s'enferme seul.

— Pas tant que ceux qui ont investi la chambre d'Eve, rétorque Todd.

— Quoi ? Il y a des gens dans ma chambre ?

Du coup, mon envie pressante se dissipe. Je pivote sur mes talons et cours, enfin, façon de parler compte tenu de l'embouteillage dans le couloir, vers mon domaine. Où je

découvre... voyons... combien sont-ils vautrés sur mon lit ? Un, deux, trois, quatre, cinq... Adam est parmi eux. Mais ils ne se livrent pas à une orgie sexuelle, les salauds ! Ils se shootent ! A la coke !

Tabitha m'a rejointe. Elle hurle.

— Ah non ! Pas de ça !

— Oh, ça va ! lui crie une fille. On a presque fini.

Rosie aussi est là maintenant.

— Qui sont ces gens ? Et... je rêve ou bien ils... ?

— Oui. Hé, vous tous ! Levez-vous de là et fichez le camp, compris ?

Ils ne discutent pas. En un éclair, ils ont récupéré leurs manteaux et, Adam excepté, sont partis. Je fais signe à Adrian de remettre un disque. La musique s'était tue, pendant quelques instants de flottement. L'ambiance se réinstalle donc mais j'ai eu peur. Le réveillon sympa a été bien près de mal tourner.

Todd danse seul. Je viens tout près de lui. Sans sentir la moindre onde sexuelle passer entre nous. J'ai dû rêver l'épisode des toilettes.

Monica, qui danse aussi, me donne du « chérie » à tout bout de champ, sans raison. Il me semble qu'il serait sage de la calmer un peu. J'attends donc la fin du morceau, puis coupe la sono et propose à Chuck de nous jouer quelque chose à la guitare. Quelle idée j'ai eu là ! Il nous dévide une version folk de *Auld Lang Syne* complètement nulle. Enfin, selon moi. Parce que les invités ont l'air de trouver ça extra. Ils chantent en chœur et se balancent en se tenant par le bras. C'est dingue les effets de l'alcool sur les gens normaux...

Ecœurée, je marche en crabe vers la cuisine tout en entraînant Tabitha. Je veux qu'elle me parle de Paris. Mais je n'ai pas le temps de poser la moindre question : Rosie nous rejoint.

— Vous savez quoi, les filles ? Ça me ferait plaisir qu'on se souhaite bonne année entre nous. Juste toutes les trois...

Nous remplissons nos verres et portons un toast à la nouvelle année. Je lève le mien et lance :

— Que tous nos vœux soient exaucés !

Nous entrechoquons nos verres.

— Je forme le même souhait, dit Tabitha.

— Moi aussi, confirme Rosie.

Janvier

Mon premier jour de travail après les fêtes me rend toute triste : en entrant dans le hall de l'immeuble de Prescott Nelson, je vois un grand vide, à la place du gigantesque sapin

décoré. Pourquoi ne l'ont-ils pas laissé jusqu'à Pâques ? Sans doute pour que tout le monde comprenne que maintenant, fini la rigolade, il est temps de mettre un bon coup de collier.

Je m'y attelle donc. En consultant mon e-mail sans attendre. Mais soyons honnête : je n'y cherche pas de messages de mes chefs. Ce qui m'intéresse, ce sont les bêtises que les copains et les collègues ont pu m'envoyer, histoire de prolonger l'ambiance festive. J'y cherche aussi quelques lignes de Rob King. Mais il ne faut pas trop en attendre. Des blagues, des canulars, j'en ai à la pelle. En revanche, Rob n'a pas donné signe de vie. De dépit, je me mords la lèvre jusqu'au sang.

C'est au moment où je m'essuie la bouche avec un Kleenex que Herb entre dans mon bureau. Je m'attendais si peu à le voir tout de suite que je sursaute. Il me prie de l'excuser de m'avoir fait peur, puis me présente ses vœux.

— Autre chose, Eve : trouvez-nous une salle de conférences disponible : notre département organise une réunion impromptue aux environs de 13 heures. Commandez donc de quoi déjeuner au Health Deli. Nous allons débattre des priorités de la nouvelle année.

— Voilà une idée originale !

Il approuve d'un hochement de tête empreint de gravité puis se retire, tout fier de lui. Le cher homme a une haute opinion de sa valeur professionnelle et je n'ai fait que la conforter. Pffff...

Je pianote sur mon clavier pour envoyer le message annonçant la réunion. Puis j'appelle Jennifer Hoya, la responsable de la logistique. C'est elle qui me dira dans quelle salle nous pouvons nous installer.

Une fois que je lui ai posé ma question, elle éclate de rire.

— Je parie que votre boss a décidé cette réunion il y a cinq minutes, n'est-ce pas, mademoiselle Vitali ?

— Euh... Probablement.

— C'est dommage, parce que tout est déjà réservé. Depuis Noël. Il vous reste les cabines d'ascenseur... mais ça ne me paraît pas idéal. Voyons, voyons... La salle du trente-septième étage est prise. Celle d'à côté, non, mais elle est petite. Combien serez-vous, mademoiselle Vitali ?

— A peu près une trentaine.

— Non, ça n'ira pas. Je suis désolée, mais vraiment, je n'ai rien à vous proposer. La seule solution, c'est la cuisine de votre département.

La cuisine ? Dépourvue de sièges ? Où il nous faudra manger nos sandwichs debout, avec les employés de tous les autres services qui vont entrer et sortir pour se servir du café ou de l'eau fraîche ? Nous ne serions pas plus mal installés dans le hall d'entrée, au rez-de-chaussée, mais le gardien ne serait pas d'accord. Va donc pour la cuisine.

Quand j'en informe mes collègues par mail, ils répondent tous que je dois être cinglée d'avoir accepté la proposition de Jennifer Hoya. Je ne relève pas, et appelle le Health Deli,

où je tombe sur un type qui ne parle pratiquement que le pakistanais. Aussi, je mets environ une heure à passer la commande pour le département de *Bicyclette Boy*. Ayant enfin réussi, je raccroche, et rouvre ma messagerie.

« Salut. J'espère que mon comportement lors du réveillon ne m'exclut pas de notre jardin d'Eden, O mon Eve...
Adam »

J'efface, puis lis ce qui vient ensuite. De Maggie, l'une des graphistes. Elle se plaint de cette réunion. Elle aurait bien aimé savoir de quoi on allait discuter pour préparer un topo. Pauvre fille incapable de réagir efficacement au quart de tour comme moi. Si Rob propose des candidats au départ, je suis sûre qu'elle en fera partie. J'ai entendu Herb dire qu'il fallait du sang neuf chez les graphistes.

Le message suivant émane de Jim, le rédacteur en chef, un type porté sur les blagues de cul qui est tellement nul qu'il n'est sûrement même pas fichu de tenir sur un vélo. Lui aussi se plaint. Mais de la bouffe de Health Deli.

« Est-ce qu'on ne pourrait pas avoir une bonne vieille pizza au lieu de tous ces trucs pour herbivores ? Eve, arrangez-vous pour que, dans leurs sandwiches aux plantes vertes, il y ait quand même quelques oignons frits, bon sang ! »

Je comprends un peu la réaction de Jim. Mais il faut qu'il sache qu'il y en a d'autres qui apprécient la nourriture hypocalorique du Health Deli. Surtout après les fêtes, quand on a deux fois plus de bourrelets qu'avant.

L'année commençant, je suis pleine d'espoir. Donc je rappelle Jennifer Hoya, convaincue qu'elle aura fini par trouver une salle. Raté. Elle suggère le bureau de Herb. En se serrant un peu...

— Impossible.

— Dans ce cas, Eve, je vous suggère d'annuler la réunion par mail. C'est pratique, les mails, parce qu'on peut envoyer des messages, ça permet des messages anonymes. Personne ne saura que c'est vous qui avez fait passer le briefing à la trappe.

Non. J'ai trop de conscience professionnelle pour m'abaisser à ça, n'est-ce pas ? Quoique... si d'ici à midi je n'ai pas trouvé d'autre salle que la cuisine commune...

J'appelle Tabitha au secours.

— Tu imagines ? Il va me falloir annuler la réunion. Et pas anonymement comme l'a conseillé Jennifer Hoya. Ce n'est pas mon genre, tu le sais.

— En revanche, c'est bien celui de la Grande C. Comme elle n'est pas là aujourd'hui, c'est à moi d'envoyer des mails à droite et à gauche pour signaler que la réunion prévue est à l'eau et...

— Attends, Tabitha. Qu'est-ce que tu viens de dire, là ?

— Que la Grande C avait annulé la réunion de cet après-midi sur son planning et que

c'est à moi d'expliquer à tout le...

- Génial ! Où devait avoir lieu ce meeting, Tabitha ?
- Dans la salle de conférences du trente-troisième étage.
- Elle est donc libre.
- Oui.
- Prête-la-moi, Tabitha ! Tu me sauverais la mise !

J'entends un lourd soupir, puis :

- Je suis vraiment grande et généreuse, Eve. D'accord. Amène ton troupeau dans mon département. La salle est super. Vue sur le fleuve, et tout et tout.

Merci, merci, super copine... J'envoie vite tous les mails, puis rappelle le Health Deli pour exiger que le déjeuner soit livré à 12 h 30. Comme ça, je suis sûre que les Pakistanais l'apporteront une heure plus tard, ce qui sera parfait. Jusqu'à ce qu'ils découvrent que de mon bureau, qu'ils connaissent, à la salle de conférences du département de *NY By Night*, il leur faudra parcourir des kilomètres de couloirs et charrier leur barda dans les ascenseurs. Ce qui ne va pas leur plaire du tout.

Dès que j'entre, accompagnée des livreurs de mauvais poil de Health Deli dans la salle de conférences, je me rends compte que personne n'écoute un seul mot du speech de Herb. Tout ce qui intéresse les participants, c'est le déjeuner. Ça se voit à leur visage. Ils me dévorent littéralement des yeux ! Je fais installer les plats sur la desserte puis je ressors avec les livreurs pour signer le bon. Je signe « Herb Reynolds », bien sûr. Puis je discute pendant cinq minutes avec les deux types de chez Health, qui veulent un pourboire en liquide. Comme d'habitude. Et comme d'habitude, je leur explique que je ne dispose pas de liquide. Ils le savent, flûte ! Alors pourquoi ils s'obstinent ? Il faudra que je suggère à Herb de me confier une petite caisse noire pour ce genre d'obligation.

Enfin, ils s'en vont, encore plus mécontents qu'en arrivant. Je rentre dans la salle. Bien entendu, ça a été la curée. Il ne reste presque plus rien à manger. Chance inouïe, je trouve un sandwich au saumon égaré sous des emballages vides, quelques rameaux de céleri et un drôle de canapé qui ressemble à de la terre humide. J'avale le saumon et le céleri et jette le truc bizarre à la poubelle. Juste à ce moment, j'entends Jim, le rédacteur en chef, pleurnicher qu'il a vendu son âme contre un Big Mac. Car il est sorti, le petit malin. Et il est allé tout droit chez MacDonald's.

Lorsque les mâchoires cessent de fonctionner, Herb fait asseoir tout le monde et reprend son discours depuis le début, puisque, dit-il, personne ne l'a écouté.

— Nous allons parler du travail que nous devons faire, chez *Bicyclette Boy*, pour être reconnus et conquérir davantage de parts de marché. Je dois néanmoins vous dire, pour mon plus grand plaisir, que nos responsables du marketing ont réalisé des prouesses. L'accroissement de notre taux de popularité est phénoménal. Nous sommes un tout nouveau magazine qui pourtant joue déjà dans la cour des grands.

Pendant qu'il parle, son regard s'attarde trois secondes et cinq dixièmes sur le visage de chaque participant. Il s'applique tellement qu'il me fait penser à une caricature de bande

dessinée. Il ne lui manque que la bulle au-dessus de la tête.

— Il ne faut cependant pas nous reposer sur nos lauriers, continue-t-il. La direction a envisagé de changer le format du magazine, vous l'avez appris avant les fêtes. Nous allons aussi travailler en étroite collaboration avec les autres magazines consacrés au sport chez Prescott Nelson.

Et bla, bla, bla... et bla, bla, bla... J'en ai marre. Je commence à laisser errer mon imagination et je comprends aux mines des autres qu'ils font pareil. Nous réagissons à présent comme des automates : nous rions aux blagues vaseuses, nous acquiesçons avec conviction au bon moment. Néanmoins, quelques-uns font des faux pas : ils regardent subrepticement leur montre, ou se trémoussent sur leur chaise. Comme moi. Parce que Tabitha n'a prêté la salle que pour une heure trente et que Herb a passé soixante minutes à ne rien dire.

— ... et je remercie Eve...

Quoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ? Ou dit ? Pourquoi Herb me remercie-t-il ? Bon sang, je n'ai pas fait attention. Je pensais à Rob. A ses larges épaules. A ses mains douces et chaudes.

— ... le déjeuner était excellent, n'est-ce pas, Jim ?

Grand rire général. Ouf, j'ai compris. Herb me remerciait pour le buffet livré par Health Deli. Décidément, ma position au sein de Prescott Nelson s'améliore de jour en jour... On me confie des tâches d'importance capitale, n'est-ce pas ? Ainsi, maintenant que la réunion est terminée, vais-je nettoyer la salle de conférences pour que Tabitha n'ait pas de problème avec la Grande C. Ouah ! Quelle responsabilité !

Le mercredi, je suis prise au dépourvu. C'est le jour de la grande réunion et pas une seconde je n'envisage que Rob doit y assister. Mais si : il est rentré de Californie et est assis à sa place, au milieu des rédacteurs. Comme il ne reste plus de place pour moi, je me pose sur la moquette dans un coin.

Rob me remarque, et me décoche un clin d'oeil. J'en ai le cœur qui bat la chamade.

Brian, le temporaire, est assis à côté de moi. Que fait-il ici ?

— Vous ne deviez pas reprendre vos cours, à la fac, en janvier ?

— Le 3 février seulement. Alors je reste encore un peu. Ça me vaudra des points supplémentaires et...

Je lui fais signe de se taire : Herb s'est levé et désigne Rob de la main.

— Vous avez tous entendu parler de Robert King. Il est ici pour nous aider à augmenter la créativité de chacun et la productivité de la société.

Oh, ces mots banals que Herb emploie pour en fait dire que Rob est chargé de couper des têtes.... Je perçois un frisson d'effroi général.

Rob se lève et prend la parole. Beau. Impressionnant, même s'il sourit. Je ne prête guère attention à ce qu'il raconte. Lui aussi, il bluffe. Il noie le poisson en faisant miroiter

l'élan qu'il compte apporter à la boîte avec le concours de tous. Mais ça m'est égal, du moment que je peux contempler ses mains et fantasmer sur tout ce qu'elles pourraient me faire... Quand il les enfonce dans ses poches et reste là, jambes écartées, comme un cow-boy prêt à dégainer, je suis bouche bée. Oh, pas longtemps. Parce que je m'en rends compte et me dis que Rob va me trouver l'air bête s'il me voit comme ça.

Il achève son exposé et tout le monde applaudit. Quelle bande de masos... Je me lève et me dirige vers la cuisine. Pour y boire un verre d'eau mais surtout dans l'espoir que Rob viendra m'y retrouver. Je lui accorde trois minutes. Si je reste plus longtemps, on pensera que je vide la bonbonne.

Flûte. Rob ne vient pas. Je dois donc regagner la salle de conférences. Mais, bon sang, la porte est fermée ! On m'a bouclée dans la cuisine. Quelle honte ! Je suis obligée de frapper pour me faire ouvrir. Gary était apparemment en train de batailler avec Jim à propos d'un article et mon interruption le contrarie, je le lis sur sa figure.

La réunion se termine enfin. Je guette Rob. Il devrait me chercher, n'est-ce pas ? S'approcher de moi et... Non. Il s'en va avec Herb. Il ne me reste plus qu'à me réfugier dans mon bureau et appeler Tabitha pour me faire plaindre.

— Tu aurais pu lui faire passer un mot, Eve.

— Oh, allons... On fait ça au lycée, mais pas chez Prescott Nelson !

— Pourtant, tu te conduis exactement comme si tu étais encore au lycée... Est-ce que ça te dirait, une soirée brésilienne, demain ?

— Ça m'a l'air tentant. Pourquoi ne...

Je m'interromps, soudain paniquée : Rob se tient juste devant moi !

— Je te rappellerai, Tabitha.

Je raccroche et sourit à Rob.

— Bonjour.

— Bonjour, Eve Vitali... Trop bête, ce coup de la porte de la cuisine fermée, hein ? J'ai eu du mal à ne pas rire. Bon, Eve, qu'est-ce que vous faites ce soir ? Vous travaillez tard ?

— Je serai hors d'ici à l'instant où l'horloge indiquera 16 h 55 exactement.

— Très bien. Vous voulez venir dîner chez moi ? Je réussis assez bien le poulet au marsala. A dire vrai, c'est le seul plat que je sache faire. Un homme doit toujours savoir faire parfaitement UN plat.

— Parce qu'il n'invite les femmes qu'une seule fois ?

Je ne laisse pas à Rob le temps de répondre. Je m'envole tout de suite sur le petit nuage que cette invitation vient de faire surgir. Je suis lucide : je ne planerai qu'une soirée. Mais ce sera toujours ça de pris.

Avant de quitter le bureau, je passe un coup de fil à Sherman, l'assistant de Rob, pour lui demander son adresse. Mon amnésie ne s'est pas améliorée. Il me la donne et je rentre chez moi pour me bichonner, m'astiquer, me faire super belle, en somme ! Auparavant, je suis passée chez le meilleur pâtissier de Manhattan et j'ai acheté le dessert. Le carton

contenant le gâteau à la main, je sonne chez Rob à 21 h 45. Il avait dit 21 heures. Donc, je suis en retard juste ce qu'il faut. Il ouvre, tout sourires et je manque fondre sur le paillason. Une chanson de Billie Holliday passe en sourdine, ça sent un peu l'ail. Rob est craquant, en tenue décontractée : manches retroussées jusqu'au coude, pieds nus. Décidément, c'est le genre d'homme qui, quoi qu'il porte, costume-cravate ou salopette de camionneur, sera toujours le charme personnifié. Je le suis dans la cuisine, où il s'affaire manifestement depuis un bon moment. Il refuse mon aide, me dit de me détendre dans le salon. Je m'installe sur le canapé, et déguste le vin rouge chambré à la perfection qu'il m'a servi. J'attends qu'il me rejoigne tout en examinant les bouquins posés sur la table basse. Tous ont trait à la peinture. J'en ai empilé une bonne demi-douzaine sur mes genoux et les feuillette quand Rob arrive enfin. Il s'assied à côté de moi, me passe un bras autour des épaules et sans même prendre le temps de la réflexion, je me laisse aller contre lui. M'incliner déséquilibre la pile de livres qui tombent sur le tapis. Rob ne s'en soucie pas. Il s'active sur mon oreille, et je sens une vague de chaleur déferler de mon front jusqu'à mes doigts de pied. La main de Rob s'insinue dans l'échancrure de mon chemisier. Je songe à l'ôter quand Rob retire sa main.

— Peut-être devrions-nous dîner avant, non ?

Je hoche la tête sans conviction. J'ai faim, oui, mais pas de poulet au marsala. Rob doit le sentir, parce qu'il marque un instant d'hésitation puis me souffle :

— Laissez-moi le temps d'aller baisser le gaz...

Une nanoseconde plus tard, il est de retour sur le canapé, plus empressé que si un soufflé cuisait dans le four.

Voilà. Maintenant, nous nous tutoyons, nous fumons des Dunhill Light, puis nous dînons en sous-vêtements dans la cuisine. Je mange lentement. Je me sens languide, mais pour rien au monde je n'avouerais à Rob que jamais je n'ai éprouvé une telle sensation de plénitude. Il risquerait de prendre peur. Lui dire qu'il a été un amant extraordinaire, d'une sensualité torride, mais aussi plein d'attention, et de délicatesse risquerait de l'affoler. Il penserait que jusqu'à maintenant, je n'ai été qu'une pauvre fille mal b... euh... mal aimée. J'ai ma fierté, moi !

Le lendemain, après une nuit en pointillés où il me fait l'amour à peu près toutes les heures, j'arrive au bureau, les yeux brillants et le sourire aux lèvres. J'ai dû marcher avec cet air béat comme ça dans la rue. Heureusement, à New York, personne ne prête attention à personne. Mais à Tabitha, rien n'échappe. Elle m'observe avec circonspection.

— Pourquoi es-tu d'aussi bonne humeur, Eve ?

Elle cherche à comprendre. Ma vieille copine s'est muée en flic au flair acéré et à l'instinct sans faille. On ne la lui fait pas, à elle. Mais je garde mon secret, lui assurant que ma bonne humeur est à mettre sur le compte de ce vendredi qui commence.

— Et ces nouveaux vêtements ?

— Je les ai achetés chez Gap, en rentrant.

— En rentrant d'où ?

Zut. Je choisis mal les mots. Maintenant, Tab a les oreilles dressées comme un berger allemand sur une piste.

— J'ai téléphoné chez toi, poursuit Tab. Rosie m'a dit que tu avais passé la nuit dehors.

— Ailleurs. Pas dehors.

Tabitha croise les bras. Elle s'est plantée devant la porte. Je comprends que je ne pourrai pas quitter le bureau tant que je n'aurai pas lâché le morceau. Et finalement, j'ai envie de tout raconter. Parce que c'est trop beau, trop inattendu, trop magique. Alors je parle. Je dévide une histoire à mi-chemin du conte de fées et de la partie de jambes en l'air typique du magazine *Cosmopolitan*. Quand j'ai fini, Tab me regarde en étrécissant les yeux, vaguement inquiète.

— Tu devrais prendre un Valium, Eve.

— Oh, non... Je vais tout à fait bien...

— On ne va pas bien quand on achète des vêtements Gap au rayon ados. Viens déjeuner avec moi. On fera un peu de shopping et je te trouverai quelque chose de correct.

— Non. Je n'ai pas faim. Je me sens... rassasiée.

Et vraiment à côté de la plaque : j'oublie d'appeler Rosie, je mets quarante-cinq minutes pour envoyer un mail général pour repousser une réunion à lundi et je laisse refroidir mon café sans penser à le boire.

Finalement, lorsque je retrouve assez d'énergie pour appeler Rosie, elle sait tout. Tabitha s'est chargée du rapport. Rosie est contente pour moi mais me prie, la prochaine fois, de l'avertir, pour qu'elle ne s'imagine pas qu'un tueur en série m'est tombé dessus. Elle a failli téléphoner aux flics et aux hôpitaux...

— Il n'y aura sans doute pas de prochaine fois, Rosie.

— Ah. Donc, tu es libre, ce soir. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Je ne sais pas. Laisse-moi réfléchir et... Je te laisse, Rosie : on m'appelle sur une autre ligne.

Je manque tomber de ma chaise en entendant la voix de Rob. Lui aussi veut faire des projets pour la soirée. Le petit nuage se renforce et je repars au gré d'un vent de bonheur. Je fais savoir à mes copines que contrairement à ce que je croyais, je ne serai pas libre. Puis je me mets au travail, animée d'une énergie toute neuve.

Rob a dit qu'il passerait me prendre au bureau. Il ne fait son apparition qu'à 19 h 30. Je commençais à me lasser de l'Internet, avec lequel je joue depuis 17 heures.

Nous quittons l'immeuble de Prescott Nelson ensemble. Que Rob ait été en retard, en fin de compte, c'est une bonne chose, parce qu'un vendredi soir, la seule personne qui nous voit partir en duo, c'est le gardien.

Le week-end commence à l'instant où Rob me fait monter dans sa limousine. Ensuite, c'est *Un homme et une femme*. Avec balade dans le parc, le long des avenues désertées par les vrais New-Yorkais, petits restaurants charmants et discrets, séances de cinéma d'art et

d'essai, visites de musées... Il ne manque que la pluie pour que je me croie dans un vieux film romantique des années 60.

Le dimanche soir, moi dans un T-shirt de Rob qui m'arrive aux genoux, lui torse nu et en caleçon, nous finissons de lire l'édition dominicale du *New York Times*. J'ai un mal fou à me mettre dans la tête que, demain, il faudra aller au bureau. Comment les choses vont-elles se passer ? Rob redeviendra le boss coupeur de têtes et moi, la petite assistante de *Bicyclette Boy*. Le prince charmant et Cendrillon.

Une fois au lit, de nouveau repus, j'essaie d'aborder le sujet « boulot ». Le sien. Mais il reste évasif, il n'a pas envie de s'étendre sur son job, c'est évident. Tout ce que je déduis de ses quelques paroles mesurées, c'est qu'il aime le pouvoir.

Le lundi matin, j'assiste à la réunion dans un état second, proche de l'ivresse. Au point d'applaudir à deux mains quand Lacey Matthews présente son article sur la bicyclette vue par les femmes. Alors que j'aurais dû faire une jaunisse : ce qu'elle a écrit, elle, va être publié... La réunion terminée, je reviens dans mon bureau et consulte ma messagerie.

« Eve, c'est Tabitha. Tu es vivante ? On dirait qu'Adrian et toi avez disparu de la circulation. Les histoires d'amour, ça vous fait perdre des copains... Appelle-moi. Mais ce week-end, moi aussi, je serai prise. Un super Brésilien... Je vais danser la samba au lit. »

« Eve, c'est Rob. Est-ce qu'on pourrait se retrouver sur le coup de 22 heures pour manger un morceau et aller voir un film ? »

Oooh... Je ne me lasse pas de relire ces quelques lignes.

Je passe quand même au message suivant. Je connais maintenant celui de Rob par cœur. Je crois que je pourrais le réciter à l'envers.

« Evie, c'est Rosie. Tu viens dîner, ce soir, j'espère ? J'ai acheté un beau saumon au marché de Chelsea, hier, mais comme tu n'es pas rentrée, je ne l'ai pas préparé. Il ne tiendra pas le coup un jour de plus. Tu penses être à la maison aujourd'hui ? Tiens-moi au courant. »

Le ton de Rosie m'a paru bien triste. Sûr qu'elle a besoin de son amie Evie. Mais celle-ci est une grosse égoïste qui va encore la laisser tomber pour son amant.

« Eve, ici Lacey Matthews. Pourriez-vous m'arranger un rendez-vous avec Herb à 16 heures ? Il faudrait que je mette au point certains détails de ma fonction avant la réunion de rédaction de mercredi »

Compte là-dessus... Zzzipp... Effacé. Voilà pour Lacey.

Puis je passe plusieurs coups de fil frénétiques. Un à Tab pour lui dire : « Entendu, nous déjeunerons ensemble », un autre à Rosie parce que, après réflexion, je calcule que je peux dîner avec elle et retrouver Rob à 22 heures. Dernier coup de fil à Sherman, pour

qu'il fasse savoir à son patron que j'accepte la proposition. Pas davantage de précisions. Comme ça, je ne me mouille pas. Et puis, malgré tout, parce que je suis bonne fille, je signale à Herb par courrier électronique qu'il faut qu'il reçoive sa chère Lacey à 16 heures.

Vers midi, je retrouve Tab à la cafétéria The Nook. Elle se sert largement de poulet. Deux blancs et les ailes, le tout recouvert de sauce. Moi, je me contente d'une salade californienne. Elle me questionne sur Rob, mais sans insister. Elle préfère parler de son Brésilien, un chorégraphe à tomber raide qui n'est en ville, hélas, que pour quinze jours.

— Tabitha, pourquoi est-ce que tu ne t'intéresses qu'à des types qui viennent des quatre coins du monde ?

Elle me regarde sévèrement.

— Ce n'est pas parce que tu sors avec un mec exceptionnel qu'il faut que tu me fasses la leçon... Mais je vais néanmoins te répondre : je déteste faire l'amour avec le même type pendant plus de quelques semaines. Mes amants étrangers finissent toujours par rentrer dans leur pays. Oh, tu peux rire, mais pour moi, monogamie égale monotonie.

Pendant qu'elle me parle, elle regarde autour d'elle. Tout à coup, elle sursaute et me montre une table d'un mouvement du menton.

— Hé, ce n'est pas ton Roméo, là-bas, en train de déjeuner avec une super nana ?

Mon Dieu, si. Et Tab dit vrai, cette nana est époustouflante. Les fringues, la coiffure, l'allure... Ouah ! De quoi ai-je l'air, comparée à elle ? D'une gamine mal dégrossie. Mais il ne doit pas coucher avec elle. Sinon, il ne l'inviterait pas à déjeuner à la cafétéria de la boîte, voyons. N'empêche, malgré ce beau raisonnement, je fais en sorte qu'il ne me voie pas quand je vais chercher un café glacé. J'essaie de me persuader que je suis une minuscule souris grise pendant que je traverse la salle. Mais il a une bonne vue. Il repère même les souris. Et me hèle :

— Salut, Eve !

— Oh, salut, Rob...

Parfait. J'ai répondu sans ciller. Ni rougir. Je crois que, finalement, j'ai grandi.

— Alors ? me demande Tabitha quand je la rejoins à notre table.

— Alors, je pense qu'il bosse avec cette fille, et qu'il mange avec elle pour parler boulot.

Je croise les doigts en cachette derrière mon dos.

— Tu as vu Rosie, ce week-end, Tabitha ?

— Non. Je l'avais invitée à assister au ballet dont mon Brésilien a fait la chorégraphie, mais elle n'a pas voulu venir. Je crois qu'elle broie du noir à cause de Pete. Il ne l'a pas rappelée et... Mince, la Grande C, là-bas... Vise un peu sa jupe... Elle l'a choisie en fonction de ce qui était écrit dans le *Sunday Times* à propos du genre de fringues à porter le lundi pour être vraiment tendance... Eve, qu'est-ce qu'elle mange ? Tu arrives à voir ?

— Il me semble que, sur son plateau, il y ait une salade. Ah, elle vient de s'arrêter pour parler avec Rob.

— Pfff... Je parie qu'elle n'a pas mis de vinaigrette et qu'elle ne prendra pas de dessert, dit Tabitha en plongeant sa cuillère dans sa glace à la chantilly.

Je connais ma Tabitha. Elle est traumatisée. Elle ne s'attendait pas à trouver sa chef à la cafétéria. Je parie que nous ne remettrons pas les pieds ici avant au moins un mois.

Heureusement que chez moi, je peux me rattraper avec les bons petits plats de Rosie. Le saumon de ce soir sera à coup sûr une merveille...

A mon arrivée à l'appartement, je découvre avec stupéfaction que le saumon est toujours dans le frigo. Rosie est allongée sur le canapé. Elle regarde un de ces talk-shows idiots qu'elle adore. Un truc où des gens de deux cents kilos viennent expliquer qu'ils se sentent mieux dans leur peau que ceux qui en pèsent quarante. Ou bien que leurs gosses qui se teignent les cheveux en vert et se font faire des piercings partout sont parfaitement équilibrés.

D'une voix toute triste, Rosie me dit qu'elle va faire griller le poisson. Griller ! Pas le préparer avec une sauce à l'oseille et des petits légumes ou en papillote sur un lit d'oignons ? Mauvais signe. Ma Rosie ne va pas bien. Je ne peux pas la laisser dans cet état. Alors j'appelle Rob et annule la soirée cinéma. C'est Sherman qui prend l'appel. Il communiquera le message à son patron qui est encore en réunion. Lui, il l'attend. Mon Dieu, mais Rob est un vrai esclavagiste... Ce pauvre Sherman...

Je n'ai pas le temps de m'apitoyer sur Sherman. Rosie compte davantage que lui. Je me rends compte qu'elle a repris du poil de la bête en m'entendant annuler la soirée avec Rob. Du coup, j'ai droit à un saumon mitonné au fenouil digne d'un grand restaurant. Mais elle n'est quand même pas au top de sa forme, je le vois bien. Quand je lui demande si elle m'en veut de lui avoir fait faux bond tout le week-end, elle m'assure que non.

— Oh, allez, je te connais... Tu as laissé tomber ton entraînement à la gym, tu n'es pas allée courir, et tu regardes ces émissions de télé-poubelle...

— Ça me détend.

— Rosie, tu plaisantes ? C'est archi-nul !

— Mais non, je ne plaisante pas. Mes seuls moments de distraction, c'est quand je vois mes copines... parce que toute la semaine, je m'emmerde, il n'y a pas d'autre mot, Evie : je m'emmerde à aligner des chiffres sur un écran... Quand je pense que je suis sortie major de ma promotion pour aligner des chiffres. Bon sang, je suis dingue d'avoir choisi la finance... Je passe des heures à chiffrer des placements, des indices boursiers, des balances de comptes...

— Rosie, tu es très douée et...

— Maintenant, quand je vois des chiffres, j'ai envie de les vomir ! Au point de ne pas avoir donné à mes parents mon numéro de téléphone du bureau.

— Ce n'est pas la seule raison, Rosie...

— Exact. S'ils avaient le numéro, mes parents m'appelleraient fatalement pour se plaindre de ceci ou cela pendant que moi, je lutte contre la dépression... Oui, la dépression, Evie ! Tout va mal, dans ma vie. J'ai couché avec deux mecs depuis que je suis

ici et aucun des deux ne m'a jamais rappelée. Enfin, quand je dis « deux », j'exagère, parce que Pete était trop bourré pour arriver à quoi que ce soit. Alors disons « un et demi »... En plus, Pete, que je connais depuis plus de cinq ans, est aux abonnés absents. Il a honte. Tant que nous n'étions que copains, c'était super. Mais cette nuit qui a tourné en eau de boudin a tout fichu en l'air.

— Allons, il te rappellera...

— Non. Il n'osera plus me regarder en face... Merde ! Voilà qu'en plus je dis des gros mots à tout bout de champ ! Moi qui ne jurais jamais, je deviens vulgaire !

— Euh...

C'est tout ce que je trouve à dire. Plutôt faible, comme soutien moral, mais Rosie est sensible à mon effort.

— Evie, tu es super. Je peux compter sur toi, je le sais. Je suis là, à débiter mes problèmes... mais il ne faut surtout pas que ça t'affecte. Tu as Rob et ça a l'air de marcher. Ne déprime pas à cause de moi, d'accord ?

Je me dis qu'être amie avec Rosie, ce n'est pas facile. Une autre qu'elle aurait déballé ses malheurs avec tant de complaisance que je l'aurais détestée de m'avoir saccagé le moral. Mais Rosie sait analyser ce qui lui arrive et minimiser immédiatement le problème, pour qu'on ne se sente pas obligée de la soutenir. Alors on ne compatit pas vraiment. Moi, je préférerais qu'elle tombe au trente-sixième dessous et ait besoin de moi pour remonter à la surface. Mais Rosie n'a besoin de personne. Elle tombe, puis se remet en selle toute seule. Les copines ne sont que de simples spectatrices, quand elles adoreraient jouer les bonnes âmes. C'est frustrant.

— Ce type, Rob, tu es amoureuse de lui, Evie ?

Typique de Rosie, ça. Elle change de sujet, rangeant dans un placard de son esprit ses propres soucis.

— Peut-être. Mais j'espère que non, que je suis juste séduite, parce que nous n'avons rien en commun. Ni l'éducation, ni les origines, encore moins le statut professionnel ou le standing social... Le mariage de la carpe et du... Mince, je ne sais plus quoi.

— Lapin.

— Mmm. Je suis sûre que je vais droit dans le mur. Tant pis. Mais je me méfie.

— Tu as tort, Evie. Fonce.

— Tu... tu crois ?

— Sûr. Rappelle-le pour lui dire de passer te prendre.

Malgré mes remords, je décroche le téléphone. Sherman m'annonce que la limousine sera en bas de chez moi dans trente minutes. Quand je quitte l'appartement, laissant Rosie devant le David Letterman Show, je me dis que je suis une belle lâcheuse.

La liste des emplois à pourvoir chez Prescott Nelson arrive tous les mardis par e-mail. Jusqu'à aujourd'hui, je n'y ai jamais rien trouvé en rapport avec mes compétences. Une fois, j'avais postulé au service marketing de *NY By Night*. C'était Tabitha qui m'avait

donné le tuyau. La responsable qui m'avait reçue semblait favorablement impressionnée : j'avais mis toutes les chances de mon côté en jouant la nana hypermotivée, dynamique, le cerveau bouillonnant d'idées neuves... Et elle était vraiment ébahie. Du moins, je l'avais cru. Parce que huit jours plus tard, la responsable ne m'ayant pas appelée, j'ai commencé à laisser des messages dans sa boîte vocale. Sans résultat. Je me demande si, au lieu d'être ébahie, elle n'avait pas été effrayée. Une fille aux dents longues, ça fait peur.

Quatre semaines plus tard, je l'ai enfin eue en ligne et elle m'a dit d'une voix lasse que je manquais d'expérience. J'ai alors perdu toute illusion sur mes capacités.

— Tu as jeté un coup d'œil au listing ? me demande Tab au téléphone.

— Non. Pas encore.

— Il y a un poste à *L'eau à la bouche*, le guide de restaurants touristiques. Ecoute ce qu'on demande : « Un coordinateur responsable de la liaison photos-articles, chargé ponctuellement du choix des sujets de fond de l'édition hebdomadaire. Ce coordinateur devra être très créatif et participer activement au développement du magazine ». Pas mal, non ?

— Tu vas te porter candidate, Tabitha ?

— Tu rigoles ? Je tiens trop à ma place à *NY By Night*. Mais pour toi, ce serait sympa. Et puis Rob serait content. Il apprécierait que sa petite amie participe au grand élan qui doit pousser les éditions Prescott Nelson vers les sommets. En plus, il pourrait te pistonner.

— Tabitha, je ne mange pas de ce pain-là !

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? Tu aurais l'impression de te vendre ?

— J'ai une certaine morale, ma chère. Je ne...

— Arrête, Eve ! Sois lucide ! Tu as une maîtrise en journalisme et qu'est-ce que tu en fais ? Tu la bousilles dans un journal merdique ! Un petit coup de pouce n'a jamais fait de mal à personne. Pense à la Grande C. Diplômes ? Zéro. Et regarde où elle en est ! Ton Rob pourrait t'aider, mince !

— Qu'est-ce que tu en sais ? Je n'ai même pas réussi à découvrir ce qu'il faisait vraiment chez Prescott Nelson.

— Moi, si. Une huile. Et quelqu'un qui flanque la pétoche. Dès qu'on prononce son nom, les gens se mettent à trembler. Il peut faire ce qu'il veut quand il veut dans la boîte. Nommer des assistants là où ça lui chante, et fiche à la porte n'importe qui dont la tête ne lui revient pas.

— Navrée, mais je vais jouer cette partie cartes sur table. Sans l'aide de Rob King. Oh, excuse-moi, Tabitha, mais on m'appelle sur une autre ligne.

— Si c'est lui, lance-toi ! Qui ne tente rien n'a rien...

Eh ! oui, c'est lui. Rob. Qui me propose de venir partager son déjeuner dans son bureau. J'accepte, mais avant de le rejoindre, je réponds par mail à cette femme de *L'eau à la bouche*. Je ne demanderai rien à Rob.

C'est Sherman qui m'accueille. Rob est retenu à un autre étage. En l'attendant, il me propose un cocktail aux fruits. J'accepte et me délecte d'une boisson rafraîchissante en attendant le big boss. Qui m'embrasse sur la joue en arrivant puis se hâte d'appuyer sur la commande des volets électriques. La pénombre se fait dans le bureau et Rob s'attaque aussitôt aux boutons de mon chandail. Eh bien, il est drôlement pressé ! Et aussi prudent : il a verrouillé la porte, me précise-t-il. N'empêche, je le repousse. Et reboutonne mon chandail. Jusqu'au cou.

— Eve, je crois qu'il serait bon que nous établissions certaines règles entre nous. Moi, je suis d'un côté de la barrière, toi de l'autre et...

— Comme dans le film Dirty dancing, n'est-ce pas ?

Il me regarde, fronce les sourcils, puis me montre les plateaux- repas de la main. Plutôt sophistiquée, la présentation. Le Déli' du coin ou le responsable de la cafétéria se donnent du mal pour le big boss. Beaucoup plus que lorsque j'appelle pour les juniors de mon département. Nous avons de l'agneau, et du chutney. Si j'arrivais à en faire monter à mon étage, personne ne se plaindrait. Quoique... De l'agneau... Ils sont tous végétariens, et commencent à me contaminer avec leurs histoires de viande « bio ». Peu importe, je me prépare à me régaler de ces côtelettes. Parce que au fond de moi, je suis une carnivore basique.

Mais dès que je serre les mâchoires sur une bouchée de viande, les remords m'assaillent. Non, je ne mangerai pas ce pauvre petit animal innocent assassiné dans des conditions que je ne veux même pas imaginer ! L'influence de mes collègues, les leçons du genre : « Enfoncez-vous bien ça dans le crâne » de Monica sont efficaces. Je ne parviens pas à déglutir. Et le dis à Rob, qui se lève et sort de la pièce, sans doute pour demander à Sherman de commander autre chose pour moi. Probablement des plats sans bête morte. Puis il revient, se rassied, et dévore sa part d'agneau plus la mienne. Après que je l'ai prié de commencer sans moi. Sinon, il aurait attendu qu'on me livre des trucs à base d'herbe.

En fait, on ne les livrera pas, m'apprend Rob. C'est ce pauvre Sherman qui va s'aventurer dans le froid pour aller les chercher lui-même. Et Rob ne semble en concevoir aucun remords. Au contraire, il paraît content d'être débarrassé de son assistant pendant quinze bonnes minutes, qu'il met à profit pour fouiller sous mon cardigan. Il tire dessus. S'il continue, il va le déformer. Flûte, il appartient à Rosie, ce pull. Heureusement, Sherman est de retour, me jette un regard torve quand il pose mon déjeuner sur le bureau. J'ouvre les emballages et oublie les tentatives de séduction de Rob : j'ai faim.

Dînerai-je avec lui ? me demande-t-il quand, un peu dépité, il me voit me lever, rajuster le cardigan, et me diriger vers la porte.

Non. J'ai trop négligé Rosie ces jours derniers. Je veux passer la soirée avec elle. Et je l'annonce d'un ton ferme. Celui de la femme qui a la balle dans son camp et n'entend pas la perdre.

De toute façon, je suis crevée. Une vidéo et au dodo. Rosie est ravie de m'avoir près d'elle, j'en suis sûre, et je ne serai pas mécontente de souffler un peu.

Le week-end arrive et, bêtement... Mais les femmes subjuguées par un beau mâle sont bêtes, n'est-ce pas ? Donc, le week-end, j'accepte de le passer avec Rob. Non pas que j'aie mauvaise conscience. Pas vis-à-vis de Tabitha, qui se pâme pour son Joao encore à New York, mais Rosie... Bon sang, Rosie... Jamais, au bon vieux temps du lycée, ni elle ni moi n'avons laissé un mec se mettre entre nous. Et voilà que je romps cette vieille règle. Mon petit ami passe en premier. C'est moche. D'autant plus que je suis certaine que Rob King, lui, ne me considère pas comme sa petite amie mais plutôt comme un passe-temps... Enfin... tant pis. Je vis quand même un week-end de rêve.

Et le lundi, Isabelle Chambers, la responsable des ressources humaines de la boîte, me convoque. Elle veut jauger cette Eve Vitali qui postule à *L'eau à la bouche*. Tabitha est convaincue que c'est grâce à Rob que je suis convoquée aussi vite. C'est faux. Je ne lui ai pas dit un mot de ma candidature. Mais Tab insiste : il sait tout, voit tout. Ce type est aussi efficace qu'un agent du KGB.

Je vais mettre mon tailleur à la Jackie O. Même Tabitha trouve qu'il sera parfait. Apparemment, Isabelle Chambers adore le style BCBG. Mais pas sur une nana avec une tête de déterrée. Alors Rosie m'applique des sachets de thé glacé sur les yeux, geste qui m'émeut parce que la pauvre Rosie a elle aussi des poches sous les yeux et personne ne s'occupe d'elle. Son job la tue, mais elle ne se plaint pas. Depuis l'autre soir, elle ne dit plus rien. Mais je vois bien qu'elle est HS.

Ça ne l'empêche pas de me briefer avant l'entretien. Elle m'explique comment répondre, me mettre en valeur, faire en sorte que mes défauts ne transparaissent pas quand je m'exprime. Quels défauts ? Je ne savais pas que j'en avais de flagrants. Charitable, Rosie ne me les énumère pas et se borne à me répéter :

— Sois souriante, précise, et montre-toi ambitieuse, mais en finesse. Mets un peu d'humour dans ton argumentaire aussi. Dis que tu aimes manger et voyager, que tu as un insatiable appétit de découverte dans ces deux domaines. Et surtout, que tu veux que le guide touristique de Prescott Nelson Inc. devienne incontournable pour tous les globe-trotters.

Gonflée à bloc, je vais au rendez-vous. Et l'entrevue se déroule très bien. Je parle de ma fonction actuelle chez Prescott Nelson en termes élogieux, de mon petit problème de blocage dans la hiérarchie... Isabelle Chambers m'interroge : d'où vient ce blocage, d'après moi ? Eh bien, dis-je, de mon extrême gentillesse : je suis incapable de dire « non », parce que je suis très dévouée. Ah, fait-elle. Puis elle veut savoir ce que je ressens. J'explique que je souffre, car j'ai besoin de m'épanouir au travers d'une fonction aussi enrichissante que celle de coordinatrice pour *L'eau à la bouche*. Isabelle Chambers paraît subjuguée.

Jusqu'au moment où elle me demande :

— Comment vous imaginez-vous dans cinq ans, Eve ?

Et zut ! Le piège. Que suis-je censée répondre ? Que je me vois à la tête de mon magazine ? Allons, je n'aurai que vingt-huit ans... Qui croira que je puisse gérer un

journal à cet âge-là ? Monica a vingt-huit ans et elle ne s'estime pas encore assez grande pour prendre son envol... Isabelle Chambers peut penser la même chose. D'ailleurs, il faut être dingue pour faire de pareils projets. Mieux vaudrait que je réponde que, dans cinq ans, j'aimerais avoir assis ma position à *L'eau à la bouche*, faire du guide le numéro un des ventes...

Je décide de lui montrer ma motivation, mais au dernier moment, comme poussée par un démon, je lâche :

— Je n'ai qu'une ambition : voyager et bien manger.

Catastrophe ! J'ai tout gâché. En quelques mots, j'ai fichu en l'air le portrait de la candidate idéale que j'avais péniblement dessiné. La fille motivée a disparu derrière l'image d'une paresseuse qui veut profiter de son boulot pour voir du pays en se tournant les pouces.

— Très bien, Eve. Je vous donnerai ma réponse bientôt.

Elle se lève, contourne son bureau et me raccompagne jusqu'à la porte. Je pénètre dans l'ascenseur dans un état second. Quelle gourde ! Non, mais quelle gourde... Je me suis enfoncée toute seule.

Je me tapis dans mon bureau. Au cours des heures suivantes, je ne réponds que laconiquement au téléphone, à Tabitha en particulier. Je ne compatis pas aux problèmes de Lorraine qui se fait du souci pour sa chienne qui attend des petits... Je voudrais me cacher dans un trou bien profond et disparaître.

Je suis toujours dans cet état d'esprit quand un livreur m'apporte un bouquet époustouflant.

Je lis la carte :

*« Je voulais illuminer ta journée comme tu illumines
la mienne.
Rob ».*

J'appelle Sherman et le prie de remercier Rob. Il n'est pas question que je parle à son boss car, évidemment, il est en réunion. Comme d'habitude.

Je raccroche et me mets à divaguer : et si les cinq prochaines années, je les passais dans les bras de Rob King ? Après tout, ce mec ne ressemble à aucun de mes ex. Je les quittais toujours parce qu'ils étaient sans envergure. Pas Rob, n'est-ce pas ? C'est un homme, un vrai, qui sait faire ce qu'il faut quand il le faut. La preuve, ces fleurs arrivent au bon moment pour revigorer mon moral défaillant.

Tiens, mon écran me signale que j'ai un message.

« Rob King sera absent de notre siège jusqu'à mardi prochain. Il se rend à la convention de Georgie. Si vous avez une note à lui communiquer, ou des questions à poser, contactez-moi au poste 7761.

Merci,

Oh, nom d'un chien ! Rob a envoyé un mail général. Tous les gens de la boîte ont reçu le même. Le concierge comme Herb. Je fais partie d'un lot de sous-fifres qu'il traite comme des toutous : le maître s'en va mais ne les oublie pas... Il leur donne un susucre pour qu'ils soient sages.

Je me rebelle : pas question de laisser passer ça sans sourciller. Je ne suis pas n'importe qui, bon sang ! D'ailleurs, je vais répondre :

« Est-ce que je dois comprendre que Rob ne couchera pas avec moi jusqu'à mardi prochain ? »

Non. Je me ferais virer dans la minute. Il y a des gens dont c'est le boulot de surveiller les mails. Histoire de coincer ceux qui s'amuse avec les messageries roses ou se connectent à des sites pornos.

Mieux vaut que je me calme et me dise que, finalement, c'est sympa que Rob s'en aille. Je vais pouvoir passer le week-end avec les filles. Ça me fera du bien, une bonne rigolade entre nanas.

Le dimanche après-midi, mes copines et moi formons un navrant trio. Et nous sommes bientôt toutes ivres. Il faut dire que nous avons commencé la java vendredi soir et qu'elle s'est finie à 5 heures du matin... Enfin, non. Pour être précise, je dirai 7 heures passées, après avoir pris un petit déjeuner chez Florent, dans le district des usines de conditionnement de viande. Ensuite, Tabitha a campé à l'appartement où nous avons soigné ensemble notre gueule de bois. Le samedi, encore sous le choc, nous avons décidé de nous vautrer devant COPS et nous nous sommes fait livrer des plats indiens. Le dimanche, grasse matinée pour tout le monde, puis déjeuner à l'appartement et après-midi à rêver en regardant des vidéo de Richard Gere, *Officier et gentleman*, *Pretty Woman*, *Internal Affairs*... Je suis un pur produit des années 80. Mes copines aussi. Alors Richard Gere, pour nous, c'est le top.

Installées sur le tapis autour de la table de salon, nous avons discuté, refaisant inlassablement le monde, et bien entendu la conversation s'est portée sur le boulot puis sur le sexe. Et sur les pratiques préférées des mecs, qu'ils exigent de nous comme si c'était un dû. Bien entendu, Tab et Rosie essaient de savoir comment ça se passe entre Rob et moi, mais je reste évasive, ne leur donnant que quelques renseignements basiques qui semblent satisfaire leur curiosité.

Rosie a moins de pudeur que moi. Elle explique dans le détail ce qu'elle a fait avec Pete... et surtout ce qu'elle n'a pas fait. Moi, pendant ce temps, je regarde ma montre. Il faudrait que j'aille à la laverie. Sinon je serai obligée d'emprunter des sous-vêtements à Tabitha. Ça ne lui manquerait pas : elle en a au moins une centaine !

Tabitha s'étant endormie sur le canapé, je suis allée faire ma toilette avec Rosie. Comme autrefois, quand nous étions ados et que la salle de bains était l'endroit où nous échangeons des confidences.

Je parle à Rosie de mes problèmes de sous-vêtements et de la solution « Tab ».

— Tabitha ne serait pas un peu fétichiste, par hasard ? me demande Rosie. Ou alors atteinte d'une manie compulsive : son obsession d'acheter des sous-vêtements me paraît bizarre.

— Non. Tabitha est juste un pur produit new-yorkais : elle est influencée par les magazines de mode.

Rosie s'est appuyée au lavabo.

— Ah, c'est vrai... J'oublie toujours que j'ai changé d'univers... C'est quand même super que je sois venue ici.

— Rosie, tu ne regrettes jamais d'habiter avec moi ?

— Oh, non ! Tu me fais un bien fou, Evie. Tu es la meilleure copine du monde. Grâce à toi, quand je veux une famille normale, je vais chez tes parents, et lorsque je suis en ville, je découvre des endroits où je n'aurais jamais mis les pieds. Je fais des tas d'expériences formidables...

— Mais quand même, Rosie, tu gagnes maintenant assez pour vivre seule. Et puis, je ne suis pas très présente. Tu as de temps en temps besoin de moi et...

Elle me passe le bras autour des épaules puis m'embrasse sur la joue.

— Evie, quand j'ai des idées noires, je m'en sors toute seule. Si mon boulot ne me déprimait pas, je n'aurais pas de problèmes. L'ennui, c'est que si j'essaie de me projeter dans l'avenir, je ne me vois pas ailleurs que dans un établissement financier à aligner des chiffres... Toi, au moins, tu as des rêves. Ce magazine, dont tu parles tout le temps...

— Pas tout le temps, Rosie. Seulement quand j'ai un coup dans le nez. Le reste du temps, si on me demande ce que je ferai dans cinq ans, c'est le trou noir. C'est même pour ça que j'ai fichu en l'air l'entretien d'embauche, hier, lorsque la responsable des ressources humaines m'a demandé comment je me voyais dans le futur. Je n'ai pas mentionné le magazine. J'ai répondu une ânerie. Exactement ce qu'il fallait ne pas dire.

— Peut-être. Mais il n'empêche que tu as un rêve. Moi, c'est le vide. Tu dis que tu n'en parles que si tu as un peu picolé. Eh bien, pourquoi ne noterais-tu pas tes idées à ce moment-là ? Tu les relirais après, quand tu aurais les idées claires...

— Des idées ? Tu crois que l'alcool éclaircit les idées ? Si ça activait les neurones cérébraux, ça se saurait, Rosie.

J'ai secoué la tête mais la suggestion a fait son chemin dans mon esprit.

Le lendemain, Tab et moi subissons encore l'effet de nos excès du week-end, alors au lieu de marcher jusqu'au Prescott Nelson Building, nous prenons le métro. Le mouvement des wagons nous secoue désagréablement la tête mais moins que le fait de marcher dans la rue. Assise sur un strapontin, je parle à Tab du conseil de Rosie. Elle gémit qu'elle est encore trop mal en point pour réfléchir à quoi que ce soit.

— Nous devrions faire ce que dit Rosie, je lui répète. Peut-être que nous sortons quelques bonnes idées quand nous sommes sous l'emprise de l'alcool.

— Ouais. Tellement bonnes qu'on les oublie le lendemain au réveil.

— Rosie m'assure que...

Tab me coupe :

— Ecoute, ne te vexe pas, d'autant que je commence à bien aimer Roseanne, mais une nana qui aime *Lifetime Television for Women* n'est pas dotée d'une capacité de jugement éblouissante...

Voilà qui clôt la conversation. Pour le moment, mais je n'ai pas l'intention de reléguer la suggestion de Rosie aux oubliettes.

Tout à mes pensées, je sursaute quand le train sort d'un tunnel. La lumière du jour me fait ciller, tout en me donnant l'impression d'aller mieux. Je vois dans ce bain lumineux un signe de renouveau. Comme si ma vie entrait dans une nouvelle ère de lumière et d'éclat. Du coup, une fois au bureau, je ne me déssole pas en découvrant les tâches ennuyeuses qui m'attendent. Ça ne durera pas. Bientôt, très bientôt, mon existence sera passionnante. Si, si, je vous le garantis.

Comme d'habitude, Rob va quitter le bureau des heures après moi. Même si nous avons prévu de nous voir, j'estime qu'il est prématuré de lui demander une clé de chez lui. Alors, pour tuer le temps, je décide d'aller me faire couper les cheveux. Mon coiffeur s'appelle Ed et incarne le type même du coiffeur new-yorkais : il est à moitié asiatique et gay. A part ça, je ne sais rien de lui. Il n'est pas bavard, pour un coiffeur. A part quelques commentaires sur mes cheveux et l'allure que j'aurai avec une mèche comme ceci ou comme cela... Si je lui pose des questions, il répond par monosyllabes. C'est Tab qui m'a envoyée chez lui et je pousse Rosie à y aller à son tour. Ce ne serait pas un luxe qu'elle renonce à son look de chanteuse de country...

— Superbes, tes cheveux, me lance Rob plus tard, en m'ouvrant sa porte.

Je m'apprête à lui parler d'Ed mais il ne m'en laisse pas le temps. Il se jette sur moi, vrai mâle assoiffé de sexe, et me fait l'amour sur le tapis tout en me répétant que je lui manquais, terriblement manqué. Il semble tellement sincère que pour un peu je lui dirais que je l'aime... Heureusement, je me souviens que nous ne nous fréquentons que depuis un mois. A mon avis, on ne peut avouer être amoureux qu'au bout de deux mois. Donc, je vais patienter avant de lui dévoiler ce qu'il y a dans mon cœur. Enfin, ce que je crois qu'il y a. Parce que, en réalité, je ne suis sûre de rien.

Moites de transpiration, nous reprenons notre souffle, quand son téléphone sonne. Il répond et je le regarde parler, tout nu, un pied négligemment posé sur un fauteuil. Il est superbe. Et c'est *mon mec* !

Un peu plus tard, on nous livre un dîner froid. J'ai une faim de loup. J'ai l'impression que je pourrais passer ma vie à manger et faire l'amour. Avec Rob. Je me sens si bien avec lui que j'en oublie qu'il est mon patron. Enfin, pas tout le temps, puisque je lui demande :

— Alors ? Tu en es où ? Tu as réalisé ton quota de renvois ?

— Eve, ma fonction ne consiste pas uniquement à renvoyer des gens et... Mais nous ne devrions pas parler de ça.

— Oh, allez... N'aie pas peur. Je ne suis pas un espion envoyé par les syndicats.

Il me regarde en souriant, mais je ne trouve pas son sourire franc.

— Tu sais, Eve, parfois, j'ai l'impression que tu te débrouilles très bien pour me faire parler...

Sur ces mots, il me porte jusqu'à la chambre et me pose sur le lit. Nous nous jetons l'un sur l'autre avec passion puis, de nouveau apaisés, nous bavardons. Je me rappelle tout à coup le bouquet de fleurs, celui qu'il m'a envoyé le jour où je devais rencontrer Isabelle Chambers.

— Je ne t'ai pas remercié. C'était vraiment gentil. En plus, le bouquet est arrivé juste avant que je...

Je m'interromps, car je préfère ne pas mentionner mon entrevue avec la responsable des ressources humaines. Surtout après que je l'ai sabordée.

— Ce n'est pas un hasard si les fleurs sont arrivées juste à temps... Comment penses-tu que tu as eu cette entrevue avec Isabelle ?

Février

Adrian m'invite à assister à un show dans East Village. La vedette en est le nouvel élu de son cœur, Jason. Parce que son histoire avec Anthony, c'est fini. Ils se sont disputés pendant trois jours avant de se séparer définitivement. Un vrai drame, m'a dit Adrian. Mais il a retrouvé Jason, un ancien petit ami revenu sur le devant de la scène, celle de sa vie personnelle et celle de ce théâtre où, à notre arrivée, nous découvrons une longue file de gens attendant l'ouverture des portes. Adrian embrasse sur les deux joues les trois quarts de ces personnes. Il connaît tout le monde, ici.

Nous nous asseyons et avant le lever de rideau, Adrian prend le temps de m'expliquer que Jason est l'un des cadres les plus haut placés du département Finance de chez Sony. Mais que son rêve, c'est de chanter. Hélas, il est désormais trop vieux pour faire carrière. Alors il se console en donnant deux ou trois représentations par an, pour ses amis et relations. Qui sont de très bonne composition, selon moi, parce que ce satané rideau ne bouge toujours pas et pourtant la salle reste tranquille. Pas de sifflets, pas de cris. Juste des gens qui vont paisiblement au bar, comme Adrian et moi. Nous buvons quelques verres et regagnons nos sièges lorsque la sonnette retentit.

Le show commence et les spectateurs sont en délire quand Jason apparaît. Son public lui est tout acquis. Pourtant, il n'est pas tout jeune, ce Jason. Adrian disait vrai, il a passé depuis belle lurette l'âge de devenir une grande star, avec ses cheveux gris clairsemés. Cela n'empêche pas Adrian de l'acclamer comme s'il était la huitième merveille du monde.

Mais moi, j'ai envie de me boucher les oreilles. Bon sang, ce type n'a aucun talent ! Une voix de crécelle, une gestuelle outrancière, et le thème du show est idiot. Je n'aurais jamais dû accompagner Adrian. Mais Tabitha était prise avec son nouveau mec, un Russe.

Le bouquet, c'est lorsque Jason massacre *Stormy Weather*, avec une mise en scène digne d'un film muet : éclairs, coups de tonnerre, grondements sourds, rafales de vent... C'est tellement nul que j'éclate de rire. Heureusement, ça passe inaperçu. En fait, Adrian croit que je pleure d'émotion. Tout comme lui et les autres spectateurs...

A la fin du spectacle — parce que Dieu merci il a une fin — Jason descend dans la salle à la rencontre de ses fans. Il remercie chacun d'entre eux avec des trémolos dans la voix puis s'immobilise devant Adrian et moi. Après de nouvelles félicitations, Jason nous propose d'aller prendre un verre tous ensemble. Adrian, lui et moi. Non ! Je veux fuir ! J'essaie de le faire comprendre à Adrian mais il ne me regarde pas. Il n'a d'yeux que pour son chéri. Je me retrouve donc dans un bar de Greenwich Avenue, avec un duo de mecs qui, heureusement pour moi, se transforme en solo parce que Jason est attendu ailleurs. Adrian est donc de nouveau tout à moi.

— C'était vraiment nullissime, lui dis-je, incapable de tenir ma langue. Ton copain, il était ridicule !

Adrian fronce les sourcils. Il a l'air féroce. Ce n'est plus l'Adrian que je connais mais un ennemi, qui m'accuse tout à coup de mépriser les homosexuels, de n'avoir aucune sensibilité...

— Tu as bien vu que tout le monde pleurait dans la salle, Eve. Toi, tu es restée de glace ?

— Adrian, le public était tout acquis à Jason ! Il était composé d'amis à lui !

— Tu n'es même pas capable d'écouter avec ton cœur ! D'apprécier le courage d'un homme qui se met en danger pour réaliser son rêve ! Il faut un sacré tempérament pour faire ça, Eve. Et toi, tu rigoles, les fesses calées sur ton fauteuil, alors que tu es incapable de prendre le moindre risque. Tu mènes ta petite vie tranquille, au ras des pâquerettes... En réalité, tu es une perdante-née, voilà ce que tu es !

La tension entre nous est tellement tangible que de nombreux consommateurs s'arrêtent de parler pour nous écouter. Pour écouter Adrian, surtout, qui a haussé le ton.

— Je suis désolée d'apprendre que je suis une perdante-née, Adrian, dis-je aigrement. J'ignorais que tu pensais ça de moi... mais j'ignorais aussi que tu aimais te faire peloter par Jason en public...

Là, je suis allée trop loin. Bêtement, je viens de casser quelque chose entre Adrian et moi. Aucune excuse n'effacera l'offense. A juste raison, parce que j'ai été cruelle. Pourquoi cette méchanceté, au fait ? Ah, oui... parce qu'il m'a dit que j'étais « une perdante-née »...

Les clients sont toujours suspendus à nos lèvres. Ils attendent la suite. Sans doute sont-ils persuadés d'assister à une dispute d'amoureux : Adrian n'a pas l'air d'un gay. Rien dans sa voix, ses gestes, son allure, ne permet de s'en douter.

Lorsqu'il s'adresse de nouveau à moi, il le fait d'un ton très bas dont la dureté m'inquiète immédiatement.

— Je commence à comprendre ce que je suis pour toi, Eve. A mon avis, tu trouves cool d'avoir un ami gay. C'est chic, tendance, et ça fait de toi une nana aux idées larges... Ça te

permet aussi de sortir dans les endroits à la mode. Mais ça ne va plus quand tu vois quelqu'un comme Jason : il est un peu trop gay pour toi, n'est-ce pas ?

Il ricane. Je garde le silence.

— Il y a autre chose, Eve... Tu es mal à l'aise parce que tu as senti que ma relation avec lui ressemblait à celle que tu as avec Rob King... Un mec plus âgé, haut placé, influent... et qui à terme me jettera. Exactement ce qui te pend au nez avec Rob King.

J'encaisse difficilement. Je suis au bord des larmes mais j'arrive à les contenir. Je prends une profonde inspiration, avant de rétorquer :

— Je ne sais pas où tu as péché l'idée que j'étais homophobe, Adrian. Ni que mon amitié pour toi était intéressée. Tu me blesses profondément, tu sais. Mais si cela peut arranger quelque chose, je suis prête à te prier de me pardonner. Je suis une sotte, sans doute. Mais la vérité, c'est que j'ai trouvé le show de Jason vraiment mauvais. Le fait que ton ami soit homo ne change rien. Ma critique ne fait pas de moi une perdante-née ni une homophobe. Tu vois ça comme ça parce que tu t'es disputé avec Anthony et que ça t'a perturbé... Tu me fais payer tes propres ennuis. Tu te défoules sur moi, et ce n'est pas sympa.

Il se contente de vider sa tasse de thé glacé, puis pose quelques billets sur le bar. Les clients ont l'air déçu. Ils attendaient le deuxième acte du mélo.

— On y va, Eve ?

Je hoche la tête et nous sortons. Les mains dans les poches, Adrian marche à côté de moi sans piper mot. Il me raccompagne jusqu'à mon immeuble, s'arrête un bref instant devant la porte, le temps de me dire bonne nuit, sans m'embrasser, puis s'en va.

Lorsque j'entre dans le living, je trouve Rosie emmitouflée dans un plaid de laine blanche, devant le David Letterman show, évidemment.

— Alors ? Comment c'était, le spectacle ?

— Nul.

Et je lui raconte. Le spectacle. La dispute. L'épilogue qui est tombé comme un couperet quand Adrian m'a laissée devant la maison. Mais elle ne m'écoute qu'à moitié : Letterman retient toute son attention, si bien que je me tais et me réfugie dans ma chambre : Tabitha m'écouterait, elle.

Non. Parce qu'elle n'est pas rentrée. Son téléphone sonne dans le vide. Tout à son histoire avec le Russe, elle n'a même pas branché la boîte vocale.

Quant à Rob, je ne vais pas essayer de le joindre, même si je caresse cette idée un instant. Nous ne sommes hélas pas assez intimes pour que je lui déballe mes petits malheurs à minuit.

Je me mets au lit sans parvenir à m'endormir : tout ce que m'a reproché Adrian me harcèle. Le salaud ! Il m'a complètement démolie.

Mais je m'en remettrai. Après tout, je n'ai que vingt-trois ans, n'est-ce pas ? J'ai toute la vie devant moi. Pour prouver que je ne suis ni une perdante-née, ni une homophobe. Oui,

j'ai du temps. Assez, je l'espère, pour réparer les dégâts d'une amitié bien mise à mal, ce soir.

Quelle révolution ! Aujourd'hui, je suis débordée de travail au bureau. Comme si on me demandait de faire en une journée le boulot de deux semaines. Lorraine a besoin de moi, Herb aussi, les juniors sont en manque permanent de stylos et de Post-it, et je dois en plus classer les notes de frais de plusieurs de nos auteurs. Dingue. Pour ne rien arranger, Tabitha est d'une humeur de chien à cause de son Vlad qui lui fait je ne sais quoi. Je n'ai pas le temps de rester pendue au téléphone pour écouter son histoire. J'en ai marre. Il faut que je me délasse. Et si j'allais faire un petit coucou à Rob ? Je ne l'ai pas vu depuis trois jours.

C'est évidemment sur Sherman que je tombe.

— Rob est en réunion, mademoiselle Vitali. Voulez-vous que je consulte son planning et vous trouve un créneau ?

Sherman se prend très au sérieux. Il est l'assistant parfait. Il doit se dire qu'à la longue, son dévouement paiera et qu'il gravira les échelons. Je ne peux pas le lui reprocher. Nous croyons tous ça, à New York.

— A quel genre de réunion assiste Rob, Sherman ?

— Réorganisation, énonce-t-il.

Puis il devient écarlate. Il a dû lâcher un secret. « Réorganisation » égale « renvois » en cascade et nouvelles têtes à la place des anciennes.

— Je vais attendre Rob dans son bureau.

— Mademoiselle Vitali, je ne peux pas...

— Calmez-vous, Sherman. Je ne fouillerai pas dans les tiroirs et je ne passerai pas de coups de fil personnels. Et puis, si je restais ici, dans votre bureau, je pourrais entendre ce que vous dites quand vous passez les vôtres...

— Je ne passe jamais d'appels personnels, mademoiselle Vitali.

Un instant, je crains qu'il ne se couche en travers du seuil pour m'empêcher d'entrer dans le sanctuaire de son boss. Il hésite. Il doit effectivement songer à me barrer la route. Puis renonce : il ignore quelle dose de pouvoir ma fréquentation intime de Rob King m'a donnée...

Je m'introduis donc chez Rob. Pas mal, vraiment. Vue sur le fleuve, meubles cossus... Dans un premier temps, je m'installe dans l'un des fauteuils réservés aux visiteurs. Puis je me cale dans celui du directeur. L'ordinateur de Rob, sur le bureau. J'ai envie d'ouvrir le dernier dossier sur lequel il a bossé et y ajouter un message super érotique... C'est un peu risqué, mais les cerbères qui veillent sur les e-mails n'ont pas accès aux dossiers de travail. Seul Rob lira ma prose sexy.

L'appareil étant en veille, je n'ai qu'à appuyer sur une touche pour faire apparaître le fichier sur lequel travaillait Rob avant sa réunion.

Tout un bla-bla-bla à propos de l'image des éditions Prescott Nelson, de leur notoriété... Je survole le texte quand mon œil accroche un détail. Tiens, tiens..., Rob mentionne l'importance du rapport coût-efficacité. Selon lui, certains départements sont en excédent de personnel. Des gens qui pourraient être déplacés vers d'autres services, affectés à d'autres fonctions... Plusieurs publications devraient faire des économies, réduire leur budget de fonctionnement, elles perdent de l'argent. La liste suit. *Anna*, le magazine féminin, *Les souris en colère*, le magazine féministe, *Oxygène*, le magazine dédié à la santé et... *Bicyclette Boy*.

Mon Dieu. Je ne devrais pas lire ça. C'est de l'espionnage, de l'abus de confiance... Mais je continue et me sens si mal que je crie quand la porte s'ouvre sur Rob.

Il entre.

Et il sourit. Donc, Sherman lui a dit que j'étais là et ça ne lui a pas déplu. Ouf.

Il voit l'ordinateur allumé et sourit toujours. Re-Ouf.

Il s'approche de moi, me caresse les cheveux, la nuque, se penche et m'embrasse. Un baiser doux, tendre, qui se mue vite en fusion. Ouah... J'en ai les genoux qui tremblent. Est-ce qu'il a fermé sa porte à clé ? Je pense que oui. Il est prudent, cet homme-là.

Il a commencé à jouer sous mon chemisier quand il se rend compte de ce qui est affiché sur l'écran. Je le sens se contracter. Il dégage ses mains, se redresse et me regarde sévèrement. Mais je ne suis pas impressionnée parce que sa bouche est barbouillée de rouge à lèvres. Mon rouge à lèvres. Ça ne fait pas très sérieux.

J'ai tort de prendre son changement de comportement à la légère, je m'en rends brusquement compte : il est très froid quand il me demande si j'ai lu ce qu'il y a sur l'écran.

— Euh... Oui.

— Tu as donc vu la liste.

— Oui.

— Eve, il n'y a que cinq personnes chez Prescott Nelson qui ont lu cette liste de magazines auxquels il faut couper les branches inutiles.

Oh, le bel hypocrite !

— Tu parles des gens qu'il faut renvoyer ?

— Exactement.

— J'ai vu *Bicyclette Boy*. Il fait partie des boulets que Prescott Nelson traîne avec difficulté. Est-ce que, parmi le personnel que tu comptes virer, il y a mon nom ?

— Absolument pas.

— Pourquoi ? Parce que je suis ta maîtresse ?

— Parce que nous avons besoin de bons assistants.

— Oh, voilà qui est réconfortant. Je déteste mon job mais j'adore la sécurité de l'emploi.

Mon ton est amer. Il l'a bien senti : son expression s'est assombrie.

Et le rouge à lèvres est toujours là, qui lui fait une mine de clown.

— Eve, j'ai une autre réunion. Nous nous verrons plus tard, d'accord ?

Je me lève et sors de son bureau. En silence. Je n'aime pas la façon dont il vient de me congédier. Donc, je ne lui parle pas du rouge à lèvres. Qu'il aille voir les huiles de Prescott Nelson avec sa tête de clown...

De mauvais poil... Je suis de mauvais poil. Je déteste tout le monde. Sauf Rosie. Qui sait guérir ma mauvaise humeur en me préparant pour le dîner des pâtes selon la recette de ma grand-mère. Elle se tait quand elle se rend compte que je vais mal, elle m'entoure d'affection... C'est sûr, un jour, Rosie sera une grand-maman gâteau comme l'était la mienne.

Heureusement, Rosie est là, je peux compter sur elle. Parce que Rob se défile une nouvelle fois : il m'appelle tard dans la soirée et après un échange plutôt froid, m'annonce qu'il a une énième réunion demain, de bonne heure. Et qu'ensuite, il quittera New York pour la semaine. Ah, très bien. Il ne sera même pas là pour la Saint-Valentin ! Mais il m'appellera. De Jacksonville. Qu'est-ce que j'en ai à faire de Jacksonville ? Ce que je voulais, c'était lui. Mais je n'ai droit qu'à des paroles mesurées, celles que l'on emploie avec les enfants difficiles.

Cette nuit-là se révèle être la plus froide de la saison, et c'est évidemment ce moment que choisit le chauffage pour tomber en panne. Rosie et moi nous promenons à petits pas dans l'appartement, emmitouflées dans des couvertures. Prendre une douche est un calvaire. Dormir en chien de fusil, chaussettes aux pieds, une nécessité. Alors nous faisons lit commun, nous réchauffant mutuellement pour tenir le coup. Et finalement, c'est plutôt drôle : dormir ensemble, ça nous rappelle l'école. Ou le camping.

Une fois un peu revigorées, au matin, nous cherchons le numéro de Frank, l'homme à tout faire, le magicien des réparations. Impossible de le joindre. Il est sur un chantier, nous informe le répondeur de son portable.

Je dis à Rosie d'aller au bureau. Inutile que nous soyons toutes les deux en retard au boulot. Je préviens Lorraine, puis appelle mon père. Il viendrait bien, mais la chaudière est dans le sous-sol et nous n'en avons pas la clé. Reste M. Yakimoto, notre propriétaire originaire du pays du Soleil Levant.

Le téléphone est décroché par l'un des nombreux enfants de la famille. Enfin, j'ai Mme Yakimoto en ligne.

— Ah, Frank doit être dans son atelier. Je vais vous donner le numéro. Il ne vous laissera pas tomber. Il est aussi gentil que vous, les filles.

Que Frank soit gentil, je m'en fiche. Ce qui m'intéresse, c'est qu'il soit efficace. Mais pour obtenir ce résultat, il faut déployer des trésors de charme, user d'une voix de gorge envoûtante... Rosie est plus douée pour ça que moi. Donc je l'appelle et lui demande de contacter Frank.

Elle me dit que, comme d'habitude, elle est en train de remplir des listes et des listes de

chiffres. Elle déprime. Mais elle va s'occuper de Frank. Histoire de la distraire un peu, je lui parle de la proposition de Tabitha pour ce soir. Une première dans un petit théâtre suivie d'une réception pour laquelle Nicole, la copine de Tab, nous a eu des invitations.

Mais Rosie préfère nettoyer l'appartement. Si le chauffage n'est pas rétabli, s'agiter balai et serpillière en main la réchauffera.

A force d'obstination, je réussis à contacter Frank. Il va venir. Rosie sera seule, ce soir, mais au chaud.

Le lendemain, au bureau, quand le téléphone sonne, je me jette dessus comme un chien sur des saucisses tombées d'un étal de boucher. Mais ce n'est pas Rob qui appelle. C'est ma sœur, qui avait une subite envie de me faire la leçon : je ne dois pas tomber dans le piège des vacances carte-postale, il faut que je devienne responsable, etc.

Je la coupe. Non, je n'irai pas dans un club ni en croisière. C'est tout ce qu'elle a à me dire ? Parce que je suis occupée et...

Elle aime vraiment Chuck ! Voilà le but de son appel. Elle tenait à ce que je comprenne combien c'est merveilleux de connaître l'amour véritable et à ce propos, pourquoi est-ce que je ne tente rien avec Todd ? Ce garçon est charmant. Mignon comme tout. D'ailleurs, j'étais avec lui à un moment, n'est-ce pas ?

— Monica, pour ce que j'en sais, Todd est actuellement quelque part en Inde à inspecter des usines. Et nous sommes juste copains. Il n'y a jamais rien eu entre nous. Tes informations sont fausses.

J'ai envie de lui parler de Rob. Puis m'abstiens. Elle me poserait trop de questions sur notre vie sexuelle et le devenir de cette liaison. A la place, je l'interroge sur son Chuck et apprends qu'elle envisage de s'inscrire à des cours de thérapie holistique avec lui, parce que c'est l'avenir.

Un signal d'alarme se déclenche dans mon cerveau.

— Monica, à ta place, j'attendrais un peu avant de parler de ce projet aux parents.

Je perçois un grommellement. Monica est mécontente. Elle ne va pas être longue avant de sortir sa tirade sur l'aînée incomprise et sous-estimée par nos parents qu'elle s'estime être. On m'appelle sur une autre ligne et je m'empresse de le dire à ma sœur. Sauvée par le gong, me dis-je en décrochant.

— Eve Vitali ? Ici Isabelle Chambers. Navrée, mais j'ai manqué de temps pour vous rappeler. Il m'a fallu m'occuper d'une foule d'autres candidats pour d'autres postes...

Silence. Que je ne romps pas. Cette garce n'a qu'à trouver le courage de lâcher les mots qui vont sceller mon destin chez Prescott Nelson.

Elle le trouve.

— Après mûre réflexion, j'ai décidé de confier le job à une personne plus expérimentée que vous, Eve.

— Ah. Merci.

Qu'est-ce qui me prend ? Je la remercie ? Mais de quoi ? De m'avoir jetée comme un

accessoire inutile ? Désormais, je sais que, dans cette boîte, je ne serai jamais autre chose qu'une assistante bonne à tout faire scotchée à ce bureau.

D'un ton morne, je le dis à Tabitha quelques instants plus tard.

— Ne sois pas ridicule, Eve. Tu vau mieux que ça. Bosser pour *L'eau à la bouche* ? Allons, c'était ridicule... Pense plutôt à ton projet de magazine !

S'il me fallait une preuve de mon peu de crédibilité, Tabitha vient de me la fournir : elle sait que jamais je ne monterai mon propre magazine. Elle m'en a parlé pour que je retrouve le moral en rêvant, c'est tout. Au fond d'elle, elle est persuadée que je suis condamnée à vie au poste d'assistante chez Prescott Nelson.

Pourtant, ce que me dit Tab ensuite me fait dresser l'oreille.

— Tu sais, Eve, j'ai un peu réfléchi à tout ça... L'idée est bonne. Nous devrions vraiment la creuser et voir si nous pourrions trouver un financier. Oui, c'est ça, un financier, parce que le capital que nous pourrions apporter, il est plutôt maigre, n'est-ce pas ?

Tout à coup, je me sens aussi bien que si l'on m'avait mise sous perfusion de Prozac.

Tabitha croit en ce journal !

— Et ton père, Tabitha ? Il ne pourrait pas nous aider ?

J'ignore ce que font les parents de ma copine, mais elle semble pleine aux as. Cela fait un moment que je me dis qu'elle doit venir d'une famille genre Dallas.

— Ouais. Je dois pouvoir trouver quelques sous. Mais je ne crois pas que ce serait suffisant. Je vais voir ce que je peux faire. Mais dans l'immédiat, le plus important, c'est Vlad. Pour la Saint-Valentin, il veut m'inviter à un match de catch ou de boxe, je n'ai pas bien compris. C'était peut-être d'échecs qu'il s'agissait...

— Oh ! C'est super. Tu te rappelles cet épisode de *Silver spoons* où le héros rencontrait Andropov ?

— Vaguement. Mais toi, tu seras en solo pour la Saint-Valentin ?

— Oui. Et le pire, c'est qu'elle tombe un vendredi. Une Saint-Valentin de trois jours fichue en l'air, tu te rends compte du gâchis ?

— Organisons une soirée entre nanas. Tu appelles Roseanne et moi Adrian.

— Adrian ? Et son Jason, alors ?

— La cata. Ils sont brouillés à mort. Comme avec Anthony. Allez, Eve, on ira manger un morceau dans un coin sympa d'East Village.

— D'accord, mais tenons-nous-en à ce que tu as proposé : une soirée filles. Oublie Adrian.

— O.K. Je m'occupe tout de suite de la réservation.

Ouf. Pas question que j'affronte Adrian. Et avec un peu de chance, Rob réapparaîtra pour la Saint-Valentin. Oh, avec un peu de chance, je pourrai me blottir dans ses bras et... Merde ! J'ai dit ça à haute voix et Tab l'a entendu. Je raccroche en l'entendant faire des

bruits évocateurs impossibles à répéter !

Rosie, Tab et moi arrivons à notre première fête de ce long week-end de Saint-Valentin. Et notre moral tient le coup parce qu'une fois dans le restaurant, nous nous rendons compte qu'il n'y a qu'un seul couple. Tabitha s'assoit en face d'eux, car elle a eu sa dose de sexe ces derniers jours. Elle ne souffrira donc pas trop en assistant aux baisers passionnés qu'échangent le type et sa copine.

Le serveur est hyper sexy, la nourriture délicieuse... mais tout bien pesé, c'est ce superbe mec qui nous intéresse en premier lieu. Alors qu'il enlève nos assiettes, Rosie lui demande d'où il vient. Du Texas. Le hasard fait bien les choses, n'est-ce pas ? Nous avons désormais une excellente raison de le retenir à notre table. A cause de Tab. Mais elle ne semble pas enchantée de rencontrer un compatriote. Tant pis. Rosie passerait bien quelques dimanches en compagnie de cet apollon qui nous apporte bouteille de vin sur bouteille de vin, un sourire de pub Colgate sur les lèvres. Entre deux tournées, nous demandons à Tabitha pourquoi cette discussion a l'air de tellement l'ennuyer.

— Le Texas, il n'y a rien à en dire.

Vraiment, elle me paraît nerveuse. Je ne comprends pas. Alors j'insiste :

— Tu as eu un gros traumatisme, quand tu étais là-bas ?

— Bof... Une enfance pas terrible...

C'est tout ce que j'obtiendrai.

Le dîner terminé, nous allons au bar du coin qui a un orchestre. Minable, d'accord, mais avec une ambiance d'enfer. C'est plein à craquer, là-dedans. Pas de veine pour Tab, les musiciens massacrent de vieilles chansons texanes. Elle fait la grimace pendant que Rosie chantonne. Puis elle se rapproche du comptoir, là où les mecs sont agglutinés en grappe. Et quelques minutes plus tard, Tab me pince le bras.

— Tu as vu avec qui est Roseanne ?

Zeke.

— Il faut que tu l'arraches à ses griffes, Eve ! Tu dois le faire. La pauvre, elle a eu tellement peu de veine avec les mecs ces derniers temps... Elle ne va pas ajouter ce poilu à sa liste de catastrophes ! Et puis quand il te verra, Eve, il comprendra tout ce qu'il a perdu... Allez, vas-y, fonce !

J'obéis. Et reçois en retour à ma tentative de sauvetage un sourire piteux. Cet imbécile feint l'étonnement. Comme si Rosie pouvait se trouver ici sans moi.

Mais non. Il est réellement étonné. Il ne connaît pas Rosie. Il ignore que nous habitons ensemble. Je m'en rends compte quand cette gourde de Roseanne me présente comme sa colocataire.

— Rosie, Tabitha voudrait te parler. Tout de suite.

— Oh ? Pourquoi dois-je...

— Viens !

Elle n'insiste pas et docilement se dirige vers Tab. Elle a dû discerner dans mon regard

une lueur assassine.

Ce minable de Zeke est à moi.

— Alors ? Qu'est-ce que tu fais ici, Zeke ?

— Euh... Je bosse. Je coache le batteur de l'orchestre. Je tenais à m'assurer qu'il tenait la route.

— Ah. Et à part ça ?

— J'écris.

— Le fameux bouquin. *Le Autant en emporte le vent* de l'histoire de la musique trip-hop... Super. Tu es toujours chez AŞR ?

— Non. Je me suis jeté à l'eau. Free-lance, durant la journée. La nuit, j'écris. Ainsi, je suis enfin moi-même. Un artiste.

Un artiste, hein ? Voyez-vous ça... A mon sens Zeke est archinul mais..., sait-on jamais...

— Qu'est-ce que tu as vendu, ces derniers temps ? je lui demande perfidement.

— Je ne gagne pas encore d'argent en mon propre nom. C'est pour ça que je m'occupe toujours des talents naissants comme ce batteur. Et je...

« Je », toujours « je ». J'en ai marre des mecs nombrilistes. Surtout aussi minables que Zeke.

— Je vais très bien aussi, merci de m'avoir posé la question..., dis-je en haussant les épaules.

Puis je tourne les talons et rejoins ma table. Là, je répète à Tabitha notre conversation et nous nous tordons de rire, un peu trop ostensiblement. A cause du vin, sans doute. Nous nous mettons à chercher des métiers s'achevant en « iste » qui conviendraient mieux à Zeke qu'« artiste ». Quand nous en sommes à « linguiste », nous pleurons de rire. Parce que Zeke, pour ce qui est de bien se servir de sa langue, il peut repasser.

Puis nous reprenons notre sérieux.

— Je raisonne peut-être mal mais, dans mon esprit, un artiste, pour se déclarer tel, pour faire de cette qualité une profession, doit toucher de l'argent en échange de son art. Il chante, peint, compose, écrit, sculpte, joue... Sinon, quelle différence y-a-t-il avec les autres gens ? Tout le monde a un petit talent. Qui ne vaut pas un clou. L'artiste, lui, est un cran au-dessus. Ce qu'il réalise se monnaie.

— Eve, nous sommes à New York. Tous ceux qui vivent ici se jugent plus ou moins artistes et sont convaincus d'être bons dans leur domaine.

Je m'entête.

— Cela ne fait pas d'eux des artistes. Imaginons que je sois barmaid et que par ailleurs je barbouille des toiles. Je gagnerais ma vie en servant des verres, pas avec mes tableaux. Donc, je me définirais comme barmaid et non pas comme peintre.

— Tu écris, objecte doucement Rosie.

— Je n'ai jamais reçu un centime en échange de ce que j'écris. Je reçois un salaire parce que je sais me servir d'un ordinateur, que je commande des repas pour tout le département et accessoirement gère le stock de papeterie, pour *Bicyclette Boy* chez Prescott Nelson.

Tabitha pousse un soupir à fendre l'âme.

— Mon Dieu, j'en ai marre de cette conversation... Elle n'a rien de marrant, les filles. Allons voir chez Krispy Kreme s'il y a matière à rigoler.

Nous nous levons, mais avant de ramasser son sac, Rosie insiste :

- Nous ne sommes pas des artistes, Eve. Entendu. Mais qu'est-ce que nous sommes ?
- Des affabulatrices.

Le lundi suivant, Herb me prie de commander à déjeuner : importante réunion en perspective et beaucoup de bouches à nourrir à cause des employés de *La vie par le yoga* qui doivent y participer. Herb a trouvé une salle, et c'est à moi d'informer tous les participants au grand bla-bla. Décidément, cet homme m'estime capable de réaliser des prouesses. Pensez donc, il faut que j'envoie un e-mail général précisant l'heure, l'endroit et surtout l'invitation à déjeuner. Je fais ça en un rien de temps, puis appelle le Deli' végétarien. Les amateurs de hamburgers en seront pour leurs frais.

Ce n'est que lorsque j'ai fait tout ce que Herb attendait de moi que je me rends compte qu'il y avait une anomalie dans son allure : il était en costume-cravate. Bizarre. Rob King serait-il de retour de Jacksonville ? Cela expliquerait que Herb se soit sapé comme un milord. Peut-être Rob veut-il réunir tous ces gens pour annoncer à la cantonade qu'il est raide amoureux d'Eve Vitali et... Mais non. Bien sûr que non. Soit il est encore à Jacksonville en train de se faire câliner par une bimbo locale, soit il est de retour, avec une liste définitive. Et il va lâcher les premiers noms des condamnés au chômage.

Tout le monde semble craindre le pire, parce que c'est un défilé dans mon bureau jusqu'à l'heure de la réunion. On me pose des questions sur le sujet de ce meeting et Lacey Matthews n'est pas la dernière à avoir l'air affolé.

— Mais vous êtes très amie avec Rob King, Eve ! Vous devriez être au courant de ce qui se trame...

« Ce qui se trame... » Elle parle comme dans les romans du début de siècle.

— Vous êtes très amie avec Herb, Lacey. Pourquoi ne l'interrogez-vous pas ?

Bien lancée, ma réplique : Lacey file sans insister. Pour être remplacée par Jim, qui me supplie de lui procurer des sandwiches à la viande auprès du Deli' italien du coin. Il m'amuse, ce type. Il est sympa. J'accède à sa requête et lui promets de faire passer ses tranches de pain à la bête morte en frais.

A midi, j'entre dans la salle de conférences. Il y a foule, je ne m'attendais pas à trouver l'équipe des *Souris en colère*. Les gens se regardent en chiens de faïence, l'air paniqué. Le buffet est intact. D'ordinaire, il aurait déjà été pris d'assaut.

Personne ne parle à haute voix. On murmure, on fait des apartés. Les nanas des *Souris* ont bien entendu l'air en colère. Le staff de *La vie par le yoga* a, naturellement, une attitude zen. Ceux de *Bicyclette Boy* sont hyperactifs, mais peu bruyants. Ils ont mis de l'huile dans les rouages. Ça ne grince pas. Pour le moment...

La rédactrice en chef de *La vie par le yoga* est enceinte jusqu'aux dents. Elle s'approche de moi et me souffle :

— Quoi qu'ils mijotent, là-haut, je m'en fiche pas mal : mon congé de maternité commence la semaine prochaine.

Heureuse femme ! Moi, je n'ai pas de futur bébé à brandir pour justifier avec fierté ma démission... J'en suis réduite à attendre qu'on me colle ma dernière fiche de salaire sous le nez.

Herb fait son entrée. Avec Rob. Que je n'ai pas vu depuis le jour où je l'ai laissé la bouche barbouillée de rouge à lèvres. Nos regards se croisent. Il parvient à me saluer sans bouger un cil. Quelle magnifique hypocrisie. Mais peu m'importe : tout ce que je sais, c'est que j'ai envie de lui, que je le trouve fabuleux. J'en ai les mains moites.

Jarvis Mitchell fait ensuite son entrée. Il est responsable de tous les magazines consacrés au sport. Sa présence confirme la crainte générale : cette réunion, c'est du sérieux. Tous les employés de la boîte sont concernés.

Jarvis a une réputation d'intello. Peut-être à cause de sa crinière grise et de sa barbe. Mais plus probablement parce qu'il est toujours le premier à concocter des recettes pour améliorer l'efficacité et la rentabilité de la société. Le tout en se moquant pas mal des conséquences qui en découlent pour les employés.

Je remarque la femme qui l'accompagne. La quarantaine, séduisante, elle a la mine sévère. Qui est-ce ?

Jarvis prend la parole le premier.

— Salut à tous. Tout d'abord, je tiens à vous préciser que les rumeurs qui courent sont infondées : personne ne sera licencié. Vous faites tous un travail formidable et nos annonceurs sont ravis. *La vie par le yoga*, en particulier, a réalisé une excellente performance. C'est un nouveau magazine qui a immédiatement trouvé ses lecteurs. Alors applaudissons l'équipe !

Toutes les mains claquent. Bande d'innocents qui prennent les déclarations de Jarvis pour argent comptant... A leur place, je serais un peu plus méfiante. Surtout à cause de cette femme, à côté de Jarvis, qui n'a encore rien dit et dont le visage fermé n'annonce rien de bon.

— *Bicyclette Boy* aussi a bien tiré son épingle du jeu ! Nous avons voulu élargir le panel de lecteurs en nous adressant aux femmes et bingo ! Ça a marché.

Une pause, puis :

— Je sais que la notion de changement inquiète certains d'entre vous, et je les comprends. Il est difficile de procéder à des virages à cent quatre-vingts degrés sans susciter l'angoisse. Mais vous allez pouvoir désormais vous reposer sur vos lauriers, car

notre politique d'expansion a été un succès et nous pouvons en être fiers. C'est gratifiant d'appartenir à une équipe qui gagne. Herb a été à la base de tous ces bouleversements. Il a eu l'idée de conquérir le public féminin, et s'est judicieusement assuré le concours de Lacey Matthews.

A ce moment, la femme qui accompagne Jarvis applaudit en souriant. Pourquoi ? Qu'a-t-elle à voir avec Lacey ?

— Toutefois, reprend Jarvis, nous devons aussi faire face à quelques déconvenues.

Ah, ah ! Nous y voilà.

— Notre édition internationale de *Bicyclette Boy* ne fait pas recette. Sans doute parce que ceux qui la pilotent à l'étranger tiennent mal les commandes. Ils ne sont pas comme les gens de New York : motivés et performants.

Je commence à ressentir des crampes d'estomac. Je cherche le regard de Rob, mais il garde les yeux baissés sur un dossier.

— Mes amis, continue Jarvis, nous avons élaboré un projet très excitant. Mais avant de vous l'exposer, je voudrais vous présenter Mabel Karavassian. Mabel, c'est à vous !

Beurk ! Je déteste qu'on cherche à me faire gober ce genre de balivernes : nous sommes une grande famille et Mabel en est un nouveau membre... Quelle blague !

— Bonjour à tous ! Nous allons discuter longuement aujourd'hui. Les responsables de Prescott Nelson ont réfléchi aux problèmes que nous posaient les marchés déficitaires et voici ce qu'ils ont mis au point. Des changements, vous l'imaginez bien. Tous très positifs.

— Ce que nous projetons est le résultat d'une vision sur le long terme, précise Jarvis. Mes amis, je vous annonce aujourd'hui très solennellement la naissance d'un nouveau magazine !

Un brouhaha s'élève et enfle jusqu'à m'assourdir : tous commentent la déclaration. Tous, sauf moi, toujours en quête d'un regard de Rob. Et je l'obtiens enfin, sans que cela m'aide en quoi que ce soit, car ce regard est vide. Je regrette de n'avoir pas d'amis dans cette salle. Moi aussi, j'aurais aimé échanger mes impressions après l'annonce de Jarvis. Mais qui se soucie de ce que pense Eve Vitali, la petite assistante ? Pour eux, je ne suis qu'une plante décorative. Et on ne me voit que les feuilles qui dépassent, parce je passe ma vie derrière un bureau. Je n'ai ni jambes... ni cerveau.

— Ce nouveau magazine n'en remplacera aucun autre, poursuit Jarvis. Car il existe déjà mais sa diffusion est confidentielle. Nous allons le développer et y inclure des rubriques déjà traitées — pas de façon approfondie — dans *La vie par le yoga* et *Bicyclette Boy*. Vous l'avez sans doute compris, il s'agit d'*Oxygène*. Grâce à lui, les autres retrouveront un nouveau souffle. Il sera le poumon de la branche « sports » de Prescott Nelson Inc.

Et Jarvis continue à parler..., parler... Ç'en devient soporifique. J'ai perdu le fil. Qu'est-ce qu'il raconte ? Je n'y comprends rien de rien. Voilà qu'il vient de dire « intrinsèque ». Du jargon. Destiné à embrouiller les esprits. En tout cas, le mien l'est, embrouillé.

— Nous nous attendons à une période d'adaptation, continue Jarvis. Nous pensons

qu'elle durera jusqu'à la fin de l'année. Au-delà de cette période, vous devriez tous être rodés. Mais Mabel va vous aider à comprendre ce que nous projetons. Mabel ?

— Voici le nouvel organigramme d'*Oxygène*, ainsi que celui de *La vie par le yoga* et *Bicyclette Boy*, dit-elle en découvrant un gigantesque tableau jusque-là caché par un rideau. Vous constaterez que certains noms ont été déplacés vers de nouveaux postes. Entre autres, parmi les responsables, ces derniers seront plus nombreux à *Oxygène* qu'à *La vie par le yoga* et au *Bicyclette Boy*. Aux fonctions stratégiques, nous avons placé des personnes dont le potentiel créatif ne nous a pas échappé. Consultez le tableau et ensuite, au cours de l'après-midi, Jarvis Mitchell et moi-même vous recevrons individuellement pour définir vos fonctions.

Les questions fusent. Et ça dure jusqu'à 16 h 30. Je n'en peux plus. Les réponses ne font que nous embrouiller davantage. Nous sommes tous dans le brouillard et rongés d'angoisse. Quoique, vers la fin de la réunion, j'y vois enfin clair : en ce qui me concerne, rien ne va changer. Je vais rester vissée à mon bureau d'assistante.

Erreur. Au moment de quitter la salle, Mabel m'arrête d'une main autoritaire posée sur mon épaule.

— Eve, il faudra que je vous voie en particulier. Optimiser votre fonction fait partie des objectifs.

Ah oui ? Tailler les crayons, aller chercher des Post-it à la réserve et téléphoner au Deli' a besoin d'être optimisé ? Ah, elle est bien bonne, celle-là.

— Je vous appellerai pour prendre rendez-vous, Eve. Dans les deux semaines qui viennent, nous parlerons de vous.

Deux semaines, hein ? Avec un peu de chance, un incendie détruira le bâtiment d'ici là... Ou bien j'aurai trouvé un autre job. Parce que si je compte sur Rob pour me donner un coup de pouce au sein de Prescott Nelson, je peux toujours attendre et... Oh, quelle mauvaise foi ! N'ai-je pas dit à Tabitha que, non, je ne me servais en aucun cas de lui pour améliorer ma position dans la boîte ? Et puis, même si je ne lui ai rien demandé, il a essayé de m'aider en m'obtenant le rendez-vous avec Isabelle Chambers. Et le résultat, on le connaît... Il n'interviendra pas deux fois en ma faveur. Il laissera la perdante-née croupir dans son coin.

Les gens se retirent de la salle par petits groupes. Moi, je m'en vais seule, pour me terrer dans mon bureau. A peine y suis-je installée que ma boîte vocale clignote. J'écoute le message : c'est la voix de Rob. Une voix pleine de lassitude. De tristesse aussi. A croire que son chien est malade ou un truc aussi grave.

Mais à ma connaissance, il n'a pas de chien...

« Eve. Je voulais juste m'assurer que tu allais bien. Passe- moi un coup de fil si tu en éprouves le besoin ».

Présenté de la sorte, il peut être sûr que quand son téléphone sonnera, ce ne sera pas moi qui appellerai. Parce que ce serait avouer que je ne vais pas bien, et ça, il n'en est pas

question. En revanche, avec Tabitha, je mets ma fierté dans ma poche et m'empresse de lui raconter toute l'histoire.

— A mon avis, tout ça, ce n'est que la partie émergée de l'iceberg. Ils préparent des sales trucs, là-haut.

— C'est ce que je pense. Ils ont mis aux postes clés des gens qui, d'après eux, ressemblent aux lecteurs d'un magazine dédié à la santé. Le profil, ce sont des gens sains, sportifs, qui bouffent bio, ne fument pas, ne boivent que de l'eau, font du vélo et, pourquoi pas, du patin à roulettes.

— Pas tout à fait ton portrait...

— Le tien non plus, accessoirement.

— Oui, mais moi je ne suis pas concernée par ce micmac. Si tu veux mon avis, ils vont fondre *Yoga* et *Bicyclette* en une seule publication, *Oxygène*. Et jeteront dehors l'excédent de personnel. Ça sent le roussi, Eve. Appelle Rob.

— Si tu avais vu comme il était trognon, à la réunion... Ce mec me fait vraiment craquer. Mais nous ne nous sommes pas vus depuis trois semaines. Plus cette histoire de fusion avance, plus il prend ses distances avec moi, Tabitha.

Une courte pause, puis :

— Et Vlad ? Comment ça va avec lui ?

— Je ne vais pas tarder à mettre les voiles, mais comme il ne le sait pas, il est toujours aussi charmant. Ça te dirait de sortir avec nous ce week-end ? Il amènera peut-être un copain à lui, un beau Russe tout blond à l'haleine délicatement parfumée de vodka...

— Pour ce que j'en sais, mon cœur n'est pas libre... Mais d'accord quand même pour la sortie avec les Slaves. Passe à l'appart vers 21 heures.

Je raccroche puis repars vers la salle de conférences, que je dois nettoyer. Ça fait partie de mon job. Remplir les poubelles des restes du buffet, essuyer les tables... Quel bonheur... Je commence à empiler les plateaux quand je perçois un léger raclement de gorge. Je me retourne : Gary, le rédacteur, est assis tout seul dans un coin sombre.

— Hé ! Je ne t'avais pas vu. Qu'est-ce que tu fais là ?

Il ne répond pas, ne bouge pas. Je le trouve bizarre.

— Gary ? Ça va ?

Un soupir à fendre l'âme, puis :

— Ça commence toujours comme ça, Eve. D'abord, il y a les changements d'affectations et trois mois après, on vous dit que finalement vous ne vous débrouillez pas bien dans vos nouvelles fonctions. Le magazine se casse la figure, vous explique-t-on, et la responsabilité en incombe aux journalistes. Après ça, c'est la porte. Avec des indemnités de misère.

— Ne sois pas défaitiste, Gary. Tu as du talent. Et *Oxygène* va marcher du tonnerre, tu verras.

— Peut-être qu'il va marcher, mais moi je serai largué. Je n'aime pas les changements

et ils le savent. J'ai toujours refusé de faire autre chose que ce que je sais faire. Alors ils m'ont coincé avec cette soi-disant promotion.

Il a levé la tête et je vois briller ses yeux dans la pénombre.

— Je suis foutu, Eve. Je vais être viré.

Il plaque les mains sur son visage. Je vois ses épaules tressauter. Mon Dieu ! Il pleure. Qu'est-ce que je peux faire ? Côté expression de la compassion, je suis nulle. Même avec mes amis, je vaux zéro. Or, Gary n'est même pas mon ami. Pourtant, je contourne la table, m'approche de lui et lui prends les mains. Je les serre, espérant lui donner un peu de réconfort. Gary sanglote maintenant carrément. Mais lorsque, enfin, il se calme, il me remercie, me dit que je suis super gentille... S'il savait que je le trouve ennuyeux à mourir, que je pense qu'il écrit comme un pied...

— Eve, j'espère que ce qui m'arrive t'aidera... Ne te laisse pas détourner de ton but ! Tu es encore très jeune... Réagis pendant qu'il en est encore temps !

Cet épisode, ajouté aux paroles de Tabitha, me galvanise. Je sors de la salle, abandonnant un Gary en bonne voie de guérison, et pars à l'assaut de Rob King.

Evidemment, c'est sur Sherman que je tombe. Et je le prends sur le fait, le traître : il est en train de s'amuser avec l'Internet. Il éteint vite son écran et m'annonce que Rob n'est pas là et qu'il n'est pas question que je l'attende dans son bureau.

— Je m'en doutais. Pourriez-vous lui dire que je suis passée ? Au fait, quand est-il rentré de Jacksonville ?

— Navré, mais je n'ai pas le droit de divulguer ce genre d'information.

Le faux cul... Il n'a pas le droit, hein ? Et surfer sur le Net pendant les heures de bureau, ça ne le dérange pas ? Je ne suis pas dupe. Néanmoins, je lui décoche un large sourire et m'en vais après lui avoir souhaité une bonne soirée.

De retour à l'appartement, où Tabitha est déjà là, je ne parle pas du coup de blues de Gary, pour préserver sa dignité. Mais la mienne en a pris un coup, avec cette façon qu'a Rob de me fuir...

Tabitha et moi discutons pendant je ne sais combien de temps de ces bouleversements au sein de la boîte. La pauvre Rosie doit en avoir plus qu'assez. Pourtant, pendant que nous parlons, elle nous nourrit, nous abreuve, nous offre des cigarettes... Tant et si bien que Tab et moi finissons par culpabiliser et lui demandons comment ça se passe pour elle.

— Oh... Les filles, je vais vous chanter mon éternelle chanson : mon job, c'est simple, je le hais. Je passe ma vie à faire avaler des chiffres à l'ordinateur. Ces chiffres me hantent la nuit, me gâchent mes journées... J'en deviens dingue.

— C'est incroyable, remarque Tabitha. Tous les gens de notre âge que nous connaissons et que nous croyons bien dans leur peau grâce à leur job broient en fait du noir précisément à cause de leur boulot.

— Peut-être pas, Tabitha, dis-je. Peut-être que nous sommes malheureuses et que nous attirons ceux qui nous ressemblent comme le miel les abeilles. Les autres, nous ne les voyons jamais.

— Les gens avec qui je bosse, intervient Rosie, sont contents de se faire plein de fric mais leur travail ne leur procure aucun plaisir.

— Ah bon ? Parce qu'on est supposé prendre du plaisir en travaillant ? s'étonne Tab.

Là, elle me choque. Si quelqu'un a un job jouissif, c'est bien Tabitha ! Et je le lui dis.

— D'accord, il y a les compensations, c'est-à-dire toutes les sorties. Mais le soufflé *NY By Night* est en train de retomber : nous avons moins de recettes publicitaires. Alors, à partir de là, ce sera une réaction en chaîne : moins de pub donc moins d'événements à couvrir et moins d'événements implique moins de pub...

— Nous vendons tous quelque chose, dis-je. D'une façon ou d'une autre. C'est ça, l'Amérique. Et nous perdons un peu de notre âme chaque fois que nous réalisons une vente, parce que, en fait, nous ne croyons pas en ce que nous vendons. Au fond de nous, nous savons que c'est du vent.

— Moi, je ne vends rien, objecte Rosie. Je me borne à taper des chiffres. En principe, cela devrait me contenter parce que j'adore les maths. Mais à la fin d'une journée, j'ai la sensation d'avoir les neurones transformés en circuits imprimés.

Je crois qu'il est temps que je mette mon grain de sel. Il faut requinquer les troupes.

— Les amies, nous ne réagirions pas comme ça si nous travaillions pour notre propre compte. Si nous vendions un produit qui nous plaît. Une société bien à nous.

— Eve a raison, approuve Tab. Nous devrions vraiment réfléchir à notre magazine.

— Oui, mais quel genre de magazine ? demande Rosie. Eve ne l'a jamais précisé.

Toutes deux se tournent vers moi.

— Eh bien... le genre que nous aimerions lire. Ciblé sur les gens de notre âge : plus des ados mais pas encore vraiment des adultes...

— ... qui prennent néanmoins des décisions d'adultes...

— ... et croient quand même encore aux contes de fées...

J'acquiesce d'un hochement de tête.

— C'est ça. Un journal à mi-chemin entre la chasse aux rêves dans le club le plus tendance de New York et la chasse au job épanouissant. Nous serions inspirées, et nous saurions nous montrer rassurantes. Marrantes mais pas délirantes. Il y aurait des articles *people*, mais aussi des rubriques de fond, avec des sujets originaux.

— Ah bon ? Quel genre de sujet ? s'enquiert Tabitha, perplexe.

Je me rends compte que Rosie et Tab sont suspendues à mes lèvres. Ce qui n'était que ma chimère prend corps progressivement, mot après mot, que j'énonce prudemment. Je veux que mes paroles soient précises, exactes. Ce ne sont pas des idées en l'air.

— Des articles dont on ne penserait pas : « Qu'est-ce qu'on en a à fiche ? », après les avoir lus. Ce magazine serait dans l'air du temps, il n'aurait jamais une seconde de retard sur l'actualité. Il précéderait peut-être la mode parfois, mais ne serait jamais à sa traîne.

— Qui écrirait ces articles ?

— Rosie pourrait assurer au moins trois rubriques : financière, économique et culinaire. Et toi, Tabitha... Eh bien tu pourrais commencer par analyser ce curieux phénomène qu'est la manie de s'embrasser sur les deux joues dans cette ville...

Mes deux copines applaudissent : en quelques instants, le magazine a pris corps. Enfin, « corps », c'est un bien grand mot. Disons qu'il a un petit squelette. Et nous fêtons dignement cette naissance à coup de verres de vin blanc et de grandes bouffées de cigarettes. Puis nous mettons un disque de reggae et nous dansons. Comme les Indiens quand ils célébraient l'arrivée de la pluie.

Le lendemain matin, Rob se trouve par hasard dans le même ascenseur que moi et, ô miracle, nous sommes seuls dans la cabine. L'ennui, c'est que je n'arrive pas à tirer parti de ce coup de chance. J'ai une telle gueule de bois que tout ce qui m'importe, c'est de gagner mon bureau au plus vite et de m'y cacher. Je me sens vraiment moche, avec ce vieux pantalon informe mais si confortable, ce rouge à lèvres pâle qui doit accentuer la lividité post-beuverie de mon teint... Je m'appuie à la cloison, priant pour que quelqu'un se rue dans ce maudit ascenseur, quelqu'un dont la présence empêcherait Rob de me parler comme s'il me connaissait intimement. Evidemment, personne ne se précipite avant la fermeture des portes. La poisse !

Rob n'appuie pas sur le bouton de commande. Nous voilà bloqués au rez-de-chaussée, entre quatre murs bien insonorisés.

— Alors ? Quoi de neuf ? me demande-t-il alors que je fixe le sol, espérant qu'il va s'ouvrir sous mes pieds.

— Bof... Rien de spécial. Et toi ? C'était comment, Jacksonville ?

— Crevant. Du boulot, encore du boulot, toujours du boulot... Et ça continue ici depuis mon retour.

— Dans ce cas, qu'est-ce que tu fais dans cet ascenseur immobilisé ? Tu y as installé ton QG ? C'est là que tu décides quel service tu vas réorganiser ? Quelles personnes tu vas balader d'un département à l'autre ?

Le regard qu'il me lance ! J'ai l'impression de rapetisser. Ou bien d'être un tas de détritiques abandonné dans l'angle de la cabine.

— Eve, j'ai du mal à croire que tu ne te sentes pas concernée par ces changements. Comme d'habitude, tu préfères vivre dans ton petit monde...

C'est le « comme d'habitude » qui me démolit. Mais je me sens trop mal pour entamer une dispute. J'adopte le mutisme. En espérant qu'il sentira dans ce silence tout le mépris et la dignité outragée que...

— Tu m'as manqué..., entends-je, incrédule.

Et je sors de mes gonds, griffes subitement aiguisées.

— Je t'ai manqué ? Par exemple ! Un type débordé de travail comme toi a pensé à autre chose qu'à son boulot ? Comment se fait-il, dans ce cas, que tu te sois bien gardé de m'appeler ?

— Eve, tu es pour moi...

— Justement ! Qu'est-ce que je suis ? Ta petite amie ? Foutaises. Si je l'étais, tu te comporterais autrement !

— Justement. Je crois que ce n'est pas une bonne idée que...

— Que quoi ? Continue !

Qu'est-ce que je lui demande, là ? La réponse, je la connais. Et je ne veux pas l'entendre.

Hélas, il l'énonce :

— Que nous sortions ensemble, Eve. Ce n'est pas bien.

J'appuie sur le bouton de commande et la cabine se met en branle. Plus que quelques minutes et ce sera la fin de ce tête-à-tête, une vraie torture pour moi. J'ai hâte qu'il s'achève. Et en même temps, je donnerais n'importe quoi pour qu'il ne finisse jamais. Que cet ascenseur grimpe, grimpe... et ne s'arrête qu'au septième ciel, là où Rob m'a si souvent emmenée. Et tant pis pour les caméras de surveillance.

Plus que deux étages avant le mien...

Je fonce sur Rob, le cloue contre la cloison, me hisse sur la pointe des pieds et plaque ma bouche contre la sienne. Lorsqu'il glisse sa langue entre mes lèvres, j'ai l'impression de voir des étoiles filantes sous mes paupières soudain closes. C'est bon... Oh, c'est bon... J'en frissonne de la tête jusqu'au bout des orteils. J'entends la petite sonnette qui indique l'arrêt imminent. Les portes vont s'ouvrir... Ça y est..., elles commencent à coulisser en chuintant, et Rob continue à m'étreindre.

C'est moi qui m'arrache à ses bras. Une nanoseconde avant que les vantaux aient fini de s'ouvrir.

— Si tu penses toujours que nous voir n'est pas une bonne idée, je n'ai plus qu'à te dire au revoir. Dans le cas contraire..., tu sais où me joindre.

Mes dernières paroles avant de m'élancer dans le couloir, puis de m'engouffrer dans le cabinet de toilette de mon bureau où je remets de ce rouge trop pâle qui n'aura laissé sur les lèvres de Rob que de légères traces. Mon sang-froid retrouvé, je file vers la cuisine et me prépare un café bien corsé, censé me retaper.

La cuisine est pleine de monde. A croire que dans cette ville, personne ne prend le petit déjeuner chez soi. Mais non. D'habitude, il n'y a pas foule. Ceux qui s'agglutinent ici ce matin sont là pour parler de la réunion d'hier. Et font de drôles de tête en contemplant leurs tasses. Je comprends pourquoi en les imitant : le logo de *Bicyclette Boy*, gravé dans la porcelaine, a disparu. Il a été remplacé par celui d'*Oxygène*. Ouh, là, là... On ne fait pas traîner les choses, en haut...

— Que penses-tu de ça, Eve ?

C'est Gary, mon nouveau meilleur ami, qui m'a posé la question. Il tient l'anse de son mug comme s'il s'agissait de la tête d'une vipère.

— Ils ont dû commander tout ça il y a au moins trois semaines... Et ils ont annulé la réunion d'aujourd'hui. Pour que nous restions tous bien dans l'ignorance...

Dieu merci, l'un des rédacteurs du *Yoga et la vie* nous rejoint. Vite, je m'éclipse. Que Gary pleure donc sur une autre épaule que la mienne... J'ai moi-même trop besoin de soutien. Et qui pourrait m'en apporter aussi bien que ma maman ? Je regagne mon bureau et je l'appelle. Mais c'est mon père qui décroche.

— Papa ? Qu'est-ce que tu fais à la maison un lundi ?

— J'avais envie de m'offrir une journée de repos.

Je l'entends exhaler la fumée. Il fume. Bien sûr. Parler au téléphone le rend toujours nerveux.

— Et maman ? Où est-elle ?

— Elle se repose.

— Pourquoi ? Elle est malade ?

— Un truc de rien du tout. Une allergie, je crois.

— Bon. Tu lui diras que j'ai appelé, hein ? Et aussi que j'espère qu'elle ira mieux demain.

— Entendu. Salut.

Eh bien, moi qui espérais de la chaleur...

Heureusement, dans l'après-midi, il se passe quelque chose d'incroyable. Rob King n'y est pas étranger, c'est évident, mais je ne vais pas faire la fine bouche. Mes beaux principes éthiques ont fondu comme neige au soleil quand j'ai reçu l'e-mail : Prescott Nelson en personne a besoin d'une assistante. Et tout naturellement (Bizarre, n'est-ce pas ?), on a pensé à moi. Il s'agit en fait d'un poste de coordinatrice qui s'occupera du planning du grand chef. Il aimerait me rencontrer pour me dire ce qu'il attend de moi. L'heure, le jour, voire le mois de ce rendez-vous, à moi de les choisir.

Je suis aux anges. Pour un peu, je déchiquetterais tous mes listings, en ferais des milliers de confettis que je jetterais en l'air.

J'appelle Tabitha pour lui annoncer LA nouvelle. Elle en est soufflée.

— Quand je pense que Prescott t'a souri, le jour où il sortait de l'ascenseur... Tu as dû lui taper dans l'œil.

— A mon avis, Rob a tapé à sa porte. Quoi qu'il en soit, c'est super, mais ce n'est pas un job pour moi. Je ne suis pas à la hauteur.

— Donc, tu ne répondras pas à la convocation ?

— Non. Je ne suis pas de taille à affronter tout un staff de directeurs. Si Prescott voulait me voir seule, d'accord. Mais non. Son équipe au complet sera là et me passera à la moulinette.

— Eve, tu es idiote. Rien ne dit que Prescott Nelson ne te recevra pas en tête à tête ! Ne laisse pas passer ta chance !

— J'ai échoué à *L'eau à la bouche*. Comment pourrais-je réussir à obtenir un poste auprès de Prescott ? Sois réaliste, Tabitha.

— Tu as une mauvaise mémoire. Ce n'est pas le poste de *L'eau à la bouche* qu'il te fallait.

— C'est toi qui as tout fait foirer en disant une ânerie, parce que tu croyais Rob à l'origine de l'offre.

— Il l'est encore, pour celle-ci. Ce n'est pas possible autrement.

Je lis et relis l'e-mail envoyé par la secrétaire de Prescott Nelson. Bon sang, ça fait du bien... Parce que même si Rob est derrière tout ça, une déduction s'impose : il me juge capable d'aller très haut. Pour lui, je ne suis pas une perdante-née.

Les yeux fermés, j'imagine ma vie au dernier étage, dans le saint des saints... J'aurais une assistante à moi. On me livrerait des Post-it et des stylos haut de gamme. Je chargerais l'un des juniors de me commander mes repas...

Bon. Tab a raison. Je vais répondre à la convocation. Demain. Aujourd'hui, je me bornerai à relire ce mail jusqu'à ce que mes yeux larmoient. Jusqu'à ce que je sois rassasiée de bonheur.

Et le jour suivant, j'envoie un mail à Prescott Nelson, signalant que le 16 mai me conviendrait parfaitement. En retour, sa secrétaire me propose de venir à 15 heures. J'imprime cette réponse. Je vais garder ce papier plié en quatre sur mon cœur. Et plus tard, je le ferai encadrer.

Mon plaisir est néanmoins un peu terni par l'ambiance qui règne dans le département. Le bouleversement attendu est désormais vécu comme un séisme imminent. Je n'ai pas la cruauté de parler de ce qui se prépare pour moi. Reste Tab, mais elle est prise toute la journée par la Grande C. Monica, alors ? Je n'obtiens que son répondeur, avec un message onirique sur fond de cithare. Et Rosie ? Flûte. Elle est en plein audit.

Reste ma mère.

Mais c'est de nouveau mon père qui décroche.

— Papa ! Mais pourquoi es-tu encore à la maison ? Un silence, une bouffée de fumée, puis :

— Evie, je crois que tu devrais venir ce week-end.

Mars

Sur mon insistance, parce que tout à coup mon estomac s'est noué, ma gorge s'est serrée, ma mère vient prendre l'appareil. D'une voix éteinte, elle m'assure que ma venue peut attendre vendredi, que ça va bien, qu'elle est juste un peu fatiguée. Je lui dis que je vais prévenir Monica, mais apparemment, ma sœur est partie camper quelque part avec Chuck et n'a pas pris son portable. Pour vivre la vraie vie sauvage.

Le vendredi, donc, c'est mon père qui vient me chercher à la gare. Lui extorquer des détails concernant la santé de maman se révèle aussi malaisé que d'arracher une dent sans anesthésie à un ours. Tout en conduisant, il garde les mâchoires serrées, et à mon

grand étonnement, ne fume pas. Il mâche frénétiquement. Des Nicorette ou un truc comme ça, je parie. Et je trouve ça alarmant.

Il se gare dans notre allée où il y a déjà un véhicule. Un van. Je ne sais pas quel type de voiture possède Chuck, mais je mettrais ma main au feu que c'est la sienne. Il a bien la tête à rouler dans un de ces engins qu'adoraient les hippies dans les années 70.

Monica a donc d'une façon ou d'une autre été contactée. Alarmant, ça aussi.

C'est Chuck qui ouvre la porte de la maison. Il m'étreint comme un vieil ami, mais aussi comme quelqu'un qui essaierait de me reconforter. Mon Dieu... Que se passe-t-il ici ?

A peine me suis-je posé la question que maman arrive. Soutenue par ma sœur. Pourquoi faut-il que Monica l'aide à se déplacer ? Une entorse ? Une sciatique ? J'embrasse ma mère, la serre contre moi. Et je la sens amaigrie. Le nœud que j'ai dans l'estomac se resserre.

— Maman, tu...

Elle ne me laisse pas continuer.

— J'ai préparé des sandwiches, ma chérie. Et des petits hors-d'œuvre. Tu aimes les artichauts au vinaigre, n'est-ce pas, Evie ?

Elle glisse hors de mes bras et se dirige vers la cuisine d'un pas incertain. Je me tourne vers ma sœur.

— Depuis quand es-tu ici ?

— Mercredi.

Je regarde papa, les sourcils froncés.

— Je la croyais au fin fond des Appalaches... Pourquoi est-elle arrivée mercredi alors que tu m'as dit de ne pas venir avant vendredi ?

— Eve, je suis l'aînée, intervient Monica d'un ton grave.

— Allons, ne vous disputez pas ! lance Chuck. L'important, c'est que tout le monde soit réuni, non ?

De quoi se mêle-t-il, celui-là ? Je lui tourne le dos.

— Pourquoi papa a-t-il arrêté de fumer, Monica ?

— Il a pris la bonne décision, Eve. Ne l'enquiquine pas avec ça.

Maman ressort de la cuisine, un plateau dans les mains. Monica et moi nous bousculons pour l'en décharger.

— Je vais très bien, les filles ! Venez déjeuner. Evie, donne-moi des nouvelles de Roseanne.

Rosie... J'aurais dû l'emmener avec moi. Elle avait sa place dans cette réunion de famille. Mais Monica, qui anticipe ma réflexion, me lance :

— Laisse Rosie en dehors de ça. Grandis un peu, frangine. Tu n'as pas besoin de ta copine dès que quelque chose ne va pas très...

Elle s'arrête. Mais c'est trop tard. D'autant plus tard que ça fait un moment que j'ai compris que, non, ça n'allait pas très bien.

— Maman, assieds-toi et dis-moi ce qu'il se passe.

Elle s'installe sur le canapé. On dirait un petit oiseau en équilibre instable sur un rameau trop fragile.

— Eh bien, Evie, il n'y a pas de problème. C'est juste que... qu'il y a quelque temps, on m'a trouvé un... — Comment ont-ils appelé ça ? — Ah, oui, un « nodule » dans un sein.

— Il y a quelque temps... Quand ?

— Avant Noël.

— Mais cela remonte à deux mois ! Comment as-tu pu attendre deux mois avant de me le dire, maman ?

Elle regarde ma sœur. Et je comprends qu'elle lui a tout dit, à elle. La hippie paumée a été jugée assez mûre pour être mise au courant, et moi, non.

— Evie, je ne voulais pas te perturber. Tu as un travail si important... Tu es très occupée... et puis tu es si jeune...

— Mais Monica, qui a dû organiser un feu de camp avec ses copains aux cheveux longs pour parler de la santé de sa mère, a été considérée suffisamment adulte et responsable. Bon sang, je n'arrive pas à y croire !

— Eve, la ferme ! me lance ma sœur.

— La ferme ? Mais toi, quand la fermes-tu ? Tu n'es même pas fichue d'aller aux toilettes seule. Tu traînes des illuminés derrière toi partout où tu vas, et tu parles, tu parles...

Monica se lève, visiblement furieuse.

— Qu'est-ce que ça veut dire, Eve ?

— Que nous sommes une famille ! J'en fais partie, de cette famille ! Or, ton Art Garfunkel de Chuck a entendu parler de ce nodule au sein avant moi !

Le ton monte. Monica et moi échangeons de vilains noms d'oiseaux. Jusqu'au moment où Chuck pousse un long hululement qui couvre nos voix et nous fait enfin taire.

— Eve, puisque tu estimes que je n'appartiens pas à ta famille, me dit-il une fois le silence revenu, je vais me retirer dans mon van.

J'apprécie sa délicatesse. Je le remercie d'un hochement de tête et lorsqu'il a refermé la porte derrière lui, je croise les bras sur ma poitrine et interroge mes parents du regard. Ils soupirent. Papa doit rêver d'une cigarette.

— Je vous écoute, dis-je.

Et j'entends une histoire qui me donne la chair de poule. Une horreur où il est question de mastectomie dans trois mois, et de la chimiothérapie que ma mère va subir dès la semaine prochaine. Mais d'après elle, tout cela ne sera bientôt qu'un mauvais souvenir. Un petit cancer de rien de tout qui, pfft... va s'envoler comme par enchantement. Qu'elle

ait maigri ces temps derniers, se sente fatiguée, ce n'est pas grave. Juste le contrecoup. Les médecins sont tellement optimistes... La saleté a été décelée très vite. Il n'y a pas lieu d'épiloguer.

Bien. Mais alors pourquoi mes parents, qui n'ont jamais été très démonstratifs, restent-ils scotchés l'un à l'autre comme des naufragés sur un minuscule radeau ? Mon père regarde ma mère avec, dans les yeux, une tendresse empreinte de douleur qui me bouleverse.

— Tu vas bien, Eve ? s'enquiert-elle, l'air soucieux.

Voilà que c'est elle qui s'inquiète pour moi. Le monde à l'envers. Ou plutôt, tel qu'il a toujours été depuis ma naissance : les parents se rongent d'angoisse pour leurs enfants. L'inverse ne doit pas exister. Dans la tête de parents comme les miens tout au moins. Ils ont toujours été unis, mais maintenant, ils sont soudés l'un à l'autre. J'ai la sensation que s'il arrivait quelque chose à maman, papa n'y survivrait pas.

Mais, et moi... ? Je ressens une telle détresse que je me demande comment je pourrais tenir le coup... si... si... oh, Mon Dieu, je ne veux pas y songer !

Alors je passe à autre chose. Je me mets à taquiner Monica... Mmm. Plus que ça. Je l'agresse carrément à propos de son affaire avec le gratteur de guitare. Et mes parents, qui ne sont pas encore assez « in » pour admettre que leurs filles puissent coucher avec des hommes, relèguent Chuck sur le canapé de la véranda pour la nuit et Monica et moi dans notre chambre de jeunes filles. Une fois l'installation décidée, nous nous occupons du dîner. Et là, Chuck sévit encore. Il a des leçons à donner concernant l'épluchage des carottes. J'ai envie de lui dire d'aller les éplucher sous un pont avec les marginaux de son espèce, mais maman le trouve charmant et amusant. Alors elle nous abandonne la cuisine à tous les trois, Monica, Chuck et moi et nous surveille de son fauteuil favori dans le salon. Elle semble émue et ravie de voir ses filles s'activer, et moi, j'ai la gorge serrée chaque fois que je pose les yeux sur elle, si frêle, si petite dans ce grand fauteuil à oreilles...

Monica décide de prendre une semaine de congés. Evidemment. Une étudiante peut se faire porter pâle, n'est-ce pas ? Mais une assistante chez Prescott Nelson n'a droit qu'au lundi, et ce après une longue et pénible discussion avec Lorraine, qui est précisément débordée ce jour-là. Elle qui s'absente sans complexe chaque fois que l'un de ses chiens a le hoquet...

Le lundi, Monica et Chuck partent en balade. Je reste seule avec maman. Nous jouons aux cartes puis regardons quelques feuilletons à la télévision. Quand ma mère pose sa main sur la mienne, je frémis. Sa peau est translucide, ses poignets aussi menus que ceux d'un petit enfant.

Dans la soirée, Rob m'appelle. Etonné de mon absence au bureau, il a joint Rosie qui lui a tout expliqué.

— Je ne sais que penser, Rob. Ma mère prétend que les toubibs ont la situation sous contrôle, maman parle d'un cancer guéri... Mais ce que je vois, moi, c'est qu'elle n'est que l'ombre d'elle-même.

— Elle a besoin de temps, pour s'habituer à l'idée de la maladie, de la... mutilation... Peut-être devrais-tu rencontrer ses médecins pour savoir de quoi il retourne exactement.

Peut-être, oui. Je remercie Rob d'avoir pensé à cela. Il m'aide. J'avais besoin de son soutien.

— Tu sais ce qui me fait le plus mal, Rob ? C'est que ni mon père ni ma mère ne m'aient prévenue quand tout s'est déclenché. Ils ont vécu cette épreuve seuls.

— Ils se suffisent à eux-mêmes, Eve. Bien des gens sont ainsi.

— Moi pas. Quand je vais mal, je ne demande qu'une chose : que des âmes charitables envahissent mon espace vital pour me soutenir. A condition, bien sûr, qu'elles le fassent avec délicatesse et tact.

— Es-tu certaine de vouloir cela, Eve ? J'ai fait les frais de tes réactions quand on essaie de t'aider. Tu es aussi aimable qu'un porc-épic brutalement arraché à sa sieste.

— Rob, je ne vois pas ce que tu veux dire, et de toute façon, je ne tiens pas à le savoir. Parce que j'ai la sensation que ça dégénérerait en dispute, et des disputes, j'en ai ma dose en ce moment avec ma sœur.

— Je suis ravi d'apprendre que tu es d'humeur conciliante. Tu dînes avec moi, demain soir ?

— Sais pas. On verra.

— Que verra-t-on ?

— Si j'ai envie qu'on envahisse mon espace vital. Ne me rappelle pas, Rob. C'est moi qui te téléphonerai.

Il rit parce que je me suis exprimée sur le ton de la plaisanterie. Nous bavardons encore quelques instants sur un mode léger qui me fait un bien fou, puis je gagne mon lit, à côté de celui où Monica ne tardera pas à se coucher. Après une soirée passée à écouter Chuck chanter du folk dans le jardin à la lueur de bougies et dans la fumée de bâtonnets d'encens.

Le mardi, je quitte tôt la maison. Il faut que j'aille au bureau, mais... Mon Dieu, comme cela me fait mal de partir... Maman n'a même pas eu la force de se redresser dans son lit pour m'embrasser.

Papa m'a emmenée à la gare tout en mâchonnant un de ces substituts de cigarette à base de réglisse.

— Ce Chuck, finalement, ce n'est pas un mauvais bougre, me dit papa. Il est gentil avec ta sœur, il est dévoué, aimable... Bon, ses Birkenstocks aux pieds et ses cheveux de fille, ça fait bizarre... surtout quand il se fait des tresses. Mais, avec Monica, on a vu pire.

Je suis d'accord. Mais je préfère ne pas préciser qu'à mon avis, avec Monica, on n'a pas encore tout vu, et que le pire est peut-être à venir...

Dans l'après-midi, maman m'appelle au bureau. Une note de gaieté fait vibrer sa voix.

— J'ai reçu un bouquet magnifique, chérie. Je tenais à te le dire. De la part d'un monsieur qui s'appelle Rob King. Un de tes amis, n'est-ce pas ?

Evidemment, dès que je montre le bout de mon nez au bureau de Rob, Sherman se dresse entre son patron et moi. Du seuil, j'aperçois Rob au téléphone. Un seuil que Sherman-le cerbère ne me laisse pas franchir. Enfin, c'est son idée. Parce que je le bouscule gentiment mais fermement, et vais m'asseoir dans le fauteuil des visiteurs, face à Rob. Je relève un peu ma jupe et le regard de Rob se rive instantanément sur mes cuisses. Bon sang, ce que j'aimerais fermer la porte, descendre les stores et... Non. Rob est sérieux, car Sherman veille. C'est un gros toutou et Rob est son nonos.

Je le remercie pour les fleurs. Le geste a touché ma mère, et moi aussi.

— Toujours d'accord pour aller dîner, mademoiselle Vitali ?

Oh, oui. Mais chez lui, où il me fera son poulet au marsala, et où nous prendrons le dessert au lit... Je ne parlerai pas de cet entretien avec Prescott Nelson. Je ferai comme si Rob n'était pour rien dans cette offre de poste. Tabitha pense que je devrais exprimer ma gratitude. Sans doute. Mais pas avec des mots. Rob appréciera davantage ma manière bien personnelle de dire merci. Cette nuit, dans l'intimité de sa chambre...

Mais il reste quelques heures à passer au bureau. Je les consacre à organiser une petite soirée pour l'anniversaire de Rosie. J'invite Pete, Todd, Tab et Adrian. Lequel sera invité par Tabitha. Moi, je n'ai pas encore trouvé le courage de lui parler.

Ce sera une surprise pour Rosie. Je lui ai dit que nous allions sortir. Les amis se rendront à l'appartement avant qu'elle ne quitte son boulot. Elle ouvrira la porte et ils lui feront une ovation. Sympa, non ? Ensuite, nous partirons tous pour un petit restaurant de Soho où j'aurai fait mettre du Champagne au frais et commandé un gâteau plein de sucre rose et de fleurs en angélique. Il y aura aussi des bougies et nous chanterons en chœur « Joyeux anniversaire ».

Dieu, merci, Adrian a été assez élégant pour ne pas me faire la tête. Non pas qu'il n'ait rien fait, au contraire ! Il ne s'est pas privé de raconter à tout le monde que j'étais une peste. Mais en riant, ce qui a fait passer la pilule.

La soirée a super bien commencé. Rosie était rouge de plaisir d'être la reine de la fête. Rouge d'excès de blush aussi : Tab et moi avons renouvelé sa trousse de maquillage et Rosie a eu la main un peu lourde avec le pinceau.

Le gâteau a un peu changé d'allure par rapport à ce que j'avais prévu : connaissant les goûts de Rosie, Tab a pris sur elle de demander un échafaudage de donuts Krispy Kreme. Hérissé de bougies, il évoque une pièce montée de mariage. Mais Rosie est ravie, c'est l'essentiel. Elle est d'autant plus heureuse que l'ambiance est au top. Nous dansons comme des fous entre deux verres de Champagne californien. Je me retrouve sur la piste avec Todd, qui me drague. Je n'en reviens pas ! Nous nous connaissons depuis si longtemps... Quand on est adulte, c'est toujours difficile d'imaginer un copain de lycée dans le rôle du petit ami... Je dois pourtant avouer que Todd se débrouille très bien. Il danse comme un dieu, il est mignon tout plein... et semble si sûr de lui qu'il me laisse sans défense. Il faut dire qu'il est très, très sexy...

Lorsque enfin nous quittons le restaurant, Tabitha veut aller prendre un dernier verre quelque part. Rosie, elle, préfère rentrer à la maison... avec Pete. Allez, Rosie, vas-y, ma

belle, et bonne chance !

Hélas, elle n'a pas de veine. Son tendre tête-à-tête devient un trio, ou plutôt un quatuor : Tabitha décide de faire un saut à l'appartement parce que, d'après elle, l'ambiance est morose dans le bar où elle voulait aller. Donc, elle est là, et moi, je suis bien ennuyée : j'avais prévu de téléphoner à Rob. Quoique, en définitive, c'est peut-être mieux ainsi, car je ne sais plus vraiment où j'en suis. Quand je consulte mon carnet, je distingue mal les chiffres. Quel est le numéro de l'appartement de Rob ? Celui-ci... ou l'autre, noté à côté ? L'un des deux correspond au bureau, et je ne sais pas lequel. Soit il faut que j'arrête de griffonner, soit de boire ...

A 5 h 30, Tab s'en va en taxi. Todd dort comme une souche sur le canapé du salon. Oh, ce canapé... qu'est-ce qu'il est attirant ! Mon lit me semble si loin. Peut-être que si je m'accordais une petite sieste contre ces coussins moelleux, je pourrais ensuite rejoindre ma chambre ?

Je m'allonge. Le corps de Todd est doux et chaud. Et tellement confortable... Je me cale contre lui et ferme les yeux. Pour les rouvrir quelques secondes plus tard : une main court le long de mon dos. Non, pour être exacte, rampe, glisse... et les sensations qu'elle provoque sont délicieuses. Dommage que ma tête tourne. Sinon, je rendrais caresse pour caresse et... Et quoi ? Comment puis-je envisager, ne serait-ce qu'une seconde, de coucher avec Todd ? Parce que c'est bien de cela qu'il s'agit. Je suis soûle, mais pas totalement inconsciente. Je me rends bien compte que si je continue à laisser cette main aller et venir sur ma peau, je vais craquer... D'autant qu'il n'y a pas que la main qui s'active. Il y a aussi des lèvres, une langue hardie. Avec une haleine un peu forte, d'accord. Ses baisers ont un goût de tanin, de malt... mais bon sang, qu'est-ce qu'ils m'inspirent !

Je fais appel à toute ma volonté, à ma droiture morale. Je ne vais quand même pas faire un coup pareil à Rob...

C'est l'envie de dormir qui me sauve. Lutter contre le désir qui me dévore achève de m'épuiser... et je m'endors comme une masse. Décidément, il y a un dieu pour les velléitaires occasionnels. Un gentil disciple de Bacchus qui veille sur leur fidélité...

Plus tard, beaucoup plus tard, puisqu'il fait grand jour, je me réveille. Todd est penché sur moi. Il me dit bonjour en souriant.

— Quelle heure est-il ?

J'ai bafouillé. J'aurais dû boire de l'eau avant de m'endormir, hier soir. Pour ne pas avoir la langue en carton-pâte ce matin.

— 3 heures. De l'après-midi.

Bon. Ce n'est pas le matin. Mais j'ai quand même la bouche aussi desséchée qu'un cactus.

Rosie apparaît, enroulée dans mon peignoir.

— Hé, salut, les enfants ! Pourquoi êtes-vous encore habillés ? La nuit s'est achevée en queue de poisson, pour vous deux ?

Pas pour Rosie, manifestement. Il suffit de la regarder, et de regarder Pete, qui la suit.

Ils sont rayonnants. Todd et moi, en revanche, devons avoir l'air de deux épaves rejetées par la marée. Mais ça ne fait rien. Je préfère ça plutôt que d'avoir l'air épanouie... après avoir trompé Rob.

Tout en gloussant, Rosie gagne la cuisine et prépare le petit déjeuner. Enfin, on peut appeler ça comme ça, si on ne regarde pas la pendule. En fait, il ne s'agit même pas d'un brunch mais d'un dîner un peu en avance. Qui nous requinque pour la soirée à venir. Tabitha a appelé à 20 h 30.

Elle compte sur nous pour l'accompagner à une fête qui sera d'enfer, promet-elle. Je lui dis que je viendrai mais au fond de moi, j'espère recevoir un coup de fil de Rob. Je préférerais un rendez-vous avec lui plutôt que d'aller faire la folle avec mes amis. Et je passerai la nuit avec lui.

Mais il n'appelle pas.

Ça me désole d'autant plus profondément que la soirée se révèle exactement semblable aux millions de soirées auxquelles j'ai déjà participé. Une foule d'inconnus. Des gens que je connais et que je regrette de connaître, d'autres que j'aime bien... Le buffet est assailli par la meute, le bar pris d'assaut, la musique assourdissante... Qui a organisé ce raout, et pourquoi ? D'ailleurs, où sommes-nous ? Je n'ai même pas fait attention aux rues que prenait le taxi, à l'immeuble devant lequel il s'arrêtait. Cette soudaine distance que je ressens par rapport à la fête avec mes copains m'étonne. Pire, en plus de ce désintéret, une lassitude m'envahit peu à peu tout entière. Ainsi qu'une tristesse diffuse. L'impression que tout le monde est heureux autour de moi, comme les passagers d'un paquebot quittant le quai... Ils agitent la main, rient... et moi, je reste sur le quai. Rien ne me touche. La gentillesse de Todd me laisse de glace. Tabitha me souffle des commentaires acides et marrants sur Machin ou Truc à l'oreille et je m'en fiche. Sa copine Nicole me raconte quelque chose d'apparemment tordant si je me fie à son hilarité et je ne bouge pas un cil.

Je n'ai pas emporté mon portable. Dans ce genre de soirée, on évite de trimballer un sac à main. On se contente d'une pochette que l'on peut garder sur soi. Or, de nos jours, vu l'invasion des cellulaires, les postes à pièces sont en voie de disparition. Je me rends aux toilettes... Tiens, au fait, s'il y a une rangée de lavabos et plusieurs portes, c'est que nous sommes dans un lieu public. Pas chez quelqu'un. Il était temps que je m'en aperçoive...

Mon cœur bondit dans ma poitrine quand je découvre les appareils à monnaies fixés au mur. Vite, je fouille dans ma pochette, en sors quelques pièces et les glisse dans la fente. Comme par magie, le numéro de l'appartement de Rob m'est revenu à l'esprit. Mais au moment où je commence à le composer sur le clavier, Tabitha me rejoint. Je raccroche.

— Qu'est-ce que tu as, Eve ? Ça ne va pas ?

— J'ai juste besoin d'être un peu seule. J'en ai marre de tous ces gens. Mais ce n'est pas grave. C'est sans doute à cause des excès de la nuit dernière.

— Partons d'ici, si tu veux. Nous trouverons un bar tranquille et... Oh, je comprends... Tu t'inquiètes pour ta maman, n'est-ce pas ?

Je ne réponds pas. A quoi bon ? Il aurait fallu que j'avoue que j'allais appeler Rob mais

que, en réalité, ce qui plombe mon moral, c'est bien ce que soupçonne Tab : ma mère.

Je ressors des toilettes et vais m'asseoir dans un coin retiré. De là, j'examine les gens qui s'agitent comme des possédés. Toutes les nanas sont minces comme des fils et portent des robes noires. Des clones. Cette salle est remplie de clones, et je ne peux plus les supporter, ces êtres formatés. Je veux être seule, seule !

Je me lève et rejoins mes amis. Seuls Tabitha et Todd se sont rendu compte que je m'étais éloignée et que je ne brillais pas par ma forme. Rosie est trop prise avec Pete pour se préoccuper de moi mais comment lui en vouloir ? Il y a si longtemps qu'elle rêve de jouer à collé-serré pour de bon avec un mec...

— Allez, on déménage, me fait Todd en me posant la main sur l'épaule. On va se trouver un endroit bien cool, bien peinard.

— Merci, Todd.

Effectivement, il choisit l'endroit qu'il me fallait. Un bar à l'ambiance feutrée avec une salle de restaurant en galerie au premier étage. Nous nous y installons. Rosie n'a toujours d'yeux que pour son Pete. Peu lui importe que nous soyons ici ou ailleurs du moment qu'il est là. Tabitha flirte avec un dénommé Blake, un type pas mal mais dont je n'arrive pas à me remémorer les traits quand je ferme les yeux, et Nicole discute avec son nouveau petit ami, Drew. Enfin, je crois qu'il s'appelle Drew. Je n'en suis pas sûre et je m'en fiche. Je me suis nichée dans les bras de Todd, qui m'enlace gentiment, comme un frère le ferait avec sa sœur. J'apprécie sa tendresse. Elle me fait chaud au cœur.

— Alors, Evie ? Où en es-tu de ton boulot ?

— Eh bien, c'est le grand chambardement, chez Prescott Nelson, et personne ne sait exactement ce qui va se passer.

— Tu as déjà fait lire ce que tu écris à quelqu'un ?

— Non. Au début, j'avais envoyé des nouvelles et des projets d'articles à plein de magazines, mais ça n'a rien donné. Ils ont tous leurs propres écrivains free-lance et n'ont pas besoin de nouveaux auteurs.

Todd me regarde avec étonnement. Pour lui, je suis restée la fille qui rédigeait tous les articles du journal du lycée. Il me voyait déjà remportant le Prix Pulitzer. Alors que les gens que j'ai rencontrés à New York n'ont vu en moi qu'une énième petite nana de la province à la tête pleine de rêves qui ne pouvaient que tourner en eau de boudin.

Bon. D'ordinaire, je raisonne de façon plus positive. Mes rêves, j'y crois encore. Mais pas ce soir. Ce soir, je suis la perdante-née dont parlait Adrian.

— Tu sais, Todd, parfois j'ai l'impression que mon cerveau rapetisse de jour en jour. Je me sens complètement idiot.

— As-tu oublié la chanson de Liza Minelli ? Les paroles disent que si tu peux réussir dans cette ville, alors tu réussiras partout. Ouvrir la porte de New York, c'est ouvrir la porte de l'univers.

— Ouais. Sauf que je n'arrive à rien, dans cette ville...

— Ah bon ? Pourtant, si je fais un bilan, je constate que tu as un appartement dans Manhattan, un job correctement payé, des invitations à la pelle pour des soirées géniales... A ton âge, c'est bien, non ?

C'est bien ? Vraiment ? Pas pour moi. Je me sens au bord d'une falaise. Et j'ai envie de sauter. Un cafard pareil, c'est la première fois que ça me prend. Tout à coup, mes yeux picotent. Quelque chose roule sur ma joue. Je pose l'index sur cette infime boule, l'écrase. Le bout de mon doigt est tout mouillé...

Voilà que je pleure. Et que tous mes amis se pressent autour de moi, essayant de me consoler. Ils me cajolent, me parlent comme à une enfant..., jusqu'au moment où un serveur en veste blanche se dresse devant notre groupe. Raide, compassé, la mine sévère.

— C'est un restaurant, ici. Le bar, c'est en bas.

— L'hôtesse nous a dit que nous pouvions nous installer là, rétorque Tabitha. Nous lui avons d'ailleurs laissé un pourboire.

— Trois dollars. Et vous n'avez commandé que trois bières alors que vous êtes huit ! Veuillez donc...

Il ne peut pas continuer. Tabitha s'est levée et elle le dépasse d'une tête. John Wayne en jupons.

— Si vous voulez mon avis, mon vieux, trois dollars, c'était déjà trop pour des gens aussi désagréables que vous. Allez, les amis, on s'en va !

Nous nous mettons tous debout et nous dirigeons vers l'escalier. Tous, sauf Tabitha, qui n'a pas bougé, coinçant le serveur entre une banquette et la table.

— Ça ne se passera pas comme ça ! Jamais je n'ai été traitée de cette façon dans un établissement de la ville. Jamais, vous m'entendez ? J'exige de voir le directeur !

Elle libère le passage et le serveur détale. Puis réapparaît en un éclair, suivi d'un type en costume.

— Je suis le directeur, mademoiselle. Et mon employé a raison : vous n'êtes pas censés vous installer au premier si vous n'avez pas l'intention de dîner.

Oh, oh ! Ce type la prend de haut, il ferait bien de se méfier de Tabitha !

Et de moi aussi ! Car je suis susceptible, ce soir. J'ai les nerfs à vif et cet abruti en costard va payer pour tous les autres. Ces New-Yorkais prétentieux me donnent tout à coup la nausée. Je rejoins Tabitha et je crie. Je menace le type de déposer une plainte à la chambre de commerce, à l'office du tourisme, au Vatican s'il le faut. Du moins, ai-je l'impression d'avoir dit ça. En tout cas, la figure du directeur se décompose. Surtout lorsque Tabitha lui promet un article gratiné dans *NY By Night*, après avoir exhibé sa carte de presse. C'est le coup de grâce. L'homme est quasiment à genoux. Il nous présente ses excuses, nous supplie de nous rasseoir, nous offre des boissons accompagnées d'amuse-gueules... Mais Tab n'en démord pas : elle réclame le remboursement des trois dollars de pourboire, celui des trois bières qui étaient prétendument infectes... Là, elle va trop loin. Face à des exigences aussi délirantes, le directeur reprend du poil de la bête et se met à défendre les membres de son personnel qu'un instant plus tôt, il était prêt à

sacrifier pour que son établissement ne soit pas descendu en flammes dans *NY By Night*. Pressentant que l'altercation va prendre des proportions incongrues et de peur que l'hôtesse finisse par appeler les flics, nous faisons une sortie groupée très digne, non sans lancer quelques insultes.

Mais je me suis quand même offert un petit plaisir : en passant devant le bar, j'ai fait basculer un grand vase de fleurs, que j'ai ensuite piétinées. Que ces andouilles épongent donc l'eau et flanquent leurs fleurs à la poubelle... Quant au vase, je l'ai emporté, bien déterminée à le fracasser sur le trottoir. Juste sous le dais.

Une main m'agrippe le bras. Le directeur.

— Je vais appeler la police ! Vous allez finir la nuit en taule, ma petite ! Pour vol !

— Elle ne vous vole rien ! crie Todd.

— Si. Mon vase !

Je le tiens, ce truc minable. Et je ne vais pas le lâcher sur le ciment, finalement. C'est un trophée. Je veux le garder ! Pour un peu, j'en trépignerais. Il est à moi. Je l'ai gagné. Il y a eu une bataille et j'ai remporté la victoire ! Mais le directeur essaie de m'arracher ma prise. Alors je me mets à sangloter. Une folle. Je dois avoir l'air d'une folle. Parce que le directeur change d'expression. Il semble inquiet. Je l'entends dire aux autres de rentrer dans son bar et d'y consommer des boissons, à ses frais. Je me dis qu'il doit craindre que *NY By Night* ne relate l'histoire d'une cliente devenue dingue parce qu'on l'a maltraitée dans son établissement. Il préférerait lire que chez lui, on est accueillis comme des rois.

Mais qu'est-ce que j'en ai à faire d'un restaurant de New York, d'un magazine, de toute cette vie qui grouille entre ces falaises de béton percées de fenêtres que l'on ne peut pas ouvrir à cause de la pollution ? Je n'en peux plus. Je n'en veux plus.

Les larmes me brouillent la vue. Je tremble, et si Todd ne me maintenait pas fermement par le bras, je m'effondrerais.

Soudain la voix de Rosie me fait l'effet du coup de pied que l'on donne en touchant le fond d'une piscine. On coulait et puis tout d'un coup, on remonte.

— Eve ! Téléphone !

Je me détache de Todd et prends l'appareil qu'elle me tend. Todd se débrouille néanmoins pour me passer la main dans les cheveux et m'embrasser sur le front. Ma main obture l'émetteur du téléphone.

— Todd, je ne peux pas.

Inutile d'entrer dans les détails. Ce que je ne peux pas faire, il sait parfaitement ce que c'est.

— Eve ? C'est Rob. J'ai essayé de te joindre. Ça ne répondait pas chez toi, et ton portable doit être débranché. Alors j'ai appelé Roseanne.

— Tu as bien fait. Comment vas-tu ?

— Bien. Mais j'irais encore mieux si tu me disais que tu vas passer chez moi.

Mon cœur bat de nouveau à tout rompre. Mais de joie, cette fois.

— J'arrive.

Je rends son téléphone à Rosie, lui colle le vase dans les mains.

— Heureux anniversaire, ma vieille. Je t'apporterai des fleurs demain.

— Tu es sûre que tu vas tenir le coup, Evie ?

— Oui. Bonne nuit.

La chance est avec moi : un taxi est en vadrouille. Je le hèle, et grimpe dedans sans un regard pour Todd, que j'aperçois planté à côté d'une borne à incendie, l'air malheureux.

Pendant la course, j'oppose un mutisme absolu au babillage du dénommé Yuval. Ce soir, je n'ai pas envie de bavarder avec un chauffeur venu de Dieu sait où pour parcourir les rues de New York.

Le portier de Rob m'accompagne jusqu'à l'ascenseur. Rob m'attendait sur le palier. Il me prend dans ses bras, m'embrasse tout en m'entraînant à l'intérieur de l'appartement. La moquette accueille nos corps enlacés. Cela devient une spécialité, entre nous, de faire l'amour sur la moquette...

— Tu veux boire quelque chose ? me demande Rob lorsque nos cœurs retrouvent un rythme normal.

— Non, merci. J'aimerais juste aller me coucher.

— D'accord. Chauffe-moi les draps : je te rejoins dans un petit moment. Il faut que je regarde un dossier sur l'ordinateur.

Un T-shirt de Rob, et hop, sous la couette. Le sommeil me gagne immédiatement, mais j'ai quand même le temps, avant de sombrer, de songer à la façon dont Todd m'a serrée contre lui la nuit dernière... Lorsque Rob vient se coucher, je réagis à peine au léger balancement du matelas.

Le lendemain matin, Rob est déjà parti quand je quitte l'appartement. Avant d'aller au bureau, je passe chez moi déposer un bouquet pour Rosie. Elle m'a laissé un mot. Todd a pris l'avion pour Atlanta à l'aube et a bien demandé à Rosie de m'embrasser de sa part.

Une réunion de travail m'attend. En fait, il s'agit d'une sorte de cours concernant la réorganisation des départements, sous la férule de Mabel. Gary, Lorraine et deux nanas de *La vie par le yoga* sont là. Pas Elise, qui a profité de sa grossesse pour se faire porter pâle. Est-ce que c'est une excuse, ça ? Attendre un bébé, ce n'est pas une maladie !

Nous bossons par groupes de deux. Je fais équipe avec Gary, dont je m'occupe comme une mère. Le pauvre, il me touche, avec sa mine de chien battu. A 10 heures, je lui fais monter une double ration de beignets.

L'un des exercices auxquels nous devons nous plier ressemble à une séance de psychothérapie générale : nous nous asseyons en cercle sur la moquette et, à tour de rôle, exprimons nos craintes, nos espoirs, nos points de vue sur la nouvelle organisation. Il faut « ex-té-rio-ri-ser », martèle Mabel. Ainsi, nous deviendrons hyperperformants parce que débarrassés de nos angoisses.

Chacun y va de son couplet, sauf Gary qui semble malheureux comme les pierres. Les

nanas de *La vie par le yoga* ne cessent de râler, et Lorraine n'en pas en reste non plus. Mabel prend fébrilement des notes. Puis elle attend que Gary ouvre la bouche. Comme il persiste à se taire, elle se tourne vers moi. J'ai l'esprit vide. Qu'est-ce que j'en ai à fiche, de ce chambardement ? Tout ce que je demande, c'est que je garde mon petit boulot tranquille et bien payé. Evidemment, si je passe sous les ordres de Prescott Nelson, il y aura des changements. J'aurai davantage de sandwiches à commander à l'heure du déjeuner, de buffets de conférences à organiser et de salles à trouver pour les réunions, sans parler des Post-it et des stylos à distribuer... Mais ce n'est pas pour demain. Il me reste trois mois à tirer à *Bicyclette Boy* et... Mon Dieu ! Un trimestre ? Quatre-vingt-dix jours ? Peu importe la façon de calculer, cette idée me déprime.

— Eve ? Rien à nous dire ?

Mabel darde dans mes yeux un rayon laser. Elle aimerait lire dans mon esprit. Eh bien, elle serait sacrément déçue. Elle n'y verrait que du vide.

N'empêche, il faut que je trouve quelque chose à accrocher à son hameçon, sinon elle ne me lâchera pas.

— Eh bien... Comment exprimer cela, Mabel... Voilà : je ne ressens aucune angoisse particulière. C'est la notion de changement en général qui est traumatisante.

Je vois Mabel se renfrogner. Je n'ai pas répondu ce qui convenait. Depuis le début de la réunion, elle nous a répété qu'elle ne recherchait pas de remarques précises mais voulait capter nos émotions. Et qu'elle comptait bien sur des réactions positives. Et là, c'est raté. Pire, j'avoue être perturbée. Elle avait dû espérer que, moi, je resterais zen.

Elle frappe dans ses mains, comme pour écraser mes mots, devenus des insectes répugnants, et lance :

— Je comprends ! Le changement est source de peurs parce qu'il est impalpable et... et... Eve a dit tout haut ce que nous pensons tous au fond de nous !

Je n'y comprends plus rien. Le visage de Mabel est illuminé. A croire qu'elle a reçu une inspiration divine. Le flottement des premiers instants, après que j'ai parlé, s'est dissipé. Maintenant, elle me fait penser à un poisson dans l'eau.

Je me demande si, depuis le début de la réunion, elle ne pataugeait pas, incapable d'analyser ce qu'elle attendait de nous. A la direction, on l'a chargée d'organiser cette table ronde, et elle a foncé dans le brouillard. Alors que je croyais qu'elle dirigeait un débat, elle guettait l'instant où quelqu'un lui tendrait un fil d'Ariane. Et le mien l'a sortie de la panade.

Elle part dans une grande envolée sur le doute, la crainte de l'inconnu, la perte des repères et bla-bla-bla. Lorraine rit sous cape. Tout cela lui passe par-dessus la tête. Elle ne doit songer qu'à ses chiens bien-aimés.

Son speech terminé, Mabel lève la séance et nous nous dispersons aussi prestement que des moineaux à l'arrivée d'un chat. Nous regagnons nos boxes.

— Vous vous épanouirez davantage, Eve, me dit Lorraine tout en remettant en place le cadre de la photo d'un de ses chiens. Des responsabilités, c'est ce qu'il vous faut... Je

comprends que cela vous effraye, mais vous découvrirez combien le pouvoir est gratifiant.

— Lorraine, je n'ai pas la moindre envie de me taper davantage de boulot administratif. Ce qui me plairait, c'est écrire !

— Eh bien, allez le dire à Mabel.

Elle a raison. Je vais de ce pas expliquer que faire avaler davantage de listings à mon ordinateur et signer des dizaines de bons de commande pour du matériel ou des sandwiches et des sodas ne m'inspire pas.

Mabel m'écoute, approuve en hochant la tête et quand je me tais, m'assure que je trouverai le bonheur au sein du nouveau magazine, que cela ne tiendra qu'à moi de montrer mes talents d'écrivain. Ma nouvelle position me permettra de faire lire mes articles au rédacteur en chef, me promet-elle.

— Je voudrais bien vous croire, Mabel, mais dans l'état actuel des choses, l'aspect constructif de la situation m'échappe. J'étais habituée à une équipe, une hiérarchie, un planning... Vous savez, tout le monde est déboussolé, dans le département. Moi la première.

— Eve, vous serez le plus jeune élément du staff. A vous de donner l'exemple du dynamisme, du punch... L'équipe est déboussolée ? Pourtant personne n'a été licencié ! C'est une performance incroyable qu'a réalisée Prescott Nelson. D'ordinaire, quand plusieurs magazines fusionnent, on coupe toutes les branches qui dépassent... Pas chez nous.

C'est vrai. Et c'est réconfortant. Il faudra que je le dise à Gary.

— Ma petite Eve, poursuit Mabel, vous occupez déjà vos nouvelles fonctions. Je vais immédiatement parler à Herb et à Lev, le rédacteur en chef d'*Oxygène*. Il faut qu'ils sachent qu'ils négligent des talents comme le vôtre, qu'ils n'exploitent pas le potentiel de l'équipe.

— Oh, c'est gentil, Mabel...

Elle pose la main sur mon épaule.

— Vous ne baissez pas les bras, vous pensez positivement, et vous attendez le résultat de mon intervention auprès des chefs, d'accord ?

— D'accord, Mabel.

Je la suis des yeux alors qu'elle s'engage dans le couloir. Elle se retourne, me sourit... Brave Mabel. Serait-elle mon ange gardien ?

Mais j'ai à peine le temps de rêver à mon nouvel avenir que Gary entre dans mon bureau. Il est livide.

— Des menteurs, Eve ! Ce sont de foutus menteurs... J'avais bien raison... Ils disaient qu'ils ne vireraient personne, hein ?

— Mabel vient encore de me le répéter, Gary.

— Ah oui ? La garce... Elle le savait et n'a rien dit...

— Pas dit quoi, Gary ?

— Lorraine vient d'être flanquée dehors.

Je suis sonnée.

— Lorraine ? Mais quand ?

— Il y a une minute. Juste après cette réunion de psychologie de merde.

Je repousse si vivement ma chaise en me levant qu'elle se renverse. En un éclair, je suis dans le box de Lorraine. Un grand carton est posé sur sa table. Elle y range les photos de ses chiens.

— Lorraine ?

Elle lève sur moi des yeux brillant de larmes.

— Je suis licenciée. Vous connaissez la chanson : du changement... Je l'ai appris par mail. Quelle courtoisie... Quelle humanité... Je ne sais même pas qui va me remplacer à la coordination. Vous, peut-être.

— Oh, ça, non ! Jamais je n'accepterai !

Mon Dieu... Je viens vraiment de dire ça ? Et mon nez ne s'allonge pas comme celui de Pinocchio ?

— Lorraine, qu'allez-vous devenir ?

— Ne vous en faites pas pour moi, Eve. Je me débrouillerai. De toute façon, je détestais l'ambiance de cette boîte. Il n'y a que vous que j'aimais bien. Je vous donnerai de mes nouvelles.

Elle a ravalé ses larmes et me sourit en me prenant par les épaules pour m'embrasser. C'est elle qui est virée et voilà qu'elle essaie de me reconforter...

Qui a décidé de virer Lorraine ? Pourquoi elle ?

La réponse ne tarde pas à m'apparaître.

Quelqu'un qui savait que libérer son poste me donnerait un sacré coup de main. Car, comme elle l'a si bien dit, ce poste, il devrait tout naturellement me revenir...

Oh, nom d'un chien !

Je sors du bureau en trombe, rejoins par l'escalier l'étage de Rob King parce que aucun ascenseur ne me semble assez rapide et entre comme un bulldozer chez Rob. Un bulldozer qui a écrasé Sherman sur son passage.

Rob est assis face à un type en costard. Il a sa figure d'homme d'affaires hypersérieux. Mais je m'en fous.

Je pointe l'index sur le type.

— Que fait-il là, lui ? Il t'écoute lui expliquer qu'il va être obligé de pointer au chômage ?

— Eve, s'il te plaît, veux-tu...

— ... parler, oui, et tout de suite !

Rob fronce les sourcils, crispe les mâchoires, mais appelle Sherman et le prie de raccompagner le visiteur, avec toutes ses excuses. Le type sort, mais c'est moi qui claque la porte derrière lui. Puis je m'y adosse, bras croisés sur la poitrine.

— Alors, monsieur King ?

— Eve, as-tu la moindre idée de l'identité de cette personne que tu viens de m'obliger à...

— Je n'en ai rien à faire !

— Tu te comportes comme une enfant capricieuse !

— Je n'arrive pas à croire que tu aies pu faire ça !

— Qu'ai-je fait ?

— Lorraine ! Et ne me prends pas pour une imbécile !

— Assieds-toi, calme-toi et écoute-moi. Je n'ai rien fait, Eve. Assieds-toi !

— Je préfère rester debout. Alors ? Je t'écoute.

— Je suis un gestionnaire. Qui travaille avec des organigrammes sur ordinateur. Lesquels me donnent des indications sur ce qu'il convient de faire pour la bonne marche d'une société. Si ces indications me montrent que certains éléments sont inefficaces, je les efface de l'organigramme, c'est tout.

— Des éléments ? c'est comme ça que tu appelles des personnes ? Qui gagnent leur vie en travaillant et que d'un coup de souris tu envoies à la poubelle ? Oh, Rob...

— Tu ne peux pas t'empêcher de tout caricaturer. Ce n'est pas si simple, Eve. A t'entendre, tout serait blanc ou noir. Mais non. La gamme entre les deux est infinie. Je gère une affaire, et le monde des affaires est dénué de sentiments. Un jour, tu le comprendras.

— Je ne suis pas tout à fait idiot. Je sais que le monde des affaires est cruel. Mais ce qui l'est encore plus, c'est que cette cruauté tombe sur Lorraine, ma chef. Celle dont, sur

un seul mot de toi, je pourrais prendre la place... Tu prétends qu'elle a sauté par hasard ? Et pas pour que je m'installe comme une saleté de coucou dans son fauteuil ?

— Elle a sauté parce qu'elle n'était pas un élément dynamique, Eve. J'en suis désolé, mais c'est ainsi.

— Personne ne devait être viré. « Les magazines fusionnent mais le personnel demeure... » Je crois encore t'entendre... Y a-t-il d'autres évictions prévues, en plus de Lorraine ?

Je le vois déglutir avec peine. Puis il se racle la gorge. Il est mal à l'aise, le salaud.

— J'ai probablement été imprudent quand j'ai dit que personne ne serait renvoyé. Il y a eu une réunion des chefs de départements..., et certains ont eu leur mot à dire. Lev, par exemple, qui avait besoin d'une vacance de poste pour placer une personne de confiance. L'ordre de licenciement de Lorraine, ce n'est pas moi qui l'ai signé.

Il marque un temps, afin de s'essuyer le front de son mouchoir, en soie ou en linon. Pas un vulgaire Kleenex.

— Je n'aurais jamais dû te parler de tout cela, Eve. C'est confidentiel. Mais je le fais car je ne veux pas que tu me considères comme un sale type. Même si j'avais renvoyé Lorraine moi-même, je ne serais pas pour autant un sale type... Je ne ferais qu'appliquer la loi du business.

Une autre pause. Il boit de l'eau, longuement. Sans m'en offrir.

— Que me vaut ma franchise, Eve ? Ta colère. C'est injuste. Depuis le début, je me dis que nous deux, c'est... une erreur de casting. Peut-être serait-il temps de... de...

A quoi bon achever, n'est-ce pas, Rob King ? Je m'en charge à sa place.

— ... temps d'arrêter les frais, c'est ça ?

Il pousse un soupir exaspéré.

— Bon sang, ce que tu peux être difficile, Eve... Tu réagis toujours au quart de tour, sans prendre le temps de réfléchir. Et en plus, tu ne parviens pas à faire la part des choses entre notre relation et notre situation professionnelle. Nous travaillons dans la même boîte et nous fréquenter n'est pas déontologiquement correct...

— Que de belles paroles...

— Navré, mais il est difficile d'oublier que nous sommes tous deux chez Prescott Nelson..., parce que tu ramènes tout à ça. Cette affaire de licenciements, elle n'a rien d'anormal. Dans toutes les sociétés, les entreprises, il y a des gens qui sont renvoyés et d'autres qui prennent leur place. C'est la loi du marché et...

— Rob, tu as chargé Mabel d'espionner, et tu t'es peut-être dit qu'en me changeant de poste, grâce à elle, tu aurais en permanence un œil sur moi.

— Tu n'es pas sérieuse, Eve ? La plupart du temps, je ne sais même pas où tu te trouves.

— Et alors ? Je suis libre, non ?

Il me regarde d'un air soudain désolé.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Eve ? Je te trouve bizarre. Arrière et agressive.

— C'est dur de perdre ses illusions.

Encore une fois, il remplit son verre d'eau et le boit lentement. Sa contrariété est évidente. Sa tristesse aussi.

— Si tu savais à quel point me disputer avec toi me coûte... D'un côté, j'ai envie de te dire de devenir adulte, d'accepter la réalité... et d'un autre, que tu as raison de te révolter. Je crois que la solution serait que tu travailles pour ton propre compte. Tu n'es pas faite pour courber le dos et il faut de la docilité, dans une grande société comme Prescott Nelson. Que nous soyons amants n'arrange rien. Je représente l'autorité. Tu me vois comme une menace. Eve, tu serais mieux avec quelqu'un d'autre.

— Tu trouves toujours la solution, hein ?

J'ouvre la porte. Il essaie de me retenir, posant sa main pardessus la mienne, qui enserme la poignée. Je me dégage.

— Eve, je te sens à cran. Le licenciement de Lorraine n'est que la partie émergée de l'iceberg. Autre chose te trouble. Dès que tu auras envie de m'en parler, appelle-moi.

Je ricane.

— T'appeler m'oblige à tromper la vigilance de Sherman. C'est trop difficile.

Il hausse les épaules et sors du bureau, me prenant de vitesse. A quel jeu joue-t-il ? Je m'apprêtais à partir et il me laisse seule dans son domaine. L'idée de l'espionner me traverse l'esprit. L'ordinateur est allumé et... Non. Finies, les bêtises. Terminé, l'épisode Rob King.

Il faut que je parle à Tabitha. Elle me propose d'aller prendre un verre dans un nouveau bar branché de la 9e Avenue, fief des comédiens. Elle ne pourra pas y être de bonne heure car elle a du boulot par-dessus la tête. Mais moi, je ne vais pas faire de vieux os au bureau. En attendant l'heure du rendez-vous, je vais faire une halte chez Michelle, un troquet que j'aime bien. Tab décide de passer m'y prendre. Nous irons sur la 9e Avenue ensuite.

J'arrive donc tôt chez Michelle et peux profiter du *happy hour*, où toutes les consommations sont moitié prix. Chouette. J'en profite largement, jusqu'au moment où déboule une Tabitha débordant d'énergie. Elle m'embrasse, à la nouvelle mode, c'est-à-dire deux fois sur chaque joue, puis hume mon haleine.

— Tu as pris de l'avance, on dirait... Garçon ! Un cosmopolitan, je vous prie.

Le serveur s'approche, l'air perplexe, et demande ce qu'est un cosmopolitan. Elle lui énumère les ingrédients de ce cocktail, précise qu'elle ignore les doses à respecter, mais le serveur assure qu'il s'en sortira.

— Je suis désolée, Tabitha. J'aurais dû aller directement sur la 9e. Ce n'est pas trop ton truc, ici.

— Ne t'inquiète pas, je survivrai. Pas toute la soirée, évidemment... Mais c'est calme. Profitons-en pour discuter. Comment ça s'est passé avec Mabel ? Cette nana se mêle de tout. Elle a coincé la Grande C pour lui parler de réorganiser *NY By Night*. Ma boss l'a

envoyée pâître, en lui disant que c'était son magazine et qu'elle le dirigeait comme elle l'entendait.

— Ta chef est une femme de tête. C'est bien.

Je cherche par quel bout commencer pour raconter à Tab ce qui s'est passé aujourd'hui chez *Oxygène*... et dans le bureau de Rob. Je décide de parler de Lorraine en premier.

— Ouah ! Quelle sale affaire ! Je suis sacrément contente que la Grande C soit de taille à affronter ces coupeurs de tête. Je déteste ça, quand les grands patrons décident de procéder à des aménagements.

— Mmm. Je me demande combien de temps ta chef pourra leur tenir la dragée haute. Elle se retrouve au sommet d'un bastion assiégé.

— Je croise les doigts. Elle est solide, cette femme. Mais, et Rob, dans tout ça ?

— Il m'a jetée. Ou c'est tout comme. Il n'a pas apprécié que je me mêle de ses Affaires avec un grand A.

— Oh, Eve, je suis désolée... Allez, bois un coup puis mangeons quelque chose.

— Je ne crois pas que boire et manger améliorera mon état d'esprit, Tabitha.

Nous déménageons sur la 46e Rue, dans un restaurant italien. L'hôtesse nous installe à une table dressée pour deux, coincée entre deux autres tables occupées par des hommes d'affaires qui dévorent Tab du regard. Ils doivent être étrangers.

— Je déteste cet endroit, dis-je à une Tabitha tout sourires : elle adore être le point de mire.

— Comment peux-tu dire ça, Eve ? C'est dépayasant, ici. On se croirait en Toscane.

— On s'y croirait peut-être, mais moi, tout ce que je note, c'est que nous nous trouvons à un jet de pierre de l'endroit où Rob et moi avons eu notre premier rendez-vous.

Tabitha ignore ma réflexion. Elle est plongée dans l'examen du menu.

— Voyons, voyons... Je voudrais de la viande. Pour avoir la pêche. Qu'est-ce que je pourrais prendre ?

Elle parle à haute et très intelligible voix. Les hommes d'affaires se sont tus et l'écoutent religieusement. Tabitha lève les yeux de dessus la carte et les pose sur l'assiette de l'un des businessmen.

— Qu'est-ce que c'est, dans votre assiette, monsieur ? Des tagliatelles aux truffes ?

L'homme hoche la tête avec enthousiasme et Tabitha lui décoche un sourire orgasmique. Puis me demande de l'excuser d'être aussi pétulante quand moi, je fais une tête d'enterrement. L'amateur de pâtes aux truffes, voyant que Tab ne se recule pas, lui tend sa fourchette. Les tagliatelles glissent entre les dents, se tortillent, à croire qu'elles sont vivantes. Puis Tabitha fait des mines de chat gourmand. Elle se lèche les lèvres, papillotte des cils...

Je comprends que ma présence auprès de Tabitha est désormais superflue. Qu'elle a un cavalier pour l'escorter au bar de la 9e Avenue, voire plusieurs. Alors j'avale des lasagnes

en quatrième vitesse et lui dis au revoir. Vingt minutes plus tard, je suis chez moi. Rosie est endormie sur le canapé, un livre de cuisine ouvert sur la poitrine. La télévision est allumée, son coupé. Le claquement de mes talons sur le parquet la réveille.

— Désolée de ne pas t'avoir appelée, Rosie.

— Pas de problème. Pete m'a téléphoné, alors je suis en pleine forme. Le petit ami de ta frangine a appelé aussi. Pour que tu saches que tout va bien et pour prendre de tes nouvelles.

Le lendemain matin, à peine suis-je arrivée au bureau — à l'heure, Dieu merci — qu'Herb me convoque.

— Comment va, Eve ? Je sais que tout le département est en effervescence à cause du réaménagement. C'est compréhensible, mais on ne peut pas passer à travers. Nous devons désormais nous concentrer sur notre nouveau produit. *Oxygène* va nous donner un nouvel élan. A nous de suivre le rythme. Et nous y parviendrons grâce à des éléments comme vous, Eve. Votre âge est un atout que nous n'allons plus laisser de côté. Mabel estime que plusieurs options peuvent vous être proposées. Vous aimeriez être auteur, m'a-t-elle dit. Eh bien, fonçons !

Vraiment ? Je vais écrire ? Bon, ce sera pour *Oxygène* dont je ne sais rien de rien. Mais s'il faut apprendre, j'apprendrai.

— J'ai réfléchi aux paroles de Mabel, Eve, et il m'est venu à l'esprit que nous avons une lacune au niveau rédactionnel, dans l'équipe.

Je frémis d'impatience. Oui, oui ? Il faut un rédacteur ? Eve Vitali répond « présente » !

— Le courrier des lecteurs. Nous avons besoin de quelqu'un au jugement très pointu pour sélectionner les lettres qui doivent être soumises à la direction éditoriale, à cause des intéressantes suggestions qu'elles contiennent. Il faudra aussi choisir les lettres à publier dans la rubrique : « A vous la parole ». Et répondre à ceux qui nous posent des questions concernant des articles parus. Par exemple : « Où se procurer tel appareil de musculation ? Quel est le niveau de difficulté des sentiers de randonnées des Appalaches ? Ce genre de choses.

— Attendez, Herb. Je veux être sûre de bien comprendre. Vous voulez que je m'occupe du courrier ?

— Oui. Et ce sera une bonne école pour vous. Elle vous permettra de vous familiariser avec le style d'écriture que nous voulons. Considérez cette fonction comme le premier barreau de l'échelle.

Ah bon ? Parce que le boulot merdique que j'occupe actuellement n'est même pas le premier barreau ? Il en existe donc en dessous ?

Herb sort une boîte d'un tiroir et me la tend.

— Voici des lettres récentes. Elles témoignent de notre popularité. Lisez-les, sélectionnez-en vingt à communiquer à la direction éditoriale et dix auxquelles vous répondrez personnellement. Je relirai ce que vous avez écrit.

J'essaie de faire bonne figure, de peindre sur mon visage une expression de gratitude. Mais j'ai envie de lui balancer sa boîte à la tête.

— Essayez de me rendre ça pour mercredi, O.K. ? Mercredi ? Il s' imagine donc que je vais bosser vingt heures sur vingt-quatre, ou quoi ? Ce foutu carton, si je me fie à son poids, contient des centaines de lettres...

— Merci, Herb, dis-je en sortant à reculons, les épaules déjà douloureuses de charrier le carton.

Avril

Je n'en peux plus. Je mange, je dors, je respire avec ces foutues lettres. Vous n'imaginez pas ce que les gens peuvent perdre leur temps à écrire. Des inepties ! Si encore ils envoyaient des mails, à la rigueur, je pourrais comprendre. On est de mauvais poil ou content, on clique sur sa messagerie et on ouvre les vannes de sa rogne ou de sa satisfaction en quelques secondes. Et dans un langage à la limite de la phonétique. Un autre clic et le charabia est expédié. Pas de papier, pas d'enveloppe, de timbre, de stylo... La super efficacité en un minimum de temps. Mais nos lecteurs, non, ils ne font pas ça. Ils vivent au siècle dernier, ou quoi ? D'ailleurs, quelle vie mènent-ils, pour gâcher ainsi de précieuses heures à rédiger ces lettres ? Et ces questions qu'ils posent... Sur leur corps : comment il fonctionne, et pourquoi ceci et pourquoi cela... Le yoga fait-il partir l'acné, la nourriture bio les bouées autour de la taille, les légumes transgéniques améliorent-ils la culotte de cheval ?

Je crois que si je lis encore une seule de ces lettres, je vais implorer. Aujourd'hui, j'en ai plus que ma claque, mais à qui en parler ? Auprès de qui me défouler ? Rosie a un audit, me dit-elle quand je l'appelle au secours. Pas une minute à elle et elle ne finira pas avant minuit. Ma mère ? Mauvaise idée. Cette semaine, elle a de nouveau ses séances de chimio. C'est mon père qui me l'apprend en ajoutant qu'il vaut mieux que je ne vienne pas parce que maman serait trop triste que je la voie sur un lit d'hôpital. Mais elle aimerait savoir si j'ai gardé le contact avec Monica. Maman lui a justement posé la question hier. Je mens. J'assure que oui. Maman sera contente.

A l'instant où je raccroche, je vois deux mains plaquées sur mon bureau. Je lève les yeux et découvre Lacey Matthews. Pourquoi porte-t-elle ce chemisier à manches courtes et cette jupette de gamine ? On n'est pas encore en été, tout de même. Je parie qu'en plus elle a des sandales ouvertes... Je me penche légèrement par-dessus le bureau pour vérifier quand elle me demande :

— Eve, pourquoi ne vous occupez-vous plus des auteurs ?

— De quoi me parlez-vous ? Je suis plongée dans le courrier, alors le reste...

Elle me tend une boîte pleine de reçus.

— Que voulez-vous que je fasse de ça, Lacey ?

— Eh bien, que vous les classiez... Maintenant, avec la nouvelle organisation, les auteurs ne sont plus censés s'occuper des trucs administratifs. Comme ça, leurs capacités créatrices ne sont plus affaiblies par des tâches qui...

Elle s'interrompt. La tête que je fais semble soudain lui faire peur. Elle en perd ses moyens et son bel accent anglais bien snob.

— Enfin, je... je pensais que c'était votre nouveau job de... de...

Elle n'a pas pu achever. Mais au moins, elle s'est exprimée normalement.

— Ecoutez, Lacey, nous sommes en pleine transition. Personne ne sait si le nouveau magazine vaudra un clou. Mon nouveau job, je ne sais même pas en quoi il consiste, à part d'ouvrir et de lire ces conn... ces imbécillités. Alors vos reçus, vous pouvez en faire ce que vous voulez, moi, je ne m'en occuperai pas, vu ? Allez donc demander à Herb de s'en charger.

Mon Dieu ! Jamais je n'ai été aussi agressive ! Lacey en reste bouche bée.

— Eve, je suis navrée. Je ne voulais pas vous offenser. Je pensais simplement que c'était votre travail de...

Une fois encore, elle s'arrête, reprend sa respiration, puis enchaîne :

— J'ai remarqué que tout le monde était stressé, dans la société. Mais il ne faut pas s'en faire. Les choses se mettront en place d'elles-mêmes petit à petit...

— Ouais, c'est ça, dis-je en replongeant le nez dans ma pile d'enveloppes.

Lacey s'en va sans demander son reste. Je me sens mieux. Passer sa mauvaise humeur sur une créature vivante, ça soulage. C'est plus efficace que de déchiqueter des enveloppes avec les dents.

J'ai envie de raconter à Tabitha comment j'ai expédié la protégée de Herb, mais Tab n'a pas une seconde à me consacrer. La Grande C se bat sur tous les fronts pour protéger son département et pendant qu'elle passe d'une réunion à l'autre, elle charge Tab de défendre le fort. De crainte d'un coup fourré lors d'un abandon de poste momentané, la Grande C a demandé à Tabitha de ne pas bouger de son bureau et de surveiller les boîtes vocale et électronique. C'est dingue. On se croirait en pleine guerre. Il faut vraiment que je raconte tout ça à quelqu'un. Mais à qui ?

ATodd, tiens. Il est peut-être rentré de son dernier voyage en Inde ou sur Mars. Non, hélas. Je l'apprends par un message enregistré sur son répondeur. Je déteste laisser des messages en retour mais là, je n'y tiens plus. Il faut que je parle. Et puis, entendre la voix de Todd me rend toute mélancolique. Je me rappelle ce fameux soir où il s'est montré si gentil, quand j'ai craqué...

« Todd, salut, c'est Eve. Je t'appelais parce que j'en ai ras la casquette de mon boulot... Je voulais aussi avoir de tes nouvelles. Ça va ? Rappelle-moi, à l'occasion. A plus ».

Je raccroche au moment où Herb entre dans mon bureau. Lui aussi est en chemise d'été. Un tissu affreux avec des fleurs.

— Alors, Eve ? Ça se passe bien, avec les lettres ?

— Oh, oui ! Super ! On n'est que lundi et j'en ai déjà liquidé une bonne quarantaine !

— Formidable. Je savais bien que vous feriez ce travail à merveille. Vous avez bien pensé à les classer par thème, n'est-ce pas ? Il nous faut une pile bien distincte pour *Oxygène*.

— Là, vous me posez une colle, Herb. Parce que personne ne sait exactement de quoi parlera *Oxygène*...

Il me regarde pensivement. Apparemment, il n'avait pas songé à cela et je viens de l'obliger à plonger dans un abîme de perplexité.

— Quoi qu'il en soit, je suis sûr que vous ferez de votre mieux, Eve.

Sur cette pirouette, il s'en va.

J'appelle ma mère.

— Tout va bien, ma chérie. Ce qui m'ennuie un peu, c'est que mes cheveux commencent à tomber, mais ce n'est pas grave. J'ai acheté des chapeaux. Je voulais que tu saches, pour mes cheveux... Quand tu viendras, tu seras choquée et...

— Ne t'en fais pas, maman. Les cheveux, ça repousse. Tu me montreras tes chapeaux ce soir parce que je vais venir dîner.

Un silence. Jamais ma mère ne reste silencieuse quand j'annonce ma venue. Au contraire, elle crie de joie.

Je sens mon estomac se contracter.

— Maman ? Tu as entendu ? Je viens dîner.

— Oui, ma chérie. Mais je... je n'ai pas beaucoup d'appétit, tu sais. Je n'arrive à avaler que de la soupe, alors faire la cuisine, c'est...

— J'achèterai de la soupe en boîte, celle que tu aimes. Je t'apporterai plein de bons petits trucs à grignoter.

C'est drôle, lorsque je raccroche, l'appareil me semble tout flou. Ses contours sont noyés dans une espèce de brume humide...

Sur le chemin de Penn Station, je m'arrête chez Macy's et j'achète tout un assortiment de foulards, de turbans et d'écharpes pour ma mère. Puis je vais au rayon « traiteur ».

Papa m'attend à la gare. Il me décharge de mes paquets en grommelant que j'ai apporté de quoi nourrir un régiment. Il est à bout de nerfs, c'est flagrant. La façon dont il conduit m'inquiète : il tapote sans cesse le levier de vitesse, griffe le couvre-volant, tout en grinçant des dents.

— C'est dur d'arrêter de fumer, hein ?

J'ai posé ma question à mi-voix, tout en lui effleurant la main du bout des doigts.

— Ouais. J'ai mis le patch. Mais ça ne compense pas. Le geste... Oh, bon sang... C'est ça le plus dur.

— Je comprends, papa. Et... et maman ? Comment va-t-elle ?

— Les toubibs sont optimistes. La chimio a l'air de marcher. Par moments, ta mère est

en forme, mais il y en a d'autres où... où elle s'effondre. Ça aussi, c'est dur.

Lorsque papa se gare dans notre allée, je vois s'ouvrir la porte de la maison et maman s'avancer sur le seuil. Mon Dieu, que cela me fait plaisir... Moi qui me plaignais toujours qu'elle vienne à ma rencontre lorsque je rentrais du lycée, voilà que j'ai les larmes aux yeux maintenant que sa frêle silhouette se dresse en haut des marches du perron. Je me précipite vers elle, puis retiens mon élan. Il ne faut pas qu'elle ait l'impression que je veux l'embrasser, ou la serrer dans mes bras comme si je ne devais plus jamais la revoir... J'attends que papa nous rejoigne et monte les paquets. Il va les poser dans la cuisine où nous le suivons, maman et moi. Elle ouvre les emballages et pousse des cris de joie, comme une gosse qui découvrirait un sapin de Noël croulant sous les cadeaux.

Nous nous mettons à table. Maman picore, mais elle bavarde de tout et de rien, selon son habitude. Papa consulte fréquemment sa montre, ce qui m'intrigue.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu attends quelqu'un ?

Maman m'explique :

— Il faut que je prenne mes cachets à des heures bien précises.

Et elle avale lentement et méthodiquement toute une kyrielle de comprimés multicolores. Certains sont si gros que je crains qu'elle ne s'étouffe. Mais papa veille. Il lui remplit son verre d'eau, sa main ne lâche pas son épaule. Comme si le contact de ses doigts lui communiquait des ondes positives. Quelque chose de plus fort que l'amour les unit. Une osmose absolue, qui me donne la chair de poule : si l'un des deux disparaît, l'autre le suivra. Ils forment une entité avec un seul cœur. Jamais je n'avais réellement compris cela, avant aujourd'hui. Mes parents, c'étaient des parents comme tous les autres, des empêcheurs de tourner en rond qui n'avaient mis des enfants au monde que pour leur dire : « Ne fais pas ceci ou cela. » Mon Dieu, que j'étais stupide... Et aveugle ! Ce sont des êtres merveilleux et l'idée qu'un jour ils vont disparaître me bouleverse.

— Il faut que j'aïlle m'allonger un peu, chérie, me dit maman avec un sourire d'excuse. Tu dors ici, ce soir ?

— Non. Il faut que je rentre. Tu crois que tu peux rester seule quelques minutes ? Le temps que papa me raccompagne à la gare ?

— Evidemment, je peux rester seule, Evie.

— Bien. Je vais t'aider à te mettre au lit.

Oui, je vais le faire, et pourtant, je donnerais n'importe quoi pour m'enfuir aussi vite que possible, pour ne plus voir ce qui me fait si mal. Je ne veux plus revenir dans cette maison tant que maman ne servira pas des plats carbonisés et que papa ne fumera pas comme un pompier... J'ai si peur.

Dans la voiture, papa me parle peu. Mais il me propose de me ramener en ville. A cette heure-ci, il n'y a plus de train.

C'est un bus que je prends. Et je n'aime pas beaucoup ça. Le trajet dure une éternité. Mais je ne veux pas que maman reste seule trop longtemps.

— Tu m'appelles immédiatement s'il y a le moindre changement, n'est-ce-pas, papa ?

— Promis. Mais tu devrais rester en contact avec ta sœur.

— Je le ferai.

Un baiser rapide et je monte dans l'autobus. Je me sens bizarre. Ce que je laisse derrière moi me semble tellement plus important que ce qui m'attend dans l'avenir...

Une fois chez moi, à peine suis-je couchée que le téléphone sonne. C'est Todd. Il appelle du Sri Lanka. Je l'imagine dans une chambre d'hôtel impersonnelle, ses dossiers éparpillés sur le lit autour de lui. Il me parle de l'usine qu'il a visitée aujourd'hui, puis il y a un silence. Que je romps en lui faisant remarquer qu'au prix de la minute entre le Sri Lanka et New York, nous ferions mieux de parler.

— Je me demandais si tu pensais un peu à moi, Evie...

— Moi aussi. Mais tu n'appellais pas, alors...

— Je suis débordé de boulot. Et avec le décalage horaire, il était difficile de trouver le bon moment pour te téléphoner.

Il y a un miroir en face de mon lit. Je m'aperçois que je souris. Todd ne m'avait pas oubliée...

— Je tenais vraiment à te parler, continue-t-il.

Mon sourire s'élargit.

— Je voulais que tu saches...

— ... moi aussi, je voulais que tu saches que je pensais à toi.

Comme en écho, sa voix a résonné en même temps que la mienne. Mais ses paroles ne se calquaient pas sur les miennes :

— ... que tu saches que j'ai rencontré quelqu'un, à Atlanta.

Mon sourire se fige.

— ... une fille super et...

— Todd, c'est elle que tu aurais dû appeler plutôt que moi.

J'espère qu'il n'a pas perçu d'amertume dans mon intonation.

— Il est tard et je bosse demain, mon vieux. Alors je vais dormir. Mais on reste en contact, hein ?

— Euh... Promis, Evie.

Ma main tremble quand je raccroche. Je sens mes yeux se remplir de larmes. Je ne fais rien pour les retenir. J'appuie ma tête à l'oreiller et je pleure, sans bruit, les bras le long du corps. Le sommeil finira bien par me gagner. Et au matin, je me dirai que le proverbe se révélera peut-être vrai. Le proverbe qui dit que les giboulées d'avril font éclore les fleurs en mai...

Le lendemain, j'ai droit à la visite d'une Mabel débordant d'amabilité.

— Alors, Eve ? Comment vivez-vous le changement ?

— Eh bien, cela vous surprendra-t-il que je vous dise que je ne réagis pas bien au

départ de Lorraine ? Personne ne s'y attendait, dans le département.

Evidemment, Mabel ne relève pas. Elle n'a pas envie d'entendre ce genre de remarque. Alors elle continue comme si de rien n'était :

— Vous allez devenir partie prenante des évolutions en cours, Eve. Nous comptons sur vous pour nous aider à réaliser les entretiens de recrutement.

— Attendez. Il y a un truc que je ne comprends pas, là. Vous virez des gens pour en embaucher d'autres ?

— Notre société a besoin de sang neuf, d'énergies nouvelles et intactes, de cerveaux performants. Plusieurs personnes sont en lice. Leurs CV nous ont paru très excitants. Lev et Herb aimeraient les rencontrer mardi. Pourriez-vous vous occuper de les convoquer ? Je compte sur vous, Eve. Mais n'hésitez pas à m'appeler au secours si besoin est.

Elle rouvre la porte, marque une pause sur le seuil et m'adresse un clin d'œil complice.

— Je suis sûre que vous vous en sortirez très bien sans mon aide, Eve.

Bon sang, je vais craquer. Il faut que je vide mon sac. Tabitha, vite, qu'elle me rejoigne au restaurant du coin...

Elle accourt. Mais ne me laisse pas en placer une. Elle est sur les dents à cause de ses nouvelles responsabilités. Pendant que la Grande C se bat bec et ongles pour défendre l'organisation de son département telle qu'elle l'a conçue, Tabitha assure l'intérim et elle est sûre de si bien s'en sortir qu'une promotion la récompensera. Elle débite ses phrases à la cadence d'une mitrailleuse, tout en mangeant, ce qui fait qu'elle parle la bouche ouverte, des bouts de salade entre les dents, pendant que moi je touche à peine à mon assiette. Je voulais lui raconter ce qui arrive à ma mère, parler de Todd, de Lorraine, de Mabel-la-maudite... et voilà que Tab m'assène :

— Enfin, je vois arriver ce que j'attends depuis si longtemps. .. Une vraie carrière, tu te rends compte, Eve ? Les mecs, je n'en aurai plus rien à fiche. Je ne vais plus avoir besoin de personne ! Je me suffirai à moi-même ! Bon Dieu, c'est dingue ce que je suis contente.

— Et Blake, dans tout ça ?

— Out. Il n'avait pas sa place dans tout ça. Je l'aimais bien, mais un acteur raté, ça ne va pas dans le tableau.

— Un acteur raté ?

— Enfin, peut-être pas : il jouait, oui, mais dans des shows... chauds. L'organe dont il se servait le plus, ce n'était pas sa voix...

J'en reste baba. Blake, une star du porno ? Eh bien...

— Même pas une star, rectifie Tab. Deuxième zone. Et encore. Bref, il m'a menti, et j'en ai marre qu'on me mente.

— Tabitha, est-ce qu'au moins tu t'entends ? Est-ce que tu te rends compte de ce que tu dis ? Que Blake t'a menti... Comme si toi tu étais la sincérité incarnée... Mais tu me mens en permanence ! Qu'est-ce que je sais de toi, hein ? Tu ne m'as jamais dit la vérité !

Voilà que je crie. Moi. En public. Et que c'est vers mon amie Tabitha qu'est tournée ma colère.

Mais Tabitha est-elle réellement mon amie ?

— Mais enfin, Eve, nous sommes à New York ! Tout le monde se bâtit une histoire, dans cette ville... La vérité, qu'est-ce qu'on en a à faire ? La Grande C a un passé pas net, toi tu viens d'un trou, Roseanne est une névrosée de la bouffe... A quoi ça servirait d'en parler ?

— A se connaître, bon sang ! Je n'ai jamais cessé de me demander pourquoi tu te bloquais dès qu'on parlait du Texas... D'où tu sors ton argent, ça m'intrigue, et aussi qu'est-ce qui te pousse à acheter des sous-vêtements coquins au kilo !

Elle me regarde d'un air écoeuré.

— Tu veux que je te dise, Eve ? Tu es ridicule. C'est pour ça qu'Adrian ne peut plus te voir en peinture. Tu juges tous ceux qui t'entourent en fonction de tes critères personnels... Du moment que tu n'es pas fichue de réaliser tes ambitions, tu imagines que les autres sont aussi minables que toi. Tu aimerais devenir auteur... mais tu n'écris pas une ligne. Et tu sais pourquoi ? Parce que avoir rédigé les bulletins du lycée n'a jamais fait de personne un écrivain de talent !

Tabitha tire une dernière bouffée rageuse de sa Dunhill, l'écrase dans une soucoupe, remet ses lunettes de soleil et se lève. Elle jette quelques billets sur la table. Et part. Nous coupons toujours l'addition en deux, mais aujourd'hui, la coupure va au-delà d'une note de restaurant. C'est entre nous qu'un coup de couteau a été donné. Il a tranché le fil d'une amitié.

Eh bien, tant pis. Des amies comme Tabitha, qui en a besoin ? Pas moi, en tout cas. Qu'elle aille se faire voir !

Je reviens seule au bureau. De nouveau, je suis au bord des larmes. Cela va faire la troisième fois en quelques jours. Et la troisième fois que je ne parviens pas à les retenir. Je m'enferme dans les toilettes et pleure, assise sur le siège, sans me soucier de ravager mon maquillage. Je vais être laide. Et alors ? Normal, pour une perdante-née, non ?

Après m'être mouchée jusqu'à en avoir le nez écarlate et des yeux de lapin blanc, je réintègre mon bureau. Un superbe bouquet de fleurs est posé à côté de mon ordinateur. Mon cœur palpite soudain. Rob ? Todd ? La carte, vite...

« Chère Eve,

» Merci de travailler aussi dur. En ce jour de la Fête

des Secrétaires, je vous présente tous mes vœux,

Herb ».

Alors là, c'est le pompon. Le seul homme qui pense à moi est mon patron... pour lequel je ne suis qu'une secrétaire parmi le bataillon de Prescott Nelson qui en compte des centaines. Je ne peux pas rester ici une seconde de plus. Par mail, j'informe Herb qu'une

indisposition passagère m'oblige à rentrer chez moi.

Sans les fleurs.

J'arrive à l'appartement après avoir longé les trottoirs en pleurant. Ce qu'il y a de bien, à New York, c'est que vous pouvez sangloter dans la rue, vous y ouvrir les veines dans le caniveau, sans que personne ne sourcille.

Je me précipite sur mon lit, pleurant toujours, et finis par m'endormir. Le sommeil a dû me saisir entre deux vagues de larmes et j'ai sûrement continué à pleurer en dormant.

C'est Rosie qui me réveille. Elle porte encore son tailleur bleu, l'uniforme de l'agent de courtage. Le regard qu'elle rive sur moi est soucieux, compatissant, chaleureux.

Elle me prépare de la soupe puis me traîne jusqu'au salon. Assise tout contre moi sur le canapé, elle me caresse les cheveux, me tend des Kleenex, pendant cette crise qui va durer des heures.

Ma dépression, je me l'offre, finalement. Longtemps après l'adolescence, le lycée. Et elle est infiniment plus douloureuse que celle d'une gamine. Ce genre de coup de cafard dure sept jours en moyenne et jusqu'à quinze ans... Moi, je me vois partie pour des mois. Heureusement, il y a Rosie, qui prend les choses en main. Elle appelle Herb et lui dit que j'ai un problème gastrique pas net, une intoxication apparemment, qui risque de traîner.

— Il n'a pas l'air d'être un mauvais cheval, ton boss, me dit-elle après avoir raccroché. Il m'a semblé sincèrement désolé.

Herb, gentil ? L'idée me fait pleurer encore plus fort. Je ne sais pas pourquoi. Rosie s'affole. Elle va téléphoner à son propre patron et lui annonce qu'elle est malade. Me laisser seule demain, elle s'y refuse. Pourtant, je lui promets que je n'ai qu'un méga coup de cafard et qu'elle peut me laisser seule. Je ne vais pas sauter par la fenêtre ni avaler du détergent, promis, juré.

Les deux jours suivants, je les passe devant la télé, fumant cigarette sur cigarette, sanglotant entre deux bouffées et durant les pauses publicitaires. Je ne me soucie plus de personne. Il n'y a plus qu'Eve Vitali, qui se regarde le nombril et limite son univers à son appartement, son canapé, son téléviseur et son lit. Je pourrais rester comme ça éternellement. Dans mon cocon. Mais un reste de lucidité me pousse à consulter ma boîte vocale. Celle de mon bureau. Je peux me connecter à ma messagerie à partir de n'importe quel poste téléphonique.

« Eve, ici Chuck. Je sais que tu ne m'apprécies pas beaucoup mais je me suis dit qu'en cas de problème, tu te sentiras peut-être plus à l'aise de parler avec un étranger. Si ça te tente, appelle-moi. Voici mon numéro. Tu as ma parole que pas un mot que nous prononcerons ne sera rapporté à quiconque. Et "quiconque" inclut Monica »

Je note le numéro puis efface le message. A peine ai-je coupé ma ligne que je me remets à pleurer. Merde. J'aurais voulu appeler ma mère, mais je ne peux pas. Je lui ferais trop de mal. J'espère qu'elle tient le coup. Si son état avait empiré, Monica m'aurait contactée, non ?

A 18 heures, Rosie rentre. Son audit doit être terminé, sinon elle ne serait pas de retour

si tôt.

— Evie, il faut réagir. D'abord, une douche et un shampoing. Tu ressembles à une vieille salade oubliée dans un frigo. Ensuite, tu vas prendre du Prozac. De nos jours, plus personne n'a de dépression. Les petits cachets font voir la vie en rose.

Je secoue la tête et allume une autre cigarette. Rosie fait la grimace. L'odeur de fumée la dérange et je dois reconnaître qu'avec celle qui a envahi l'appartement des derniers temps, on aurait chassé un putois de son terrier.

— Evie, lève-toi, va te laver et assieds-toi à table. Il faut que tu manges ! Le chagrin, ça se nourrit. C'est ta grand-mère qui disait ça.

— Laisse-moi tranquille. Je suis en pleine dépression.

— Arrête de répéter ça et secoue-toi.

Je la regarde méchamment.

— Rosie, j'étais drôlement mieux quand tu étais coincée au boulot jusqu'à pas d'heure à cause de ton audit.

Je la vois sursauter. Elle a encaissé, et mal. Tant pis. Je m'en fiche. Je me fiche de tout. En particulier, de la personne qui sonne à la porte depuis quelques instants.

— Je ne veux pas de visites !

Soudain animée d'une énergie de sprinter, je jaillis du divan et cours m'enfermer dans ma chambre.

— Je ne suis pas là je hurle à l'intention de Rosie en claquant la porte.

Mais je tends l'oreille. Qui s'est soucié de moi au point de gravir six étages à cette heure-ci, quand la ville s'apprête à faire la fête ?

C'est Tabitha. Cette traîtresse de Tabitha, qui ne respecte pas l'interdiction, pousse la porte de ma chambre et s'assied au pied de mon lit.

— Je suis navrée, Eve. Vraiment. Que tu me questionnes sur ma vie et ce que je suis réellement m'a fichue en l'air. Tu veux entendre un truc marrant ? La Grande C démissionne. Elle s'en ira en mai. Elle va écrire des romans policiers. Le pendant féminin de John Grisham, c'est elle. Dingue, non ? Mais le plus beau, c'est qu'avant de partir, elle a tenu à s'occuper de moi. La nouvelle coordonnatrice de *NY By Night*, c'est moi. D'après la Grande C, je méritais cette promotion. Parce que d'après elle, je suis un super élément pour la boîte et qu'elle a confiance en moi. Mieux, elle m'a dit qu'elle me considérait comme une amie... Tu te rends compte, Eve ? La Grande C pense que je suis sa copine... Quelle gourde ! Elle n'a pas compris qu'un supérieur et son subalterne ne pouvaient être amis ? Bref, une fois qu'elle est sortie de mon bureau, j'étais aux anges. Ma promo, je l'avais... il fallait que j'annonce la grande nouvelle à tous mes amis, les vrais.

Un temps, un regard un peu perdu, un pli amer au coin de la bouche, puis :

— Qui appeler ? C'est ce que je me suis demandé alors. Adrian ? C'est seulement un copain, et il ne sait rien de moi. Nicole ? Tout ce qui l'intéressera dans mon histoire, c'est qu'elle aura encore plus d'invitations grâce à *NY By Night*. Et ensuite, qui ? Je ne voyais

personne, Eve. Moi qui connais des centaines de gens, je ne voyais personne... à part toi. Et j'ai réfléchi à ce que tu m'avais dit. Que tu ne pouvais faire confiance à quelqu'un dont tu ne savais rien. Tu m'as rejetée quand tu t'es rendu compte que j'étais une inconnue. Et quelque part, ça m'a vraiment perturbée. New York est une ville tellement dure qu'on a tous besoin de protéger ses arrières. En cas de coup dur, on a besoin d'affection, de compréhension, de soutien. Moi, je suis seule. A moins que... que j'aïlle vers toi.

Un silence. Elle attend mon approbation mais je me tais. J'ai dépassé le stade où ma relation avec Tab me posait un problème. Il n'y a plus de relation.

— Eve, reprend-elle à mi-voix, je viens d'un endroit infiniment pire que Jersey City. Un bled dont tu n'as jamais entendu parler. Ma famille n'a pas un rond. J'ai eu faim, dans ma vie, tu peux imaginer ça ? Alors je me suis trouvé une source de revenus... J'ai créé un site sur le Web et j'y vends des sous-vêtements. A des gens aux quatre coins du pays qui n'auront jamais ni le temps ni les moyens de venir ici et d'entrer chez Macy's ou Victoria's Secrets. Tu n'as pas idée du fric que je me fais... Une petite culotte que j'achète cent dollars, je la revends le triple. C'est interdit, je sais. Je n'ai pas le droit de court-circuiter le fabricant, le magasin... Alors j'ai tourné le problème en annonçant des sous-vêtements d'occase. Et le tour est joué. Parce qu'en plus des amateurs de jolie lingerie, j'ai mon lot de fétichistes.

Rosie, qui écoutait sans broncher, immobile dans l'encadrement de la porte, pousse une exclamation : stupéfaction et admiration mêlées. Moi, je me tais toujours mais j'examine Tab. En sweat et caleçon, coiffée en pétard, pas maquillée mais pas trash non plus, elle ressemble à une nana normale. Le genre de nana dont on se fait une amie.

— Voilà mon histoire en abrégé, Eve. Tu rempliras aisément les blancs toi-même... Mais ce que je veux entendre dans l'immédiat, c'est ce qui t'arrive. Tu craques. Pourquoi ?

J'hésite. Une confession devant deux auditrices attentives et affectueuses, est-ce la bonne solution ? Je décide que oui et je fonce.

Je commence par mon regret de n'avoir pas pété les plombs au lycée, comme les autres... Puis j'en viens à Todd, que je connais depuis cinq ans et qu'au fond de moi je considérais comme celui qui, allez savoir, serait le bon mec. Une fois jeunesse passée, je serais revenue à mon béguin d'ado et nous nous serions mariés, aurions eu beaucoup d'enfants... Le conte de fées a tourné en sit-com.

Je parle aussi de maman qui va peut-être mourir, de papa qui est à côté de ses pompes, de Monica toujours en quête d'elle-même, la pauvre cruche, de Herb, qui me range dans le catalogue « secrétaires » et non pas « assistantes », de Rob, l'erreur de casting, de Lorraine, la chic fille qui elle au moins a des chiens pour la consoler...

— L'évidence m'est tombée sur la tête d'un coup, dis-je. Quoi que je fasse, je n'arriverai jamais là où je le voudrais. Au mieux, j'atteindrai la position de la Grande C ou de Mabel, au pire celle d'une Lacey Matthews. J'écrirai des articles idiots pour un magazine dont je n'ai rien à faire. Que ce soit *Bicyclette Boy* ou le nouveau concept, *Oxygène*, des journaux consacrés au sport.

— Mais pendant que tu es dans la boîte, tu pourrais chercher les moyens d'en sortir,

Eve ! proteste Tab.

— Avec le téléphone, le Net, le courrier, oui... L'ennui, c'est que je suis sur une pente descendante. Je n'ai plus le courage d'entreprendre quoi que ce soit. Je me laisse couler. Et du coup, même dans mon job, je deviens vraiment nulle ! C'est pas croyable, même un boulot aussi facile, je le loupe !

— Dans ce cas, pourquoi ne démissionnes-tu pas ? demande Tab.

D'un mouvement de la main, je fais comprendre à Rosie de ne pas intervenir. Je sais qu'elle s'apprête à dire à Tabitha qu'il ne faut pas me brusquer, que je suis mal en point, que ce dont j'ai besoin, c'est de Prozac, pas d'une copine qui me suggère de larguer mon job.

— Premièrement, Tabitha, jamais je ne retrouverai un emploi aussi bien payé. Peut-être parce que je pense que je ne suis pas assez bonne pour aspirer à mieux... Mais, non, je ne pense pas que ce soit la seule raison qui me scotche chez Prescott Nelson... Ce que je voudrais, c'est me lancer. Monter un magazine et...

— Je connais la chanson, coupe Tabitha. L'air et les paroles. Le problème, c'est que tu la fredonnes tout le temps mais ne t'es jamais donné la peine de la coucher sur un papier.

— Facile d'ironiser, Tabitha ! As-tu des économies à mettre dans le coup ? demande Rosie.

Je lève la main.

— Hé, moi, j'ai à peu près quatre mille dollars. Sur un livret que mes parents m'ont ouvert quand j'étais encore à la maternelle...

— Moi, j'en ai quinze mille, intervient Rosie.

Nous la regardons avec des yeux ronds.

— Comment ça, quinze mille ?

— J'ai un peu boursicoté depuis que je suis dans la boîte... Et j'ai eu des primes parce que j'ai fait gagner pas mal d'argent à mes clients...

Tabitha et moi sommes ébahies mais moins que Rosie et moi le sommes quelques instants plus tard, quand Tab précise que, elle aussi, elle dispose d'à peu près quinze mille dollars.

— Quoi ?!

Un double cri perçant.

— Tu as gagné ça en vendant des sous-vêtements usagés, Tabitha ?

— Oui. Les miens... et parfois les vôtres aussi.

Un nouveau cri en duo, qui s'achève cette fois en rire.

— Tabitha, je réponds dès que j'ai repris mon sérieux (Tiens ? Est-ce que je n'étais pas au trente-sixième dessous il y a quelques minutes à peine ?), tu ne vas quand même pas jeter quinze mille billets dans une affaire perdue d'avance ! Surtout montée par une nana tout juste bonne à écrire les articles du journal du bahut !

Tabitha hoche gravement la tête.

— Les gens qui dirigent *Vogue* ou n'importe lequel de ces canards qui s'adressent aux femmes n'en savent pas plus que toi, Eve. Ils se font porter par la tendance définie par les créateurs et les annonceurs. Celui qui saura la devancer sera gagnant. Il enterrera tous les autres journaux. Il deviendra le leader du troupeau, celui qui décide de la direction à prendre. Les autres resteront des moutons qui suivent bêtement.

Que faire sinon approuver ? Tabitha a résumé ce que j'avais en tête. Et elle semble tout à fait ravie. Elle se frotte les mains.

— Eh bien, voilà que tout est clair. On a sorti les squelettes des placards et on sait désormais exactement où on en est, hein, les filles ?

— Je ne peux pas accepter que vous perdiez vos économies pour...

— Nous ne perdrons rien ! s'écrie Rosie. Je tiendrai la rubrique « cuisine », oui, mais aussi une rubrique financière, avec conseils boursiers, gestion de patrimoine, bref, tout ce que les hommes veulent faire tous seuls sans le concours des femmes...

— Quand même, Rosie, Tabitha, c'est une lourde responsabilité que...

Elles me coupent de nouveau avec un parfait ensemble.

— Nous avons pris notre décision, la balle est dans ton camp. Nous te laissons jusqu'à ton anniversaire pour nous donner ta réponse.

— Mon Dieu... Si je dis oui, j'aurai le plus inouï des cadeaux d'anniversaire.

— En attendant, lance Rosie, va prendre une douche et ensuite on va aller manger des Krispy Kreme, d'accord ?

Chère Rosie, aux pieds tellement sur terre... et au cœur sur la main. Mais Tab, finalement, elle n'est pas si différente, vous ne croyez pas ?

Avec des amies comme ces deux-là, s'offrir une dépression, c'est vraiment un luxe idiot.

Même si j'ai quelque peu repris du poil de la bête, je m'octroie deux jours supplémentaires de congé. Je ne pleure plus à tout bout de champ mais je suis quand même tristounette. On ne guérit pas d'une dépression en un clin d'œil. En revanche, la période de convalescence est plutôt plaisante. L'état de mélancolie est doux et productif intellectuellement, c'est ce que je découvre.

La première vraie mission de Tabitha en tant que coordonnatrice pour *NY By Night* est d'aller faire un reportage dans un nouveau restaurant de l'East Village. Rosie et moi l'accompagnons. Tab est escortée de son nouveau petit ami, Raj, un photographe. Nous passons une soirée démente qui met un point final à ma dépression. Tabitha a retrouvé tout son punch. La pauvre petite fille texane est redevenue la reine de la nuit et de tout ce qui est tendance. Sa vulnérabilité, elle l'a remise très, très loin dans son esprit.

— Ne t'extasie pas sur la nourriture, Eve, me dit-elle. Il faut faire la fine bouche. Comme ça, nous aurons droit à des courbettes chaque fois que nous reviendrons ici. Mon article ne sera pas tendre. Méchant juste ce qu'il faut, à peu près honnête, mais pas indulgent. On ne m'achète pas facilement !

En sortant du restaurant, où pour un peu le directeur étalerait son manteau sous nos pieds pour que nous ne salissions pas nos escarpins italiens, Tab nous invite à aller prendre un dernier verre quelque part. Je décline la proposition. Je préfère rentrer. Seule, et à pied.

Marcher le long de l'Avenue A est source d'émerveillement. Il y a des musiciens sur le trottoir, des jongleurs, on danse dans Thompson Square Park, les cafés sont bondés, des marginaux font la quête en arborant des pancartes marrantes... Il fait doux. Le printemps approche. Autrefois, au collège, j'aurais déjà renoncé aux bas et aux escarpins pour porter des sandales. Mais je ne suis plus au collège. Je suis à New York, avec un peu d'argent à la banque et beaucoup d'interrogations concernant mon avenir dans la tête. J'inspire profondément cet air de la grande ville, où les gaz d'échappement ne réussissent pas à masquer le parfum des marronniers et des acacias en fleurs. Allons, rien n'est derrière moi. Tout peut encore commencer. Il suffit d'y croire très fort.

Demain, je décide de m'octroyer une dernière journée sabbatique. Je ne me sens pas prête à reprendre le boulot. Je ne reprendrai ma place à mon bureau qu'une fois tous les compartiments de mon esprit bien rangés.

Le plus facile à mettre en ordre sera celui étiqueté Rob King. Il ne me manque pas. Enfin, un peu. J'ai passé de super moments avec lui. Mais comment se sentir à l'aise avec quelqu'un qui peut décider d'un claquement de doigts de votre avenir professionnel ? Il a trop de pouvoir. Je ne veux pas être tentée d'en profiter un jour.

Ensuite, il y a le casier Todd.

Tiens, je procède par ordre croissant de difficulté. Rob, c'était du billard. Todd, en revanche, ça me fait prendre conscience qu'il me reste des larmes en réserve... Mais il faut que je me résigne : Todd appartient au passé. Je n'ai pas vu ce qu'il pouvait représenter et maintenant il est trop tard. Je referme le casier.

Mais je n'en jette pas la clé...

Casier Monica ensuite. Chuck va avec. J'aimerais bien lui parler, à ce drôle de type. Je l'appellerai. Je ne sais pas pourquoi je ferai ça, mais je le ferai. En espérant ne pas tomber sur ma sœur.

Je consulte ma montre. La nuit est à peine entamée et d'après ce que j'ai compris, Chuck est un couche-tard. Quant à Monica, elle a toujours des réunions qui durent jusqu'à l'aube : refaire le monde prend du temps.

Je vais tenter ma chance. Si Chuck décroche...

Et il décroche. Me dit tout de suite que Monica est absente et qu'il est ravi de m'entendre. Et je me retrouve en train de me confier à lui, ce parfait étranger, de lui dire ce que je n'ai jamais dit à personne... Mon angoisse concernant ma mère, et ma déception quand j'ai découvert que mes parents avaient prévenu Monica et pas moi. Je m'étais alors sentie comme la dernière roue de la charrette.

— Je comprends cela, Eve, m'assure Chuck.

— Admettons. Mais pourquoi est-ce que tu voudrais m'aider ?

— Parce que j'aimerais que tu me considères comme un membre de ta famille. Un membre rapporté mais sincère, en qui tu pourrais avoir une confiance totale.

— Confiance ? Mes parents ne m'ont pas fait confiance...

— Tu habites trop près d'eux, Eve. Ils ont eu peur que tu te croies obligée de bouleverser ta nouvelle vie pour rester auprès de ta mère. Ils t'ont protégée. Monica est loin, peu disponible. Ils ont pressenti qu'elle encaisserait mieux que toi, qu'elle ne changerait rien à son existence, sauf s'ils le lui demandaient.

— D'après toi, pourquoi Monica ne m'a-t-elle rien dit ?

— Ça, c'est une question que tu devras lui poser directement. Je ne sais pas trop comment ça fonctionne, une famille. Ma mère est morte quand j'étais gosse et je n'ai quasiment plus de relations avec mon père. Toutefois, j'ai une certitude : l'épreuve que vous traversez actuellement ne laissera aucun de vous intact. Quelle que soit son issue, plus rien ne sera jamais pareil.

— C'est encourageant...

— Désolé. J'essaie seulement de me montrer honnête et lucide. Je ne vais pas te voiler la face. Il faut...

Chuck s'interrompt : il a dû entendre que je pleurais. Patiemment, il attend que je reprenne, d'une voix hachée par les sanglots.

— Merde, Chuck, j'ai pleuré pendant quatre jours, et je commençais à croire que le bout du tunnel était là. Et voilà que tu me ramènes à la case départ !

Chuck se met à fredonner un petit air doux et charmant. Une sorte de berceuse tendre qui peu à peu produit son effet. Mes larmes se tarissent. Le petit chant a été plus performant qu'un Prozac en perfusion. Je ne suis pas guérie. Mais peut-être pourrais-je me remémorer la chanson quand je flancherai de nouveau...

— Je suis sûr que tu souris, maintenant, Eve...

C'est vrai. Je passe des larmes au rire comme au théâtre. A cette différence près qu'il ne s'agit pas de comédie.

— Je suis heureux que tu m'aies parlé, Eve. Ta sœur m'a beaucoup parlé de toi, tu sais. Elle m'a raconté plein d'histoires super te concernant. Elle t'aime de tout son cœur, et je ne demande qu'à l'imiter. C'est au travers d'événements très tristes que nous y parviendrons, mais la vie est ainsi : un coup en haut, un coup en bas. C'est une balançoire cruelle.

— Merci à toi aussi, Chuck. Je pense que Monica tient très fort à toi... et je la comprends.

Eh bien, mon bureau est toujours là. Bien net, bien rangé, avec plein de Post-it laissés par l'intérimaire : elle a noté tout ce qu'elle a fait en mon absence et qui méritait que je reprenne le dossier.

Gary vient me dire bonjour et m'annonce que Jim démissionne au moment où Mabel apparaît. Il la fixe d'un air de défi et lui lance :

— Je pense que Jim ne sera pas le dernier à vous dire bye, bye...

Mabel attend qu'il se soit retiré pour m'annoncer qu'elle a étudié l'organigramme et que plusieurs postes se sont libérés, des postes susceptibles de me séduire.

— J'écrirais ? J'aurais un statut d'auteur, Mabel ?

Elle se racle la gorge.

— Eh bien, à vrai dire, il s'agit de postes administratifs. Mais vous seriez...

Je ne l'écoute plus. Mon téléphone a sonné et avant de décrocher, j'ai fait pivoter mon fauteuil pour lui tourner le dos. Elle s'en va.

— Eve ? Tabitha. Ça se passe bien, la reprise de collier ?

— Bof. Rien de neuf sous le soleil. Et toi ?

— Je recrute ma remplaçante. J'ai déjà reçu je ne sais combien de nanas. Toutes plus nulles les unes que les autres, mais bon, l'important, c'est que j'aie passé une nuit démente avec Raj. Les Indiens ont de ces talents cachés... Oouah...

— Ah bon ? Raconte.

— Peux pas. A 10 h 30, je reçois une fille avec des diplômes longs comme le bras. Peut-être que celle-là sera à la hauteur... Mais tu sais, c'est comme dans Cendrillon. Il faut qu'elle puisse enfiler ma chaussure... et je suis une sacrée pointure !

Je raccroche en riant puis gagne le bureau d'Herb. Il est normal de saluer le grand chef le jour de la reprise du travail.

Je le trouve paisiblement installé dans son fauteuil placé face à la fenêtre. Lentement, il se tourne vers moi et me sourit. Dieu que ce type est calme. Il fume des trucs bizarres ou quoi ? Ce n'est pas normal de n'être pas sur les dents quand on occupe un poste à ce niveau dans une boîte de l'envergure de Prescott Nelson...

J'attends qu'il me demande comment je vais, mais rien ne vient. Alors je lance :

— J'ai retrouvé la forme, merci. Et vous, Herb, ça va ?

— Très bien, Eve. Super optimiste. Quelques ajustements seront nécessaires pour que tout le monde comprenne bien ce que nous attendons désormais mais quelques briefings régleront ça.

— J'en suis ravie.

— Nous allons avoir une nouvelle coordinatrice. Erica Rutt. Elle s'occupera des dossiers en sommeil.

En sommeil ? Quel euphémisme ! Lorraine me disait qu'aux archives, c'était le foutoir.

Je le répète à Herb, qui a un instant de flottement.

— Lorraine ? Qui est Lor... Ah, oui, je me rappelle. Erica va tout reprendre de zéro dès la semaine prochaine.

Je regagne mon bureau, persuadée que ce coup-ci, ça y est, je suis virée. Cette Erica va me jeter, c'est sûr.

J'appelle Roseanne pour lui faire partager mes craintes mais elle ne me laisse pas le

temps de prononcer un mot : son Pete est rentré et d'après elle, ils commencent à former ce qui ressemble à un vrai couple.

Mais elle a autre chose à me dire : elle est chargée d'organiser une nouvelle fondation contre le cancer. Elle va lever des fonds, les placer, en distribuer quelques dividendes aux actionnaires et permettre à des chercheurs de disposer d'un capital.

— Tu devrais souscrire, Evie. Moi, je l'ai fait, et je compte bien persuader Tabitha d'ouvrir sa bourse.

— N'y compte pas trop.

— Je te parie que j'y arriverai. Maintenant qu'elle nous a tout dit sur elle, elle ne joue plus les dures. Elle se laissera attendrir. Et puis, elle est assez futée pour comprendre que ce placement serait valable : les sommes mises dans la fondation sont déductibles des impôts et les dividendes... non imposables. Ils seront petits, je te l'accorde, puisque la plus grande est dévolue à la recherche, mais non négligeables quand même...

— On en reparlera, Rosie. Ciao.

— Oui, on en reparlera, et plus tôt que tu ne l'imagines, parce que je vais organiser une course de relais dans Central Park au bénéfice de cette fondation. On va se remuer, ma vieille. Trouver plein de sous et faire fondre notre graisse.

Cette Rosie, quel punch ! Son cerveau fourmille d'idées. Généreuses, en plus d'être intelligentes. Elle m'épuise. Mieux vaut que je retourne à ma routine.

Mais je m'en lasse si vite que je quitte de nouveau mon bureau. Un moment, j'ai songé à appeler Todd, puis renoncé : à quoi bon ? Pour tomber sur une nana à l'accent d'Atlanta ?

Plutôt prendre mon courage à deux mains et aller faire un petit coucou à Adrian, à l'étage de *Little Nell's*...

Tiens, il y a eu du changement, ici. La réorganisation n'a pas été un vain mot. Les cloisons ont été déplacées, l'espace modifié... et un panneau annonce que le grand manitou s'appelle Adrian ! Chapeau.

Il m'aperçoit, et paraît choqué. Rapidement, il se compose une figure avenante. Mais ses mots, ensuite, sonnent faux. Il me demande de mes nouvelles, s'enquiert de l'état de ma mère, mais son regard va de droite à gauche, comme celui d'une bête traquée.

— Adrian... Je te félicite pour ta promotion et...

Je tends la main.

— ... je te demande pardon.

Il me fixe pendant quelques secondes, les sourcils froncés, puis tout d'un coup son expression se détend. Il serre doucement ma main tendue.

— Bébé, tu peux compter sur moi.

Mai

Journée de rêve. Central Park regorge de fleurs. Tab, Rosie et moi sommes allongées sur la pelouse. Nous portons des T-shirts au logo de la nouvelle fondation contre le cancer. Sur chaque T-shirt est sérigraphié le prénom de ma mère. L'idée vient de Rosie. Tous les donateurs de la fondation ont droit à un T-shirt avec le nom d'un malade du cancer qui leur est proche. Au moins, toutes les trois, nous arborons le prénom d'une personne vivante... mais la plupart des gens qui assistent à cette réunion en plein air se promènent avec le nom d'un mort sur la poitrine...

Peut-être l'argent que nous avons réussi à récolter servira-t-il... Un jour, on mourra moins du cancer grâce à notre effort...

Aujourd'hui, nous courons pour trouver encore des fonds. Nous avons sollicité plein de sponsors et ils ont répondu présent. Krispy Kreme, entre autres, dont nous nous régalaons des produits, vautrées sur la pelouse pendant la pause. Ensuite, la course reprendra, Rosie en tête. Les relais consistent à attraper des chèques au passage. Il y a foule le long de la piste en cendrée. Sûr, la moisson sera bonne.

J'aurais dû parler de cette manifestation à Monica. Pour lui montrer que moi aussi je voulais changer le monde, mais pas en perdant mon temps en verbiages dans la fumée de bâtonnets d'encens.

Nous sommes fières de ce que nous avons réalisé. Des célébrités sont là. J'ai entendu dire que Halle Berry participait. Peut-être grâce à Tab, allez savoir...

— Mon Dieu ! Regardez qui est là ! s'écrie-t-elle soudain.

Je m'attends à découvrir au minimum Brad Pitt et son petit bout de femme. Mais les deux personnes que je vois me sidèrent encore plus : Lacey Matthews et la Grande C ! Elles discutent avec animation. Même de loin, je me rends compte qu'elles transpirent. Elles ont déjà dû courir.

La course reprend. Tab et moi avons déclaré forfait après un tour. Nous n'avons pas la forme olympique de Rosie. Mais nous culpabilisons lorsque nous constatons que des femmes malades participent. Elles sont pâles, parfois chauves, amaigries, mais elles courent. Et portent le T-shirt. Sur lequel je suis sûre qu'elles n'ont pas fait imprimer leur propre nom.

La ligne d'arrivée a été franchie, Rosie en tête bien entendu. Elle vient nous retrouver à la buvette que nous avons installée à l'ombre. Nous lui tapons dans le dos pour la féliciter quand un couple s'approche de nous. En jogging et souliers de sport. Je n'en crois pas mes yeux. Mes parents ! Je me précipite vers eux. Ils m'ouvrent les bras, m'étreignent. De nouveau, ces maudites larmes menacent. Mais aujourd'hui, ce ne sont pas des larmes de tristesse.

— Papa... Maman... ne me dites pas que vous avez couru !

— Si, chérie, me répond mon père. Mais à notre rythme. Ta mère a tenu à tout prix à venir...

— Tu sais, Evie, il y avait beaucoup de femmes de mon groupe de survivantes qui

s'étaient inscrites... Alors je ne pouvais pas rester dans mon coin.

— Tout de même, tu aurais pu me tenir au courant !

— Je t'ai laissé un message ce matin, mais tu avais déjà dû partir.

Nous allons nous rasseoir sur la pelouse, les bras chargés de boissons et de sandwiches. Tout a été sponsorisé, et en plus il y a des prix pour toutes les participantes. Des troussees de maquillage, des parfums, des abonnements à des instituts de beauté... Tout ce dont ont besoin des femmes martyrisées par la maladie.

— Chérie, papa et moi allons rentrer, m'annonce maman après avoir grignoté un petit bout de barre chocolatée et bu un peu de soda. Tu veux qu'on te raccompagne à ton appartement ?

Pourquoi pas ? Je me sens poisseuse. C'est vrai qu'une douche ne serait pas superflue. Je consulte Tab et Rosie du regard. Elles hochent la tête et nous montons tous dans la voiture familiale. Pendant le trajet, maman me rappelle que mon anniversaire tombe dans quinze jours. Par chance, en semaine. J'aurai donc tout le week-end pour célébrer l'événement avec mes amis après l'avoir fêté avec mes parents. Bon timing.

Papa et maman nous déposent et nous grimpons les six étages en nous traînant. Enfin, Tabitha et moi. Rosie, elle, survole les marches.

Nous nous installons sous la véranda, enfin, sur la plateforme de l'escalier de secours, et sirotons la limonade préparée par Rosie.

— Les filles, je crois que je vais m'offrir une soirée peinarde en solitaire chez moi, nous annonce Tabitha, qui n'a pas allumé de cigarette.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demande Rosie. Tu as pris trop de soleil ?

— Non. Je veux juste me prélasser dans ma baignoire en buvant un cognac.

— Un cognac ? Mais, Tabitha, c'est le printemps. Presque l'été.

— En mai, on se fait des *mint juleps*, Tab, je précise.

Tabitha me foudroie du regard.

— Eve, ce n'est pas parce que désormais tu sais tout de moi que tu as le droit de m'appeler Tab ! Ceci étant précisé, ciao, les nanas. A demain ! On pourrait prévoir un super brunch quelque part. Il faut que je mange. J'ai brûlé trop de calories aujourd'hui. La dernière chose que je souhaite, c'est que mon avantageux postérieur fonde.

Rosie se tourne vers moi.

— Combien tu paries que c'est un mec qu'elle va retrouver et pas sa baignoire ?

— Un mec dans sa baignoire, peut-être ?

— Va savoir... Elle a dû le plonger dans l'eau ce matin et lui interdire d'en sortir avant son retour... Une nana qui nous a piqué nos sous-vêtements pour les vendre sur l'Internet est capable de tout...

Le lundi, Tabitha me tanne pour savoir ce que je vais porter : cette semaine, j'ai rendez-vous avec Prescott Nelson. D'ailleurs, j'ai essayé d'oublier ce rendez-vous. N'y parvenant

pas, j'ai envisagé de l'annuler. Mais Tabitha est là pour me rappeler à l'ordre.

— J'ai trouvé un tailleur en solde chez Max Mara. Allez, mets-le. Il t'ira super bien.

Et le mercredi, elle en rajoute avec les chaussures. Elle a acheté des escarpins qui me vaudront plusieurs séances chez le pédicure si je les lui emprunte. Mais Tab prétend que sans bonnes chaussures, on perd sa crédibilité.

Donc, je mets les affaires de Tabitha et je prends le métro. Lorsque le train arrive en trombe le long du quai, le souffle soulève mes cheveux. Je me vois dans la vitre de la porte du wagon. Je ne suis pas mal, vraiment. Je fais très femme d'affaires bien dans sa peau. Chic, décontractée. Pas du tout le genre perdante-née.

L'ascenseur que je dois emprunter va me hisser directement au bureau de Nelson. Quarante-cinq étages d'une traite. Je n'étais jamais montée dedans. C'est très impressionnant. Et la réceptionniste sur laquelle je tombe dès que les portes coulisent aussi. La quarantaine bien sonnée, des fringues griffées de rêve... et d'une affabilité indéniable, en dépit de mes craintes.

— Bonjour ! Je suis Colleen Brandes. Vous devez être Eve Vitali ?

Ça y est. Elle va me dire que Prescott Nelson a autre chose à faire que de me recevoir et que je peux reprendre mes cliques et mes claques et redescendre à mon étage.

Mais non. Elle m'annonce que son patron a un peu de retard... Une réunion qui s'éternise... mais que je n'ai qu'à m'installer sur ce sofa et lire un magazine pour patienter. Tabitha avait prévu ça. Et donné les consignes : dans la pile, choisir le magazine financier, le fleuron du groupe, celui qui fait sérieux.

L'ennui, c'est que j'ai oublié le titre de ce fichu magazine. Je fouille dans l'amas de publications quand la réceptionniste me signale que ça y est, Prescott Nelson est disponible et si je veux bien la suivre...

On y va. Mes talons claquent sur le parquet. La réceptionniste porte des souliers insonorisés, ou quoi ? On ne l'entend pas marcher, elle.

Une porte de chêne à double battant. Prescott Nelson doit se trouver là derrière... Je me bloque, amorce un pas de recul, mais Colleen Brandes me plaque sa main en bas du dos et me pousse. J'entre dans le bureau aussi allègre qu'un condamné dans la salle d'exécution.

Il est là. Assis derrière une table de verre gigantesque. Des baies offrent une vue panoramique sur l'Hudson. Je me rends compte qu'il me parle : ses lèvres bougent et il me fixe. Mais je n'entends rien. Je suis dans un état proche de la catalepsie. Complètement à côté de mes super pompes, dirait Tabitha.

Je perçois tout à coup mon prénom.

— Eve?

— Euh... Oui.

— Eve Vitali ? Je suppose que vous savez pourquoi je désirais vous voir.

Sans doute pour m'annoncer mon licenciement... Quoique ce soit bizarre que le grand

patron s'occupe de ça personnellement. Après tout, Lorraine a appris son renvoi par mail...

— J'ai choisi au hasard quelques éléments de la société et décidé de m'entretenir avec eux. Les free-lances, les intérimaires mais aussi les jeunes m'intéressent tout particulièrement, voyez-vous.

Non, je ne vois pas. Alors j'attends la suite.

Je dois avoir l'air hébétée, parce qu'il me demande, inquiet :

— Vous avez reçu ma convocation, n'est-ce pas ?

— Oui. Mais j'ai cru à une erreur... Que vous, Prescott Nelson, perdiez votre temps à recevoir quelqu'un comme moi...

A son tour, il semble étonné.

— Pourquoi ne ferais-je pas ça, Eve ? Je ne suis ni un roi ni le pape ! Je suis un homme très abordable.

Un homme qui m'a souri un jour... Je me demande... est-ce qu'il accepterait de boire un verre avec Tabitha et moi ? Oooh... Voilà que je délire.

Il tapote un épais dossier posé devant lui.

— J'ai tout votre historique là-dedans, Eve. Depuis votre entrée chez nous.

L'angoisse m'étreint.

— Il contient mes mails, ce dossier ?

— Vos e-mails ? Bien sûr que non. Mais n'oubliez jamais, Eve, que vous ne devez vous servir de votre courrier électronique que dans le cadre de votre fonction. La règle, c'est que tout ce que vous envoyez ou recevez sur votre messagerie est propriété de Prescott Nelson Inc.

Oh, Mon Dieu...

— Cela étant précisé, Eve, répondez à ces deux questions : aimez-vous travailler pour notre société ? Et vous adaptez-vous aux changements survenus à *Bicyclette Boy* ?

— Ça peut aller. Quant à travailler pour Prescott Nelson Inc., j'en suis fière.

— Vous êtes une fine diplomate, Eve. Bravo. Je doute néanmoins que vous me disiez la vérité... Faites un effort. Soyez sincère. Je vous écoute.

Je réfléchis. Je plonge ou je me contente de surnager ? Je le regarde. Il passe la main dans sa chevelure argent. Est-ce qu'il se fait des rinçages ? Voilà qui expliquerait cette teinte si pure.

Mon silence le pousse à reprendre :

— J'ai lu que vous aviez postulé dans plusieurs autres magazines du groupe. Entre autres récemment *L'eau à la bouche*. Vous avez également envoyé des ébauches d'articles à plusieurs rédactions.

— Dans le passé, oui.

— Exact. Votre dernier envoi remonte au mois d'août.

- J'avoue avoir plus ou moins laissé tomber. Par découragement.
- Les rédacteurs en chef, surmenés, laissent souvent passer de bonnes idées...
- Je ne le regrette pas vraiment, monsieur Nelson. En fait, ça m'est égal.

La perdante-née ressort le bout de son nez...

- Etre assistante vous satisfait donc ?

Allez, plouf !

- Je déteste ça !

- Tiens, tiens, fait-il d'un ton neutre.

— Ecoutez, monsieur Nelson, il n'est pas dans mes habitudes de me plaindre de mon job. Mes parents, s'ils m'entendaient, me diraient que je suis folle, compte tenu du bon salaire que vous me payez.

— Je veux découvrir ce que vous avez sur le cœur, Eve. Je ne suis pas très intuitif. Ni d'un tempérament imaginatif. Il faut qu'on m'explique carrément les choses. C'est dans ce but que vous êtes là. Pour que je me fasse une idée précise de ce que vous êtes. Et vous seule pouvez me l'apprendre.

— Je ne suis plus guère imaginative non plus, monsieur Nelson. La créativité, qui va de pair avec l'imagination, je l'ai laissée en route, peu de temps après la fin de mes études.

- Mais vos rêves, vous les avez gardés, je parie. Quels sont-ils ?

— Eh bien... J'aime écrire. Non. J'adore écrire. Et j'aimerais que ma vie prenne un tournant. Vous parliez de rêve... eh bien, j'en ai un beau bien fumeux : j'aimerais créer mon magazine.

- Quelle sorte de magazine ?

— Je ne le sais pas exactement. Le concept ne devient précis dans ma tête que quand j'ai un petit coup dans le nez. Vous aimez les margaritas ?

Alors là, si cela ne s'appelle pas se faire hara-kiri... Je deviens familière, vulgaire, même, et je donne de moi une image désastreuse : l'alcoolique délirante.

- Non. Je n'aime pas les margaritas. Poursuivez, Eve.

Il n'a pas l'air choqué. Je me lance donc.

— Je songe à un magazine qui ne viserait pas exclusivement les femmes mais les jeunes de mon âge. Ceux qui veulent croquer la vie à pleines dents mais ne savent pas comment s'y prendre. Ceux qui ont l'impression que la réussite est à portée de main mais qui ont la sensation que leurs doigts sont paralysés. J'aborderais tout ce qui préoccupe et intéresse les gens de ma génération, sur un mode plaisant, humoristique. Ce serait un truc optimiste mais qui collerait quand même à la réalité, montrerait que rien n'est facile mais que tout est réalisable si on sait s'y prendre.

Je marque un temps, laissant à Nelson le temps de digérer mes idées, puis je l'interroge :

- Est-ce que je vous parais naïve ?

Il secoue la tête.

— Non. Pourquoi ne foncez-vous pas, Eve ?

Je commence à compter sur mes doigts.

— Un, je n'ai pas de capital. Deux, pas de relations. Trois, mon esprit est anesthésié à cause de toutes ces heures que je passe à rentrer des noms dans un ordinateur pour le compte de Nelson Inc. Quatre, je n'ai pas la moindre idée de la manière dont on s'y prend pour créer un magazine. Vous comprenez donc maintenant pourquoi je n'y crois vraiment que lorsque j'ai avalé quelques margaritas...

— Votre histoire de margaritas est une piètre excuse, Eve. Quand on veut vraiment quelque chose, on se bat. Parce que rien ne vous tombe tout rôti dans le bec. Surtout pas dans cette ville. Oh, oui, on peut s'amuser, à New York. Et faire beaucoup d'argent. Mais à force de travail. Alors, si vous tenez à votre magazine, arrêtez de travailler pour moi et partez au front.

Sans m'en rendre compte, je lui ai démontré que j'étais un élément négatif pour sa société. Félicitations, Eve. Voilà qui s'appelle se saborder. Le poste de Lorraine, je ne l'aurai pas. Mabel sera dûment briefée. *Oxygène* n'a pas besoin de gens comme moi.

— Vous allez vous lancer ? me demande Nelson. Vous allez enfin travailler pour vous et non plus pour moi ? Votre cerveau abîmé par l'ordinateur de la compagnie va retrouver ses capacités ? Et enfin, allez-vous décider qu'il est temps de chercher et trouver votre voie, ou bien céderez-vous à la peur et la pusillanimité qui vous bloquent ?

Je ne sais que dire. Je baisse la tête.

— Quand j'ai acquis mon premier journal, il ne s'agissait que d'une minable feuille de chou de Chicago. Tout le monde m'a crié attention casse-cou. Mais je me suis obstiné. Je croyais en mon rêve, en moi, et j'étais bien déterminé à prendre tous les risques. Et regardez où j'en suis, dix ans après... Tout n'est question que de conviction et de discipline. Mentale, physique.

Un temps, puis :

— Savez-vous selon moi quel est l'élément le plus important pour réussir ?

— Non.

— Le courage.

Les yeux gris sont rivés aux miens. Des parcelles de la force et du courage de cet homme m'atteignent, comme des éclats de bombe à fragmentation. Ils fissurent la gangue de peur qui est en moi.

— Je crois qu'il est temps que vous voliez de vos propres ailes. Tenez.

Il remplit un chèque et me le tend.

— Normalement, compte tenu de votre peu d'ancienneté, vous n'avez droit à rien. Pas d'indemnité, ni même de préavis rémunéré. Mais je vous donne ceci pour nourrir votre courage.

Je regarde le chèque. Dix mille dollars !

— Mais, monsieur Nelson... vous ne pouvez pas faire ça ! Ce geste...

— Je fais ce que je veux, coupe-t-il. Je suis le Président, petite Eve. Considérez ce chèque comme un apport à votre capital. La première pierre du magazine que vous allez construire. Et dès que vous aurez touché les premiers dividendes, n'oubliez pas de me verser ceux qui me reviennent !

Il rit. Moi aussi. Mais j'ai également envie de pleurer.

— Si d'aventure votre magazine se hisse au top, remboursez-moi en totalité. Ainsi, vous serez débarrassée de Prescott Nelson au conseil d'administration et vous vous sentirez plus libre. Je serai sénile d'ici peu, alors vous en auriez vite assez d'un vieux gaga à la table de conférence...

— Monsieur, je... je... Mon Dieu, je ne vous connaissais pas... Je vous avais juste croisé dans le hall une fois et voilà que vous me donnez dix mille dollars...

— Votre erreur, c'est de n'être pas montée me rendre visite plus tôt. Peut-être, au lieu de nous dire adieu si civilement, nous serions-nous compris et en ce moment, je vous offrirais un poste de responsabilité à *Oxygène*... Mais on ne peut changer le passé, n'est-ce pas ? Alors au revoir, Eve. Et bonne chance. Parce que de la chance, il en faut quand même un peu.

Il me tend la main, je la serre comme une somnambule et me retire. Sur le seuil, je me retourne. Il est déjà reparti dans la contemplation de l'Hudson.

De retour dans mon bureau, j'appelle Tabitha et lui débite un bobard comme quoi Prescott Nelson voulait parler de la pluie et du beau temps et qu'il est gaga.

Je n'ai pas la force de dire la vérité. Je suis trop émue, et le courage me manque encore. Cet homme m'a virée, oui, mais en me donnant un passeport pour la réussite. Sous forme d'argent et de conseils.

Le jour de mon anniversaire arrive en un temps record. Je vais chez mes parents. Maman a fait le repas, aidée par papa. Elle déborde de vitalité, fait montre d'une forme éblouissante. Elle plaisante sans cesse, taquine mon père, qui sourit et riposte avec la même gaieté. Jamais je n'ai vu mes parents comme ça. On me les a changés. Le cancer, le spectre de la mort, leur a donné une deuxième vie !

En dépit de leur super humeur, je me sens un peu triste. Pauvre innocente que je suis... je m'étais imaginé que Rob penserait à moi... Non qu'il me manque vraiment. Je ne suis pas amoureuse de lui. Mais quelque part, je fais comme si... Puérilement. Parce que cela me rassure. Je me dis que ce serait normal que mon cœur vibre pour quelqu'un.

Je vais me coucher mais ne m'endors pas avant une bonne heure. A cause des bruits très, très évocateurs en provenance de la chambre de mes parents...

Tabitha et Rosie m'ont bien recommandé de ne rien projeter pour le week-end. Elles ont organisé quelque chose de « fabuleux ». C'est l'adjectif qu'elles ont employé. Je me demande ce qui m'attend avec un peu d'inquiétude.

La première partie des festivités me détend : il s'agit d'un soin complet dans un institut de beauté équipé d'un SPA. Je suis confiée aux mains expertes d'une Walkyrie-masseuse

d'Europe de l'Est, puis d'une Asiatique, qui regarde mon pubis d'un air entendu.

— Parents italiens, hein ? Les Italiens font toujours des rejetons très poilus.

Merci beaucoup. Cette pilosité héréditaire me vaut une épilation complète et particulièrement douloureuse, mais je ne regrette pas le supplice enduré : après, j'ai une peau de bébé. Il faudra que je donne l'adresse de cet établissement à Zeke, à l'occasion...

Je sais que Tabitha et Rosie subissent la même torture dans d'autres cabines. Quand nous nous retrouvons dans la salle de relaxation, on nous apporte du vin blanc. C'est surtout Rosie que je regarde. Quelle peau ! De la nacre. Je la connais depuis si longtemps qu'elle fait partie des meubles. J'en ai oublié à quel point elle est belle.

Un moment plus tard, nous nous rhabillons. Tab et Rosie enfilent de petites robes noires et m'en tendent une. Elles ont fouillé dans ma penderie.

— Où allons-nous ? je leur demande dans le taxi.

Pas de réponse. Mais manifestement, nous allons loin. Tout au bout de l'East Village, près du secteur des usines d'emballage de viande. Le taxi s'arrête au bout de nulle part, dans une rue déserte, devant un restaurant. Nous entrons. La salle est organisée autour d'un immense bar en fer à cheval. Autour de ce bar, sur des tabourets, sont assis Adrian, Anthony, Pete... et Todd. Tous se lèvent comme un seul homme quand ils me voient et se précipitent sur moi pour m'embrasser et me souhaiter bon anniversaire. Les boissons sont déjà là. Du whisky qui doit titrer cinquante degrés. Une vraie eau de feu. Todd me tend un verre puis passe son bras autour de ma taille. Et la nana d'Atlanta, où est-elle ? L'apéritif dure longtemps mais aucune belle sudiste n'apparaît.

Nous passons ensuite à une table préparée pour nous. Je trône au centre. Todd est à ma droite. Ses yeux sont fuyants, il est déjà bien parti. Sinon il n'avalerait pas de grosses bouchées de cette salade de pommes de terre à l'ail entre deux baisers sur ma joue. Nous faisons un boucan d'enfer, jusqu'à être le point de mire des autres clients. J'imagine que nous leur cassons les oreilles, avec nos cris et nos rires.

Le moment du dessert approche et l'ambiance frôle l'hystérie. Du vin arrive. Encore. Todd tape sur une bouteille avec son couteau et hurle :

— Un toast, Eve ! Un toast !

Je m'exécute. Debout mais vacillante, je remercie tout le monde, explique que l'année écoulée n'a pas été de la tarte, que je les aime, ces amis qui sont là, et que nous ferions mieux de déguster le gâteau avant que la direction du restaurant nous flanque à la porte pour cause de tapage.

Nous avalons un truc rose avec un glacié parsemé de pépites sucrées, surmonté de bougies que je souffle sous les hourras.

Rosie se charge d'aller régler l'addition mais je suppose que tous ont mis la main au portefeuille. Bizarre. C'est mon anniversaire : c'est à moi de payer !

On me fait taire et m'annonce qu'on va continuer la soirée dans un bar du centre de l'East Village. Il y a des gens partout dans les rues. C'est le début de l'été et bientôt la ville se videra. Les New-Yorkais iront à la mer, à la montagne ou se calfeutreront dans leurs

appartements équipés de l'air conditionné. Mais pour l'instant, nous dansons sur de vieux airs des Carpenters. Mon verre dans une main, une cigarette dans l'autre, je me balance, envoûtée, quand le contact d'une main sur mon épaule me fait sursauter. J'ouvre les yeux et découvre Monica et Chuck. Je reçois et donne des baisers avec enthousiasme.

— Ah, ça alors... qu'est-ce que vous faites ici, vous deux ?

— Rosie nous a appelés. Elle voulait que ta surprise soit complète.

— Sacrée Rosie...

Je me dirige vers le bar pour lui dire combien j'apprécie sa gentillesse quand je tombe sur Todd. Lui aussi a une cigarette à la main. Ça me sidère.

— Tu fumes, toi ? Depuis quand ?

— Chaque fois que je serai dans cette ville, je ferai comme les autres ! Cigarettes, whisky et fiesta.

Il m'enlace. C'est un slow. Todd me serre contre lui et presse ses lèvres sur mon cou.

— Hey ! C'est agréable, mais pas question d'aller plus loin, tu le sais.

— Entièrement d'accord.

Bon. Le fantôme de la fille d'Atlanta s'est placé entre nous. Mais il ne nous empêche pas de faire les fous jusqu'à 4 heures du matin. Là, je commence à ne plus rien distinguer au-delà d'un mètre. Il me semble apercevoir quand même Rosie, qui ne tient debout que grâce à Pete, et Tabitha, agrippée à la rampe de cuivre du bar. Adrian se sert d'Anthony comme béquille. Tiens, ils se sont réconciliés, ces deux-là... Quelqu'un décide qu'il est temps de rentrer. De toute façon, le bar va fermer. Adrian et Anthony partent de leur côté, et le reste du groupe s'entasse dans un taxi, qui nous éjecte peu après devant notre immeuble. Ça va faire du monde dans l'appartement... Rosie et Pete, Tab, Monica et Chuck, Todd, moi...

Todd et moi... qui nous retrouvons allongés par terre, parce que ma sœur et son jules ont investi ma chambre, Rosie la sienne avec Pete, et Tab le canapé. Une fois encore, nous allons dormir dans les bras l'un de l'autre. Tendrement. Et chastement. Parce que nous l'avons décidé ainsi... et parce que nous avons tellement bu que nos corps sont comme anesthésiés.

A part moi, je remercie l'alcool. Je ne serai pas tentée. Et demain, j'aurai tout oublié de ce qui aurait pu être et ne sera jamais.

— Evie ! Tu es réveillée ?

On me secoue sans ménagement. J'ouvre les yeux en grommelant et découvre Rosie penchée sur moi. Elle est habillée de pied en cap, en tenue de sport : jogging et baskets à coussin d'air. Pete porte ses vêtements de la veille, la tête comme ses fringues : état général piteux, ce matin. Todd ronfle sur le flan. Le drap remonté sur son visage ne révèle que ses cheveux en broussaille.

Je bredouille :

— Quelle heure est-il ?

— Midi. Je vais faire un jogging dans Central Park.

Cette nana est dingue ! Comment peut-on vouloir aller courir après une nuit blanche et avec la gueule de bois ?

— Ta sœur et Chuck sont déjà partis, continue Rosie. Si tu veux, tu peux récupérer ta chambre. Ils t'ont laissé un mot.

Je me traîne jusqu'à mon lit et me rendors dans la seconde. Lorsque je me réveille de nouveau, Todd est assis au bord du matelas. Il me propose du café et de l'aspirine. J'accepte. Une douche achève de me requinquer. Quand je réapparaiss, Todd est habillé, guère plus pimpant que Pete, mais en excellente forme.

Nous allons prendre un brunch sur la 10e Avenue. Il fait beau, nous marchons paisiblement en bavardant. Nous avons l'air d'un vrai couple. J'aime bien cette illusion.

— Quand je pense que Rosie a réussi à convaincre Pete de galoper dans les allées du parc, dis-je. Aller courir après nous êtres couchés à 4 heures, ça ne nous arrivera pas à nous, hein ?

— Non. Mais rien ne nous arrivera, à nous. Nous ne serons jamais « nous ». Tout au moins ce genre de couple-là.

Bye, bye, ma jolie illusion...

Néanmoins, avant d'en faire table rase, il faut que j'en aie le cœur net.

— Ta nana d'Atlanta, que devient-elle ?

— Oh, je ne t'ai pas dit ? Ça n'a pas marché comme je le souhaitais. Pour être honnête, ça m'a refroidi. Je n'envisage pas de remettre ça de sitôt.

Des jeunes en rollers, à vélo ou sur des skates nous doublent à toute vitesse. Ce trottoir est un terrain de jeu, le samedi matin.

— Et toi ? Ce mec avec lequel tu sortais ?

— Oh, ce n'était pas un mec mais un homme, avec un grand H. Ça a foiré. Je l'aimais beaucoup mais... je ne l'aimais pas tout court.

— Et lui ? Il t'aimait comment ?

— Je n'en sais rien. Beaucoup aussi, j'en suis sûre, mais pas plus que ça. Et puis, il faisait un boulot que je détestais. Dans ma tête, je n'arrivais pas à séparer le type de sa fonction. C'est drôle, non ? Avant, je n'aurais jamais imaginé qu'un métier pouvait séparer deux personnes susceptibles par ailleurs de bien s'entendre. Le plus marrant, c'est que je n'aime pas mon job non plus, mais pour d'autres raisons...

— Moi, j'adore le mien, et je ne le sacrifierais pour personne. Du moins, je le crois. Ça ne me plairait pas d'avoir à réfléchir à ça à cause d'une femme.

— Mais ce n'est pas pour ça que ça n'a pas collé avec la fille d'Atlanta ?

— Non. Je n'étais pas vraiment amoureux. En fait, je tiens à quelqu'un d'autre.

Je ne demande pas à qui. Je préfère rêver. Que ce quelqu'un, ce soit moi.

Nous nous asseyons sur un parapet au-dessus de l'East River. Je me laisse aller en

arrière, en appui sur les coudes, et offre mon visage au soleil. Todd va acheter des sandwichs et une petite bouteille de vin à un marchand ambulant. De sa poche, il sort un couteau suisse, en extrait le tire-bouchon et nous voilà en train de siroter du vin blanc jusqu'au crépuscule.

— Qu'est-ce que tu voudrais faire, ce soir, Eve ? C'est ton week-end d'anniversaire, alors à toi de choisir.

— Je crois que louer une vidéo et la regarder chez moi me suffirait amplement. A moins que tu trouves ça ringard et barbant ? Après tout, tu n'es que de passage à New York. Tu préférerais sûrement que je te propose d'aller dans un endroit exceptionnel...

— Eve, il y a belle lurette que tu n'as plus besoin de m'impressionner.

Nous regagnons donc l'appartement où nous nous installons sur le canapé. Si proches l'un de l'autre que nos bras se touchent. Et pourtant, le canapé est vaste. Nous pourrions prendre nos aises, chacun à une extrémité...

Je pose ma main sur mon genou et l'y laisse. S'il a envie de la prendre, il n'aura qu'à tendre la sienne, qui est sur sa cuisse. Mais il parle de manger un petit quelque chose. Dissimulant un soupir, je me lève et le précède dans la cuisine. Rosie veille toujours à ce que le frigo soit bien garni. Il ne nous reste qu'à nous servir.

Fromage, charcuteries, fruits, laitages... Rosie prévoit tout. Mais Todd a des envies de gamin : un sandwich au beurre de cacahuète. A-t-on idée !

Evidemment, Rosie en garde un pot. Finalement, nous le vidons à coups de cuillère à soupe. Mais nous l'arrosons de vin. Comme des adultes.

Et je me rends compte que ce vin est de trop. Celui de l'après-midi, bu au soleil, me tape encore sur le crâne, m'embrouillant les idées. Todd propose de trinquer en l'honneur de mon anniversaire, de boire chacun dans le verre de l'autre en entrecroisant nos bras. Le geste rapproche nos têtes. Nos visages se touchent. Nos lèvres abandonnent le verre et se scellent par un baiser. Long, tendre. Trop long et trop tendre pour un baiser amical.

Je voudrais réagir, le repousser, mais je me sens tellement languide que je ne bouge pas. Il me prend par la taille et m'allonge doucement. Et nous recommençons à nous embrasser. Jusqu'à ce que nous soyons embrasés. La léthargie due au vin s'est dissipée. Je suis de nouveau bien vivante, ardente et déterminée. Je prends Todd par la main et l'entraîne vers la chambre. Le lit reçoit nos corps enlacés. On dirait que ce matelas qui a l'élégance de rester silencieux n'attendait que cela. Parce que lorsque Monica et Chuck s'agitaient dessus, il couinait. Mais pas avec Todd et moi. J'ai même l'impression qu'il chuchote. Quelque chose comme un encouragement et des félicitations.

Nous roulons l'un sur l'autre, nos gestes sont désordonnés parce que fébriles, mais nous parvenons à nous déshabiller mutuellement. Dans le miroir au-dessus de la commode, j'entrevois par instants nos épaules brillant de sueur, nos têtes qui ne se résolvent pas à s'écartier l'une de l'autre. Comme si elles avaient peur de se perdre. C'est frénétique et totalement surréaliste : Todd et moi ? C'est nos reflets qui se confondent dans cette glace ?

Il me rabat sur le matelas et nos images disparaissent. Son sexe cherche le mien, ses doigts se fraient un passage entre mes cuisses... quand soudain il se redresse.

— Eve, il vaudrait mieux ralentir la cadence...

La cadence ? Il se défile ? Moi, je le veux, là, tout de suite, cet homme que j'ai connu adolescente et qui a toujours eu une place privilégiée au fond de mon cœur...

Mais il ne songeait pas au rythme de nos ébats, je le comprends lorsqu'il me dit :

— Eve, il y a deux mois, tu étais encore avec un autre type. Qui sait si ça ne recommencera pas ? Je ne voudrais pas être une simple consolation... ni que tu veuilles faire l'amour avec moi pour de mauvaises raisons.

— De mauvaises raisons ?

— Parce que tu as été larguée.

Oh... Todd raisonne en homme d'expérience. Il n'est plus le gamin avec lequel je cuisais des cookies dans la cuisine familiale... Il sait comment sont les femmes. Versatiles et vengeresses.

— Je vais repartir pour Atlanta, Eve. Et je n'avais pas projeté d'avoir une relation longue distance...

— Je... je vois. Tu préférerais que nous restions sagement dans les bras l'un de l'autre, comme l'autre nuit ?

— Je crois. Mais cette fois nous pourrions parler...

Ma main, qui s'était aventurée dans la région de son sexe, se retire. De toute façon, je m'en rends compte, son excitation s'est éteinte. Il ne reste que la tendresse. De nouveau. Je ne peux décidément avoir que des amis.

— D'accord, Todd. Va pour une nuit câline où nous nous ferons des confidences.

Mais le sommeil m'emporte. Et au matin, enfin disons en fin de matinée, je fais du café, descends acheter le *Times*, puis je m'habille : l'avion de Todd est à 13 heures.

Je l'observe alors qu'il boit son café tout en lisant la rubrique des sports. Je ne veux pas qu'il s'en aille ! J'ai l'impression que sa place est là, près de moi, et qu'elle y a toujours été, parce que je la lui avais jalousement gardée.

Mais aux environs de midi, il enfile ses vêtements, m'embrasse sur le front, le baiser d'adieu, à la bonne copine, et me souhaite encore une fois bon anniversaire.

— Je te téléphonerai ! me crie-t-il en montant dans le taxi.

Je reste sur le trottoir jusqu'à ce que la voiture jaune ne soit plus qu'une vague traînée couleur mourtarde au bout de l'avenue.

Le lundi, j'arrive au bureau dévorée par la tristesse. Et je suis furieuse contre moi-même : je suis adulte, n'est-ce pas ? Or, voilà que je me comporte en gamine capricieuse qui se met en pétard parce que les choses ne se passent pas comme elle le souhaiterait.

Je n'ai pas le temps de m'appesantir sur la question : lorsque je sors de l'ascenseur, je me trouve face à un agent de la sécurité et deux flics en uniforme. Qu'est-ce que j'ai fait,

ce week-end ? Est-ce qu'on va m'arrêter... ?

Je rase les murs et réussis à entrer discrètement dans mon bureau. Lacey est là, l'air paumée.

— Que se passe-t-il ? On a volé la boucle de ceinture Hermès de Prescott Nelson ?

— Non ! C'est Gary ! On l'emmène ! Menottes aux poignets !

Je ressors du bureau comme une fusée et me précipite vers les policiers.

— Vous êtes fous, ou quoi ? Pourquoi vous en prenez-vous à...

Je n'ai pas le temps d'achever. Les flics m'encadrent et me raccompagnent jusqu'à mon bureau.

— Quand on aura besoin de vous, mademoiselle, on viendra vous chercher. Tout le monde sera interrogé.

— Lacey, dites-moi ce qui se passe, je supplie quand les policiers ont refermé la porte.

Elle se tord les mains.

— Gary... Oh, Mon Dieu... C'est un dealer. Il vendait de la drogue depuis des mois. Des stéroïdes surtout. Nous aurions dû être alertées : ses muscles étaient devenus aussi gonflés que ceux d'un cheval de trait

Non, je n'ai rien remarqué. Lacey a dû se trouver face à un Gary torse nu pour noter ça... Tiens, tiens... Herb serait sans doute intéressé par cette nouvelle...

Pour la première fois depuis que je la connais, j'examine vraiment attentivement Lacey. Elle est pâle, maigre. Elle a tout le profil d'une cocaïnomane, cette nana... Mais elle a des muscles. Fins, longilignes, et apparemment durs comme du fer. Gary devait l'approvisionner en anabolisants.

J'assiste à la réunion du lundi l'esprit ailleurs. Aujourd'hui, il est question de l'intégration des gens du *Yoga et la vie* dans *Oxygène*. Je m'en fous... Mais je m'en fous... Vite, qu'on en finisse et que je puisse appeler Tabitha.

Nous convenons de nous retrouver à 13 h 30 au Nook. Je commence à raconter ce qui arrive à Gary mais Tab ne m'écoute pas. Elle mange comme une affamée. Et elle me parle du nouvel élu de son cœur, Elliott, qui travaille pour Krispy Kreme. Elle a fait sa connaissance lors de la recherche de sponsors pour notre fondation contre le cancer.

— Elliott, Tabitha ? Mais ce n'est pas un étranger ! Et en plus il bosse dans l'industrie alimentaire... Ce n'est pas ta tasse de thé, ça !

— Ça ne l'était pas il y a des siècles, Eve. Mais tu as raison, c'est embêtant. Ce mec ne doit pas se faire des cents et des mille. L'été approche et je parie qu'il n'a même pas l'air conditionné chez lui...

— Ah ! Tu vois bien que...

— Attends, Eve. La situation a changé. De l'argent, j'en ai. Et dès que le magazine aura démarré, ça ira encore mieux côté finances. Oooh... si tu voyais la tête que tu fais parce que je viens de parler du magazine... Tu as jusqu'à la fin du mois pour te décider, ma chérie. Mais sache que si tu declares forfait, je reprendrai l'idée à mon compte. Ton rêve,

je me le suis approprié, et moi, je veux le concrétiser.

Je déglutis avec peine. C'est dur de découvrir qu'on est larguée, qu'il y a autour de nous des gens plus pugnaces, plus entreprenants... Surtout quand il s'agit de ses amis.

— Elliott, reprend Tab, a tout ce qu'il faut pour me plaire. Et quand je dis tout ce qu'il faut, tu vois à quoi je fais allusion... J'ai passé deux nuits... Ouah ! En plus, il peut me gaver de Krispy Kreme gratos... Tu ne devineras jamais ce que nous avons fait avec la glace à la vanille...

— Si, si, je devine parfaitement. Dis-moi, tu as avoué à ton Elliott comment tu t'étais fait un joli pécule ?

— Oui. Avec lui, j'ai décidé d'être honnête.

Bon sang, mais elle est heureuse, la garce ! Elle irradie le bonheur... C'est insupportable. Rosie et Pete me filent le cafard, et voilà maintenant qu'il faut que j'ajoute Tab et cet Elliott à la liste. Il n'y a que moi qui reste sur le carreau.

Ecœurée, je change de sujet.

— Tu es au courant, pour Gary ?

— Oui. Toute la boîte l'est. Il vendait des drogues et en plus utilisait le service de messagerie privée de Prescott Nelson pour expédier et recevoir ses saloperies.

— Ça alors ! Prescott Nelson est donc impliqué !

— Exactement. C'est même pour ça que Gary a été arrêté dans nos locaux.

— Tabitha, tu devrais travailler pour la CIA : tu sais tout, entends tout, vois tout... Je n'en reviens pas.

— Je suis bonne dans mon boulot à cause de cette capacité. Je suis un espion dans l'âme. A propos de boulot, j'ai des invitations pour un gala de charité, je ne sais plus pour quelle bonne œuvre mais on s'en fiche. C'est pour ce soir, dans Soho.

— Ce sera une soirée marrante ?

— Fabuleuse. Parce que c'est lundi et que d'ordinaire le lundi, c'est le désert. On va pouvoir fumer, boire et rigoler.

Rosie sort avec Pete. Elle ne vient donc pas à la soirée mais, avant de rejoindre son chéri, elle prend quand même le temps de me dire que mon nouveau rouge à lèvres me va super bien. C'est gentil, mais le compliment me laisse un goût amer : je pressens que tout l'été sera comme ça : Rosie filera rejoindre son mec et je n'aurai que quelques paroles sympas pour me consoler d'être une laissée-pour-compte.

Tout de même, le début de la soirée me remonte un peu le moral : Tab et moi arrivons sur les lieux de la réception en même temps qu'une actrice célèbre. Les flashes crépitent. Avec un peu de chance, nous serons sur les photos dans la rubrique mondaine. En arrière-plan, avec les plantes vertes. Tabitha a gardé ses lunettes noires. Une excellente façon de se faire remarquer. Elle se dit que si ça marche pour Nicholson, ça devrait aussi fonctionner pour elle. Et de fait, l'un des photographes la reconnaît, lui parle de *NY By*

Night et fait plusieurs clichés de nous deux. Je me demande quel canard va les publier.

— J'adore mon nouveau job, me dit Tab, la bouche pleine de canapés au saumon. La Grande C m'a vraiment fait un cadeau royal. Parce que pour réussir dans un boulot pareil, pas la peine d'avoir du talent. Il suffit de susciter la curiosité.

La salle est pleine de célébrités. Mais elles se réfugient dans une deuxième salle fermée par une cordelière, gardée par deux gorilles.

— Tu crois qu'on pourrait entrer, Tabitha ?

— Non. La presse n'a pas le droit de franchir cette porte. Or, nous appartenons à la presse, ma chérie.

— Tentons le coup quand même. Un verre à la main et l'air décontracté, ça pourrait marcher.

Et de fait, au moment où un type blond coiffé en catogan vient accueillir deux nanas squelettiques d'un mètre quatre-vingts, des top models sans doute, nous emboîtons le pas au petit groupe, et le tour est joué. Les gorilles nous regardent de travers mais n'osent pas nous bloquer de peur de commettre une bévue.

Nous voilà dans une petite pièce enfumée, meublée de sofas. Des gens connus, il y en a dans tous les coins. Je ne sais même plus où donner de la tête. C'est impressionnant. Un nouveau verre à la main, nous choisissons une position stratégique sur l'un des canapés puis, pendant une bonne heure, nous jouissons du spectacle. A chaque passage du serveur, Tabitha reprend une coupe. Moi, je mets la pédale douce parce que ce que je croyais être du Champagne est en réalité de la dynamite : vodka-tequila-eau de vie. Du moins, il me semble. Ça me brûle tellement la bouche que j'ai les papilles anesthésiées.

Entertainment Television a eu l'exclusivité de la soirée. Le cameraman filme en continu et il est fatal que Tab et moi soyons sur le film à un moment ou un autre.

— Hé, vise un peu, me fait soudain Tab en me donnant un coup de coude.

Quand elle a passé la limite, ses manières laissent à désirer.

— Ce type, là-bas, c'est Kevin, le maquilleur. Tu avais flirté avec lui un soir, tu te rappelles ?

— Oui, mais je doute qu'il s'en souvienne.

— On va le savoir tout de suite, dit Tab en se levant.

Et elle fonce sur ce mec qui la regarde d'un air incertain. Il l'a oubliée. Et il m'a oubliée aussi, je m'en rends compte dès qu'il pose les yeux sur moi. Parce que bien entendu je suis dans le sillage de ma copine. Je ne me sens pas de taille à rester seule dans un raout du niveau de celui-là.

— Comment allez-vous ? s'enquiert Tabitha d'un ton enthousiaste.

— Bien, merci. Je bois.

Tabitha s'apprête à lui sortir une repartie qui le branchera mais il porte la main à sa poche : son cellulaire sonne. Il le sort, s'excuse vaguement et s'éloigne.

— Bon, un coup pour rien, dit Tabitha, pas le moins du monde désarçonnée.

— Il est 1 heure...

— Ouais. Et Krispy Kreme est fermé. Il ne nous reste plus qu'à rentrer.

Jamais elle n'avouerait qu'elle ne se sent pas à l'aise, n'admettrait que personne n'a manifesté le désir d'échanger un mot ou deux avec elle. Elle préfère jouer la carte du : « Je me sens fatiguée et je bosse demain ».

Nous trouvons un taxi sans peine : il y en a toute une file qui attend le long du trottoir. Nous foulons le tapis rouge sous le dais et montons dans la voiture. Les limousines sont garées en double file mais elles ne sont pas là pour nous.

— Tu sais, Tabitha, dis-je alors que la voiture se dirige vers la 8^e Avenue, tous ces gens, ce soir, ont de la chance et de bons agents de relations publiques.

— Et alors ? Nous, nous avons du talent et de la détermination.

— Tu crois ?

— J'en suis sûre.

Moi aussi, finalement. Et j'aimerais dire à ma copine que j'ai pris ma décision, que je veux me lancer... mais elle s'est endormie et il ne me reste plus qu'à bavarder avec Amhal puis à aider Tab à gravir les six étages jusqu'à l'appartement.

Le mardi matin, elle rejoint son département chez Prescott Nelson au radar. Moi, je me sens en assez bonne forme. Je n'ai quasiment pas bu. Une première ! Aussi n'ai-je aucun complexe quand Herb me convoque à 11 heures. Lorsque j'entre dans son bureau, il écoute des chants grégoriens. Il baisse le son de sa stéréo tout en me faisant signe de m'asseoir.

— Vous avez fait un excellent travail avec le courrier des lecteurs, Eve. Ce n'était pas une activité passionnante, je vous le concède, mais elle était très importante pour la bonne marche de la réorganisation.

— Merci.

— C'est agréable d'avoir une jeune personne comme vous dans l'équipe.

— Je m'en vais, Herb.

— Vous êtes enthousiaste et...

— Je m'en vais.

Cette fois, il a entendu. Je le vois arrondir les yeux.

— Vous... quoi ?

— Je pars. Dans deux semaines.

— Par exemple... Je suis stupéfait.

Pourquoi ? Il ne sait rien de moi, ignore comment je fonctionne. En quoi le fait que j'abandonne le navire peut-il l'étonner ?

— J'imaginai que vous aimiez votre travail, Eve. Vous vouliez écrire et vous occuper du courrier était un bon début pour arriver.

— Peut-être, en effet, était-ce un tremplin. Mais alors, un minuscule tremplin. Voyez-vous, Herb, ça fait trop longtemps que je suis ici. J'espérais une échelle grandeur nature. Or, tout ce qu'on m'a confié, ce sont les boulots dont personne ne voulait.

— Vous quittez Prescott Nelson Inc. Vous ne changez pas de département ?

Apparemment, le P.-D.G. ne lui a rien dit. Notre entretien et la prime de dix mille dollars sont notre petit secret à tous les deux : je suis virée par le grand manitou en personne... et il m'a offert un joli chèque.

— Et que comptez-vous faire, Eve ?

Alors ça, je ne le lui révélerai pas. Tabitha et moi nous sommes bien mises d'accord : elle va rester à son poste parce que nous aurons besoin d'une ligne téléphonique à l'œil, d'une messagerie, de coursiers et d'un réseau de courrier privé. Exactement comme Gary. Moi, pendant ce temps, je m'occuperai de toute la partie administrative et des mille problèmes qui vont surgir devant nous.

Non, je n'en dirai rien à Herb. D'abord, parce qu'il rigolerait, me démolirait le moral en me faisant remarquer que je suis trop jeune et inexpérimentée pour me lancer dans une affaire de cette envergure. Ensuite, parce qu'il pourrait raconter l'histoire à Prescott Nelson, qui finirait par lui apprendre qu'en réalité, il m'a renvoyée. Herb colporterait alors la nouvelle avec diligence. Monter un magazine quand on a été viré d'un groupe comme Prescott Nelson Inc., ça vous plombe une réputation.

— Je vais me consacrer à quelque chose qui me passionne, Herb.

Il n'en saura pas plus.

— Bon. Il va falloir former quelqu'un. Vous partez dans deux semaines ? C'est le préavis normal en cas de démission, n'est-ce pas ?

— Oui.

Il me tend la main.

— Eh bien, au revoir, Eve. C'est dommage que nous ne puissions pas continuer à travailler ensemble.

Et il augmente le volume de ses chants grégoriens.

Je sors de son bureau légère comme une plume. Je me sens libérée d'un poids. Libre.

J'essaie en vain d'en parler à Tabitha puis à Rosie, mais elles sont occupées. Et le pire, c'est que dans les jours qui suivent, je n'arrive pas à passer cinq minutes en tête à tête avec mes copines. Leurs mecs les accaparent. Heureusement que j'ai de quoi m'occuper, avec le projet qui se met vraiment en branle, sinon je finirais par appeler SOS Amitié.

Mais un soir, Todd téléphone. Enfin, j'ai quelqu'un à qui tout raconter ! Qui m'écoute sans m'interrompre puis me félicite, me dit qu'il est fier de moi...

— C'est super, Eve, mais comment vas-tu t'y prendre ?

— Eh bien, pour commencer, j'ai acheté pas mal de bouquins. D'excellents guides. Ensuite, je me suis inscrite à la New School. Entre les livres et les cours, je pourrai acquérir le B.A-BA.

— Bravo. Tu es une championne. Je te rappellerai. Il faut que tu me tiennes au courant.

Il est à Atlanta mais s'envole pour les Philippines en fin de matinée.

— On te verra bientôt à New York ?

— Je pensais m'y arrêter quelques jours en rentrant.

— J'y compte bien. Parce que... tu me manques, Todd.

— Tu me manques aussi, mon futur magnat de la presse...

A force de persévérance, je finis par mettre la main sur Tabitha et Rosie. Elles viendront déjeuner dimanche. Je ferai la cuisine. Depuis que Rosie passe son temps chez Pete, je mange des sandwiches : je ne peux quand même pas exiger qu'elle me nourrisse alors qu'elle est en pleine romance ! Elle a déserté l'appartement mais paye sa moitié de loyer. Cela mérite un effort de ma part.

Un effort que je veux faire partager à Tab, qui arrive la première. Je lui demande d'écaler les œufs durs : je veux préparer des œufs mimosa.

— Si j'avais su, je serais restée au lit avec Elliott, grommelle-t-elle en enfilant un tablier.

— Ne te plains pas : je me suis levée à l'aube pour faire la sauce des pâtes. Heureusement que Rosie consigne le moindre détail sur son livre de recettes... Je n'ai eu qu'à suivre. Mais c'était un sacré boulot quand même.

Rosie arrive et nous nous mettons à table après avoir trinqué avec du vin blanc.

— C'est excellent, Eve, dit Tabitha après avoir avalé quelques bouchées.

Mon trac se dissipe quelque peu, mais c'est le verdict de Rosie qui m'intéresse.

— Très bon, Evie. J'ignorais que tu étais aussi douée.

Douée, sans doute pas, mais pleine de courage. Capable de me lancer dans n'importe quoi. Il faut dire que quand on est assez folle pour créer un magazine de toutes pièces, cuisiner des pâtes et des œufs mimosa, même quand de toute sa vie on n'a ouvert que des boîtes de conserve, c'est de la rigolade.

Nous en sommes au fromage. Je me prépare à faire mon annonce. Je m'éclaircis la gorge à l'instant où Tab, qui parcourait la rubrique « Tendance » du *Times*, pousse un cri.

— Les filles ! Hé, les filles, regardez ! C'est moi, là, sur la photo... Eve, tu y es aussi... La réception de lundi soir... Et il y a mon nom... Tabitha, de *NY By Night* ! Oh, bon sang !

Nous nous disputons tant et si bien la page que nous la déchirons en deux. Rosie va vite chercher du Scotch, mais Tab dit que ce n'est pas la peine, qu'elle va descendre acheter dix numéros du journal. Je crie de joie avec elle, puis j'essaie de profiter d'une pause dans ses hurlements pour placer mon annonce.

— J'ai quelque chose à vous dire ! Et ça fait une semaine que j'attends l'occasion pour...

— Mais enfin, Eve, tu ne te rends pas compte ? Tu es sur la photo aussi, coupe

Tabitha.

— Ouais, et c'est certainement mieux que d'être dans la rubrique nécrologique. Mais veux-tu bien te taire et m'écouter ?

L'autorité, finalement, fait son effet : Tabitha ne dit plus un mot. Rosie, quant à elle, est déjà tout ouïe.

Solennellement, j'informe mes amies et futures associées que le projet de magazine n'est plus un délire de fin de soirées arrosées, que j'ai dit ciao à Prescott Nelson, avec sa bénédiction personnelle sous forme d'un chèque coquet et que très bientôt, nous serons toutes les trois dans la chronique « Tendances » du *Times*, rubrique VIP.

Les cris repartent de plus belle et nous décidons d'aller célébrer l'événement dignement dans un bar branché.

Le lundi matin, j'arrive en retard au bureau, mais ce n'est plus très important, n'est-ce pas ? Quoique j'aimerais mieux laisser une bonne impression.

Eh bien, c'est probablement loupé, parce que j'ai encore oublié que la réunion hebdomadaire avait été déplacée du mercredi au lundi.

Un instant, j'envisage de ne pas y assister : j'ai des choses à faire. Entre autres, écrire un mail que j'enverrai vendredi à tout ceux qui bossent à *Bicyclette Boy*.

Je me ravise. La réunion est importante. Herb va sans doute y annoncer mon départ. Je prononcerai quelques mots et j'écouterai les souhaits de réussite future de mes collègues. Une belle sortie. Comme au théâtre.

Mais que cette réunion soit la dernière ne doit pas amoindrir mes qualités professionnelles : j'ai toujours apporté le petit déjeuner ? Aujourd'hui encore j'arrive les bras chargés d'un carton de bagels et de gobelets de café.

Herb commence par informer les autres du départ d'un gars que je ne connais que de vue : il va aller travailler dans une laiterie du Massachusetts. Grand bien lui fasse. Mais que Herb ne m'ait pas citée en premier me vexe un peu.

Il se racle la gorge et je pressens qu'il prépare mon entrée en scène.

— Je suis navré d'avoir à vous apprendre que nous déplorons une autre... défection.

Eve Vitali ? Non. Gary. Dont Herb précise qu'il est superflu d'expliquer pourquoi il a fallu le rayer de l'organigramme.

— Nous perdons aussi une collaboratrice, continue Herb, une femme de talent, qui n'était pas parmi nous depuis longtemps et a pourtant réussi des prouesses : elle a su influencer positivement sur tout le département, communiquant son extraordinaire énergie positive à chacun d'entre nous... et à moi-même. Son départ m'affecte profondément, mais nul doute qu'elle va faire une belle carrière...

Je suis aux anges. Herb dit tant de bien de moi... Je n'en reviens pas. Jamais je ne me serais doutée qu'il me portait si haut dans son estime !

— ... j'aimerais que vous vous joigniez tous à moi pour lui souhaiter tous les succès...

Je bois du petit lait. Déjà, je m'apprête à me lever, quand Herb continue :

— ... dans sa nouvelle affectation, puisqu'elle va rejoindre les rangs de *NY By Night* en tant que rédactrice en chef, en lieu et place de Diana Milana !

Quoi ? Mais de qui...

— Une ovation pour Lacey Matthews ! achève Herb.

Je suis anéantie. Par la promotion de Lacey, les louanges d'Herb à son sujet... et son silence à mon propos.

Et surtout, à cause de Tabitha, qui est persuadée d'avoir eu le poste à *NY By Night*. La Grance C le lui avait promis... Oh, quelle histoire horrible !

— Nous disons également au revoir à une autre personne, reprend Herb. Elle n'était avec nous que depuis un an mais s'est montrée très efficace. Surtout, elle nous a distraits avec ses mails si... particuliers. Eve Vitali nous quitte, accompagnée de tous nos vœux.

Des regards cherchent qui est cette Eve Vitali. Puis s'arrêtent sur moi. Ah ! semblent-ils dire, c'est la fille qui s'occupait de l'intendance... Quelques-uns, qui me connaissent vraiment, me lancent qu'ils m'aimaient bien et que c'est dommage que je m'en aille. Je souris, mais difficilement. Je pense à Tabitha. Quand elle apprendra la nouvelle, elle va en faire une jaunisse.

Dans mon bureau, je me rue sur le téléphone mais une jeune fille entre à cet instant. Vingt et un ans à tout casser. Ma remplaçante. Jennifer. A laquelle je suis censée passer le relais, c'est-à-dire lui donner les numéros de téléphone des délicatessens du coin et des meilleurs fabricants de beignets. Je lui promets de m'occuper d'elle dans un moment, après avoir passé quelques coups de fil d'une importance vitale.

Enfin seule, j'appelle Tab, qui m'agresse tout de suite :

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit concernant Lacey Matthews ?

— Ecoute, Tabitha, je viens d'apprendre la nouvelle. Retrouvons-nous dans dix minutes en bas pour fumer une cigarette.

— J'ai à faire, m'oppose-t-elle d'un ton glacial.

J'insiste et elle finit par accepter. J'attrape mon paquet de cigarettes dans mon sac quand Jennifer réapparaît.

— Mademoiselle Vitali, vous...

— Eve.

— Bien. Eve, vous sortez ? Mais je ne sais pas ce que l'on attend de moi ! C'est à vous de me mettre au courant, gémit-elle.

Je la prends par le coude et la fais asseoir devant mon ordinateur.

— Vous ne bougez pas de là. Je reviens dans cinq minutes, d'accord ? En attendant, ne répondez pas au téléphone et ne consultez pas l'e-mail. Soyez bien sage.

Elle me suit d'un regard éberlué lorsque je sors.

Tabitha me rejoint tout de suite, contrairement à son habitude. Elle a sa figure des mauvais jours.

— Alors, Eve ? Bravo pour la solidarité...

— Je ne savais rien de rien ! Je croyais qu'en ce qui te concernait, tout avait été réglé par la Grande C, que le poste était à toi...

Tabitha s'appuie au mur. Elle est livide. Ses lèvres bougent et je dois m'approcher d'elle pour l'entendre répéter comme un mantra :

— Je n'arrive pas à y croire... Je n'arrive pas à y croire...

Je pose la main sur son bras.

— Ecoute, ne t'en fais pas ! Bientôt, tu n'auras plus personne au-dessus de toi, tu prendras tes décisions toi-même, tu seras libre...

Elle secoue la tête. Ses yeux sont pleins de larmes.

— Mais rien n'est sûr, Eve, rien n'est gagné...

— Peut-être pas, mais moi, j'ai pris le risque de perdre mon boulot pour notre projet.

— Nelson t'aurait virée de toute façon !

— Faux. J'ai commis acte manqué sur acte manqué. Quelque part, je me suis arrangée pour que tout foire, tant avec la responsable des relations humaines qu'avec Mabel. Si j'y avais mis un peu du mien, j'aurais gardé mon job. J'ai même loupé ma dernière chance avec Prescott Nelson. Et maintenant, je suis heureuse d'avoir fait ça à un point que tu n'imagines même pas ! Je ne vois plus que le côté positif de la chose. Imite-moi ! Crois en nous, en toi ! Dis-toi que cette boîte te bouffera jusqu'à ton dernier atome d'énergie si tu flanches maintenant, si tu n'as pas le courage de partir. Tu iras de déconvenue en déconvenue et à quarante balais, tu te retrouveras au même point.

Je vois sécher les larmes de Tab, son expression se recomposer. Mais elle sort ses lunettes de soleil de sa poche et les chausse. Elle a peur de pleurer de nouveau, une fois revenue dans son bureau, un bureau qui ne sera pas celui de la rédactrice en chef.

— Je sais que tu as raison, Eve, qu'il faut à tout prix réaliser ton rêve...

— Notre rêve.

— Oui. Mais, tu comprends, au cas où, j'aurais bien aimé avoir une bouée de secours... Ne pas lâcher la proie pour l'ombre.

— Les circonstances te poussent à te jeter à l'eau. Et tu sais pourquoi ? Parce que je ne t' imagine pas travaillant sous les ordres de Lacey Matthews. Ni ruminer à longueur de temps la trahison de la Grande C. Tu as compté sur elle et plouf ! elle s'est défilée.

— Non, Eve. Elle s'est fait doubler par Herb, qui a placé sa chérie. Diana était une femme bien. Mais le pouvoir, ici comme ailleurs, est entre les mains des mecs. C'était pour ça que je te poussais à te servir de Rob King.

Elle a raison. C'est pour ça que moi, je veux monter une affaire dirigée par des nanas.

Je me dirige vers l'ascenseur. Au moment d'entrer dans la cabine, je lance à Tab :

— Tu te rappelles comme tu as été contente d'avoir ta photo dans le *Times*, dimanche ? Eh bien, il ne tient qu'à toi que cela se reproduise... mais non plus en tant que

représentante de *NY By Night*. Il y aura ton nom, oui et aussi celui de notre magazine.

Espérant avoir revigoré ma copine qui craquait, je reviens dans mon bureau, où je trouve une Jennifer à l'expression embarrassée. Que se passe-t-il ? Aurait-elle ouvert ma messagerie et lu mes petites histoires ? Bon sang, avant de partir, il faut que je pense à mettre sur disquette ce qui pourra m'être utile et effacer le reste. Parce que Rob m'a menti en m'assurant que personne ne fourrait son nez dans les mails... La preuve, la réflexion de Herb, lors de la réunion...

— Eh bien, Jennifer, je vous trouve bien tranquille...

— C'est que... je suis perplexe, Eve. Un policier a téléphoné. Il voulait vous parler. Je lui ai dit que vous alliez revenir. Vous avez des ennuis ?

— Un policier...

Je songe à Gary, à ma toute fraîche amitié avec lui. Est-ce que ce flic a pensé que j'avais sauté dans un avion en partance pour un pays lointain sans accord d'extradition avec les Etats-Unis ?

— Il a laissé un numéro, ce policier ?

Jennifer me tend un bout de papier. Je le prends puis regarde ostensiblement la jeune fille, la main posée sur le téléphone. Elle comprend, se lève et sort. Quelques instants plus tard, j'ai un dénommé Shinnors en ligne.

— Mademoiselle Vitali, je tenais à vous informer que tout contact avec votre ami Gary vous est interdit.

— Bon. Merci de m'en avoir avisée.

Tu parles... Ce type va m'embarquer d'ici à la fin de la semaine. Parce que pour ce que j'en sais, Gary a tout aussi bien pu planquer de la drogue dans mon bureau et les flics l'ont trouvée...

Je me hâte de chasser cette idée. Ce serait trop moche, maintenant que tout commence enfin, de repartir à la case départ et de faire une halte en prison.

Jennifer est là pour me garder l'esprit occupé, heureusement. Je la briefe du mieux que je peux et elle m'écoute béatement. Je crois me revoir il y a douze mois.

Nous sommes en plein système de classement quand Lacey Matthews fait son apparition. Aujourd'hui, elle porte une robe encore plus estivale que l'autre jour. Un petit chiffon de coton très seyant, qui met en valeur les atouts qui lui ont sans doute valu sa spectaculaire promotion.

— Bonjour, Lacey... J'étais en train de montrer à Jennifer, qui va me remplacer, comment remplir les formulaires pour les fournitures.

— Très bien. Eve, pourriez-vous m'aider à transporter mes affaires à l'étage de *NY By Night* ? J'ai besoin d'un coup de main et...

— Jennifer va s'en charger, n'est-ce pas, Jennifer ?

Je vois les narines de Lacey frémir. Elle flaire une rivale. L'extrême jeunesse de cette mignonne l'inquiète. De mauvais gré, elle accepte l'aide de ma remplaçante. Que Lacey

sorte de mon bureau, de ma vie, me convient parfaitement. Je mets à profit ma solitude momentanée pour nettoyer mon disque dur et enregistrer sur disquette (plus discret à emporter que des pages d'imprimante) mes mails compromettants. Parmi ceux-ci, il y a ceux destinés à Rob. Tiens, si j'allais lui faire un petit coucou ?

Sherman monte la garde mais je lui passe devant comme s'il était transparent. Rob ouvre sa porte à l'instant où je m'apprêtais à frapper.

— Tu as une minute ?

— Eve ! Bien sûr. Je me demandais si tu quitterais la maison sans même me dire au revoir...

Je pénètre dans son bureau.

— Je ne te ferai pas l'offense de te demander comment tu es au courant de mon départ...

Il a son fameux petit sourire en coin, celui qui me faisait tant d'effet...

— Ainsi, mademoiselle Eve Vitali, tu passes à la concurrence...

— Oui, et avec la bénédiction de Prescott Nelson. Mais, et toi, que vas-tu devenir maintenant que le grand nettoyage de printemps est fini, ici ?

— M'atteler à la même tâche dans les bureaux de Dallas. Mais si jamais tu as besoin d'un conseil... ou d'autre chose, je vais te donner mon mail et mon numéro de téléphone perso.

Je le regarde et me sens très fière de moi : le bazar qui s'agitait dans mon estomac quand je me trouvais face à Rob King reste désormais bien tranquille. La magie s'est éteinte.

— Merci, Rob. Mais j'espère être assez grande pour me débrouiller toute seule.

— C'est vrai que tu as grandi... Depuis peu. Bon anniversaire, Eve.

— C'est gentil d'y avoir pensé. Bye, bye, Rob...

Je tourne les talons, sors du bureau et passe devant Sherman. L'envie perverse de presser la touche « annulation » de son ordinateur me traverse. Je la réfrène. Le pauvre type ne fait que son boulot.

Bien. Voilà comment s'achève une relation qu'un moment j'ai crue fabuleuse...

*

**

Le vendredi arrive enfin. J'ai appris à Jennifer à se servir d'Excel, l'ai rassurée quand elle m'a dit que, Mon Dieu, jamais elle n'y arriverait, c'est tellement compliqué... Je lui ai garanti qu'elle aurait beaucoup de temps à consacrer à son apprentissage. Parce que entre les commandes de fournitures et de déjeuners, il y aurait beaucoup de blancs à remplir. Evidemment, Herb lui collera peut-être le courrier des lecteurs à classer. Mais quand

même, elle va se la couler aussi douce que moi.

Ce matin, j'ai pris la précaution de me munir d'un grand sac de sport. Je vais le remplir de mes affaires. Oh, rien de bien important. Des T-shirts à l'effigie de Prescott Nelson, des bonbons, quelques photos, des vieux tubes de rouge à lèvres et de vernis à ongles, ma tasse à café, quelques flacons de fond de teint probablement rance et mes stylos préférés. Jennifer ne me quitte pas des yeux. Manifestement, elle a du mal à comprendre qu'après douze mois dans une boîte aussi prestigieuse que Prescott Nelson Inc., je n'aie rien de plus important à emporter. Elle est en plein rêve, cette fille. Comme moi au début.

17 heures approchant, je me décide à aller dire au revoir à Herb.

— Alors, Eve, prête ?

— Oui.

— Dommage que nous ayons manqué de temps. Nous aurions pu organiser un petit cocktail pour votre départ.

Le faux cul... Du temps, il en a eu à revendre. Mais à quoi bon relever ? Désormais, je me fiche d'Herb comme de ma première tétine.

Je reviens dans mon bureau récupérer mon sac et trouve une Jennifer au bord des larmes.

— Eve, ce n'est pas possible ! Je ne m'en sortirai jamais avec cet Excel... Il faut que vous me montriez une dernière fois !

Je soupire mais me rassieds devant l'ordinateur et lentement procède aux manipulations pour accéder à l'e-mail.

Puis je tape :

« Salut à tous !

Voilà, ça y est, le compte à rebours est arrivé à zéro et je pars. Je ne ferai pas dans le larmoyant. Je m'en voudrais de vous bouleverser... Je dirai simplement que ce job a été mon premier pas dans la vie active et qu'il m'a été très profitable. J'ai appris bien des choses, grâce à vous tous. Passez un super été et gardez mon identification d'e-mail perso si jamais vous avez envie de rester en contact avec moi.

Affectueusement,

Eve Vitali »

« PS : je ferai livrer des pommes à Adam de temps à autre ».

Et voilà.

Compris, Jennifer ?

A ses yeux vitreux, je me doute que oui. Tant pis pour elle.

Le téléphone sonne alors que je glissais la main dans la bandoulière de mon sac. Je décroche et entends Tabitha.

— Tu te tires ? Tu n'as pas de temps pour une dernière clope ?

— Non, Tabitha. Mais on peut se voir plus tard, si tu veux.

— D'accord. Je t'appellerai chez toi quand j'aurai fini ici.

J'abandonne Jennifer devant l'écran constellé de bugs qu'elle vient de faire surgir et me dirige vers l'ascenseur. Quelques instants plus tard, les portes s'ouvrent et je sors dans le hall.

Pour la dernière fois. Je songe à cette réalité avec une certaine panique. Ces murs, je ne les reverrai plus ? Ces gens que je croise, ils vont disparaître de mon existence ?

Et cette existence, que sera-t-elle si je n'ai plus de boulot à périr d'ennui pour me permettre d'apprécier, justement, la saveur de la vie en dehors de ce boulot ? En principe, les gens détestent leur travail, qui ne leur sert que d'étiage pour mesurer la douceur du farniente... Que deviendrai-je le jour où j'aurai un job passionnant ?

Alors que je me pose la question, le garde s'approche et me demande si j'ai besoin d'aide.

— Non, merci. Je... je regardais juste autour de moi...

— Vous travaillez ici ?

— Non. Non, je n'y travaille plus.

Je sors sur le trottoir baigné de soleil. De nouveau, je retrouve cette sensation de légèreté, de liberté qui m'avait empli après l'entrevue avec Prescott Nelson. A la manière dont je marche, je dois avoir l'air d'une gamine qui a entendu sonner la cloche de l'école pour la dernière fois avant la rentrée, dans deux mois...

Je sautille sur le trottoir jusqu'à l'appartement. Pour un peu, je jouerais à la marelle sur les carreaux de ciment.

Rosie m'attendait avec impatience. Elle a rôti un poulet au four, fait une purée maison et du saumon mariné.

— Ah, Eve, te voilà ! Goûte ma marinade, s'il te plaît : j'ai peur de n'avoir pas mis assez de citron.

Elle sort le plat du réfrigérateur puis me demande :

— Alors ? Ce dernier jour ? Comment c'était ?

— Eh bien... un peu bizarre. Mais il fait désormais partie du passé.

— Ne songe pas au passé. C'est au futur qu'il faut que tu penses. Parce qu'à partir de maintenant, tout commence. Mmm... Le citron est super bien dosé.

Épilogue

Et voilà : c'est l'été. Il fait chaud, mais la plage, ce sera pour une autre année. Ces mois de canicule, je les passe devant mon ordinateur où Tabitha a installé un site expliquant que nous recherchons « des candidats pour se lancer dans l'aventure » et des annonceurs intéressés par le concept. Nous avons déjà pas mal de réponses et je les étudie

attentivement, le soir, en rentrant de mon cours de marketing et de management.

Nous avons baptisé le magazine. Il va s'appeler *Nouveau départ*. Et ses thèmes traiteront de la manière dont, quand on est jeune diplômé, on doit se lancer dans la vie sans perdre de vue ses rêves. Notre sensibilité sera très « new-yorkaise », mais néanmoins accessible aux jeunes de tout le pays.

Rosie organise des séminaires avec des financiers en col blanc, qui l'écoutent et, souvent séduits, augmentent notre capital déjà coquet. Ma Rosie a été très forte : elle est arrivée à persuader M. Yakimoto d'investir dans notre projet. Enfin, investir, c'est un bien grand mot : il a accepté de nous faire cadeau du loyer pendant six mois contre quelques parts de notre société encore dans ses langes. Ce n'est pas terrible mais cela fait quand même près de dix mille dollars.

Mes migraines ne sont plus dues aux abus de cocktails mais à un excès de travail. Lorsque je ne suis pas sur le site ou en cours, j'écris. Des articles surtout ce qui me passe par la tête, partant du principe que si tel ou tel sujet m'intéresse, il intéresse nécessairement les jeunes de mon âge.

Je passe aussi beaucoup de coups de fil. Prescott Nelson Inc. n'est plus là pour payer la note mais Rosie dit que nous la passerons en frais dans notre premier bilan.

La plupart du temps, je suis seule dans l'appartement : par sécurité, Tabitha bosse toujours à *NY By Night* en rongant son frein, et Rosie dans sa boîte de courtage. Moi, je grignote avec parcimonie mon pécule, les quelques centaines de dollars que j'ai économisés ces derniers mois en prévision, plus ceux de mon livret d'épargne. Il faut tenir jusqu'en novembre, date de parution prévue du premier numéro. Ce sera le grand test. Nous aurons des lecteurs et tout commencera ou...

Non. Je ne veux pas penser à ce « ou... ». Je veux penser positivement. Mais, peut-être par superstition, allez savoir, si j'ai parlé à mes parents du magazine, je ne leur ai pas dit tout de suite que j'avais quitté Prescott Nelson. Ils se seraient fait trop de souci, et n'en avaient pas besoin : ma mère était très fatiguée par les nouvelles séances de chimiothérapie. Manque de chance, un jour, mon père a téléphoné à mon bureau, et a appris la vérité. Il était furax. Mais c'est ma mère qui l'a calmé dès qu'elle s'est sentie mieux. Ces rescapés du cancer sont extraordinaires. Ils ont un punch et une rage de vivre qui soulèveraient des montagnes. Elle va écrire sa propre histoire. Celle d'une femme entre deux âges qui a vu la mort en face et lui a craché au visage. Désormais, quand le courage me fait défaut, je le puise auprès de ma mère.

De ma sœur, aussi, ce qui est plus qu'inattendu. Mais elle s'imagine que je veux concevoir un journal anti-tout. Un canard subversif qui changerait le monde. Rien moins que ça. Il faut dire que Monica est quelqu'un de spécial, mais là, je ne vous apprends rien. Elle va se marier avec Chuck. Marier à sa façon, c'est-à-dire sans passer par l'église ni le maire mais devant le ciel, le soleil... Un groupe de joueurs de tambours africains sera là, dans le jardin de la maison familiale. Parce qu'elle veut faire ça chez mes parents. Maman profitera peut-être des joints qui circuleront. Après tout, à l'hôpital, on lui a donné de la marijuana pour calmer ses douleurs... N'empêche, les membres de la famille que Monica

veut inviter risquent d'être sacrément choqués.

Je n'ai pas encaissé le chèque de Prescott Nelson. Je le garderai aussi longtemps que je le pourrai sans y toucher. Comme une poire pour la soif. Parce que j'ai peur que si je mets les dix mille dollars dans le capital de *Nouveau départ*, M. Nelson, en tant qu'actionnaire, ne s'arroge le droit de fourrer son nez dans notre gestion.

Gary sera jugé en début d'année prochaine. J'ai été appelée à témoigner, mais pas à propos du trafic de stupéfiants. Non. Je dois parler en sa faveur, à la demande de l'avocat de la défense. Je le ferai de bonne grâce.

Voyons, qu'y a-t-il d'autre ? Ah oui ! Vous ne le croirez jamais : Lorraine a été réembauchée chez Prescott Nelson ! Elle va s'occuper du dernier bébé du groupe, un magazine consacré aux animaux, qui s'appellera *Ouah, ouah* ! Elle m'a téléphoné. Nous devons déjeuner ensemble un de ces jours. Je parie que ça ne se fera jamais. Mais je suis contente pour Lorraine qui est une chic fille.

En revanche, Jennifer me contrarie. Non que j'en aie encore quelque chose à fiche ... mais apprendre que, non contente de se débrouiller comme un chef avec Excel, elle a été promue coordinatrice au bout de trois mois de présence dans la boîte, zut alors ! J'aurais mieux fait de tourner sept fois ma langue dans ma bouche avant de lui livrer tous les secrets de la parfaite assistante...

Tabitha est en guerre froide avec Lacey Matthews en permanence. Chaque jour ou presque, je dois la convaincre de ne pas verser de la ciguë dans le café de sa chef. Mais je n'arrive pas à l'empêcher de lui bloquer ses mails et de ne pas lui communiquer ses appels téléphoniques. Je l'exhorte à la patience, en vain. Plus que quelques mois, lui dis-je. Essaie de travailler dans une meilleure ambiance... Rien à faire. Tabitha est devenue une terroriste administrative.

La Grande C, qui avait tout loupé pour Tab, se rattrape. Tout en écrivant son polar, elle nous donne de sacrés coups de main : elle nous met en contact avec les gens qu'il faut quand il le faut. Je la soupçonne de vouloir bosser avec nous le moment venu. Il faudra y réfléchir : elle ne serait pas un mauvais élément, loin de là.

Rosie et Tab poursuivent leurs histoires de cœur avec constance. Je n'ai pas le temps d'en concevoir d'amertume et en plus, j'en retire de petits bénéfices : Pete m'abreuve gratos au bar où il travaille et Elliott me gave de Krispy Kreme. Je suis à l'affût de toutes les économies possibles, et les petits amis de mes deux copines sont de bons atouts.

Mes relations avec Todd sont ce qu'on peut attendre d'une liaison toujours en instance, faute de disponibilité physique : que bâtir avec un mec qui est tout le temps aux quatre coins du monde ? Rien, et surtout pas de sexe, pour ne pas s'engager. Alors, quand il fait un passage à New York, il m'invite au restaurant, m'embrasse passionnément dans le taxi et me laisse à la porte de l'immeuble. Je ne peux pas dire que cette situation me comble, mais je ne brusque rien. Todd et moi sommes de trop vieux amis. Il est difficile de faire un amant d'un ami. On se dit qu'on risque de lâcher la proie pour l'ombre. Quoique, moi, j'en doute. A tel point que j'ai coincé Todd : je vais aller le retrouver à Atlanta pour un week-end. On verra bien ce qui arrivera.

Voilà. J'ai fait le tour de tout le monde, je crois. J'aurais aimé vous dire d'ores et déjà que le magazine sera un phénoménal succès. Mais je ne saurai rien avant novembre. Alors, croisons les doigts...

Pour l'instant, l'été traîne en longueur... Il ne me paraît agréable que les soirs où, avec mes deux amies et leurs copains, nous allons faire les fous dans un bar bien climatisé qui diffuse de la bonne musique... D'aucuns considéreront que c'est une perte de temps... Mais c'est faux. Nous sommes jeunes, nos cerveaux et nos corps sont encore en pleine ébullition, nous n'avons à assumer que la responsabilité de nous-mêmes... Alors pourquoi ne pas rire et nous amuser de temps à autre ? Cela entretient notre énergie et notre confiance en l'avenir. Notre groupe est très lié. Et puis, nous partageons un secret, que tous ceux que nous côtoyons dans les bars et nous prennent pour des fêtards inconscients ignorent : d'ici peu, ils pourront prendre un *nouveau départ* !